



INTRODUCTION

PHILOSOPHIQUE

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RELIGION.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature seront regardés contrefaits.

Vidal

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Ce,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

INTRODUCTION

PHILOSOPHIQUE

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RELIGION,

Par F. Perron,

AGRÉGÉ A L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE, DOCTEUR ÈS-LETTRES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NANCY.



PARIS,

PERISSE, FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DU POT-DE-FER-ST-SULPICE.

LYON. — MÊME MAISON, RUE MERCIÈRE.

NANCY. — VIDART, LIBRAIRE.

1836.

PRÉFACE.

J'ai été séminariste : je le déclare sans honte.

Si mon éducation scientifique a pu en souffrir, j'ai reçu, dans les séminaires, ce qui vaut cent fois mieux que la science; des exemples et des leçons de la plus pure moralité. L'atmosphère qu'on y respire est celle de la vertu même.

Il fut, je le sais, et il est encore de bon ton, chez certaines gens, d'insulter à ces pépinières sacerdotales. Ceux-là mêmes qui en sont sortis pour se lancer dans les carrières du monde, ne se montrent ni les derniers ni les moins acharnés à les poursuivre d'odieuses injures et d'un dédain ridicule.

Je ne les imiterai pas. Loin de rougir ou de regretter d'avoir passé ma première jeunesse entre les mains des prêtres, je m'en félicite intérieurement, et, si j'avais toujours su profi-

ter de leurs soins, je m'en ferais presque un titre de gloire.

Cette déclaration m'était nécessaire, et pour témoigner publiquement à mes premiers maîtres ma profonde reconnaissance, et pour montrer qu'en écrivant sur la religion, je ne traite pas de matières complétement étrangères à mes études.

Mais, tout en proclamant la haute moralité qui préside à la direction des séminaires, pour être vrai, je dois dire que long-temps la science n'y fut point estimée son prix, ni mise à sa place.

Trois motifs en furent cause : le besoin, l'ignorance et la crainte.

L'ouragan révolutionnaire qui souffla sur la France, avait surtout balayé le clergé et tari ses sources jadis si fécondes. Après la tempête, les rares débris qu'un vent favorable ramena dans leur patrie, vieillis, usés, épuisés de misère et de fatigues, se trouvaient insuffisans pour les besoins du culte.

On se hâta de leur donner des aides et des successeurs. Des jeunes gens de toute classe et des hommes déjà mûrs furent entassés pêle-mêle dans les établissemens religieux. Ils y ramassèrent, en courant, quelques mots de

latin, assistèrent, pendant trois ou quatre ans ensuite, à des discussions théologiques incompréhensibles à la plupart; puis, quand on les crut, non pas assez instruits, mais assez pieux, on les envoya surveiller plutôt que conduire les troupeaux privés de pasteurs; car alors on croyait avoir plus besoin de fidèles gardiens que de guides habiles.

D'un autre côté, cet orage terrible qui emporta, dans son tourbillon, royauté, noblesse, sacerdoce, avait commencé par verser sur la science une pluie fécondante : malgré les funestes aberrations du siècle, à aucune époque de notre histoire l'esprit humain n'avait recueilli de si abondantes moissons. Mais les quelques prêtres échappés à la hache du bourreau et aux rigueurs de l'exil étaient demeurés, la plupart, étrangers au mouvement intellectuel. Rentrés en France, ils y fondèrent de nouveaux séminaires, où ils ne purent enseigner que ce qu'ils avaient appris jadis; et leurs élèves devenus maîtres, à leur tour, furent forcés de continuer une instruction trop vieille d'un demi-siècle.

Mais un autre motif, et peut-être le plus puissant, vint contribuer à rétrécir pour la science la porte des séminaires : les prêtres

en avaient peur. Les maux du catholicisme, leurs propres désastres, le débordement d'impiété d'une époque à peine finie, toutes ces calamités étaient, à leurs yeux, l'œuvre de la science. Elle eut beau changer ses allures et sa marche, prononcer des paroles de paix, au lieu d'injurieuses provocations, et s'offrir même comme un fidèle allié, ses sanglans triomphes contre la religion étaient encore trop récens pour que les ministres de cette dernière vissent dans toutes ses avances autre chose qu'un masque perfide. Ils la repoussèrent; et, s'ils eurent tort, il faut avouer qu'ils étaient fort excusables.

La science, assurément, ne saurait être avec la religion dans une hostilité constante. Entre ces deux filles légitimes de l'union du ciel avec l'ame humaine, qui toutes deux doivent avoir la vérité pour piédestal et le bonheur pour but, il ne peut y avoir division, combat, qu'autant que l'une d'elles ment à son origine céleste et à sa sublime destination. Dans le siècle dernier, si elles se firent la guerre, c'est que l'une et l'autre y avaient menti; la science, par ses principes matérialistes, athées, exclusifs et par son but dévastateur; toutes deux, par les passions et les vues étroites de quelques uns de leurs indignes représentans.

Parce qu'elle était parvenue, d'elle-même, à découvrir plusieurs rouages de l'immense machine de l'univers, la science se crut en droit d'en nier le mécanicien suprême; et sous le prétexte des abus glissés dans la religion du Christ, elle stigmatisa cette sublime doctrine du titre d'*infâme* et déclara guerre à mort à ses ministres. De son côté, une partie du clergé, confondant ces abus avec l'essence même de la foi qui les couvrait de ses ailes, défendit les abus et la foi avec un égal acharnement et fulmina, contre les censeurs qui n'étaient que sévères, des anathèmes aussi terribles que contre les impies. D'une part, on prétexta les droits de Dieu, de l'autre ceux de l'esprit humain; tandis que souvent l'esprit de parti, les préjugés et l'égoïsme étaient seuls aux prises.

Mais quels que fussent, pour les deux camps rivaux, les motifs réels cachés sous de nobles prétextes, il y eut combat, combat acharné, et victoire sanglante des prétendus défenseurs de la science sur ceux de la religion. Comment, sitôt après leur défaite, ces derniers auraient-ils pu ne pas se tenir en défiance contre leurs anciens adversaires? Comment pouvaient-ils si promptement consentir à signer avec eux un

pacte d'alliance? A la guerre on voit souvent succéder une trève; jamais une étroite amitié.

Aujourd'hui que la guerre a depuis longtemps cessé, si cette amitié tant désirable, entre les spéculations de la pensée et les croyances de la foi, n'a pas encore été hautement contractée; s'il reste toujours quelque défiance au fond de certains esprits, de part et d'autre la majorité se traite avec des procédés honnêtes, et se témoigne même une bienveillance réciproque. Dans les cercles de quelques sociétés bourgeoises, libérales comme on ne l'est plus; c'est-à-dire, ne comprenant que le monstrueux accouplement du libéralisme avec l'impiété, la haine et le sarcasme contre les prêtres sont bien encore de mise; du haut de sa chaire villageoise, quelquefois le vieux curé de campagne tonne aussi toujours contre Voltaire et Rousseau; enfin la queue du dix-huitième siècle s'agite encore chez quelques intelligences retardataires ; mais les hommes vraiment instruits des deux côtés n'en sont plus là.

Bien plus : la mode, si puissante en France, la mode qui règne chez nous, comme sa sœur l'opinion règne sur le monde, et qui y fait et

défait tout, depuis nos vêtemens jusqu'à nos croyances, la mode commence à se ranger sous la bannière de la religion et à lui prêter son puissant appui. Il y a un demi-siècle, c'était de bon ton de fronder la foi et de se dire athée: des prêtres même cédèrent à cette mode infâme. Il y a quinze ans c'était le tour de l'indifférence et du scepticisme. Aujourd'hui, surtout depuis une révolution que des libéraux bâtards croyaient uniquement dirigée contre les derniers restes du catholicisme, aujourd'hui la mode pousse vers la religion, et remet en honneur ses ministres, un moment effrayés. Non seulement on ne brise plus les croix, on ne ferme plus les églises désertes, on ne sourit plus de pitié aux mots de foi, de providence, de sermon; mais on salue les croix, on entre dans les églises, on s'y découvre, on s'y agenouille, on y prie, on y passe de longues heures dans l'attente d'un prédicateur célèbre, et, au sortir du sermon, si l'on discute, ce n'est plus pour railler ou douter, mais afin de trouver des motifs légitimes à ses croyances. Non seulement les prêtres n'ont plus à craindre les échafauds, les prisons, les outrages, ou le mépris; tous les tolèrent, beaucoup les respectent et bon nombre aussi les aiment. Les cho-

ses en viennent à ce point, que bientôt ce sera, même aux yeux de la masse, un honneur d'être prêtre et un titre de gloire de se montrer croyant, comme c'en était un naguère de passer pour impie.

La France entière n'en est pas là, sans doute; si même nous comptions les têtes, nous trouverions que c'est encore le plus petit nombre qui cède aujourd'hui au mouvement religieux; mais heureusement c'est le plus important. Comme il renferme les trois élémens qui assurent le succès: le génie, la jeunesse et la force, il saura bien entraîner après lui tout le reste. De même qu'en politique, en science, en toutes choses, il faut, en religion, non pas compter mais peser les suffrages.

Entre la mode et la foi il y a aussi, je le sais, une immense distance; et celui-là est loin d'être convaincu de la vérité de la religion, qui se livre à quelques actes religieux, seulement pour imiter ceux qui donnent le ton. Mais ici les actions préparent les croyances; des rapprochements s'opèrent, des explications se donnent; on se met à même d'entendre la foi exposer ses titres; et si elle n'entre pas dans l'esprit par le raisonnement, elle s'y insinue insensiblement par l'habitude et l'imitation,

ces deux grandes pourvoyeuses des intelligences vulgaires; puis, à force de se dire croyant sans l'être, on finit par l'être sans le savoir.

Quelles sont les causes de cet étonnant changement qui s'opère chaque jour dans l'esprit public en faveur de la religion? Elles sont en grand nombre; mais il faut ranger en première ligne l'absence de toutes celles qui avaient amené l'impiété. Le siècle dernier fut impie parce que la philosophie matérialiste conduisait nécessairement à la négation de Dieu; il le fut encore, et principalement, parce que des abus tenant à des choses accidentelles et à quelques uns des ministres de la religion, s'étaient tellement identifiés avec elle, que la haine qu'ils excitèrent dut s'attaquer à la religion même. A présent nous n'avons plus ni abbés de cour licencieux, ni couvens de moines engraissés dans la mollesse et l'ignorance, ni clergé gorgé de richesses et maître des affaires politiques. Rien de la part des prêtres, pauvres, isolés, généralement bienfaisans et instruits, ne saurait aujourd'hui exciter en nous le mépris ou la haine. La philosophie aussi a cessé d'être matérialiste et par conséquent athée. Lancée dans la voie noble et large du

spiritualisme, son point de départ et ses découvertes l'ont également rapprochée des idées religieuses. Devenue plus indépendante et plus impartiale, observant mieux les faits, ne cherchant point par haine ou par système à les défigurer ni à les tronquer; après avoir admis l'ame humaine et ses lois, Dieu et ses rapports, elle s'est trouvée naturellement conduite à reconnaître la sublimité et les immenses bienfaits de la religion du Christ. Beaucoup de ses partisans s'avouent hautement chrétiens, et les autres le sont déjà sans le dire.

Mais il y a en faveur du mouvement religieux d'autres causes, plus positives, plus actives encore. De même qu'une fois lancé dans une voie, l'esprit humain, logique jusqu'à l'absurde et à l'horrible, ne s'arrête devant aucune borne, de même, lorsqu'il a épuisé la carrière, il est forcé, par une invincible puissance de réaction, à revenir sur ses pas, à relever ce qu'il vient d'abattre, à refaire ce qu'il a brisé, à adorer ce qu'il a foulé aux pieds. Est-ce besoin de changement, est-ce légitime repentir? ordinairement c'est l'un et l'autre. D'abord la monotonie et l'immobilité le tuent; à chaque instant il veut du nouveau, toujours il faut qu'il marche, et si des barrières infranchissables,

ou le néant l'arrêtent dans un sens, il rétrograde et fournit en un sens opposé la carrière qu'il a déjà parcourue. C'est alors un pendule qui, dans ses interminables oscillations, va et revient sans cesse par où déjà tant de fois il a passé et repassé.

Mais lors même que l'esprit humain pourrait se reposer immobile quelque part, ce ne serait assurément jamais dans l'effroyable néant de l'athéisme, ni dans les bras glacés du scepticisme et de l'indifférence. Le doute l'oppresse; les ruines et la solitude lui font peur. Formé pour la vérité, ne pouvant respirer que dans ce pur élément, ne recevant de vie et de nourriture que par elle, il aspire nécessairement à la foi, sans laquelle il n'est point de vérité possible. Et ce ne sont pas seulement des vérités scientifiques, une foi mathématique qu'il réclame. Que lui fait de savoir que la terre tourne, au lieu de donner cette peine au soleil; que les élémens ont reçu de nouveaux noms, qu'une planète de plus est découverte dans l'immensité des cieux? D'autres problèmes et bien autrement importans pour lui excitent sa curiosité, le tourmentent et l'effraient. D'où vient-il? Qu'est-il sur cette terre, pourquoi et que doit-il y faire? Après cette vie que devien-

dra-t-il? Que sont ces êtres qu'il nomme ses semblables? Que lui doivent-ils, que leur doit-il? Le vice et la vertu sont-ils des mots ou des choses? Une équitable sanction leur est-elle réservée? Voilà les véritables questions dont la solution le presse et l'importune. Mais si la religion ne vient la lui offrir, s'il a éteint le flambeau sacré qui pouvait seul éclairer ces profondes ténèbres, où s'adressera-t-il, et qui pourra lui répondre?

Il n'est pas long-temps sans s'apercevoir que les croyances religieuses sont, au milieu des tempêtes des opinions humaines, sa seule boussole, son unique étoile; et, par cela même qu'il veut connaître son origine et ses destinées, il est forcé de vouloir aussi la seule lumière qui puisse les lui révéler.

Tant que dure la haine irréligieuse, et elle dure aussi long-temps que subsistent ses causes et son objet, la nécessité de la foi ne se fait point sentir. L'activité humaine trouvant une pâture dans cette haine même, se contente d'un si misérable aliment; quelque grossier, quelque nuisible qu'il soit, il la remplit, l'occupe et l'empêche d'en réclamer d'autres. Aussi l'on conçoit facilement la durée de l'impiété tant que la religion peut provoquer ou soutenir la lutte;

mais quand la religion est tombée, ou qu'elle a perdu ce qui excitait la haine et nourrissait sa rivale, l'impiété à froid, l'impiété assise sur des ruines, sans autre pâture que le néant, doit périr aussitôt, ou ne prolonger son horrible existence qu'en se dévorant elle-même.

C'est pourquoi l'état anti-naturel de scepticisme et d'indifférence religieuse par où nous avons passé, et que M. de Lamennais a décrit avec une si éloquente vérité, ne pouvait durer long-temps. Il a été, il avait ses causes, et par conséquent il devait être. Mais, parce qu'il répugne à la nature humaine, il devait aussi, comme une affreuse maladie, passer vite ou nous tuer. La Providence, qui tient du haut des cieux les rênes des empires et les conduit par d'ineffables voies au but fixé dans sa sagesse, n'a point abandonné celles de la France; et si elle a voulu nous faire sortir vivans de cette terrible épreuve, c'est que sans doute elle nous réserve à de nouvelles, à de hautes destinées.

Tout les annonce; tout annonce même les deux puissans leviers dont cette Providence adorable veut se servir pour nous y pousser: la science et la religion; la foi unie à la pensée. Déjà la science tend à la religion une main

amie; déjà la religion ne dédaigne pas de contracter avec la science une noble, une sainte et, espérons-le, une indissoluble alliance.

En effet, ce n'est plus seulement de la tolérance que la science obtient de la majorité des prêtres. Instruits par leur propre expérience et celle des temps passés, ils ont compris que, pour diriger les ames, il était aujourd'hui nécessaire de joindre à la pureté de la vertu et à la ferveur de la piété une large provision de lumières, et que le sceptre du monde moral n'est qu'à ce prix. Il savent que si, pendant douze siècles, le clergé marcha en tête de l'humanité, brisa les vieilles formes sociales, organisa les nouvelles, régla les droits des peuples et des rois, et plaça son pouvoir au dessus de tous les pouvoirs; ils savent, dis-je, que le clergé dut ces étonnantes prérogatives autant au prestige de sa science qu'à celui de son caractère.

Sans prétendre aujourd'hui concentrer dans le sanctuaire le monopole des lumières, sans aspirer, comme autrefois, à la domination politique des sociétés, et tout en ne briguant d'autre titre que celui de pasteur des ames, les prêtres n'ignorent donc pas que, pour obtenir de leur troupeau moral confiance et respect,

l'autorité de la science leur est indispensable. Déjà, depuis quelques années, ils lui doivent de ne plus être traînés à la remorque du siècle; bientôt elle leur restituera la part qui leur revient si légitimement dans la direction générale de l'humanité.

D'un autre côté, la science, aujourd'hui presque amie de la religion, peut lui redevenir hostile. Libre dans toutes ses allures, qui oserait répondre qu'un jour, elle n'en prendra pas de contraires à la foi? Or les prêtres commencent à se convaincre que, pour se préserver de ses traits et triompher de ses attaques, le plus sûr moyen est de la combattre avec ses propres armes, et que, pour les lui prendre, il faut nécessairement pénétrer dans son camp. Ils l'appellent donc, ils vont la chercher; non plus pour la foudroyer de leurs anathèmes, mais afin de s'en faire, au besoin, un rempart contre elle-même.

Et il faut le dire à la gloire du jeune clergé français, ses progrès dans cette nouvelle carrière ont été aussi universels que rapides. Sans parler de ces hommes d'élite qui font honneur à leur siècle autant qu'à leur ordre, plusieurs séminaires peuvent aujourd'hui, même pour l'éducation scientifique, rivali-

ser avec les meilleurs établissemens universitaires.

Pourtant, cette heureuse réforme dans l'éducation du jeune clergé s'est fait sentir plutôt sur des sciences que j'appellerai mondaines, que sur celles dont se compose spécialement l'instruction cléricale. La théologie, la science sublime par excellence et dans son objet et dans son but, y conserve encore une bonne partie de ses allures antiques et de ses défauts : cette sécheresse de formes, ces questions inutiles ou diffuses, cette absence de méthode, de précision et de clarté.

C'est là qu'une réforme est urgente; non dans les dogmes et la morale, objets de la théologie, mais dans la manière dont la morale et les dogmes sont exposés. Croyances, préceptes, traditions, tout cela dans la théologie est bien, est pur, est complet: toucher à ces objets sacrés, soit pour les réformer ou pour y ajouter ce serait porter sur l'arche sainte une main sacrilége. Mais ce qui n'est ni bien ni complet dans la théologie, ce sont les traités sur les nombreuses et hautes questions qui l'occupent. Tous d'ailleurs, élèves et professeurs, en conviennent; et bientôt, sans doute, quelques prê-

tres éclairés s'uniront pour reconstruire, sur un plan nouveau, le vieil édifice de l'enseignement scolastique. Les matériaux ne manquent pas, l'embarras viendrait plutôt de leur surabondance; car aucune autre science n'a produit tant de volumes, n'a été scrutée avec autant de profondeur et ne s'est vue analysée, disséquée avec autant de détails et de patience.

C'est surtout dans la partie dogmatique que les traités actuels se font remarquer par leur incohérence et leur sécheresse. Quant à la partie historique, à moins qu'on n'appelle histoire quelques phrases décousues sur certaines sectes chrétiennes, elle y est complétement nulle. Les progrès du christianisme, à travers les époques et les lieux; l'enchaînement de ces progrès les uns aux autres; leur influence sur l'esprit général, les mœurs, les institutions des peuples; ses rapports avec la religion dont il découle et avec celles qu'il a supplantées; l'histoire des cultes principaux qui se sont partagé le monde et en gouvernent encore la plus grande partie; rien ou presque rien de tout cela n'est enseigné dans les séminaires.

Il serait pourtant d'une haute importance pour les prêtres, je ne dis pas seulement de

savoir la marche de leur religion depuis son origine jusqu'à nous, ses ramifications diverses, ses combats et ses triomphes, ses déchiremens et ses souffrances ; mais de ne pas ignorer les points fondamentaux des autres cultes reconnus par l'humanité. Pour faire ressortir, parmi tant de religions diverses, la sublimité et l'excellence du christianisme, n'est-il pas avantageux de pouvoir lui comparer toutes les autres, et par conséquent de les connaître ?

Dans l'enseignement théologique des séminaires, outre l'absence de méthode et d'ensemble, il y a donc une lacune qu'il est urgent de combler. Je n'ai pas, assurément, la prétention de le faire; mais, en attendant qu'un plus habile s'en impose la tâche, je crois pouvoir offrir aux jeunes prêtres ce résultat de quelques lectures et de mes réflexions, comme propre à les initier à une science historique, aussi importante pour eux que ses commencemens sont obscurs et difficiles.

Ils peuvent me lire sans crainte de rencontrer dans mon œuvre des pierres d'achoppement pour leur foi; mes convictions et mon but me défendaient d'y en mettre de patentes ou de cachées. Écrivant principalement

pour le jeune clergé, dont je me fais gloire d'avoir partagé les études, je ne pouvais, sans heurter le bons sens, attaquer l'objet de leurs respects, ni directement, ni par d'adroites insinuations. Convaincu d'ailleurs, comme je le suis, que non seulement le christianisme, mais le catholicisme, hors duquel le christianisme n'existe pas; convaincu, dis-je, que le christianisme catholique est, après la création, le plus grand bienfait de la Providence envers l'humanité, comment aurais-je pu, soit ouvertement, soit dans l'ombre, m'armer contre lui? Sur plusieurs points accessoires je puis avoir des opinions à moi; sur les questions de principe je n'en ai d'autres que celle de tous les prêtres éclairés.

Mais, si je me suis fait scrupule de respecter religieusement tout ce qui est de dogme et de précepte dans le catholicisme, je n'ai point usé d'un égal scrupule vis-à-vis des personnes. Quel que soit le caractère sublime dont il est revêtu, l'homme, à mes yeux, est toujours homme. Malgré l'onction et les paroles saintes, le vieux levain de la concupiscence peut encore fermenter en lui, et l'éclat de sa dignité ne dissipe pas toujours les ténèbres de son ignorance. L'ignorance et les passions, voilà

ce que je n'ai pu regarder comme inviolable, ce que j'ai même attaqué, sans croire déchirer le manteau sacré dont on les couvrait. Ne pouvant nier les abus, les excès, les crimes même liés et souvent confondus avec la religion, il me fallait bien les renvoyer à leur cause; et, comme la foi divine prêchée par le Christ les repousse essentiellement, je me suis vu forcé de les rattacher aux imperfections de notre nature.

En cela, loin de nuire à une religion que j'admire autant que personne, je crois la servir mieux que par une vénération universelle et aveugle. Pour préserver une ville des invasions de l'ennemi, un général habile s'acharne-t-il à défendre toutes les masures placées hors de l'enceinte? Jésus-Christ, d'ailleurs, nous a tracé notre conduite dans son propre exemple: c'est sur le roc qu'il a posé les fondemens de son Église éternelle: n'allons donc point, par un zèle imprudent, les transporter sur le sable mouvant des passions humaines.

Quoique l'intérêt des jeunes prêtres soit le but principal de mon ouvrage, je n'ai pu, en l'écrivant, oublier la jeunesse studieuse qui achève dans les colléges sa petite provision scientifique. Cette jeunesse, je la connais aussi, pour avoir passé au milieu de son affection et

de sa docilité les plus doux instans de ma vie. Une partie, je le sais, mais c'est la plus bornée et la moins importante, est encore imbue des absurdes préjugés irréligieux du dernier siècle : les mots sacrés de piété et de vertu lui arrachent, parfois, un sourire aussi stupide que dédaigneux. Mais, pour l'autre, la plus considérable par sa valeur intrinsèque, ses talens et son avenir, je n'ai rencontré chez elle qu'un zèle ardent pour l'étude, un amour impartial du vrai et une profonde sympathie pour tout ce qu'il y a de grand, de généreux dans les sentimens et les croyances de l'ame.

Malheureusement, l'éducation qu'on lui donne aujourd'hui, quelque étendue, quelque compliquée qu'elle soit, manque encore de ce qui devrait faire la base d'une éducation solide et complète. Toutes les sciences lui sont enseignées, excepté la plus importante ; la science religieuse. Tandis que, depuis quelques années, on attache tant d'intérêt à instruire les jeunes gens des systèmes philosophiques sur des questions qui seront l'objet d'une éternelle dispute, on les laisse sortir des colléges sans qu'ils y aient rien appris, ni sur les religions en général, ni sur celle qui a sanctifié leur berceau.

Et pourtant, si les opinions des anciens sages sur la cause et la substance, le sec et l'humide, le phénomène et la réalité, peuvent avoir, dans certains cas, un degré d'importance que je suis loin de contester, quel avantage ne doit pas produire l'étude des rapports de l'homme avec Dieu, et de la manière dont les diverses sociétés les ont fixés dans leurs dogmes, leurs préceptes, et les ont exprimés dans leurs cérémonies religieuses?

Chaîne mystérieuse qui unit la terre au ciel, la religion n'a pas un de ses anneaux auquel l'humanité n'ait attaché un sentiment, une espérance, une solution de ses plus importans problèmes. Corps et ame, destinées présentes et futures, elle embrasse l'homme tout entier dans son immense contour. Dès le berceau la religion s'attache à lui; elle le guide, à travers toutes les phases de sa pénible existence, jusqu'à celle qui doit le transporter dans une vie nouvelle; et là, dans cet instant solennel et terrible, quand tout ici-bas l'abandonne, elle seule lui reste fidèle et le soutient; car elle seule a des lumières pour éclairer le tombeau, des consolations pour calmer le désespoir, de l'être enfin pour lutter contre le néant!

De tout ce qui peut occuper l'esprit de

l'homme, est-il un objet plus noble et plus important dans ses résultats? Pourrait-il donc demeurer indifférent à son étude, insouciant de ce qu'elle est et de ce qu'elle fut?

Cette étude, il est vrai, n'est pas facile. Si on se bornait à chercher la religion essentiellement vraie, il suffirait, pour la trouver, d'ouvrir un catéchisme ou l'Évangile; mais si l'on veut savoir la constitution et les phases des cultes divers qui ont régné et règnent encore sur le monde, si l'on tient à pouvoir suivre les nombreuses modifications de la pensée religieuse à travers les temps et les lieux, on ne rencontre que de profondes ténèbres et des difficultés presque insurmontables.

Et cependant les matériaux pour l'histoire des religions ne manquent pas. Sans compter tous les monumens que nous a laissés l'antiquité, ni les travaux si profonds des érudits allemands et anglais, nous possédons maintenant des recherches étendues sur certains cultes particuliers, et même quelques ouvrages importans sur l'ensemble des religions. A *l'Origine de tous les cultes*, par Dupuis, qui avait été précédé dans la carrière par de La Croix, Pluquet, etc., sont venus se joindre le grand travail de Benjamin Constant sur *la Religion* et

la Symbolique de Creuzer, traduite, abrégée dans certaines parties, développée dans d'autres et presque entièrement refondue par le savant M. Guigniaut. Malheureusement, parmi ces ouvrages, les uns, écrits dans un système exclusif et même impie, ne peuvent fournir que des lumières douteuses ou funestes; les autres plus impartiaux et plus complets, mais beaucoup trop savans pour les lecteurs ordinaires, leur présentent une nourriture si substantielle qu'ils ne sauraient la digérer.

L'ouvrage de Dupuis, arsenal immense et parfois indigeste d'une érudition presque aussi lourdement écrite qu'elle fut péniblement amassée, eut long-temps chez nous, grâce à l'abrégé qu'en donna l'auteur, un succès de vogue. Il devint la règle des croyances religieuses de ceux qui ne cherchaient qu'un prétexte logique pour les abjurer toutes.

Voltaire et sa secte avaient mis au service de l'impiété leur mordant sarcasme, arme si redoutable en France. Mais, quelques ravages que produisît cette arme empoisonnée, elle ne suffisait point encore à détruire complétement la foi antique; il lui fallait le secours de la science et du raisonnement. Dupuis se charga de le fournir; et, de même qu'Helvétius avait

fait un livre sur l'*esprit* pour démontrer que l'esprit n'existe pas, il en fit un sur les *cultes* pour prouver qu'il ne doit y en avoir aucun. Son œuvre est le complément obligé du grand œuvre de destruction, entrepris avec tant de succès, mais pourtant trop légèrement avant lui.

Appuyé sur le panthéisme, c'est-à-dire l'athéisme, qu'il pose comme base de son système, soutenu par une haine profonde contre le sacerdoce et ce qu'il appelle la superstition, Dupuis passe vingt années de sa plus belle vie à ramasser, de toute part, des preuves pour démontrer à l'humanité que ce qu'elle croit adorer n'est pas ce qu'elle adore; que ses dieux, qu'elle place au ciel, ne sont que le ciel même ou les astres qui le peuplent; que la puissance à qui elle attribue la création et la direction de la nature, n'est autre chose que la nature elle-même, ou les forces dont elle se compose.

Dominé par ce système, que la personne des Dieux, leurs attributs, leurs aventures sont uniquement les êtres du monde considérés dans leurs qualités, leurs révolutions et leurs mouvemens, il ne veut retrouver que ces êtres naturels dans toutes les croyances, dans toutes les traditions religieuses. Si les faits les plus

incontestables viennent contrarier son système, plutôt que de l'abandonner ou de le restreindre il aime mieux tronquer, défigurer les faits et parfois heurter le bon sens. Et comme le soleil est de tous les corps de l'univers celui qui joue aux yeux de l'homme le principal rôle, Dupuis ne voit que le soleil, ses mouvemens, ses phases, dans l'histoire de presque toutes les divinités. Ainsi cet astre est à la fois l'Osiris des Egyptiens, l'Hercule des Grecs, le Bacchus des Indiens, le Janus des Étrusques, le Bel des Assyriens, et jusqu'au Jacob des Juifs, dont les douze fils sont les constellations de l'astre du jour. Jésus-Christ lui-même n'échappe pas aux inflexibles conséquences du système astronomique ; Jésus-Christ est encore le soleil, et ses douze apôtres les douze signes du zodiaque.

Sans contester à Dupuis son mérite de grand érudit, ni la force de plusieurs de ses raisonnemens appliqués à certaines divinités antiques, il faut reconnaître qu'en poursuivant les rigoureuses applications de sa théorie, rien n'empêcherait de prouver, avec une égale autorité, l'identité du soleil et de ses signes avec *Charlemagne et ses douze pairs,* et même avec Napoléon et ses douze maréchaux de France : avec Napoléon surtout, qui se perdit lui et sa

puissance dans les frimas du Nord, comme le soleil semble se perdre avec son énergie sous les glaces de l'hiver.

Poursuivi par les idées astronomiques qu'il s'obstinait à retrouver partout, dominé par sa monomanie zodiacale, Dupuis n'a donc vu la religion qu'à travers un prisme trompeur; il en a défiguré l'histoire. Son système étroit, que l'ignorance et la haine ont également propagé, ne peut plus suffire aujourd'hui. A une époque plus éclairée et plus tolérante il faut des vues plus larges, des principes plus féconds et des faits plus impartialement constatés.

Un érudit catholique, Guérin du Rocher, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*, s'appuyant sur un système directement opposé, n'a voulu voir, dans les grandes divinités païennes, que les hommes célèbres du Nouveau et surtout de l'Ancien Testament. Avec de plus saintes intentions, mais dans des vues aussi étroites et non moins absurdes, il a tenté de faire au nom du christianisme ce que Dupuis fit au profit de l'impiété; et son système est aussi tombé devant la logique, les faits, les dates et les monumens authentiques. En dépit de ses efforts, l'Hercule grec n'est pas plus la copie du Samson des Juifs, Ménès et Bac-

chus celle de Noé, Agamemnon celle de Jephté, que Jésus-Christ n'est le soleil, que saint Pierre n'est le premier mois de l'année, ou Janus porte-clé. Pour démontrer sa divine origine et son immense supériorité sur toutes les autres, la religion chrétienne n'a pas besoin de ces abus d'érudition, qui font mentir pieusement le bon sens et l'histoire.

La traduction de M. Guigniaut et le livre de Benjamin Constant sont ce que nous avons de plus impartial, de plus vrai et de plus complet sur les religions, ou les points de vue religieux qu'ils ont traités; mais le premier de ces ouvrages est d'une érudition trop profonde pour profiter à d'autres qu'à des savans, et celui de Benjamin Constant, quoique en général rédigé dans des principes aussi peu anti-catholiques qu'un protestant philosophe pouvait les avoir, ne sera jamais répandu parmi les prêtres.

Je n'ai pas eu la ridicule prétention de faire mieux que ces auteurs, ni même de marcher sur leurs traces. Empruntant à l'un plusieurs de ses vues philosophiques, à l'autre les faits que sa critique avait rendus incontestables, et mêlant à ces matériaux étrangers le résultat de mes autres lectures et de mes propres réflexions, j'ai tiré de cet ensemble un livre dont

le but unique est de présenter aux jeunes gens, dans un cadre resserré, les principales idées qui doivent présider à l'étude de la philosophie et de l'histoire des religions.

J'ai pu omettre bien des choses essentielles et tomber, malgré mes efforts, dans quelques inexactitudes; mais j'en répète ici la déclaration formelle: il a toujours été loin de ma pensée de faire de l'irréligion, soit à découvert, soit dans l'ombre. Pour apprécier les cultes étrangers je ne me suis servi que des lumières de la raison, et j'y ai loué ou blâmé, aussi impartialement que possible, les hommes et les choses. Dans la religion révélée j'ai subordonné ma raison aux décisions de l'autorité suprême, et je n'ai censuré que les hommes. Si j'ai manqué mon but, celui d'épargner quelques difficultés à la jeunesse studieuse et surtout aux jeune clergé, je leur en demande sincèrement pardon. Quant à la critique, au cas qu'elle daigne s'occuper de moi, je la remercie d'avance de ses conseils, s'ils sont charitables; autrement je me livre, pieds et poings liés, à ses impitoyables exécuteurs.

INTRODUCTION

PHILOSOPHIQUE

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RELIGION.

LIVRE PREMIER.

DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Religion.

Comme la philosophie, comme les lois, comme tout ce qui peut remuer profondément les intérêts de l'homme, la religion a reçu, selon les époques et les lieux, les interprétations les plus disparates, souvent même les plus opposées. Ne l'envisageant qu'à travers le prisme d'un système exclusif, chaque culte, chaque parti en a donné une définition différente, accommodée à ses vues et à ses caprices. Il n'est pas jusqu'à l'athéisme qui n'ait tenté de l'expliquer à sa manière.

Ainsi pour le derviche elle est tout entière dans le Coran, pour le brahme dans les Védas, pour le prêtre dans les doctrines de l'Église; aux yeux de l'historien philosophe, c'est seulement un recueil de faits; et l'athée n'y trouve qu'un amas de superstitions , source féconde de malheurs pour l'humanité.

Toutes ces manières d'entendre la religion sont incomplètes et par conséquent fausses. Dans son sens le plus étendu elle renferme bien, si l'on veut, et les superstitions qu'y voit l'athée, et les faits historiques, et les doctrines de l'Église, du Coran, des Védas; toutes ces choses sont entrées dans la religion en général et s'y trouvent encore; mais elle n'est tout entière dans aucune.

Si la question était ainsi posée : Parmi tant de croyances diverses, quelle est la meilleure, ou la seule absolument vraie ? Le catholique ne devrait pas hésiter à répondre que c'est la sienne; de même qu'il serait, sinon juste, du moins fort naturel au derviche et au brahme d'affirmer que c'est la leur; comme on concevrait aussi la réponse de l'impie qui les repousserait toutes, parce qu'il n'en reconnaît point de bonnes. Mais, dans une définition générale de la religion, il ne s'agit pas uniquement de la vérité de tel ou tel culte; il s'agit de tous les cultes à la fois, vrais ou faux, bons ou mauvais, et de tout ce qu'ils renferment, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque. Pour être juste, complète, il faut donc que la définition les embrasse tous, ou du moins n'en rejette aucun.

Cette définition nous l'aurons trouvée du mo-

ment que nous pourrons indiquer avec exactitude ce qui compose la religion en général; car définir un objet n'est qu'exposer clairement ce qui le constitue.

Or, dans sa plus haute généralité, la religion renferme deux choses profondément distinctes: son fond et sa forme; ce qui fait son essence et ce qui lui est accidentel; ce qu'elle a d'éternel, de nécessaire, d'immuable, et ce qui n'y est que transitoire, contingent, variable; des élémens vrais, bons et beaux dans tous les temps, par tous les lieux, et d'autres qui peuvent être *vrais en-deçà des Alpes et faux au-delà;* des élémens dont la beauté et l'excellence dépendent du mouvement des siècles, de la température et de la position des zones.

En effet l'homme, comme nous le démontrerons bientôt, tient à Dieu par les plus étroits rapports; ceux de l'effet avec sa cause; ceux de l'être imparfait, dépendant, avec l'être infini, puissant, absolu; ceux de l'intelligence avec la vérité, de l'amour avec le bien, du désir avec son objet. L'univers entier se rattache sans doute à Dieu comme un immense fleuve à sa source, mais l'homme plus intimement que tout le reste; car, non seulement il est l'œuvre de Dieu, non seulement il tient de lui tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut, mais il le sent et il le sait, ce que les autres êtres ne font pas.

De plus, il n'y a pas seulement entre l'homme et Dieu des rapports intimes; il est impossible que ces rapports ne soient pas, ou qu'ils existent au

trement qu'ils sont. Fondés, d'une part, sur l'organisation morale de l'humanité; de l'autre, sur les attributs immuables de Dieu, ils ne pourraient cesser d'être ou changer, que par l'anéantissement ou le changement de la nature humaine et de la nature divine. Au dessus de tout pouvoir, de celui de Dieu même, ils sont, parce qu'il est impossible qu'ils ne soient pas; ils sont ainsi, parce qu'ils ne peuvent être autrement. La nécessité et l'immutabilité forment leurs caractères distinctifs.

Or ces rapports intimes, nécessaires, invariables, entre l'homme et Dieu, constituent ce que nous avons appelé le fond ou l'essence de la religion.

Mais si, considérés en eux-mêmes, ces rapports doivent demeurer éternellement identiques, il faut reconnaître qu'en passant par l'intelligence humaine ils ont subi la plus prodigieuse variété. D'après une foule de causes que nous constaterons plus tard, chaque époque, chaque peuple, et souvent chaque individu, les a entendus et exprimés, à sa manière, dans ses croyances et ses pratiques. De là sont sortis les innombrables cultes qui ont dominé et dominent encore sur le monde. Or tous ces cultes divers, envisagés ensemble et réunis, si l'on veut, à ceux que le besoin ou les caprices de l'imagination pourront inventer dans l'avenir; c'est-à-dire, tous les cultes passés, présens et possibles, constituent ce qu'on appelle la forme générale de la religion.

Par là je n'entends point que les différens cultes pratiqués par les hommes ne renferment rien d'es-

sentiel. Relativement à la religion en général, chacun d'eux est une forme; mais, envisagés en eux-mêmes, ils sont aussi composés de ces deux choses distinctes : la forme et le fond.

Ainsi tous ont une forme dans leurs cérémonies et leurs pratiques extérieures; et cette forme naturellement variable, selon les temps et les lieux, ne renferme rien de nécessaire que l'obligation, pour tous les cultes, d'en avoir une quelconque.

Tous ont une essence dans leurs dogmes et leurs préceptes, dont les uns sont absolument nécessaires, immuables, communs à toutes les religions, vrais, bons, partout et toujours; les autres fondamentaux par accident, par convention, relativement à tel ou tel culte, et qui ne varient point, uniquement parce que des circonstances ou un législateur ont défendu d'y toucher.

La religion révélée a bien aussi sa partie fondamentale et des choses accidentelles; mais, comme son essence renferme la vérité absolue, c'est-à-dire la vérité tout entière et sans mélange, rien, dans ses dogmes et ses préceptes, n'est arbitraire, transitoire et variable; tout y est, au contraire, immuable et nécessaire.

En résumé : deux choses essentiellement distinctes composent la religion en général, le fond et la forme.

Le fond consiste dans les rapports nécessaires et immuables entre l'homme et Dieu; la forme dans les cultes divers exprimant plus ou moins exactement ces rapports.

Chaque culte en particulier est aussi composé

d'une essence, partie absolue et partie relative; et d'une forme naturellement variable.

La religion révélée seule est absolument vraie, immuable et nécessaire dans toute sa partie fondamentale; c'est-à-dire, dans tous ses dogmes et ses préceptes.

Pour être exacte et complète, la définition de la religion en général devra donc embrasser à la fois son fond et sa forme; les rapports essentiels de l'homme à Dieu et leurs différentes manifestations dans les croyances des peuples.

Si on ne comprend, dans cette définition, que l'ensemble des cultes divers inventés par les hommes; c'est-à-dire, si on fait consister toute la religion dans ses formes passagères, elle n'a plus alors d'autre base que l'arène mobile des passions, de l'ignorance et des préjugés. Ouverte, de toute part, aux invasions de l'esprit de dispute et composée des matériaux les plus disparates, son édifice, à la fois monstrueux et chancelant, tombera au premier choc.

Si, au contraire, on place la religion tout entière dans ses vérités immuables, dans les rapports nécessaires qui constituent son essence, on la rend sans doute inattaquable; mais on la sépare, en quelque sorte, de l'humanité; on dit une partie de ce qu'elle doit être, et presque rien de ce qu'elle est ni de ce qu'elle fut; on la transporte tout entière au ciel, tandis qu'il faut qu'elle ait un pied sur la terre. Toutes ces innombrables manières dont les peuples l'ont comprise et pratiquée; tous les cultes qui se sont partagé le monde, et qui

forment la partie la plus considérable de l'histoire de notre nature ; tout cela n'est plus compté pour rien, ou devient inexplicable et absurde.

Pour éviter ce double écueil, nous dirons donc : *La religion en général est l'ensemble des rapports nécessaires entre l'homme et Dieu et des différens cultes par lesquels ces rapports ont été diversement exprimés.*

De cette manière, rien de ce qui doit entrer dans la religion n'en est exclu, ni son fond, ni sa forme ; et tous les cultes, quelle que soit leur époque, leur degré de vérité et d'importance, se trouvent comptés et mis à leur place.

Montesquieu définit la loi en général : *L'expression des rapports des êtres.* Cette définition, que les philosophes et les publicistes se sont accordés à regarder comme aussi juste que profonde, sert de base à la nôtre et la protégera, je l'espère, de sa puissante autorité.

CHAPITRE II.

Nécessité de la Religion.

L'air n'est pas plus indispensable aux poumons, le sang au cœur, la lumière aux yeux, la sève aux plantes, que la religion à l'ame humaine. Bonne ou mauvaise, il lui en faut une : à défaut de croyances pures et généreuses, elle s'en fabrique ou en reçoit d'absurdes et d'atroces. Le délire, les monstruosités de certains cultes, leur joug de sang et de fer avaient beau répugner à sa raison, détruire sa liberté et soulever tout ce qu'il avait de sens moral, l'homme aima mieux s'abjurer lui-même que de renoncer à ses dieux. Tant est pressant pour sa nature le besoin de communiquer avec les puissances invisibles! tant est fortement serrée autour de tout son être la chaîne mystérieuse qui l'attache au ciel !

Déployez devant vous la carte du monde, cherchez, furetez dans toute son étendue ; n'oubliez pas une région, pas une île, pas une plage où l'homme ait imprimé ses pas; et dites s'il est sur ce vaste globe un seul coin sans autels, sans adorateurs, sans victimes? Ouvrez l'histoire, feuilletez-en toutes les pages, déterrez tous les monumens anti-

ques, interrogez les poètes, les philosophes et tous ceux qui nous ont transmis la connaissance des générations éteintes; fut-il jamais une époque, une nation barbare ou policée qui n'ait eu ses dieux, et fait fumer dans leur temple l'encens du sacrifice? La divinité du sauvage est informe; celle du peuple à demi barbare, monstrueuse; les nations énervées par le luxe en adorent de voluptueuses et les guerriers de sanguinaires; l'objet du culte, sa forme et ses attributs varient avec les temps, les lieux et les lumières; mais, par dessous cette bizarre et prodigieuse variété, reste quelque chose d'invariable et toujours se reproduisant: la nécessité d'admettre, d'honorer et d'implorer un Dieu quel qu'il soit.

Cet entraînement irrésistible, universel de l'homme vers la Divinité, est tellement incontestable que, pour le nier, il a fallu toute l'ignorance et la haine de quelques impies du dernier siècle; cet entraînement, dis-je, doit avoir une cause aussi puissante et universelle que lui. En cherchant à la déterminer, nous trouverons une nouvelle preuve de la nécessité de la religion.

Ce qui fait l'homme religieux partout et toujours, c'est sa nature. Il est religieux comme il est debout sur ses pieds, le front levé vers le ciel; comme il est composé d'un corps et d'une ame; comme il est sociable, raisonnable, sensible; il l'est enfin, parce qu'il est fait pour l'être. Tout ce qui le distingue des créatures inférieures, tout ce par quoi il est homme, son intelligence, sa sensibilité morale, son activité libre, exigent impérieusement qu'il le soit.

Doué de la faculté de connaître, dès qu'il aperçoit quelque part du mouvement et des effets, l'homme est irrésistiblement porté à rechercher et à admettre l'existence des causes cachées par lesquelles les effets et le mouvement sont produits. Or partout de nouveaux phénomènes se manifestent à ses yeux ; partout le monde s'agite ; à ses côtés, sous ses pieds, sur sa tête, en lui-même. Les astres roulent dans les cieux ; le soleil répand pendant le jour ses flots de chaleur et de lumière, puis disparaît la nuit pour reparaître ensuite ; les saisons renouvellent incessamment la face de la terre, la couvrant, tantôt de verdure et de fruits, tantôt de glaces et de frimas ; les nuées versent des torrens de pluie, l'éclair les sillonne, la foudre gronde dans leurs flancs ; le vent gémit et mugit dans les forêts ; la tempête bouleverse les abîmes ; le volcan ébranle la terre et vomit des torrens de flammes : en présence de tableaux si prodigieux, si divers, que sans cesse la nature étale aux regards de l'homme, pourrait-il, puisqu'il est fait pour connaître, ne pas s'efforcer de découvrir le principe de tous ces phénomènes ? pourrait-il n'y voir qu'une brillante fantasmagorie sans réalité et sans cause ? Les lois de sa nature intellectuelle le lui défendent. A peine ses yeux ont-ils été frappés du spectacle du monde, que, malgré lui-même, sa raison va chercher derrière la scène la main invisible qui en produit les différentes pièces et les fait mouvoir.

Mais non seulement il remarque, dans tout ce qui l'entoure, le mouvement et l'action ; il y voit de plus et au même instant, par la même intui-

tion; il y voit, dis-je, de l'harmonie, de l'ordre, des parties liées entre elles pour faire un tout, des moyens disposés pour atteindre un but. Grands ou petits, tous les êtres qu'il peut connaître se présentent à lui marqués de ce caractère. Ses organes sont admirablement construits pour ses besoins de conservation et de reproduction; il aperçoit les mêmes propriétés dans ceux des animaux et des plantes; les astres du firmament marchent dans une régularité majestueuse; la terre et l'eau, l'air et le feu, tous les élémens se combinent et s'enchaînent avec une harmonieuse variété; tout, en un mot, lui présente l'empreinte de l'art et des combinaisons de l'intelligence.

Aussi le spectacle du monde ne le force-t-il pas seulement à admettre une puissance qui y produise le mouvement et l'action : comme le mouvement s'y fait avec ordre et que l'action y tend partout vers un but, l'homme donne à cette puissance l'attribut par lequel seul elle peut se proposer un but et combiner l'ordre, l'intelligence. Ainsi la force qu'il reconnaît non seulement agit, elle agit sachant ce qu'elle fait.

Si son entendement, borné comme l'est celui du sauvage, ou comme l'était la raison des peuples anciens avant les progrès des sciences, ne peut saisir les rapports des différens êtres, ces liens mystérieux qui les unissent étroitement les uns aux autres pour n'en faire qu'un vaste ensemble; si surtout, frappé des désordres qui se mêlent à l'ordre, du mal qui se place à côté du bien, il est incapable de s'élever à la vraie cause de cette opposi-

tion, l'homme alors reconnaît autant de puissances intelligentes qu'il voit d'effets divers et leur donne des caractères analogues aux œuvres qu'il leur attribue. Plus tard, quand sa raison s'est développée par le travail, l'expérience ou les lumières surnaturelles, et que l'origine du mal dans le monde est expliquée, de même qu'il réunit les diverses parties de l'univers dans un tout harmonique, de même il les rattache toutes à un seul principe infiniment intelligent et puissant. La faiblesse de la raison humaine avait produit la multiplicité et les imperfections des dieux; sa force doit nécessairement rendre à la Divinité l'unité et la perfection suprêmes.

Mais lorsque, par les lois irrésistibles de sa raison, l'homme s'est élevé jusqu'à la Divinité, il ne se contente pas d'en admettre froidement l'existence; il ne demeure point, devant elle, comme en présence d'un fait indifférent, d'une spéculation purement abstraite. Le sentiment, déterminé aussi par une nécessité invincible, s'empare de la découverte de la raison, pour en faire sa nourriture et sa vie. Parce qu'il était capable de connaître, l'homme a été forcé d'admettre une puissance intelligente; parce qu'il est fait pour sentir, il se voit également obligé d'offrir à cette puissance supérieure le respect, l'adoration, l'amour. Persuadé qu'il en a reçu du bien, il ne peut lui refuser sa reconnaissance; parce qu'il en espère encore, il lui adresse ses vœux; comme il la craint, il cherche à l'apaiser avec des sacrifices; et parce qu'il est entouré d'obstacles, d'ennemis, de dangers contre lesquels

l'Être invisible peut seul le défendre, il en implore l'assistance et se met sous sa protection.

De son côté, l'intérêt personnel si puissant sur tous, mais principalement sur les hommes ignorans et grossiers, en façonnant la Divinité d'après ses caprices et l'accommodant à ses besoins, augmente encore la force du sentiment religieux. Il le souille et le dénature, mais en lui communiquant une nouvelle ardeur; et, fût-il seul au fond du cœur humain, il suffirait à rattacher invinciblement l'homme à Dieu. Avec l'égoïsme, la Divinité ne saurait pas plus manquer d'adorateurs, qu'un roi de courtisans.

Une fois que la lumière s'est répandue sur les informes conceptions des peuples primitifs, et que la Divinité a reconquis, pour l'homme, son unité absolue et son infinie perfection, le sentiment qui s'attache à elle, sans rien perdre de son énergie, s'épure alors et s'agrandit. Dieu reçoit toujours les hommages du respect et de l'adoration; mais c'est parce qu'il est infiniment puissant, infiniment grand et non plus principalement à cause qu'il se montre terrible. Comme il est bienfaisant et que l'homme est faible, la reconnaissance, les prières, les offrandes et l'encens continuent à s'élever vers lui; mais plus purs, plus désintéressés, plus raisonnables. On le craint moins et on l'aime davantage; on l'aime par dessus tout, car il est la bonté même, la source de tout bien, et que, seulement dans cette source immense, le cœur peut trouver à étancher sa brûlante soif d'amour. L'intelligence, remplaçant l'égoïsme, vient alors apporter au sentiment religieux

le secours de ses besoins pressans. Faite pour la vérité, ne pouvant exister et se développer que par elle, ayant une faim d'autant plus vive de cette sublime pâture, qu'elle s'en nourrit davantage, l'intelligence s'élève de vérités en vérités et ne s'arrête contente, que lorsqu'elle est parvenue à la vérité suprême. Comme deux flammes divines, le sentiment et l'intelligence, après s'être échappés séparément de l'ame humaine, se réunissent bientôt, pour monter ensemble au ciel et y chercher leur commun aliment.

Ainsi, qu'il soit sauvage ou policé, désintéressé ou cupide, polythéiste ou chrétien, l'homme, dès qu'il connaît Dieu, est forcé de s'y attacher par toute la puissance de ses sentimens, par tous les besoins de son cœur.

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il est capable de connaître et de sentir, ni même à cause des exigences de son égoïsme aveugle, que la religion est pour l'homme d'une impérieuse nécessité; son intérêt bien entendu, c'est-à-dire son bonheur réel et celui des sociétés qu'il compose, lui font une loi d'être religieux.

Assurément, la croyance à la Divinité et toutes les pratiques que cette croyance impose, ne sont pas un moyen infaillible de prospérer sur cette terre et d'en posséder les passagères jouissances: l'homme le plus pieux n'est pas toujours le plus riche, le plus puissant, le plus honoré; mais l'absence de toute religion est une cause nécessaire de malheurs pour l'humanité.

En effet, sans religion, point ou presque point

de vertu ni de justice : le vice règne en maître sur le monde. Or le vice, la violation habituelle de la justice et de la vertu, ne peut amener pour les individus que dégradation, pour les sociétés que dissolution et que malheur pour tous.

L'homme a des besoins, des appétits pressans et des passions ardentes. Interprète de ces passions, de ces appétits et de ces besoins, le désir du bonheur, désir que rien ne rassasie, auquel les années ne font que donner de nouvelles formes, sans le détruire ni le diminuer jamais, désir enfin qui est la loi la plus impérieuse de notre nature et qui en résume toutes les tendances, s'agite au fond du cœur humain et réclame sans cesse de nouveaux alimens.

Or ce désir est aussi aveugle qu'il est ardent. Ce n'est pas au bien, au beau, au véritable bonheur qu'il aspire essentiellement ; il veut jouir, de quelque nature que soit sa jouissance. Avide du plaisir, il le poursuit aussi bien à travers la fange de la débauche, que dans les pures régions de la vertu ; et même, eu égard aux passions dont il est l'organe, il cherche à se satisfaire, plutôt au sein de brutales et faciles voluptés, qu'à travers les sentiers si nobles, mais si pénibles de la morale. Pour le conduire dans la voie droite et l'y fixer, il faut donc une lumière toujours sûre, toujours présente, et surtout un frein qu'il ne puisse briser. Or cette lumière qui dirige ses passions au bien, et ce frein qui les y retienne, où l'homme ira-t-il les demander? La religion, mais la religion seule, peut les lui fournir.

Dans tous les cultes, se trouve un ensemble de préceptes qui, malgré de nombreuses aberrations, ordonnent ce qui est juste et défendent ce qui ne l'est pas.

Dans tous, même les plus imparfaits, sont ces deux dogmes à la fois consolants et terribles : la croyance à une Providence qui gouverne le monde, et la foi à une autre vie sur laquelle cette Providence étend son autorité ; dogmes qui se résument dans un seul, celui de la justice divine tenant en réserve des châtimens pour les coupables et des récompenses pour les hommes vertueux.

De quelque manière que les peuples aient conçu leurs dieux en rapport avec l'ordre moral, qu'ils les aient regardés comme en étant les auteurs, comme le réglant d'après leur libre arbitre, ou qu'ils aient considéré les lois morales comme indépendantes de la volonté divine, toujours ces dieux en ont été les protecteurs et les vengeurs. Il y a plus; dans les religions dont les monstrueuses divinités violaient elles-mêmes la justice et la vertu pour assouvir des passions brutales, on croyait encore à leur providence équitable. Les malheureux, les opprimés les invoquaient, les victimes leur confiaient leur vengeance, le criminel prenait ses remords pour leur secrète et redoutable voix.

Le dogme d'une autre vie n'a pas été non plus chez tous les peuples également clair, également pur, également puissant. Plus ils étaient barbares, plus il fut pour eux vague et grossier ; mais tous l'ont eu,

et, par conséquent, tous ont subi son influence salutaire. Ceux sur lesquels il exerça le moins d'action, c'est-à-dire les peuples les plus voisins de l'état sauvage, ont, en revanche, accordé une intervention plus immédiate et plus prompte à la justice divine dans les affaires de cette vie. Moins le crime eut à redouter les vengeances futures, plus il fut immédiatement placé sous le coup des vengeances présentes. La religion accommoda sa sanction des lois morales aux lieux, aux temps, aux caractères des hommes et à leur degré de civilisation; présentant aux uns des récompenses et des châtimens matériels et subits, aux autres des espérances et des craintes plus spirituelles et plus éloignées; montrant au Juif l'abondance de la terre promise ou les privations du désert, et au chrétien le ciel ou l'enfer; mais, toujours et partout, elle servit d'encouragement à la vertu, et d'épouvantail au crime.

Or, pour celui qui n'a pas de religion, les lois morales sont privées de ces garanties puissantes. Aux yeux de l'impie, Dieu n'existe pas; ou s'il existe, c'est comme les dieux d'Epicure, relégué dans une profonde et impassible solitude, par delà les mondes, dont il abandonne au hasard la direction et les destinées. Il ne tient en réserve, ni bonheur pour la vertu, ni peine pour le vice, ni consolation ni refuge contre le malheur et l'oppression. Indifférent à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle souffre, cet être inutile ne daigne jamais abaisser ses regards sur l'humanité. Il est enfin pour elle comme s'il n'était pas.

Privé du secours des croyances religieuses, l'homme, pour éclairer ses pas et les fixer dans la route du bien, ne saurait demander des lumières et un appui qu'à ses semblables ou à lui-même.

Mais d'abord constatons ce point important, que, réduit à l'appui des autres hommes et de ses propres forces, il lui faut en tirer, pour arriver au même résultat moral, des secours bien plus abondans, que s'il pouvait s'adresser à la religion.

En effet, quand l'homme a rejeté toute croyance, toute pratique religieuse et que, par conséquent, il n'attend plus de vie future, son désir de jouissances, s'il n'est pas plus profond, plus naturel, devient beaucoup plus impatient, plus intraitable. Avec le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur, l'homme peut supporter sans peine le malheur présent, dans l'espérance qu'il est passager, et qu'au-delà de ce monde la justice divine lui en tiendra compte; mais pour celui qui a rejeté la religion et qui n'espère point au-delà du tombeau dans une justice réparatrice, chaque instant de souffrance, chaque plaisir échappé, est une violation de sa nature, un mal irréparable. Comme il n'a que cette vie devant lui et qu'il est incertain de ce qu'elle durera, la logique, d'accord ici avec la passion, lui fait un devoir de se hâter de jouir et de prendre, pour arriver au bonheur, non la voie la plus honnête, mais la plus courte. Pour qu'il marche et se fixe dans le bien, il lui faut donc un flambeau plus éclatant et des barrières plus puissantes que s'il était religieux. Voyons s'il pourra les trouver dans ses semblables et lui-même.

Avec ses semblables, il a le secours de l'opinion publique et celui des lois humaines qui prescrivent et défendent, sous l'autorité d'une sanction quelconque. Mais ces lois défendent-elles tout ce qui est mal, prescrivent-elles tout ce qui est bien; tracent-elles, enfin, d'une manière exacte et précise, la véritable ligne du devoir? Personne n'oserait l'affirmer. Dans les sociétés barbares elles parlent rarement; chez les peuples policés elles se contentent de réprimer les crimes publics: souvent même il arrive que, faussées dans leur principe, c'est le bien qu'elles défendent et le mal qu'elles ordonnent; et, si elles protégent généralement les membres d'une société les uns contre les autres, l'individu n'en tire aucun appui contre lui-même; elles le laissent sans lumière et sans défense contre la cause première de tout le mal qu'il fait, ses passions et ses appétits. L'épouvantail de leur sanction pénale; l'appareil des supplices, des bourreaux, des cachots, est assurément un moyen puissant de répression; mais, contre quels hommes cet épouvantail est-il efficace, si ce n'est seulement contre les criminels inhabiles et faibles? Quelle sera son autorité dans l'ombre, le secret, les crises révolutionnaires, où il n'y a plus d'autorité et partant plus de soumission? Que pourra-t-il sur la force qui se met au dessus des lois, sur la corruption qui les fait mentir et l'adresse qui s'y soustrait; sur la débauche et les crimes privés qu'aucune loi humaine ne saurait défendre?

Comme les lois, l'opinion publique, dont on a tant exalté la puissance, ne peut atteindre que les

crimes qui se produisent au grand jour; tout ce que la nuit enveloppe de ses voiles, tout ce qu'une adroite perversité sait préparer et exécuter dans le silence, se dérobe à sa censure. Impitoyable contre les apparences et sans force contre la réalité, elle coupe les sommités du mal et n'en saurait saisir le corps ni les racines. De même que les lois ont leur échafaud, elle a son pilori sur lequel elle attache et flétrit ses victimes; mais ses victimes, elle ne peut les prendre partout : il est des classes, et les plus nombreuses, celles des masses, sur lesquelles son pouvoir est fort borné ; il est des chairs si grossières, si dures, que son fer n'y peut graver l'infamie ; et, dans les classes élevées, les seules soumises à son empire, quels sont ses justiciables ? Quelques novices dans le mal, dont la perversité naissante n'a pas encore appris, de l'habitude, l'art de cacher ses actes et de masquer son visage. La corruption profonde, pourvu qu'elle soit habilement hypocrite, la nargue impunément, et s'en fait même souvent un rempart et un appui. Ne pouvant contempler que la surface des sociétés et des individus, dès que rien ne vient troubler cette surface ou la salir, l'opinion se repose satisfaite, sans s'inquiéter de ce qui se passe dans les profondeurs. C'est une force contre le mal, assurément; mais une force qui comprime plutôt qu'elle ne réprime, et qui, refoulant au sein des peuples tous les élémens du vice, les y laisse fermenter et préparer, à leur aise, leur terrible explosion. Une seule chose lui importe; c'est que le cadavre soit blanc à la superficie : dans l'intérieur, le ver ron-

geur peut continuer tranquillement son travail de destruction.

L'homme ne saurait donc trouver en elle, pas plus que dans les lois, ce qui lui est nécessaire pour se soutenir dans la pratique du bien.

En lui-même, l'homme possède le flambeau de sa conscience et la force de sa volonté : inappréciables facultés, que j'admire autant que personne, et dont je ne veux ni rabaisser ni contester la puissance. Mais, en présence d'un désir aussi impérieux que l'est celui du bonheur, d'un désir d'autant plus pressant qu'il n'a que cette vie pour jouir; en présence de cette force impétueuse, que deviendront les lumières de la conscience et l'énergie de la volonté ? Et d'abord, la conscience montre-t-elle toujours le bien ? N'est-elle jamais obscurcie, faussée, étouffée même, par les préjugés, l'ignorance, les passions et les habitudes? A-t-elle la même lumière et la même autorité chez tous et à tous les âges de la vie ? N'arrive-t-il pas, au contraire, qu'elle est plus obscure, plus chancelante, chez les individus et dans les instans où elle devrait briller d'un éclat plus vif et plus ferme? Et, lors même qu'elle éclairerait toujours la route qu'il faut suivre, cela suffirait-il pour y faire marcher l'homme ? Celui-ci, pour faire le bien, n'a-t-il donc besoin que de le connaître ?

Pour pratiquer la justice et la vertu, ce qui manque le plus souvent à l'homme, ce ne sont pas les lumières, mais la force. Dans les circonstances ordinaires de son long pèlerinage, il voit assez clairement le droit chemin; s'il ne le prend pas, c'est

qu'un mobile puissant le pousse dans la voie contraire. Or, pour résister à ce puissant mobile, l'énergie volontaire, privée de tout auxiliaire, de toute influence étrangère, peut-elle suffire ? En d'autres termes : une fois qu'il connaît le bien et le mal, l'homme trouve-t-il en lui-même assez de force pour pratiquer le premier, uniquement parce qu'il est bien, à cause de son excellence intrinsèque; et pour éviter l'autre, par le seul motif qu'il est mal, qu'il a une laideur essentielle?

Les sublimes exagérations d'une philosophie surhumaine et les divines extases d'une religion de dévouement en ont fourni, je le sais, quelques rares exemples. Pour un acte unique, instantané, on en trouverait sans doute encore dans certains caractères; mais, soutenir que la masse des hommes peut s'en faire une habitude, c'est mentir à l'expérience et à sa propre conscience; c'est dire que la plus grande partie de notre espèce se compose de Caton et de Vincent de Paule; c'est condamner tous les législateurs qui ont cru la sanction des lois nécessaire; c'est, en un mot, tomber dans l'absurde.

Loin de moi d'avancer que toutes les actions honnêtes n'ont pour mobile que l'intérêt personnel: le désintéressement y entre pour sa part, et quelquefois même s'y trouve seul. Mais ce qui me paraît incontestable, c'est que, pour arriver à ce désintéressement, il a fallu que la volonté subît, pendant longtemps, l'influence de l'éducation religieuse, et que, dans la majorité des hommes, si elle n'est point soutenue, d'un côté par l'espérance en la bonté de

Dieu, de l'autre, par la crainte de sa justice future, cette volonté, subjuguée par la puissance des appétits, ne sera bientôt plus que l'instrument des passions mauvaises.

Je ne veux point développer ici la longue série de preuves exposées sur le même sujet, dans cent ouvrages divers, avec une logique inattaquable. Philosophes, théologiens, publicistes, tous se sont accordés à peindre, sous les couleurs les plus noires et les plus vraies, les funestes résultats de l'impiété, tant pour les individus que pour les peuples. Ils ont fait voir, dans une société d'athées, les rois tyrans, voluptueux, sanguinaires; les sujets rebelles ou abrutis par l'esclavage, ne soulevant la tête que pour détruire, et ne la courbant que par une crainte hypocrite; le faible opprimé par le fort, le riche dépouillé par le pauvre qu'il a long-temps exploité; les haines, la dissolution et le malheur dans les familles et l'état; l'homme privé perdant toute espérance, toute consolation, toute dignité, toute vertu. Puis, interrogeant l'histoire et appuyant, de son témoignage, les rigoureuses conséquences de leurs raisonnemens, ils ont montré l'impiété et la corruption marchant partout ensemble, étroitement unies comme deux sœurs inséparables, et conduisant, avec leur verge de fer, les sociétés à une dissolution générale.

En insistant sur ces tableaux et ces faits, je ne pourrais que répéter des idées que personne n'ignore et qu'on retrouve partout. J'ai voulu, non pas développer, mais seulement exposer, avec précision, les deux points fondamentaux de la démons-

tration : d'une part, l'invincible tendance de l'homme vers le bonheur, qu'il placera plutôt dans les jouissances du vice que dans la satisfaction de la vertu, s'il n'a, pour s'éclairer et se retenir, une lumière sûre et de solides barrières; de l'autre, l'impossibilité où sont les lois, l'opinion et sa propre conscience de les lui fournir. Une fois ces deux points clairement établis, il est facile à tous d'en tirer, pour conséquence inévitable, que les sociétés et les individus ne pouvant, sans la religion, opposer au débordement des passions que des digues impuissantes, la religion est nécessaire, même ici-bas, au bonheur de l'humanité.

Je n'insisterai pas davantage, et par les mêmes raisons, sur la nécessité du culte extérieur; il me suffira, pour ne pas laisser de lacunes, de rappeler ici les principales idées qui la démontrent.

Composé de deux substances, différentes par leur nature, mais unies par des rapports intimes, l'homme doit ressentir, dans l'une, tout ce qui émeut et modifie l'autre. Si les impressions du corps vont droit à l'ame pour y exciter le plaisir ou la douleur, le corps, à son tour, ne peut se soustraire au contre-coup des affections morales. Un sentiment vif, une conviction forte, ne peuvent pas plus demeurer cachés dans les profondeurs du sanctuaire intellectuel, qu'une plaie profonde et une irritation violente ne s'arrêtent aux organes qui les ont reçues. Pour l'ame et le corps, l'échange, la transmission réciproque de leurs impressions particulières est donc une loi de leur nature. Or, comme rien n'est plus vif ni plus profond, dans

l'ame, que les sentimens et les convictions religieuses, rien aussi de plus impérieux pour les organes, instrumens naturels du principe pensant, que l'obligation de s'emparer de ces sentimens, de ces convictions, et de les produire au dehors par des gestes expressifs, des accens animés, des actes significatifs. Le culte extérieur n'est donc pas moins indispensable que la religion intérieure.

Ce culte est nécessaire aux sociétés comme aux individus. Il l'est d'abord, parceque, si les sociétés ne l'avaient pas, celui des individus se perdrait bientôt; il l'est ensuite, parce que la nature humaine l'impose. Une croyance forte ne saurait demeurer long-temps dans le secret de ceux qui l'ont adoptée; il faut qu'ils se la communiquent et qu'ils mettent aussi en commun les accens, les pratiques et les cérémonies par lesquelles ils l'expriment. Faire part à ses semblables de ce qu'il sait, de ce qu'il éprouve, afin d'obtenir leur sympathie et d'ajouter à sa foi l'autorité de leur approbation; se présenter à eux comme modèle et les imiter à son tour; être à la fois leur maître et leur disciple, non seulement dans les idées et les sentimens intimes, mais surtout dans les actes extérieurs; tout cela est pour l'homme d'une absolue nécessité. Si donc on retrouve, dans tous les lieux, dans tous les temps, des hommages à Dieu rendus en commun par les membres des sociétés, c'est que la nature les exige impérieusement.

Résumons-nous. Toujours et partout, l'homme s'est montré religieux, parce qu'il est dans sa nature de l'être.

Comme capable de connaître, il ne peut voir les innombrables phénomènes, le mouvement et l'ordre de l'univers, sans croire à l'existence de causes supérieures, intelligentes et puissantes, que sa raison, lorsqu'elle est faible, multiplie indéfiniment, et qu'elle concentre, si elle est forte, dans une indivisible unité.

Parce qu'il est fait pour sentir, dès qu'il admet une ou plusieurs puissances supérieures, qui peuvent lui faire du bien et du mal, son cœur et son intérêt personnel le forcent à leur offrir sa reconnaissance, son amour, son respect, ses supplications, ses vœux.

Les peuples, comme les individus, ne pouvant trouver, contre l'immoralité, la dissolution et le malheur, de préservatif assez puissant, que dans les préceptes de la religion et le dogme salutaire d'une justice qui, tôt ou tard, punit et récompense; leur intérêt bien entendu, celui de leur prospérité, de leur conservation même, exige impérieusement qu'ils soient religieux.

Le corps de l'homme étant étroitement uni à son ame, et les divers membres d'une société ne pouvant se dispenser de se communiquer réciproquement ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent avec force, le culte extérieur, manifestation particulière ou publique des idées et des affections religieuses, est aussi indispensable que le culte intérieur.

Ainsi, dogmes, sentimens, préceptes, cérémonies, culte intérieur et extérieur, solennel et privé, tous ces élémens de la religion s'unissent

entre eux, par des rapports intimes, découlent les uns des autres, et sont, par conséquent, également naturels et nécessaires.

CHAPITRE III.

Origine des Religions.

Les religions découlent de deux sources; l'une divine, l'autre humaine. Une seule peut revendiquer Dieu pour principe unique, c'est la religion révélée; toutes les autres remontent à une double origine, à Dieu d'abord, et à l'homme ensuite.

Dans l'édifice de chaque religion, il y a deux choses distinctes; la base, et tout ce qui repose dessus. Or, toutes les religions se ressemblent dans leurs élémens fondamentaux, et toutes diffèrent les unes des autres dans le reste de leur composition. Ces premiers principes : Dieu est, il s'occupe du monde, il mérite les hommages des hommes, se retrouvent exactement les mêmes au fond de tous les cultes. Mais pour peu qu'on les dépasse; lorsque, par exemple, on demande aux religions ce qu'est Dieu, comment il gouverne l'univers, et quel culte il faut lui rendre, chacune répond à sa manière. Au lieu de leur accord sur les principes primitifs, elles n'offrent plus alors, entre elles, qu'une étonnante diversité, souvent même l'opposition la plus complète. Leurs différences ne permettent pas de les rattacher à une

seule et même source; leurs principes communs réclament, au contraire, une commune origine.

Les principes fondamentaux de toute religion sont non seulement universels, mais, par cela même, ils ont pour caractère d'être essentiellement vrais. Or, des principes essentiellement vrais et reconnus par tous ne peuvent avoir, pour origine, que celui qui est, à la fois, la vérité suprême et l'auteur de la nature humaine. Dans son essence, toute religion est donc fille du ciel.

Mais la suprême vérité étant une, elle ne peut avoir révélé, quels que soient les lieux ou les temps, des croyances et des pratiques opposées. Elle a pu, car elle l'a fait, graduer ses manifestations et les proportionner aux circonstances humaines; révéler peu d'abord, et beaucoup ensuite; employer tantôt un instrument, tantôt un autre; mais sa nature lui défendait de se contredire jamais. Il est donc nécessaire de chercher, hors d'elle, la source des différences si nombreuses et si profondes qui séparent les religions les unes des autres.

L'homme, dont l'esprit et le cœur renferment tant de facultés diverses; l'homme qui, dans son corps et dans son ame, est sujet aux impressions de tant de causes soit intérieures, soit extérieures, est cette source multiple d'où sont sorties toutes les différences, toutes les oppositions des cultes.

Créateur de l'humanité qu'il a faite capable de connaître et de sentir, Dieu a voulu se l'attacher par le double lien de l'intelligence et de l'amour; il a voulu se révéler à elle, exiger l'hommage de

ses idées, de ses affections et de ses actes; il a voulu enfin faire l'humanité religieuse, en lui imposant la religion comme une nécessité naturelle, et en lui fournissant les élémens indispensables pour qu'elle pût s'en former une. Voilà pourquoi, dans tous les temps et dans tous les lieux, l'homme non seulement éprouva une invincible tendance à s'unir à Dieu, mais aussi posséda les premiers élémens du culte qu'il devait lui rendre. Voilà pourquoi les principes fondamentaux de la religion sont universels.

Mais Dieu a créé les hommes libres, libres en religion comme dans tout le reste; il les a, de plus, soumis à l'influence d'une multitude de causes qui varient, à l'infini, leurs idées, leurs sentimens et leurs croyances. Après donc qu'il leur eut donné les facultés et les premiers matériaux indispensables pour se former un culte, comme il voulait respecter leur liberté, et, sans doute aussi, soumettre leur faiblesse à une épreuve salutaire, il a dû leur laisser le soin d'employer ces facultés et de disposer ces matériaux religieux à leur guise. Voilà pourquoi, dans tout ce qui n'est pas de principe fondamental, les cultes ne se ressemblent plus.

Mais Dieu savait que l'ignorance et les passions des hommes les égarraient souvent, et que, si les premières vérités religieuses qu'il avait mises en leur ame, ne se perdaient jamais, elles seraient bientôt défigurées et comme étouffées sous une masse de préjugés et d'erreurs. Aussi, ne s'est-il pas contenté de dévoiler à l'humanité entière ces sublimes vérités; pour les préserver de toute altération, de tout mélange, de toute influence cor-

ruptrice, il a voulu, dans sa bonté pour nous, être lui-même l'auteur d'une religion particulière qui ne renfermât que des vérités, qui portât, dans toutes ses parties, dans ses principes et ses conséquences, dans ses dogmes et ses préceptes, dans son fond et sa forme, le cachet de sa sagesse suprême. Il ne la fit pas tout entière au même instant : comme il voulait, avant de la communiquer à tous les peuples, en confier le sacré dépôt, d'abord à un homme, puis à une famille, puis à une nation, il sut en proportionner les développemens au nombre et aux besoins de ceux qui devaient la recevoir. Semblable à l'arbre qui croît toujours, mais lentement, cette religion divine, quoique grandissant à chaque époque, ne couvrit le monde entier de ses rameaux et de ses fruits, qu'aux temps marqués dans les décrets éternels.

La majesté qui environne la parole de Dieu et le respect que tous lui doivent ne permettent pas de la mêler aux conceptions humaines, ni de la traiter avec la même liberté. Pour ne pas m'exposer à franchir, même à mon insu, les barrières sacrées qui la protégent, et afin de conserver, dans tout ce qui n'est pas elle, une parfaite indépendance, j'ai dû séparer, avec soin, la religion révélée de toutes les autres, m'occuper d'abord exclusivement de celles-ci, et renvoyer à un chapitre spécial tout ce qui a rapport à la révélation. Jusque-là, jusqu'à ce que je traite expressément de la religion juive et chrétienne, presque tout ce qui va suivre, les faits, les appréciations et les inductions appartiennent aux religions humaines.

Les religions humaines ont, comme nous l'avons dit, deux origines : par leurs principes fondamentaux, elles se rattachent à Dieu; dans tout le reste elles découlent de l'homme.

Mais leurs principes ont pu venir de Dieu de deux manières : d'une manière directe, si ces religions les ont reçus par la révélation ; d'une manière indirecte, si Dieu s'est contenté de les mettre à la portée de la nature humaine.

L'humanité entière est sortie d'une seule famille; une seule famille aussi l'a sauvée du déluge. Comme cette famille avait reçu de Dieu et conservé traditionnellement les premières vérités religieuses, toutes les familles, qu'elle produisit ensuite et qui devinrent la souche des peuples divers, ont pu participer aux mêmes vérités, en conserver le dépôt, et fournir ainsi, à chaque religion, une somme d'élémens fondamentaux qui dérivaient primitivement d'une révélation immédiate.

Mais il est possible aussi qu'après la dispersion des premiers hommes, et au milieu de la barbarie qui la suivit, le souvenir des traditions religieuses se soit effacé complétement de leur esprit, et qu'ils n'aient eu, pour composer leurs religions, d'autres matériaux et d'autres instrumens que leurs propres idées et leurs facultés naturelles. Or, dans cette hypothèse même, c'est-à-dire sans le secours d'une révélation directe, les hommes auraient pu s'élever partout à la connaissance des premiers principes de la religion ; et, cette connaissance, ils devraient encore la faire remonter à Dieu.

En effet, les premiers principes de toute religion

peuvent se réduire aux suivans : la croyance à une force intelligente qui gouverne tout; la nécessité, pour l'homme, de l'honorer par un culte, et de se soumettre à ses lois. Or, la simple vue du spectacle du monde suffit pour dévoiler aux hommes, quelle que soit leur grossièreté d'esprit, l'existence d'un être créateur et régulateur, dont la puissance, la justice et la bonté ont droit d'exiger l'hommage de leur obéissance, de leur adoration et de leur amour. Quand Dieu a imprimé son nom sur toutes les parties de son ouvrage, quand toutes les voix du ciel et de la terre le publient, est-il nécessaire, pour qu'on le connaisse, qu'il le proclame de sa propre bouche? Les foudres et les éclairs du Sinaï ont-ils, pour annoncer l'existence de l'Être suprême, un langage plus clair et plus retentissant que l'ordre, la grandeur et la magnificence de l'univers?

Les vérités fondamentales de toute religion sont donc accessibles à tous; et, quel que soit le moyen employé par Dieu pour nous les manifester; qu'il les révèle immédiatement lui-même, ou qu'il se contente de les écrire dans ses œuvres, en nous donnant des yeux pour les y lire, elles n'en sont ni moins frappantes, ni moins certaines; il n'en est pas moins leur source première.

Mais, au delà de ces vérités principes, rien, dans les religions humaines, ne peut se rattacher à Dieu. Tous les autres élémens dont elles se composent, dogmes, préceptes, cérémonies, leurs développemens et leurs modifications diverses, tout y est le produit du travail de l'homme, qui, n'étant plus

guidé par une inspiration universelle et nécessaire, mais par les caprices de son imagination, de ses passions et de ses préjugés, a mêlé, dans les plus bizarres proportions, le mal au bien, le faux au vrai, le laid au beau, et n'a enfanté, par là, que des œuvres informes.

Considérée sous ce point de vue tout humain, chaque religion a dû s'établir par l'un des trois moyens suivans :

Ou elle s'est formée avec le concours des idées et des sentimens de tous les individus d'une société; partageant toutes les phases du peuple dont elle était l'œuvre; simple, grossière et bornée, quand il se trouvait lui-même à l'état de famille ou de tribu sauvage; grandissant et se perfectionnant, à mesure qu'il augmentait en nombre, et que se développait sa civilisation;

Ou bien elle est due aux combinaisons d'un homme supérieur, qui, après en avoir puisé les matériaux, soit dans ses propres idées, soit dans les croyances antérieures du peuple auquel il la destine, soit dans les religions étrangères dont il a connaissance, soit même dans toutes ces sources à la fois, forme, avec ces élémens divers, un corps de doctrine qu'il prêche ensuite à ses semblables; non pas en son nom, car personne ne se soumettrait; mais au nom de la divinité même dont il cherche, par de prétendus prodiges, à se faire passer pour le confident et le ministre;

Ou enfin cette religion a été transmise toute faite, d'un peuple sur lequel elle régnait déjà, chez un autre peuple qui l'a reçue, soit d'une manière

violente, quand la conquête, avec tous ses moyens d'injustice et de terreur, la lui a imposée; soit d'une manière pacifique, lorsque, son ancienne religion étant devenue insuffisante ou corrompue, ce peuple a été forcé d'en appeler une autre pour la remplacer.

Ce dernier moyen, par lequel une religion s'établit, ne doit pourtant pas être considéré comme une véritable origine. Puisque, avant de passer chez un peuple nouveau, elle était déjà installée sur un autre, cette religion remontait évidemment à une origine antérieure. Ce qui peut être regardé comme une troisième source des religions humaines, ce sont les rapports mutuels et constans des peuples divers; ce sont leurs guerres, leur commerce, leur voisinage, qui les faisant se frotter sans cesse les uns contre les autres, ont dû nécessairement modifier leurs religions aussi bien que leurs lois et leurs mœurs. Dans ce cas, il est vrai, aucun des peuples n'impose aux autres ses propres croyances, aucune religion ne va s'implanter sur les ruines des religions précédentes; mais elles se mêlent, elles se fondent insensiblement les unes dans les autres; toutes perdent quelque chose de ce qu'elles avaient, toutes aussi empruntent de leurs voisines des élémens qu'elles n'avaient pas, et, au bout d'un certain temps, il résulte de cette fusion un culte qui renferme un peu de toutes les religions antérieures, et qui ne représente exactement aucune d'elles.

Si, dans une telle question, nous consultons les peuples eux-mêmes ou l'histoire, ce n'est pas, je le sais, à cette triple origine que nous ferons remon-

ter tous les cultes. Les premiers répondront d'une voix unanime : Notre religion n'a d'autre principe que Dieu. Lui seul en est le révélateur et le fondateur. L'histoire au contraire, non celle qui s'écrit aujourd'hui, mais l'histoire dictée naguère par l'esprit de partialité et de haine, nous dira : Tous les cultes découlent des deux funestes sources qui ont produit la plupart des malheurs de l'humanité: l'ambition des uns et la crédulité des autres. Quelques hommes plus forts et plus adroits que leurs semblables, s'étant aperçus de l'immense avantage qu'ils retireraient, pour consolider et étendre leur puissance, de l'union du frein religieux au joug politique; de l'assistance d'une autorité invisible, mais toujours présente et bien plus élevée, bien plus formidable que la leur, se sont empressés d'établir un dogme si précieux; et l'ignorance des autres hommes, l'ignorance qui croit tout, même ce qui est le plus incroyable, a dû nécessairement l'accepter.

Mais ni la vénération excessive des uns pour la source de leurs doctrines religieuses, ni la mauvaise foi des autres, ne changent rien à la vérité des faits. La croyance unanime des peuples sur la divinité originelle de leurs religions, ne prouve qu'une chose : l'intervention complète, immédiate, de Dieu dans l'établissement d'une seule, et son intervention indirecte dans une partie de l'établissement des autres. Les assertions des historiens impies, non-seulement sont détruites par le témoignage des véritables sources de l'histoire ; mais elles tombent devant le bon sens et les données philosophiques. Pour peu qu'on

connaisse l'homme, on sait qu'il est né religieux comme il est né raisonnable et libre; qu'une faculté naturelle ne s'invente ni ne se donne; que, par conséquent, l'ambition ne lui a pas plus fait présent de sa religion, que de sa raison et de sa liberté, que de ses pieds et de ses mains.

Non seulement chaque religion remonte à l'un des principes que nous avons indiqués, mais presque toutes celles qui ont eu quelque durée et une certaine importance, ont participé successivement à tous les trois.

Ainsi les cultes, produits d'abord par le mouvement naturel et la combinaison des idées de tout un peuple, sont tombés, plus tôt ou plus tard, entre les mains d'un réformateur religieux. Puis sont venues les migrations, les guerres, les relations de toute sorte, qui, mettant sans cesse les peuples en contact et les faisant exercer les uns sur les autres une influence continuelle, ont dû nécessairement modifier leurs croyances, et mêler aux religions toutes nationales, dans le principe, une foule d'élémens étrangers.

Les religions dues aux spéculations d'un homme supérieur, quel que fût le génie de cet homme ou plutôt précisément parce qu'il en avait un véritable, n'ont point été composées de matériaux entièrement neufs. Pour les faire facilement admettre et les établir solidement, leurs habiles fondateurs ont dû, comme nous le verrons bientôt, tenir compte des idées; des sentimens et des préjugés mêmes des peuples auxquels ils les destinaient, et faire entrer, dans leur nouvelle doctrine, tout

ce qu'ils pouvaient conserver de l'ancienne sans déranger l'économie de leur plan.

Il en fut de même, et à plus forte raison, des religions produites par la fusion que les rapports des peuples ont amenée entre plusieurs cultes divers.

Quand une religion tombe sous l'action dissolvante de sa propre corruption, ou qu'une autre l'expulse par la force, le peuple, il est vrai, ne tient guère alors à en conserver les débris, et le peut très difficilement. Le mépris et la haine qu'il a dû concevoir pour son ancien culte corrompu, la jalousie de la doctrine rivale qui l'a supplanté et la terreur dont elle s'environne, repoussent autant que possible toute alliance avec les élémens de la religion première. Cependant, même dans ces deux cas, les hommes sur lesquels cette religion a régné sont encore forcés de conserver une partie de ses élémens et de les mêler à leur nouvelle croyance. Les affections de leur cœur, les idées de leur esprit et les pratiques de leur corps ont été si long-temps soumises à son influence ; elle s'est infiltrée si profondément dans tout leur être à travers tant de pores, et par une si longue habitude, qu'il leur est impossible de l'expulser entièrement.

Mais, quoique presque toutes les religions humaines puissent se rattacher en même temps, et aux idées naturelles des peuples, et à leurs rapports les uns avec les autres, et aux combinaisons d'hommes supérieurs ; comme cette dernière origine fut sans contredit la plus commune, la plus importante, celle qui exerça sur elles l'influence la plus puissante, nous croyons devoir lui consacrer un chapitre spécial.

CHAPITRE IV.

Législateur religieux.

Comme on voit, par intervalles, au milieu des forêts, quelques arbres élever au-dessus de tout ce qui les entoure leur cime majestueuse; ainsi s'élèvent, de loin en loin, au milieu des peuples, certains hommes que des circonstances providentielles ont doués, par-dessus tous les autres, de puissance et de grandeur. Véritables géans de leur espèce, ils attirent sur eux tous les regards de leur siècle; et, dans les siècles passés, l'histoire, qui cherche parmi les ruines la trace de l'humanité, ne retrouve plus que l'empreinte de leurs pas. Tels ces conquérans fameux qui ont semé les destinées des générations futures dans le sang des générations éteintes; tels ces politiques habiles dont la main puissante a su organiser, sur un nouveau plan, les élémens d'un peuple vieilli, ou relier en faisceau, dans le cercle des lois, des tribus éparses; tels ces illustres savans, ces philosophes profonds, dont les découvertes et les systèmes ont ouvert sur le monde un large foyer de lumière, et tracé à la civilisation une voie plus rapide et plus sûre.

Mais parmi ces hommes mêmes, qui ont si bien mérité le titre de grands, s'élèvent, plus grands encore aux yeux de leurs semblables, les législateurs religieux. Ce n'est pas seulement l'éclat de la gloire humaine, l'admiration et l'enthousiasme qui environnent leur mémoire; c'est tout cela d'abord, et de plus une vénération profonde, un culte presque aussi divin que celui du Dieu qu'ils ont annoncé. On ne se borne pas à leur décerner des statues, des trophées ; la plupart ont des temples, des fêtes, des pèlerinages institués en leur honneur. Leur puissance ne passe pas seulement pour avoir été grande jadis; on la croit telle encore, permanente comme leur religion; et, long-temps après leur mort, les nations les invoquent, comme amis particuliers de la Divinité, comme ses ministres suprêmes. Quelques-unes même, poussant au-delà de toutes bornes leur reconnaissance et leur enthousiasme, ne se sont pas contentées de placer leurs législateurs religieux au-dessus du reste des mortels; elles en ont fait des dieux, les plus puissans et les plus honorés de ceux qu'elles reconnaissent.

Cette vénération extrême pour les fondateurs des religions n'aura plus rien qui étonne, pour peu qu'on réfléchisse à ce qu'ils ont été, et que l'on compare leurs œuvres avec celles des autres hommes qu'on appelle grands. Le conquérant ne fut que l'instrument ou le ministre d'idées que son bras était chargé de faire triompher; le grand politique n'a pu régler avec ses lois que des intérêts matériels et passagers; le

philosophe, qui ne fut que philosophe, a vu son influence long-temps circonscrite au petit nombre d'adeptes capables de le comprendre, et ne s'est guère adressé qu'aux spéculations de la pensée; tous, quand ils ont produit des révolutions dans les peuples, ne les ont faites que d'une manière partielle: celui-ci dans les idées, celui-là dans les constitutions, cet autre dans l'étendue et la puissance des empires; tous, quelque grands qu'ils aient été, n'ont embrassé l'homme que par un côté, que pour un temps, que dans une sphère nécessairement limitée. Le législateur religieux, au contraire, étreint l'homme tout entier; il s'adresse à ses destinées présentes et futures, à ses actes, à ses désirs, à ses pensées, au corps et à tous ses organes, à l'ame et à toutes ses facultés; il envahit et domine tout. La religion qu'il prêche est comme un immense réseau jeté sur les nations, et dont chaque maille est une loi, chaque loi un cercle qui trace aux divers modes d'activité humaine des limites infranchissables. C'est un levier d'une force immense, avec lequel il remue les peuples jusque dans leurs fondemens, bouleverse non-seulement leur croyance, mais leurs lois, leurs mœurs, leurs sciences, leurs arts, leurs rapports et jusqu'à leur puissance: la révolution qu'il amène est radicale et universelle. Lycurgue et Platon, Alexandre et César, sont de grands noms. Comparez-les, je ne dis pas au législateur des chrétiens (quelque élevé qu'il soit, l'homme, devant la grandeur divine, est moins qu'un atome); mais avec cette majestueuse figure qui plane en-

core sur l'Orient, et qui naguère y jetait un éclat si vif; comparez-les avec Mahomet. Devant le grand prophète d'Arabie, que seront les conquérans, les philosophes et les législateurs politiques?

Mais ces hommes si grands, même au milieu des grands hommes, d'où viennent-ils, et qui leur a donné leur mission? Sur cette question, comme sur tant d'autres, il n'est pas facile d'obtenir une réponse exacte. Si vous les consultez, tous vous répondront : Dieu lui-même nous a envoyés; c'est son œuvre et non la nôtre que nous fondons, c'est son souffle qui nous inspire, sa lumière qui nous guide et son bras qui nous soutient; nous ne sommes que les organes fidèles de sa puissance et de sa sagesse suprêmes. Adressez-vous, au contraire, à l'histoire; à l'histoire écrite, non sur le fond, mais sur la superficie de la vérité, sur l'écorce des monumens et des faits, elle vous dira : Tous ces hommes sont des imposteurs; l'ambition fut leur unique mobile; leur adresse et l'ignorance des masses, leurs seuls moyens de succès. De ces deux témoignages contradictoires, lequel croire? Nous répondrons : Ni l'un, ni l'autre. Celui-ci est en-deçà, et le premier au-delà de la vérité.

Répétons encore qu'il ne s'agit ici ni du législateur des chrétiens, ni de celui des Hébreux : du premier, puisqu'il est Dieu; du second, puisqu'il fut vraiment inspiré; mais uniquement des fondateurs des religions humaines.

Remarquons aussi qu'il n'est point maintenant question de savoir si les prophéties de ces der-

niers se sont réalisées, si leurs miracles furent de vrais miracles; si, enfin, les preuves qu'ils ont données de la divinité de leur mission étaient légitimes. Sur ce point, le scepticisme peut s'exercer tout à son aise; et malheureusement c'est à ces accessoires que s'est arrêtée la critique historique pour les taxer d'imposture. Le point essentiel à constater est s'ils étaient, au moins sous un rapport, les instrumens de la Providence; s'ils ont pu se regarder et se faire passer légitimement comme tels. Or, excepté ces législateurs, ou plutôt ces novateurs obscurs, dont l'action sur le monde fut très-passagère et presque insensible, on ne doit pas hésiter à reconnaître qu'en se croyant inspirés, ils étaient d'aussi bonne foi que leurs prosélytes, et que le bras de Dieu, sans les diriger dans les détails, sans marquer tous leurs pas, comme il le fit pour Moïse, régla leur marche générale et leur fixa, clairement ou non, le but qu'ils devaient atteindre.

Quand on admet une Providence qui veille du haut des cieux sur son œuvre, on est convaincu que rien n'arrive ici-bas sans qu'elle l'ait déterminé ou permis. Assurément Dieu n'est pas comme l'ouvrier inhabile qui, pour faire marcher sa machine, a besoin d'en pousser, à tous les instans, chaque rouage de sa main; il conduit l'univers, non par une action de détails compliqués et embarrassans, mais par des lois générales qu'il n'a créées qu'une fois, ou plutôt qui se sont échappées, au commencement, de son inépuisable essence, pour lui servir à tout jamais de bras qui pousse et d'œil qui dirige

chaque être à sa fin. Ces lois, régulatrices suprêmes de tout ce qui est, de tout ce qui se fait dans le monde, embrassent aussi l'humanité; elles en ont marqué la naissance, elles l'entraînent vers son but, elles en préparent les diverses phases ; et, dans ces circonstances solennelles où un grand événement arrive, soit pour un, soit pour plusieurs peuples, il est facile d'apercevoir leur action fatale. L'impossibilité où se trouvent la prudence et la puissance humaines de hâter ou d'empêcher cet événement important, l'irrésistible nécessité de ses conséquences, l'action suprême qu'il exerce au loin; tout prouve qu'il est, aussi bien que les grandes catastrophes du monde physique, le résultat inévitable de la force universelle qui régit les êtres.

Si on ne considère l'humanité qu'à sa surface, ce n'est pas, je le sais, à cette conclusion qu'on arrive. Les peuples divers, poussés, l'un dans un sens, l'autre dans le sens opposé, par des lois, des religions, des mœurs, des sympathies différentes, semblent ne former qu'un immense tourbillon, composé de tourbillons plus petits, agités par les vents les plus contraires, et où se trouvent tous les élémens, excepté ceux de l'ordre et de la force régulatrice. Loin de croire alors qu'une Providence aussi sage que puissante préside à la direction de ce chaos apparent, on est plutôt porté à n'y voir que l'œuvre d'un génie désorganisateur. Mais un regard plus attentif nous montre bientôt, sous ces semblans de désordre, la réalité de l'ordre; dans la tendance opposée de chaque partie, l'harmonie

du tout ; et les peuples divers, quoiqu'en apparence poussés dans des carrières contraires, s'avancer vers un but commun. Le même Dieu qui a répandu l'harmonie dans les corps par deux lois qui semblent se combattre; qui a semé dans toutes les parties de ses œuvres la plus prodigieuse diversité pour arriver au plus parfait ensemble, ce même Dieu sait aussi se servir de la diversité et de l'opposition apparentes pour répandre l'ordre dans toutes les parties de l'humanité.

Or, parmi les grands événemens qui peuvent s'accomplir au sein des nations, il n'en est aucun de plus décisif pour elles que l'apparition d'un législateur religieux: par conséquent, il n'en est point où se montre d'une manière aussi éclatante l'irrésistible action des lois générales du monde; c'est-à-dire, l'intervention de Dieu dont ces lois ne sont que les ministres fidèles. Il n'en est point, enfin, d'aussi providentiel.

La question devient délicate. Avancer que Mahomet, Confucius, Zoroastre, Menou et les autres législateurs religieux ont été, comme Moïse, les instrumens de la Providence, ou qu'ils avaient une mission divine, c'est à peu près dire que la religion qu'ils ont prêchée venait de Dieu. De là, à la confusion de toutes les religions dans une même estime il n'y a qu'un pas; et alors que deviennent les passages formels de l'Écriture, la tradition des Pères et les décisions de l'Église contre les doctrines étrangères, accusées de mensonge et de dépravation? Comment aussi expliquer d'une ma-

nière satisfaisante pour la raison les contradictions si profondes, si nombreuses qui séparent les cultes divers? Comment concilier et expliquer tout cela si on regarde tous ces cultes comme préparés par l'action providentielle? La chose est difficile, je l'avoue; pourtant elle n'a rien d'impossible, à la condition seulement de beaucoup de prudence dans celui qui écrit, pour ne rien dire de trop; et d'une attention assez bienveillante dans celui qui lit, pour comprendre tout ce qu'il faut comprendre sans aller au-delà.

Dans l'établissement d'une religion Dieu peut intervenir de deux manières : ou en préparant, par les lois générales de l'humanité, un ensemble de circonstances qui nécessitent cette religion, et conséquemment la fassent arriver : ou bien, en composant lui-même une doctrine qu'il révèle aux hommes, soit directement, comme il le fit pour les chrétiens, soit en se servant d'instrumens humains qu'il anime de son esprit, qui parlent en son nom, qui soient enfin, dans tout ce qu'ils annoncent, ses fidèles et légitimes organes, comme il le fit pour les Juifs par Moïse et les prophètes.

Une distance immense sépare ces deux sortes de religions. Dans les deux dernières tout est divin; depuis les fondemens jusqu'au faîte, leur édifice n'a pas une seule partie, un seul élément, qui n'y ait été placé par la main de son sublime architecte. Dans les autres, tout est humain, moins les circonstances qui les font naître, les dispositions originelles de celui qui les prêche, et sans doute aussi l'idée fondamentale sur laquelle elles

reposent. Pour ces religions les choses se passent à peu près ainsi.

Comme les individus, les peuples ont des besoins; et comme eux aussi, ils ont ou n'ont pas les moyens d'y pourvoir. De ces besoins, plusieurs, et même les plus importans, s'adressent à la religion, et ne peuvent puiser qu'en elle ce qu'il leur faut pour se satisfaire. Or, tant que subsistent les circonstances au milieu desquelles se sont formées leurs croyances religieuses, les besoins qu'éprouvent les peuples, quelque répétés, quelque ardens qu'ils soient, trouvent dans ces croyances un aliment suffisant. Mais ces circonstances subissent de fréquens changemens. En suivant sa marche naturelle, souvent un peuple parvient à un point où ses mœurs, son organisation politique, son étendue et surtout sa civilisation ne sont plus ce qu'elles étaient auparavant. Dans ces circonstances nouvelles, un besoin inconnu jusqu'alors s'empare de lui; pour le satisfaire, ce peuple s'adresse à ses vieilles croyances, et ses vieilles croyances sont ou usées, ou insuffisantes, ou corrompues. Il est alors comme le voyageur qui, après avoir long-temps marché, voit toutes ses provisions épuisées ou gâtées, ou bien arrive sous un climat qui exige des alimens plus substantiels que ceux dont il s'était muni au commencement de sa route.

Ce besoin nouveau, long-temps le peuple ignore ce qui peut le rassasier. Il sait qu'il est mal, que son ancien culte est mort ou ne lui suffit plus; mais que mettre à sa place? Il ne le sait pas. Alors une inquiétude générale le tourmente; des

mouvemens étranges se manifestent en lui ; il tâtonne, il tourne ses regards à droite, à gauche; il cherche de toutes parts le remède à son mal, il le demande à tous. Une foule de prétendus prophètes et de novateurs se présentent ; il se divise entre eux et les suit jusqu'à ce qu'il se soit aperçu que leur doctrine ne renferme pas l'objet de ses désirs.

Cet état d'obscurité et de pénible incertitude finit pourtant par cesser ; la lumière, qui seule peut le faire disparaître, se laisse tôt ou tard entrevoir sous la forme d'une idée vaste, féconde et destinée à devenir le principe d'une nouvelle organisation religieuse. Tous les individus du peuple ne l'aperçoivent pas, d'abord, avec la même clarté; pour la plupart, pour presque tous, elle n'est pas le soleil à son plein, ce n'est que l'aube qui commence à blanchir les ténèbres ; mais tous dirigent vers elle leurs regards, tous l'attendent et la saluent de leurs cris d'espérance.

Au milieu de ce peuple se rencontre un homme dont l'organisation physique et morale paraît faite tout exprès pour sentir, plus vivement que ses semblables, le besoin général, et pour comprendre plus clairement l'aliment qu'il réclame. Ce besoin, qui ne fait qu'inquiéter les autres, le domine avec tant de violence et l'absorbe si complètement qu'il est forcé de se consacrer, corps et ame, à le satisfaire. Cette idée que tous avaient confusément entrevue, il la voit, lui, dans sa clarté, dans sa plénitude, dans toutes ses conséquences. Elle s'empare de son intelligence comme le besoin s'était emparé de son cœur; elle s'incarne dans

cet homme, et en fait sa représentation vivante; elle marche avec ses pieds, elle voit avec ses yeux, elle se proclame par sa bouche; il cesse enfin d'être lui-même, pour se transformer complètement dans ce principe fécond d'où doit sortir la nouvelle doctrine que les peuples attendent.

Et les peuples ne se trompent pas sur le caractère et la mission de cet homme extraordinaire; des signes trop évidens l'accompagnent pour que l'erreur sur lui soit possible. Aussi ne s'amuse-t-il pas à prouver ni d'où il vient, ni ce qu'il est. Il parle et ne raisonne pas; il enseigne et ne discute pas; il ordonne et ne supplie pas. Seul, sans cortége, sans gardes, sans étalage de puissance, une force immense, quoique invisible, entoure sa personne; une autorité souveraine accompagne tout ce qu'il dit. Et les masses le croient, lui obéissent, non par raison ni par crainte, mais par une impulsion irrésistible et avec un enthousiasme sans bornes. Les restes de la vieille religion se liguent vainement contre lui pour le persécuter et le proscrire; l'envie a beau nier son caractère, et le pouvoir politique le jeter dans les fers. Dans les fers il fait des prosélytes; proscrit, il entraîne les masses sur ses pas; persécuté, harcelé, il n'en est que plus apte à propager sa doctrine; et, si ses ennemis le mettent à mort, tel qu'un vase où serait concentrée une lumière immense, c'est en se brisant qu'il la répand avec une incroyable profusion.

Assurément, on ne peut pas dire que Dieu ait expressément chargé cet homme d'être son organe

auprès des autres, ni qu'il lui ait dicté les articles de son nouveau symbole; mais ces circonstances si favorables à l'établissement de la doctrine qu'il prêche, ces besoins pressans qui la réclament, la prédisposition des peuples à la recevoir, et son aptitude extraordinaire à la mieux comprendre, à la mieux fonder que personne; toutes ces choses, est-ce le législateur religieux qui les a faites ainsi? évidemment non. Quelle que soit donc la part qui lui revient légitimement dans la fondation de sa doctrine, on ne peut méconnaître que les lois providentielles ont également préparé, et la tête qui l'a conçue, et la bouche qui l'a prêchée, comme les oreilles qui l'ont écoutée et les cœurs qui l'ont reçue.

En restreignant ainsi l'intervention de la Providence, dans les religions humaines, à la préparation des circonstances favorables pour les établir, non-seulement on lui conserve la direction générale qu'elle doit avoir sur les destinées de tous les peuples; mais, de plus, on ne lui attribue rien qui ne convienne à son unité et à sa véracité suprêmes. Pour avoir amené, par le cours ordinaire des lois générales, et les nécessités qui exigent une religion nouvelle, et l'homme qui seul peut la fonder, Dieu n'en est pas moins l'auteur de la seule religion véritable; et, quoique l'auteur de la religion véritable, il ne s'est pas mis en opposition avec lui-même, pour avoir indirectement préparé les autres.

Si, sur tous les points, les autres religions étaient en opposition avec celle qui émane tout entière de Dieu; c'est-à-dire si, dans tout ce qui les constitue,

il n'y avait qu'erreur, corruption, immoralité ; bien loin que Dieu y fût entré, même pour la plus petite part, elles ne seraient évidemment que l'œuvre de l'ignorance unie à la perversité. Mais cette opposition absolue avec la religion divine, avec la vérité, le bonheur et les devoirs de l'homme, ne se rencontre dans aucune religion humaine, ni ancienne, ni moderne. Toutes, au contraire, même les plus mauvaises, s'accordent sur certains points fondamentaux avec la religion révélée elle-même ; toutes renferment un certain nombre de dogmes et de préceptes conformes aux rapports de l'homme à Dieu, à ses devoirs et à son bonheur réel. L'idée, surtout; qui a été leur premier principe, cette idée large et féconde que les nouveaux besoins des peuples appelaient comme leur aliment nécessaire, ne renfermait d'abord rien que de grand et de vrai. Elle a concouru, pour un temps, au perfectionnement de ceux qui l'ont embrassée ; elle a été utile enfin, ce que la vérité seule peut être. En favorisant son établissement, en préparant les circonstances qui la rendent indispensable, Dieu continue donc de travailler pour la vérité et le bonheur de l'homme ; il n'est donc point en contradiction avec lui-même.

Assurément, dans ces religions, tout n'est pas conforme au bien et au vrai. La plupart de leurs dogmes sont absurdes, quelques-uns de leurs préceptes immoraux, et leurs rites souvent atroces et ridicules; mais nous ne disons pas que tout y soit l'œuvre de Dieu. A part les circonstances générales qui ont amené l'établissement de leur idée

principe, tout y appartient aux combinaisons d'un homme qui, même avec le plus vaste génie, n'a pu se séparer complètement des préjugés de son siècle, des erreurs, de l'ignorance et des vices de la nature humaine. Dieu l'a conduit, si l'on veut, sur le terrain où déjà se trouvait la première pierre de l'édifice, et lui a dit : Construis; mais il lui a laissé le soin de chercher le reste des matériaux et de les disposer à sa guise.

Des commentateurs serviles, non de l'esprit mais de la lettre des Écritures, y rencontrant quelques passages qui expriment la prédilection de Dieu pour les Juifs, et qui lancent l'anathème contre les religions des peuples étrangers, en ont conclu, non-seulement qu'il était l'auteur du culte de son peuple choisi, mais qu'il avait, en quelque sorte, abandonné au génie du mal la composition de tous les autres. C'est bien mal connaître la Providence universelle que de la restreindre ainsi à une seule nation, pour lui enlever la direction de tout le reste de l'humanité. C'est mutiler son infinie bonté que de la concentrer tout entière sur ce peuple chétif qui fit d'ailleurs si peu de chose pour la mériter. C'est enfin se faire de Dieu une idée grossière, judaïque et sauvage; car c'est lui prêter des vues que les Juifs seuls, dans leur grossièreté native, pouvaient lui prêter, et que les sauvages attribuent encore à leurs fétiches. Dieu, sans doute, s'occupa des Hébreux d'une manière spéciale. Mais, s'il s'en fit le chef visible, s'il les choisit pour conserver le dépôt sacré de sa doctrine, ce fut moins dans leur intérêt propre que dans celui de l'humanité entière,

que cette doctrine devait régénérer; et, jusqu'au moment fixé pour la régénération universelle, il n'abandonna pas les autres peuples aux caprices du hasard ni au génie du mal. Pourquoi les aurait-il ainsi abandonnés? pouvait-il les haïr ou les voir d'un œil indifférent, lui qui les avait formés, eux qu'il a aimés jusqu'à les racheter du sang de son Fils?

Non-seulement Dieu intervient dans la mission des législateurs religieux, mais il paraît certain qu'ils en sont convaincus. Leur vie publique et privée, leur manière d'agir, leur langage, le ton impérieux et l'exaltation constante qui y règnent; l'abnégation complète de leurs intérêts, de leur vie même, au profit de la doctrine qu'ils prêchent; cette force irrésistible qui les pousse à l'annoncer partout, même devant les plus cruels supplices; l'enthousiasme toujours croissant qu'ils excitent dans ceux qui les entourent, qui les observent et les écoutent sans cesse, enthousiasme qui, chez ces confidens intimes, va souvent jusqu'à leur faire braver la mort; tout prouve qu'ils se croient, comme ils le disent, les envoyés de Dieu.

Et comment ne le croiraient-ils pas? la plupart sortis des rangs les plus infimes du peuple, sans science, sans richesse et sans puissance, loin de pouvoir disposer des moyens ordinaires qui assurent le succès des grandes entreprises humaines, voient, au contraire, toutes les forces de la société dirigées contre eux. Et pourtant, tout obscurs, tout ignorans, tout faibles et tout persécutés qu'ils sont, à peine se présentent-ils devant les hom-

mes avec leur nouvelle doctrine, que les hommes se précipitent sur leurs pas; que des nations entières s'agitent et se transforment à leur parole! En comparant ces immenses résultats avec la faiblesse des moyens qui les ont produits, comment les fondateurs des religions pourraient-ils ne pas croire qu'une force supérieure à la leur, supérieure à toutes les forces humaines déchaînées contre leur œuvre, les pousse à travers le monde, et entraîne le monde après eux? Si, étonnés de la grandeur et de la rapidité de leurs succès, presque tous les conquérans fameux se sont regardés comme les instrumens de la Providence; à plus forte raison, les législateurs religieux ont dû se croire tels; eux qui n'avaient pas la puissance des armes pour opérer de bien plus étonnans prodiges que toutes les conquêtes des grands capitaines.

Il est facile de dire : ce ne sont que des ambitieux habiles; mais il ne l'est pas autant de le démontrer. De quoi auraient-ils été ambitieux? des richesses? La plupart ont vécu et sont morts dans la misère. Des plaisirs? presque tous ont passé leur vie dans des privations et des pénitences, dont le récit seul effraie l'imagination. Du pouvoir? plusieurs d'entre eux, après avoir remué, de leur puissante parole, des masses innombrables, en ont confié la conduite à d'autres mains que les leurs. Serait-ce à la célébrité qu'ils auraient visé? Tous, il est vrai, en ont obtenu une immense; mais, parce qu'ils l'ont obtenue, s'ensuit-il que le désir de la posséder fût leur unique mobile? C'est une très-mauvaise manière, pour arriver au vrai, que de

juger des intentions des hommes par le résultat de leurs actes. Supposons, d'ailleurs, ce qui n'est pas impossible, qu'une certaine dose d'ambition se soit mêlée à leur exaltation religieuse. Avec l'ambition seule, eussent-ils pu enfanter de si prodigieux résultats? Si l'ambition suffisait à produire les grands hommes, notre espèce n'en serait pas aujourd'hui si avare, et les siècles passés ne les offriraient pas si rares à l'admiration de la postérité.

L'histoire de tous les peuples est pleine des efforts tentés par des novateurs éphémères pour remplacer l'ancien culte : et, certes, l'ambition ni le génie ne manquaient à plusieurs. Qu'ont-ils produit? quelques-uns un peu de bruit, les autres absolument rien. Sans mission que de leurs caprices, sans idées que quelques misérables conceptions de chicane sur des mots, ou sur des choses dont le temps n'était pas venu; avortons enfin dans leur espèce, presque tous ont vu leurs projets insensés mourir avant eux.

Et s'ils ont échoué, qu'on ne croie pas, comme le prétend l'impiété, qu'il en faille attribuer la principale cause aux progrès des lumières, qui, diminuant l'autorité de toute idée religieuse, présentent aux novateurs un obstacle invincible. Avec l'ignorance la plus crasse du peuple, ils n'auraient pas plus réussi. On s'imagine qu'il suffit de se dire prophète, de faire quelques tours habiles devant une populace ignorante, et de la frapper d'un certain étalage de science et de puissance pour y gagner à l'instant de nombreux prosélytes! C'est faire à l'adresse et à l'ignorance beaucoup trop d'hon-

neur et leur attribuer une vertu qu'elles sont loin d'avoir. Rappelons-nous ce qui se passa dans le monde romain, lors de l'établissement de la religion du Christ. Quand ses apôtres, simples, grossiers même, qui ne disposaient ni du génie ni de la puissance, qui n'éblouissaient point par des tours d'habileté; qui, loin de flatter les passions, les attaquaient toutes, qui ne s'adressaient pas seulement aux masses stupides, et qui ne savaient qu'une seule chose, *Jésus crucifié;* quand, dis-je, les apôtres du Christ prêchaient sa sublime doctrine, et que savans et ignorans se ruaient sur leurs pas, on voyait à côté d'eux, sur les mêmes places, chez le même peuple, d'autres apôtres, des philosophes éloquens et des prêtres d'Isis, s'épuisant en contorsions et en charlatanisme, s'adressant à toutes les passions, évoquant tous les souvenirs et s'appuyant sur la puissance colossale des empereurs: hé bien! qui s'est converti aux prêtres d'Isis et aux philosophes?... Personne.

Quoi qu'on en ait dit, presque toutes les religions importantes ont commencé par avoir contre elles les principaux élémens de force des sociétés : la science, la puissance, la richesse et l'influence du culte précédent ; c'est-à-dire, tous les moyens apparens de succès. Quant à l'ancien culte, la chose est évidente. Loin de favoriser l'établissement d'une religion qui aspirait à le renverser, il devait s'acharner impitoyablement contre elle. Pour le pouvoir politique, ce n'est pas moins certain. Tout pouvoir veut se conserver; par conséquent, détruire ce qui peut l'abattre : or, rien n'est plus contraire à la

stabilité du pouvoir politique que les innovations; et, parmi celles-ci, les plus redoutables sont les innovations religieuses qui ébranlent et bouleversent tout. Ajoutez à ces ennemis implacables ceux que la crainte de perdre une position avantageuse et brillante suscite toujours contre tout ce qui peut amener un changement sérieux : joignez-y encore les savans de l'époque, qui tiennent au parti des puissans et des riches, parce qu'ils sont souvent au nombre des riches et des puissans; et à celui de l'ancien culte, parce qu'ils en sont les ministres, ou que leurs systèmes et leurs découvertes se sont imprégnés de ses idées, et vous verrez que toutes les forces de la société doivent se déchaîner contre une religion qui commence.

On a confondu le commencement des religions avec leur propagation; voilà pourquoi on a soutenu que toutes, excepté celle du Christ, avaient eu recours à des moyens violens pour s'établir, et voilà pourquoi aussi on s'est trompé. Comment les fondateurs des religions humaines auraient-ils, dans le principe, employé la force à convertir les peuples, puisqu'alors ils ne l'avaient pas? Elle ne fut en leur pouvoir qu'après qu'ils eurent fait des masses de prosélytes enthousiastes; c'est-à-dire, quand déjà leur religion était fondée.

Mais, et c'est ici un caractère distinctif de la religion chrétienne, tandis que long-temps après la mort de son divin fondateur, et lorsqu'elle a déjà envahi le monde, elle n'emploie, pour augmenter le nombre de ses enfans, que la parole, la foi et le martyre de ceux qui l'annoncent; tandis

que, dans son immense étendue et sa durée de dix-huit siècles, elle ne fait presque jamais usage que des moyens de persuasion et de douceur, toutes les religions humaines, à peine établies, s'empressent de recourir à la violence pour augmenter le nombre de leurs sectateurs. Si ceux qui les ont fondées n'ont eu besoin que de la parole pour les établir au milieu des peuples dont les besoins les réclamaient, les successeurs de ces hommes et leurs premiers apôtres s'arment bientôt du fer et de la flamme pour appuyer leurs prédications fanatiques chez les nations qui les rejettent. Leur nouvelle doctrine, qui d'abord s'annonçait à l'horizon comme un nuage tranquille d'où s'échappait une pluie fécondante, se change bientôt en un épouvantable orage qui fond sur la terre pour y répandre la terreur et la désolation.

Il est deux moyens auxquels, dans l'établissement de leur doctrine, tous les législateurs religieux ont eu recours : ce sont les prophéties et les miracles. Excepté pour la religion révélée, ces deux auxiliaires ont été bien moins utiles et beaucoup plus rarement mis en œuvre qu'on ne le croit; cependant, comme ils occupent dans tous les cultes une place importante, nous en traiterons dans les chapitres suivans.

CHAPITRE V.

Prophètes, *Oracles*, *Devins*, etc.

Parmi tous ses désirs, l'homme n'en a pas de plus impérieux que celui de connaître; et, de tout ce qu'il aspire à connaître, rien n'excite son ardente curiosité comme les événemens cachés dans l'avenir. La science a beau s'offrir à lui révéler les secrets des êtres qui l'entourent, de ce qui est et de ce qui fut; ses regards avides se tournent incessamment vers ce qui doit être; et, plus est épais le voile qui lui dérobe ses destinées futures, plus il s'acharne à le déchirer ou à le soulever.

Soumis à l'influence d'une foule de causes qui peuvent augmenter ou diminuer son intensité, ce désir, quoique commun à tous les hommes, ne se manifeste cependant pas avec la même ardeur chez tous. Ceux que la civilisation a éclairés de ses lumières et qui savent, par expérience, ce que peut et ne peut pas l'esprit humain; ceux qui, protégés par les lois équitables d'une société régulière, connaissent d'avance le sort qui les attend; ceux enfin, qui, occupant une position moyenne, c'est-à-dire, ni extrêmement heureuse, ni extrêmement malheureuse, ne tremblent pas d'en dé-

choir, ou ne sont pas impatiens d'en sortir; tous ces hommes sont, et moins avides de pénétrer les secrets de l'avenir, et moins disposés à donner créance à ceux qui promettent de les leur révéler. Mais lorsque l'ignorance, toujours suivie d'une aveugle et crédule curiosité, répand ses ténèbres sur les peuples; quand une société, sans lois que les caprices d'un tyran, ou perpétuellement troublée par le renversement du pouvoir et les guerres civiles, voit à chaque instant tout remis en question, et ne peut protéger ni la vie, ni la fortune, ni l'honneur de ses membres; quand l'excès du bonheur fait trembler de le perdre, et que l'extrémité du malheur rend impatient d'en sortir, l'homme doit tourner vers l'avenir toute l'activité de son ame, et accueillir avec un empressement extrême ceux qui se disent capables de lui apprendre si son bonheur doit durer toujours, ou si son malheur aura bientôt un terme.

L'ignorance, l'instabilité des sociétés ou l'incertitude du présent, l'excessive prospérité et l'extrême infortune, telles sont donc les circonstances les plus propres à développer, dans l'homme, le désir de connaître l'avenir. L'histoire, d'accord ici avec les données philosophiques, nous apprend qu'en effet les hommes chez lesquels on vit les prophètes, les devins et les oracles de toute sorte, apparaître en plus grand nombre, et jouir de la plus complète autorité, sont ceux qui se trouvaient particulièrement placés sous l'influence de ces circonstances; c'est-à-dire, les hommes extrêmement heureux ou malheureux; les peuples naissans, barbares, des-

potiquement gouvernés, ou bouleversés par des révolutions fréquentes.

C'est aussi chez ces peuples qu'on retrouve et plus forte et plus vive la croyance qu'à Dieu seul appartient de pénétrer l'avenir et d'en dévoiler les secrets. L'ignorance et l'instabilité des sociétés, sans donner aux hommes une foi plus vive à la Providence, les font croire à son intervention plus immédiate et plus arbitraire dans les affaires de la vie. Ne pouvant comprendre, à cause de la faiblesse de leur esprit, la marche générale des choses, et incapables, à cause des désordres partiels qui frappent sans cesse leurs yeux, de saisir l'harmonie universelle, ils doivent s'imaginer que Dieu gouverne le monde par des desseins capricieux et variables, dont il est, par conséquent, impossible à la pénétration humaine de suivre l'enchaînement et les résultats. L'avenir n'est pas seulement à leurs yeux un livre fermé, c'est un livre qui n'est pas fait encore; Dieu le compose chaque jour en y jetant un feuillet nouveau; lui seul peut donc savoir ce qu'il y mettra.

Pour les peuples naissans, pour les peuples opprimés et malheureux, pour ceux qu'une organisation régulière et stable n'a pas encore constitués conformément à leurs besoins, et pour ceux qu'une corruption profonde travaille à dissoudre, l'événement le plus important que puisse cacher l'avenir est l'arrivée de celui qui doit faire cesser leurs souffrances, d'un Libérateur, d'un Régénérateur. Or, comme tous ces peuples doivent trouver dans une religion nouvelle le remède presque universel

à leurs maux, cet homme, ou plutôt cet être extraordinaire, que leur prépare l'avenir, est presque toujours un législateur religieux. Voilà pourquoi, dans toutes les nations anciennes, les prophéties les plus importantes avaient pour objet l'annonce d'une religion future et de celui qui devait la fonder.

Quels que soient le nom qu'elles leur aient donné et l'autorité dont elles les aient revêtus, toutes les religions ont eu leurs prophètes, et toutes les ont regardés comme inspirés de Dieu. L'histoire, au contraire, n'a vu, dans ces révélateurs de l'avenir, que des imposteurs; et s'il lui est arrivé d'en excepter quelques-uns, ce furent seulement ceux de la religion dont cette histoire admettait la divinité. Ici, comme pour les législateurs religieux, celui qui veut rester dans le vrai doit également se défier, et de l'enthousiasme des masses crédules, et du froid scepticisme de l'histoire.

Distinguons deux sortes de prophètes, les uns vrais, les autres faux; et, parmi les premiers, établissons encore deux catégories distinctes: l'une, dont nous n'avons pas à traiter ici, comprenant ceux à qui Dieu révéla l'avenir par des moyens surnaturels, et donna mission de l'annoncer; l'autre renfermant les prophètes qui, bien qu'ils se crussent inspirés de Dieu, ne l'étaient cependant que par les circonstances et la nature.

Mais, pour comprendre cette dernière classe de prophètes, il est indispensable de se bien pénétrer des trois considérations suivantes :

D'abord, tous les caractères humains sont loin de se ressembler. A côté d'hommes extrêmement

apathiques au physique et au moral, il s'en trouve quelques-uns d'une irritabilité et d'une exaltation extraordinaires, auxquels les impressions, les affections et les idées arrivent et plus promptes et plus intenses qu'à leurs semblables, et dont les organes sont admirablement propres à rendre au-dehors, avec une énergie et une vivacité toutes particulières, ce que leur ame a si vivement et si énergiquement senti; et cette différence dans les caractères humains paraît d'autant plus sensible qu'on remonte davantage vers les époques voisines du berceau des peuples, alors que la civilisation n'a pas encore jeté les individus divers dans son moule uniforme.

D'un autre côté, Dieu a mis dans l'univers un ordre si parfait que, non seulement tous les phénomènes s'y enchaînent les uns aux autres, mais y sont produits les uns par les autres; les événemens futurs par les événemens présens, comme ceux-ci l'ont été par les événemens antérieurs: en sorte qu'on peut rattacher aussi facilement ce qui doit être à ce qui est, que ce qui est à ce qui fut; et faire sortir l'avenir du présent, par la même loi que le présent est sorti du passé.

En troisième lieu, dans les temps primitifs, l'homme et la nature étaient unis par des liens bien plus étroits qu'ils ne le sont aujourd'hui; le premier sentait et comprenait mieux celle-ci, parce qu'elle agissait plus fortement sur lui, et qu'elle lui parlait un langage plus haut et plus clair.

Ces trois points reconnus pour vrais, rien n'est plus facile que de comprendre, et ce qu'il

faut entendre par les premiers prophètes, et comment il leur fut, non seulement possible, mais naturel, et souvent même nécessaire, de rendre des oracles justifiés par les événemens. De cette manière le merveilleux disparaît sans doute, mais les accusations d'imposture contre eux et de stupide crédulité contre les peuples primitifs s'évanouissent aussi : la vérité seule demeure.

Toutefois, quand nous avançons que ces hommes, auxquels Dieu lui-même ne dévoilait pas l'avenir, ont dû faire des prophéties conformes à la réalité, nous n'avons point en vue ces oracles obscurs, rendus dans l'intérêt unique de quelques familles, ou de quelques individus et sur des faits sans importance; nous voulons parler seulement de prophéties publiques, ayant pour objet des événemens graves, comme, par exemple, l'arrivée ou la cessation d'un fléau, d'une peste, d'une famine, d'une inondation générale; ou le sort, soit favorable, soit funeste, d'une grande entreprise, d'une guerre, d'une expédition lointaine, d'une colonie considérable, d'une constitution politique ou religieuse. Tels sont les événemens vraiment importans que les prophètes des temps anciens ont pu facilement prévoir et révéler.

D'abord, les fléaux physiques ont leurs causes et leurs signes précurseurs dans la nature extérieure; ce sont les perturbations de l'atmosphère, les brusques changemens de la température, les exhalaisons putrides, les longues sécheresses, les pluies abondantes, et certains phénomènes électriques, qui les annoncent et les préparent. Quant aux en-

treprises humaines, elles ont leurs causes de ruine et leurs moyens de succès futurs dans le degré d'habileté, de génie et de puissance, c'est-à-dire dans la valeur relative de ceux qui les dirigent, dans la force et l'aptitude des instrumens qu'ils y emploient.

Or, supposons qu'au milieu des premiers peuples, un homme naturellement plus exalté, aux conceptions plus vives, plus claires et plus étendues que ses semblables, se trouve en présence de circonstances grosses d'événemens importans. Peut-il alors ne voir que ce qui frappe ses yeux dans le moment présent? peut-il, au milieu d'une grande perturbation des élémens, ne pas pressentir les calamités physiques que cette perturbation va bientôt enfanter? Quand il connaît la composition de deux armées en présence, et l'habileté de chacun de leurs chefs; lorsqu'il voit les préparatifs d'une expédition lointaine, l'empressement de tout un peuple à se précipiter dans une religion nouvelle, et à courber la tête sous le joug d'une constitution politique; lui est-il bien difficile d'annoncer de quel côté se rangera la victoire, quels seront les succès de l'expédition, l'influence et la durée des nouvelles lois politiques et religieuses?... De tout ce qui le frappe dans l'instant actuel jaillit nécessairement comme un rayon de vive lumière qui se projette sur ce qui doit être, et lui permet d'embrasser le présent et l'avenir dans une seule et même intuition.

Aujourd'hui, qu'une éducation uniforme nivelle tous les caractères; que la mode, les usages

et les mille et mille devoirs factices de notre société taillent à peu près tous les individus sur le même modèle, et que, surtout, la nature qui nous entoure, rapetissée et mutilée par notre travail, a perdu son grandiose primitif, ces aspects sauvages, ces impressions terribles, ces voix puissantes par lesquelles elle parlait à l'homme vierge comme elle, et subjuguait toutes ses facultés; aujourd'hui nous comprenons difficilement la bonne foi de l'enthousiasme prophétique et l'autorité de ses révélations. Les chênes de Dodone, le trépied de Delphes, l'antre de la Sibylle, Calchas et Cassandre sont à nos yeux des énigmes ou de déplorables aberrations de la faiblesse et de la crédulité humaines. Mais si, d'une part, nous nous pénétrions de cette idée: qu'il n'est pas de plus sûr chemin pour tomber dans l'erreur, que d'assimiler tous les hommes et toutes les époques, et de croire qu'un événement n'a jamais pu être, parce qu'il ne se représente plus: si, d'un autre côté, nous dépouillant de nos habitudes étroites, nous nous transportions par la pensée dans ces temps où tout était nouveau, frappant, prodigieux; où la nature et l'homme se trouvaient si parfaitement identifiés l'une à l'autre; où ce dernier avait les nerfs moins émoussés, l'ouïe plus délicate, les yeux plus perçans, tous les organes plus fins, plus exercés que les nôtres, et vivait dans une atmosphère plus sujette à des perturbations subites, au sein d'élémens dont l'action réciproque était moins harmonieuse, et avec des animaux plus nombreux, plus sauvages, et dont l'instinct, plus sûr, pouvait

souvent guider le sien : si nous nous représentions fortement toutes ces choses, l'autorité des premiers prophètes et la confiance de ceux qui les écoutaient nous sembleraient peut-être plus légitimes et moins absurdes.

Cependant, à ces hommes qui dévoilaient l'avenir à leurs semblables il ne suffisait pas, pour être de vrais prophètes, de le prédire avec certitude ; il fallait encore, il fallait surtout qu'ils se crussent eux-mêmes inspirés de Dieu et passassent pour tels aux yeux des autres. Mais tout prouve qu'il en fut ainsi. En effet, ce n'était point à force de réflexions et de calculs que le prophète arrivait à connaître les événemens futurs : l'avenir se révélait à lui dans le présent, par une intuition subite, instantanée, inattendue, comme un éclair rapide partant du ciel et traversant son ame. Etonné alors, transporté ainsi que le sont, à des degrés divers, tous ceux qui viennent de faire une découverte inespérée, comment n'aurait-il pas pris pour le souffle de Dieu cette illumination soudaine qu'il n'avait ni préparée ni cherchée? L'enthousiasme dont il était rempli s'échappant ensuite dans ses paroles, son regard, ses gestes exaltés, ceux auxquels il s'adressait, étonnés à leur tour, ne pouvaient, pas plus que lui, révoquer en doute son inspiration divine.

L'expérience, avec la lumière qu'elle tire de sa provision d'événemens passés ; la science, par la rectitude de ses calculs, peuvent toutes deux aussi lire, jusqu'à un certain point, dans l'avenir et le révéler ; mais, en le révélant, elles doivent procé-

der comme elles ont fait pour le reconnaître; c'est-à-dire froidement, méthodiquement, en posant des principes et en enchaînant des raisonnemens dont elles déduisent les conséquences éventuelles ou nécessaires. L'inspiration, qu'elle soit purement naturelle ou qu'elle vienne de Dieu même, suit une tout autre marche et parle un tout autre langage. Le prophète dont elle s'est emparé n'a pas raisonné pour l'obtenir, il ne raisonne pas plus en la manifestant. Ce ne sont point des paroles enchaînées et calmes qui s'échappent de sa bouche, c'est l'accent passionné et brûlant de l'enthousiasme : ses yeux pleins de feu, sa poitrine haletante, ses lèvres entre ouvertes et tremblantes, l'agitation de ses membres, le trouble de sa voix, le désordre de ses idées, tout concourt à rendre au-dehors l'exaltation de son ame; tout atteste qu'il n'est plus à lui, mais au Dieu qui parle en lui.

Pour peu qu'à ces phénomènes extraordinaires viennent se joindre, comme il arriva souvent, la pâleur du visage, l'étrangeté de l'accoutrement, des attitudes et du genre de vie de l'homme inspiré; les ravages d'un fléau terrible, l'attente universelle d'un changement prochain, les éclats de la foudre, un tremblement de terre, des signes épouvantables dans les cieux au moment où le prophète fait entendre sa voix : quelle impression ne doit-il pas produire sur des hommes dont tout alors favorise la crédulité naturelle?

A ce caractère d'exaltation physique et morale commun à tous les premiers prophètes, ils en joignaient un autre qui ne contribua pas peu à les

faire taxer d'imposture, et qui pourtant nous semble une preuve nouvelle de leur exactitude et de leur bonne foi : c'était l'air de mystère dont ils environnaient leurs oracles. Nous ne voulons point parler de cette impénétrable obscurité qui ne cachait aucun sens, ni de cette amphibologie perfide qui les renfermait tous ; mais seulement de ce demi-jour, de ce voile transparent, quoique mystérieux, dont tous les oracles, même les plus légitimes, étaient enveloppés.

En effet, pour être vrais, les prophètes ne pouvaient parler que d'une manière conforme à leurs impressions et à leurs idées : leur langage devait être le fidèle reflet de ce qui se passait en eux. Or l'inspiration, qui leur manifestait spontanément l'avenir, jetait dans leur ame une lumière trop subite pour ne point leur causer cette sorte d'éblouissement qui ne permet pas de distinguer clairement les objets. Afin de rendre avec exactitude cette inspiration, leurs paroles ne pouvaient donc être ni parfaitement claires ni parfaitement distinctes. D'un autre côté, les accens de l'enthousiasme par lesquels s'exprime toute inspiration prophétique renferment nécessairement une certaine obscurité. Ils vont par bonds, par saccades, par mouvemens désordonnés. Les pensées ne s'y lient aux pensées que par des rapports insaisissables pour l'esprit à froid : c'est le style de l'ode, mais plus déréglé, plus vague encore; c'est comme une danse de l'ame en délire.

Il y a même entre l'esprit prophétique et la folie une relation si étroite, que tous les anciens

peuples et les sauvages l'ont spécialement attribué aux malheureux dont un accident quelconque avait troublé l'intelligence Et, si partout le privilége de rendre les oracles fut accordé de préférence aux femmes, c'est que, moins soumises que l'homme à l'empire d'une froide raison, plus passionnées et plus enthousiastes, leur corps et leur ame se prêtaient merveilleusement à ces transports délirans qui caractérisent la véritable inspiration.

Une fois que les prophètes eurent convaincu les peuples de la divinité de leur mission, il n'est sorte de respect, il n'est aucun degré de confiance et d'influence qu'ils n'en aient obtenu. Révérés comme les images vivantes du Dieu qui parlait par leur bouche, écoutés avec la même soumission, d'un geste ils faisaient rentrer dans l'ordre une population ameutée, déchaînaient ses passions ou les comprimaient, et la poussaient à leur gré dans les sens les plus opposés; tantôt l'entraînant à la guerre, tantôt lui dictant la paix; la fixant au sol ou la conduisant dans des contrées lointaines; lui ordonnant de fonder des villes ou de suspendre d'imenses travaux commencés; parlant aux rois comme aux sujets, et faisant trembler ceux-ci sous leur hutte de joncs, ceux-là dans leurs palais somptueux. Seuls, n'ayant pas à leur suite d'armées comme les conquérans, de satellites comme les despotes, de sectaires comme les fondateurs des religions, ils possédaient cependant sur tous un pouvoir sans bornes. Calchas était cent fois plus maître de l'armée des Grecs que Agamemnon roi

des rois; et, durant des siècles, la Pythie de Delphes exerça sur les habitans du Péloponèse une autorité bien autrement puissante que celle des généraux, des orateurs, des archontes et des amphictyons.

Mais ces magnifiques prérogatives décernées par la piété et la reconnaissance des peuples aux hommes qui, les premiers, leur avaient dévoilé l'avenir, furent bientôt un puissant attrait pour l'ambition habile. Celle-ci, voyant s'ouvrir une carrière lucrative, honorable et commode, ne tarda pas à s'y jeter, et à faire métier de ce qui n'avait été d'abord que l'effet naturel des circonstances et des lois de l'humanité. C'est alors qu'on vit apparaître cette foule de prétendus prophètes, devins, jongleurs, qui, sous un nom ou sous un autre, ont si long-temps exploité la crédule curiosité des masses. Ils ne se présentaient pas comme les prophètes vraiment inspirés, seulement, lors des calamités publiques, des grandes entreprises, des événemens mémorables; on les rencontrait en tous lieux, en tous temps, et prophétisant sur tout. Cependant ils abondaient principalement dans les palais des rois, près des puissans de la terre qui pouvaient leur offrir un magnifique salaire, ou bien au milieu des contrées barbares et chez les peuples opprimés; parce que là, l'ignorance et le malheur s'unissaient pour leur assurer la confiance et le pouvoir: et, comme leur inspiration n'était plus qu'affectée, qu'ils ne parlaient au nom ni de Dieu, ni de la nature, mais seulement des passions de ceux qui les payaient, leurs oracles n'an-

nonçaient plus que ce qui pouvait flatter ces passions crédules; c'est-à-dire, le succès dans les entreprises, la stabilité de la fortune et la cessation du malheur.

Assurément ces imposteurs recevaient, des événemens, de fréquens démentis, et cela eût dû suffire à les discréditer promptement. Mais ils avaient trois puissans soutiens: dans l'ignorance, à qui, pour peu qu'on y mette d'adresse, il est si facile de faire prendre le change; dans les passions qui se rangent toujours du parti de celui qui les flatte, et enfin dans les quelques vérités que le hasard mêlait à leurs nombreux mensonges. S'il est vrai que, dans le commerce ordinaire de la vie, une seule fausseté peut discréditer un homme habituellement véridique, il ne l'est pas moins que dans les choses surnaturelles quelques réalités mélangées aux erreurs suffisent à faire oublier celles-ci, et à donner à la crédulité ce léger prétexte dont elle se contente pour accorder toute sa confiance. Aussi, vainement ces prophètes ont-ils cent fois menti aux puissans, aux heureux et aux malheureux de la terre; les puissans les ont chassés pour les rappeler bientôt; les malheureux les ont maudits, puis sont retournés à eux avec des prières plus instantes et un abandon aveugle.

C'est alors que, pour cacher leur imposture et se réserver une porte de salut, ils ont enveloppé leurs oracles de cette impénétrable obscurité à travers laquelle l'intelligence, malgré ses efforts, ne pouvait saisir aucun sens, ou de cette ambiguité désespérante qui renfermait à la fois les

sens les plus opposés, pour que l'oracle pût s'adapter à tout événement; c'est-à-dire, annoncer la victoire ou la défaite au même individu et au même peuple, selon qu'ils seraient victorieux ou vaincus; prédire, dans les mêmes termes, à Pyrrhus, qu'il pourrait battre les Romains ou être battu par eux; à Crésus, qu'en passant un fleuve, il causerait la ruine d'un grand empire, du sien propre ou de celui de son adversaire; à Néron, qu'il périrait quand seraient venus les 73 ans de sa vie ou de celle de son successeur Galba.

Ces imposteurs ne se sont pas contentés d'imiter, en la poussant à l'excès, l'obscurité mystérieuse des légitimes prophètes; pour que la parodie fût plus complète, ils en ont aussi outré l'exaltation prophétique. Parce que les premiers révélateurs de l'avenir avaient parlé sous le poids de l'enthousiasme qui les animait et se manifestait dans tous les mouvemens de leur corps, ces derniers ont voulu rendre leurs oracles avec les signes les plus exagérés de l'inspiration. Les cheveux hérissés, l'œil en feu, la poitrine haletante, la bouche pleine d'écume, les membres agités de mouvemens convulsifs, la voix rauque et terrible, tels ils se présentaient à la crédulité publique pour lui révéler l'avenir; et, de même que les premiers semblaient animés du souffle de Dieu, ceux-ci paraissaient possédés d'un démon. Rappelons-nous les affreux transports des sibylles, des pythonisses, des prêtres de Cybèle et d'Isis, n'était-ce pas le délire ou plutôt la frénésie poussée jusqu'à ses dernières limites?

Ce fut aussi sous ces imposteurs que se régularisa l'inspiration prophétique. Quand les oracles étaient de bonne foi, tous les lieux et tous les temps convenaient également pour les entendre. Mais, lorsque l'inspiration fut devenue factice, elle dépendit de certains temps, de certains lieux, de certaines cérémonies et de certaines paroles préparatoires. Elle passait toujours pour venir d'un dieu; mais ce dieu ne parlait plus que dans un moment propice, au fond d'un antre, au sommet d'une montagne, au milieu des vapeurs exhalées d'un gouffre, lors de la conjonction, du lever ou du coucher de certains astres, et après que son ministre l'avait évoqué par des mots sacramentels inconnus aux profanes. Si le Dieu ne faisait pas entendre sa voix, il écrivait ses révélations, soit sous la voûte des cieux, en employant pour caractères les nombreuses constellations qui y étincellent, soit dans les airs, avec la traînée lumineuse de l'éclair et les grondemens de la foudre, ou bien il les manifestait par les cris et le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, la flamme du sacrifice, les songes de la nuit, les paroles dites au hasard, les rencontres fortuites et les chances du sort.

Il faut pourtant le reconnaître, les circonstances, les temps et surtout les lieux destinés à la divination, ne furent pas toujours complètement arbitraires; des analogies naturelles déterminèrent souvent le choix qu'on en fit. Ainsi, une caverne profonde, obscure, tortueuse, avait, soit par ses ténébreuses horreurs, soit par les échos qui y

répétaient les voix, des rapports frappans avec les inspirations surhumaines. Il en était de même pour ces gouffres d'où s'exhalaient des vapeurs enivrantes, qui agissaient si fortement sur le cerveau; pour ces épaisses forêts où tantôt sifflait une brise légère, tantôt rugissait la tempête, pleines de bruits étranges et dont la sauvage horreur glaçait d'effroi; de même pour ces sommets escarpés des montagnes dont l'élévation rapprochait l'homme de la demeure des dieux, et facilitait ses communications avec eux.

Ce ne fut pas non plus sans raison qu'on attribua aux astres du ciel le pouvoir de révéler l'avenir. Dans les temps anciens, presque tous les peuples les avaient déifiés. Ils devaient donc nécessairement jouir du privilége exclusif des dieux, la connaissance des choses futures. D'un autre côté, un principe essentiellement faux, mais qui n'en exerce pas moins sur l'esprit des hommes ignorans la plus puissante influence, est celui qui consiste à lier d'une manière si étroite certains événemens avec les circonstances qui les précèdent ou les accompagnent, que ces circonstances en sont regardées comme les véritables causes. Ainsi, parce que l'apparition d'une comète ou d'une éclipse avait précédé une grande calamité publique, comme une peste, un tremblement de terre, une famine; parce que le lever ou le coucher, la position au nord ou au midi, de certaines constellations, se liaient avec l'arrivée de telle ou telle saison, la naissance de certains hommes, la fondation d'une ville, l'issue d'une entreprise im-

portante, les peuples ne manquaient jamais d'attribuer toutes ces choses à la puissance même des phénomènes célestes qui les avaient précédées. Or, quand les astres étaient regardés comme les auteurs et les régulateurs des destinées humaines, comment n'auraient-ils point passé pour les connaître et, par conséquent, pour avoir la puissance de les manifester?

La même analogie naturelle conduisit les hommes à prendre pour des oracles divins les éclairs, le tonnerre, les ouragans, les vents, tous les phénomènes réguliers ou extraordinaires qui s'opéraient soit sur la terre, soit dans l'atmosphère. Dans un temps où *tout était Dieu, excepté Dieu même;* où chaque être servait de réceptacle et d'instrument à une divinité particulière, et où l'homme était convaincu que toutes ces puissances surnaturelles s'occupaient sans cesse de lui, soit pour le servir, soit pour lui nuire, comment pouvait-il ne pas prendre pour un avertissement spécial du sort qu'elles lui préparaient, ces longues traînées de feu qui sillonnaient les nuées, ces éclats de la foudre qui ébranlaient le ciel, les bruits de la tempête, le souffle des vents, le bouillonnement de la cascade, l'écho du rocher, les mouvemens et les habitudes des quadrupèdes et des reptiles, le vol et le chant des oiseaux? L'instinct des animaux a quelque chose de si régulier, il atteint si infailliblement son but, il les conduit avec une telle justesse, partout où il faut qu'ils aillent, que les hommes ont pu facilement le confondre avec la prescience divine.

Les mêmes espèces ne furent pas regardées partout comme rendant des oracles. Ici, c'était le serpent pour sa souplesse, ses ruses, la rapidité de ses mouvemens, la fascination de son regard ; là, l'éléphant pour l'habitude qu'il a de saluer le soleil au lever du jour; plus loin, la corneille, à cause de son cri; plus loin encore, l'aigle, à cause de ses yeux perçans et de son vol vers la demeure des dieux. Chaque contrée, chaque religion possédait ses animaux prophétiques, qu'elle avait particulièrement choisis soit pour des causes naturelles, soit pour des motifs tout-à-fait fortuits.

Mais l'homme ne se borna pas à demander l'avenir à l'instinct des animaux vivans, à l'observation de leurs phénomènes extérieurs; bientôt il crut pouvoir le saisir d'une manière plus claire et plus sûre, en pénétrant dans les mystères de leur organisation intérieure, dans les sources intimes de leur vie, c'est-à-dire en les égorgeant. La couleur, la chaleur et les bouillonnemens du sang qui s'échappaient des victimes, les râlemens qu'elles faisaient entendre, les palpitations de leurs chairs, la forme de leur cœur, de leur foie, l'état de leurs entrailles, les tourbillons de fumée qui s'exhalaient de l'autel où elles étaient consumées, la promptitude ou la lenteur de la flamme qui les enveloppait, la couleur et la disposition des cendres qui en restaient; tous ces phénomènes devinrent pour l'homme des oracles infaillibles d'après lesquels il régla toutes ses entreprises importantes.

C'est encore par un enchaînement d'idées assez naturel que l'homme demanda les secrets de

l'avenir aux songes qui l'assiégent pendant son sommeil. Les songes ont quelque chose d'étrange et souvent d'effrayant, soit par eux-mêmes, soit à cause des ténèbres pendant lesquels ils arrivent. Tantôt ils bercent l'ame d'images riantes, tantôt ils l'agitent de représentations terribles, presque toujours ils font passer devant elle des scènes extravagantes et désordonnées; et ils la quittent, comme ils y sont entrés, sans qu'elle puisse hâter leur départ ou les rappeler à son gré. Des phénomènes si extraordinaires, et sur lesquels l'homme n'exerce aucune autorité, devaient nécessairement passer pour venir d'une puissance supérieure à l'homme qui se servait d'eux pour se révéler à lui. De là les efforts tentés chez tous les peuples pour rendre intelligible l'obscurité mystérieuse de ces révélations particulières; de là ces devins spécialement chargés de les interpréter.

Non content de chercher le secret de son avenir dans la marche harmonieuse des astres et la régularité de l'instinct animal, l'homme voulut l'arracher aux caprices du sort. Soit qu'ils aient fait du sort un dieu particulier, soit qu'ils l'aient regardé seulement comme l'expression de la volonté divine, tous les peuples lui ont attribué la direction suprême des destinées du monde; tous ont dû, par conséquent, s'adresser à lui pour connaître les leurs. Mais, afin qu'il révélât ses secrets, il fallait l'interroger par des moyens analogues à l'idée qu'on s'en était formée; c'est-à-dire, par des événemens dont la cause fût complètement inconnue, ou qui paraîtraient si extraordinaires qu'on ne pût les

rapporter qu'à l'action de cette puissance mystérieuse. Telle est la source de la vertu prophétique attribuée aux rencontres fortuites, à la chute d'une pierre, à la position de certains objets, à certains nombres, à certains mots, à certaines figures formées par les combinaisons imprévues de signes et de caractères jetés au hasard.

Ce n'est pas tout. Après avoir interrogé les astres, les animaux, les végétaux, la terre et le ciel, l'ordre et le hasard, ses semblables et lui-même, l'homme n'eut pas encore satisfait son désir impérieux de lire dans l'avenir. Ne rencontrant plus, ni au-dessus ni autour de lui, d'êtres qui pussent répondre, avec certitude, à ses questions pressantes, et, fatigué, sans doute, de se voir si souvent trompé, il descendit dans les tombeaux et jusqu'aux enfers : il évoqua les démons à la place de ses dieux, les ombres à la place des réalités; les profondeurs de la nuit éternelle, au lieu des astres du jour. Ce fut alors que, pour faire parler ces révélateurs étranges, il eut recours aux plus terribles moyens. Des paroles effroyables, des cérémonies révoltantes, un costume hideux, des lieux ténébreux, des instrumens redoutables, les palpitations des victimes humaines, les enfans égorgés, torturés, soumis à une lente et horrible agonie; tout ce que l'imagination délirante put inventer de plus atroce, il mit tout en œuvre pour évoquer les mânes des enfers et arracher aux divinités de ce sombre royaume le secret que le ciel et la terre s'obstinaient à garder.

On ne comprend pas d'abord pourquoi l'homme

est allé chercher chez les morts les secrets de la vie future : mais cette nouvelle aberration de l'esprit humain n'aura plus rien qui étonne, si on se rappelle, d'une part, que les morts ont été regardés partout comme s'occupant encore des vivans et conservant pour eux les mêmes sentimens de sympathie ou d'antipathie qu'ils leur avaient voués sur la terre; d'autre part, que les ames séparées des corps et transportées dans un autre monde, dans le monde des ombres, passaient pour y connaître ce qu'on ne connaît pas dans le monde des réalités, et pouvaient, soit par haine, soit par amour, le révéler aux vivans. Les enfers, d'ailleurs, étaient, dans la croyance générale des peuples, l'habitation particulière de ces divinités chargées de filer les jours des mortels; ils étaient surtout la demeure de ces génies malfaisans occupés sans cesse à préparer, contre l'homme, ce qu'il a toujours le plus redouté et par conséquent le plus désiré connaître, ses souffrances et son malheur.

Chacune de ces différentes manières de consulter l'avenir devint insensiblement une science spéciale, soumise, comme toutes les autres, à des règles invariables, revêtue d'un nom particulier, cultivée de préférence chez tel ou tel peuple, et formant le domaine exclusif d'une caste honorée et puissante. La divination par les astres fut appelée *astrologie*, par les songes *onirocritie*, par l'évocation des morts *nécromancie*. On nommait *aruspices* ceux qui consultaient les entrailles des victimes, *augures* ceux qui observaient le vol des oiseaux, les éclairs et la foudre; *sorciers* ceux qui interro-

geaient les sorts, et plus tard aussi les individus qui entretenaient commerce avec le démon : enfin, le nom d'*oracles* fut exclusivement réservé aux prophéties rendues sous l'inspiration immédiate de la Divinité.

Les peuples orientaux, à cause de la pureté de leur ciel et de la température agréable de leurs nuits, s'adonnèrent spécialement à l'astrologie ; les Egyptiens, si célèbres dans tous les genres de superstitions, joignaient à l'astrologie la science des songes ; les Etrusques étaient fameux par leurs colléges d'aruspices et d'augures ; les Grecs, par les oracles de Delphes, de Délos et de Dodone : la nécromancie fut la divination spéciale des peuples septentrionaux et sauvages ; les évocations des divinités infernales devinrent fréquentes, dans toutes les religions en décadence, principalement pendant l'agonie de l'empire romain. Quant aux chances du sort, la faiblesse de les interroger fut de tous les temps et de tous les lieux : le christianisme aidé des lumières de la civilisation moderne n'en a pas même guéri complètement notre époque.

CHAPITRE VI.

Miracles.

Il y a sur les miracles plusieurs points incontestables : pour les masses, ils sont la preuve la plus frappante et la plus claire de la divinité d'une religion ; tous les cultes se sont appuyés sur leur autorité ; rien n'est plus facile à faire que de faux miracles, et rien n'est plus rare que les véritables.

Les peuples ont souvent reçu d'un homme, ou se sont eux-mêmes donné, des lois politiques et civiles ; quant à leurs lois religieuses, ils n'ont jamais voulu les tenir que de Dieu. Les premières exprimant des rapports d'homme à homme, et réglant des intérêts purement matériels, passagers, toujours moins importans aux yeux des peuples que leurs rapports spirituels et leurs intérêts éternels, peuvent trouver, dans une autorité tout humaine, un appui suffisamment solide : statuant d'ailleurs sur des choses dont la justice et la nécessité se font sentir à tous, elles ont une puissante raison d'être dans ce seul fait qu'elles sont justes et nécessaires. Il n'en est pas ainsi des lois religieuses. Ce n'est pas avec ses semblables, c'est avec Dieu qu'elles unissent l'homme ; elles ne rè-

glent pas seulement ses droits et ses devoirs, sur un coin de cette terre, pendant un temps et pour certaines choses; elles statuent sur son passé, sur son présent, sur son avenir, dans ce monde et dans l'autre. Tout ce qu'enseigne une religion, tout ce qu'elle promet, tout ce dont elle menace, tous les problèmes qu'elle pose, tout en elle est infini et incompréhensible. Or, pour résoudre de si profonds problèmes, pour embrasser d'aussi vastes rapports, pour régler des intérêts si relevés, pour faire de si magnifiques espérances et d'aussi terribles menaces, pour imposer des devoirs aussi impérieux et aussi étendus, il faut une intelligence et une puissance plus qu'humaines. Tous les peuples l'ont ainsi compris; voilà pourquoi tous ont voulu que leur religion descendît du ciel.

Mais, pour s'assurer qu'elle avait réellement une origine divine, tous en ont aussi voulu des preuves claires, frappantes, irrécusables, telles enfin qu'il n'appartînt qu'à Dieu de les donner; en d'autres termes, tous ont voulu des miracles. Vous réuniriez la sagacité de Socrate, l'éloquence de Platon et la dialectique d'Aristote; vous épuiseriez en argumens irrésistibles tout l'arsenal de la logique pour démontrer au peuple la divinité d'un culte et la nécessité de l'adopter, que le peuple ne vous comprendrait ni ne vous croirait. Mais dites aux morts : Levez-vous, et que les morts se lèvent; aux tempêtes : Calmez-vous, et qu'elles se calment; aux fleuves : Suspendez votre cours, et qu'ils le suspendent; au soleil : Arrête-toi, et qu'il s'arrête; qu'à

votre voix la nature obéisse comme un instrument docile ; faites des miracles enfin, et tous courberont la tête en silence, tous vous comprendront et vous croiront ; car vous leur aurez donné la seule démonstration à laquelle les peuples ne résistent jamais. « Dieu seul peut opérer des miracles; sa véracité suprême lui défend d'en faire pour appuyer un imposteur : il en opère en faveur de celui qui nous parle; cet homme n'est donc pas un imposteur; la religion qu'il nous prêche, au nom de Dieu, est donc véritablement divine. » Tel est l'argument que tout miracle renferme, qui frappe les sens avant d'arriver à la raison, et qui, pour les masses, est toujours intelligible et sans réplique.

Les divers législateurs religieux n'ignoraient point sa puissance : aussi l'histoire n'a-t-elle pas à enregistrer seulement les miracles incontestables de Moïse et de Jésus-Christ. Avant même le législateur des Hébreux, ceux des Indiens, des Ethiopiens et des Egyptiens, et, plus tard, Confucius, Fo-hi, Zoroastre et Mahomet, tous ont appuyé sur des prodiges l'autorité de leurs prédications. Les traditions, les légendes, les livres sacrés de tous les peuples sont pleins du récit des nombreux miracles qui ont entouré le berceau de leur culte ; tous les revendiquent comme les lettres-patentes de sa noblesse, comme le cachet authentique de sa céleste origine.

Mais, chose remarquable! en même temps que chaque peuple donne à sa religion les miracles pour base, il nie la vérité de ceux de toutes les autres ; en sorte que la croyance aux miracles est à la fois univer-

selle, puisqu'on la retrouve partout, et exclusive, puisque chaque religion ne veut reconnaître que les siens. De là résultent trois faits incontestables dont la religion révélée tire le plus grand avantage : d'abord, que les miracles sont possibles; car tous les peuples n'ont pas pu admettre de concert une chose impossible, c'est-à-dire absurde; ensuite, qu'ils sont nécessaires, parce que le consentement unanime des hommes, qui ne peut se tromper, les reconnaît comme tels; enfin, qu'ils n'ont pu être opérés qu'en faveur d'une seule religion, puisque chaque peuple repousse ceux de toutes les autres, et que d'ailleurs Dieu, la vérité suprême, ne saurait appuyer de l'autorité de ses prodiges des cultes contradictoires.

Mais il n'était pas nécessaire que Dieu lui-même fît des miracles en faveur des religions humaines pour qu'elles eussent aussi les leurs. Une fois la puissance, ou plutôt la nécessité des miracles reconnue, les peuples ne pouvaient les désirer longtemps. Jamais l'homme a-t-il eu un besoin pressant qu'il n'ait trouvé dans la nature ou dans ses semblables les moyens de le satisfaire? Ici, la nature était impuissante, puisque le besoin réclamait des choses surnaturelles; mais les hommes, qui possèdent à un si haut degré la faculté d'imitation, se sont bientôt présentés pour remplacer la nature et pour tenter d'imiter Dieu. Il est d'ailleurs si facile de faire des miracles! Placez l'adresse d'une part et l'ignorance de l'autre; faites parler et agir l'adresse devant l'ignorance, et les prodiges arri-

veront en foule, bientôt multipliés, enflés, rendus plus merveilleux encore par le seul effet de l'imagination et de la crédulité des masses.

Car, que faut-il aux yeux des peuples grossiers pour constituer un miracle? rien de plus qu'un phénomène dont ils ignorent les causes naturelles. Or, pour ces hommes devant lesquels la nature est comme un livre fermé, combien de faits très ordinaires doivent cacher leurs causes! Qu'un ambitieux plus instruit et plus adroit qu'eux, prévoyant l'action prochaine de certaines forces physiques, sache commander à ces forces de produire tel ou tel effet au moment même où elles vont l'enfanter par leur vertu propre, ceux qui n'ont pas la même connaissance que lui, et qui sont témoins de la promptitude avec laquelle il est obéi, peuvent-ils lui refuser un pouvoir surnaturel? Ici, d'ailleurs, deux causes puissantes viennent se joindre à l'ignorance des peuples pour augmenter leur crédulité : d'abord le penchant au merveilleux, si naturel à tous les hommes; puis l'égoïsme, qui trouve si bien son compte dans des témoignages éclatans de la prédilection divine.

C'est pour cela que, plus on remonte vers le berceau des sociétés, plus les prodiges se présentent étonnans et nombreux; qu'on les voit diminuer à mesure que les sociétés s'éclairent, et qu'ils disparaissent lorsqu'elles sont arrivées à l'apogée de leur civilisation. C'est aussi pour cela qu'aux époques de lumière les prédicateurs de religions nouvelles, privés du prestige de ce divin

auxiliaire, éprouvent tant de difficultés à faire quelques rares prosélytes, et qu'au bout d'un temps plus ou moins court on les voit s'affaisser dans une impuissance absolue.

Assurément tous ces miracles, résultats de l'adresse et de l'ignorance combinées, n'étaient que de faux miracles; mais, pour les hommes qui les exploitaient au profit d'une doctrine religieuse, peu importait leur vérité ou leur fausseté? Qu'ils parussent vrais aux yeux des peuples, et que surtout ceux-ci se laissassent entraîner par eux à embrasser la doctrine nouvelle, le but était rempli. Tous ces prétendus prodiges de Confucius, de Zoroastre, de Mahomet et des autres fondateurs des religions humaines, avaient-ils une autre origine que l'adresse de leurs auteurs, et d'autre valeur qu'une valeur apparente? Et pourtant les cultes qu'ils ont contribué à établir couvrent encore la plus grande partie du monde.

Il faut cependant le dire, à leur justification, les législateurs religieux ont eu moins souvent recours à cette fourberie que leurs sectateurs ne l'ont cru depuis, et leurs prétendus miracles n'ont pas exercé, dans l'établissement des cultes qu'ils ont prêchés, la toute-puissante influence que certains écrivains leur attribuent. Sans miracles, peut-être n'auraient-ils jamais réussi; mais en eussent-ils fait dix fois plus et de bien plus étonnans, si leur doctrine n'avait eu que des miracles en sa faveur, jamais elle ne se fût établie.

En effet, les véritables fondateurs des religions n'ont pas été les seuls à faire des prodiges; ce ne

sont pas même eux qui en ont produit le plus. Lorsqu'un culte vieilli tombe en ruine et que, de toutes parts, on réclame celui qui doit occuper sa place, les thaumaturges et les jongleurs se présentent en foule; s'il suffisait d'enfanter des prodiges pour convertir les masses, le nouveau culte serait bientôt installé. Pourquoi met-il si long-temps à paraître? pourquoi voit-on tant de novateurs tomber avant lui? Certes, les miracles ne leur font point faute, pas plus que la crédulité populaire. S'ils échouent, c'est qu'il leur manque une cause de succès mille fois plus puissante que les prodiges les plus extraordinaires : il leur manque la conformité de leur doctrine avec les besoins de l'époque. Leurs miracles excitent l'étonnement, l'admiration même; mais, comme par dessous ces miracles le peuple n'aperçoit que les vieilles croyances grossièrement rajeunies, ou de nouvelles doctrines impuissantes à satisfaire les exigences de son esprit et de son cœur, il s'amuse quelque temps aux prodiges des novateurs, comme il prend plaisir aux tours de force des baladins, puis il les laisse retomber, avec leurs prédications, dans leur obscurité première. Si donc les miracles sont indispensables pour manifester aux masses ce caractère divin sans lequel elles n'adopteraient jamais une religion nouvelle, la valeur intrinsèque de cette religion, sa conformité avec les besoins et la situation du peuple, ne lui est pas moins nécessaire pour s'établir et prospérer. L'une de ces deux choses ne peut aller sans l'autre. Les miracles sont pour la religion ce que sont pour la substance les

qualités sans lequelles elle ne serait pas aperçue; et la valeur intrinsèque de cette religion est, pour les miracles qui la montrent, ce qu'est la substance pour les qualités qui s'évanouiraient sans elle.

Dans le siècle dernier, la question des miracles fut vigoureusement débattue. Philosophes et théologiens semblaient s'être donné rendez-vous sur ce terrain glissant, pour s'y porter mutuellement les plus rudes coups. Nous sommes loin de blâmer les défenseurs du christianisme du zèle infatigable et de l'ardent courage qu'ils déployèrent alors. Puisque leurs adversaires attaquaient les miracles avec tant d'acharnement, ils étaient bien forcés de les défendre avec la même vigueur. Cependant il nous semble qu'on s'abusa de part et d'autre : ceux-ci, sur le véritable point d'attaque; ceux-là, sur le plus puissant moyen de défense.

Assurément, rien n'est plus vrai que les miracles du Christ; rien ne l'est aussi davantage que leur utilité dans l'établissement et la propagation de sa religion sur la terre. Mais quelle qu'ait été, dans le principe, leur importance, leur nécessité même, pour manifester aux hommes la divinité de la doctrine régénératrice, l'essence de cette doctrine et son caractère divin, je ne dis pas le plus certain, mais le plus inattaquable, n'ont jamais consisté dans les miracles. Supposons que Jésus-Christ ni ses apôtres n'en aient fait aucun; le chritianisme serait-il pour cela changé dans son essence, et aurait-il perdu tous ses titres à revendiquer une origine céleste? Evidemment non.

Le fond de la religion du Christ est dans ses dogmes et ses préceptes; et le principal caractère de sa divinité consiste dans leur sublimité, dans leur harmonie parfaite avec toutes les facultés de l'esprit et du cœur. Quel qu'ait été leur génie, les autres législateurs religieux, ne connaissant l'homme que d'une manière imparfaite, ont dû adapter leurs doctrines seulement à quelques uns de ses besoins, à quelques unes de ses facultés, à un petit nombre de peuples, et à une époque nécessairement limitée; ils n'ont pu, par conséquent, leur donner qu'une utilité passagère, comme l'est celle de toutes les œuvres des mortels. La religion du Christ, au contraire, résout par ses dogmes tous les problèmes de la raison, règle par ses préceptes, non seulement toutes les actions, mais tous les sentimens, tous les désirs, toutes les passions du cœur; répond par ses promesses à toutes les espérances; ouvre par ses conseils la carrière à tous les dévouemens; satisfait, enfin, par sa sublime composition, à tous les besoins, à toutes les facultés de l'homme; non dans un temps seulement, pour certains peuples, pour certains âges de la vie et pour quelque situation déterminée, mais pour tous les âges, toutes les positions, tous les peuples et tous les temps. Qu'elle monte des chaumières aux palais, qu'elle s'étende de l'équateur aux pôles, qu'elle s'adresse au génie de Newton ou aux sauvages de l'Amérique, partout et chez tous, elle est la lumière qu'attend l'intelligence et l'ineffable aliment des cœurs. Or, pour compo-

ser une religion si parfaitement en harmonie avec toutes les facultés humaines, ne fallait-il pas, de toute nécessité, les connaître parfaitement aussi? et quel être peut avoir cette connaissance parfaite de l'humanité, si ce n'est celui qui l'a formée, si ce n'est Dieu?

Ce caractère de la divinité du christianisme est non seulement incontestable; mais il se montre toujours clair, toujours frappant; il devient même plus éclatant de siècle en siècle, et, dix-huit cents ans après l'établissement de cette religion, ceux qui la défendaient pouvaient en accabler d'un seul coup leurs adversaires. Lors donc que ces derniers seraient parvenus à ébranler l'autorité des miracles du Christ, qu'auraient fait leurs sophismes contre le fond de sa divine doctrine, contre le roc sur lequel il l'a fondée? Ses dogmes en eussent-ils été moins vrais, ses préceptes moins purs, ses conseils moins sublimes, ses bienfaits sur l'humanité moins évidens? Et d'ailleurs, tous les autres miracles renversés, le plus étonnant et le plus significatif, la conformité parfaite de cette doctrine avec toutes les exigences de la nature humaine, demeurait encore debout, comme une colonne inébranlable.

Une des principales causes qui ont si long-temps prolongé la discussion sur les miracles, consiste dans la fausseté, ou du moins dans l'opposition des définitions que, de part et d'autre, on en donnait. Chaque parti avait la sienne; en sorte que l'objet défendu par les uns ne se trouvait plus le même que l'objet attaqué par les autres. C'était le moyen

de ne jamais s'entendre, et même de ne jamais se rencontrer. Une bonne définition, sur laquelle adversaires et défenseurs fussent tombés d'accord et qui les eût mis en présence, pouvait seule terminer promptement la lutte: malheureusement très peu d'entre eux, même parmi les théologiens, se formèrent, du miracle, une juste idée.

Le miracle n'est ni une perturbation des lois générales, comme le voulaient les impies, ni une suspension momentanée de ces lois, comme le prétendaient les écrivains religieux: à proprement parler, il n'est pas même au dessus de l'ordre général. S'il frappe, s'il étonne, s'il est *admirable aux yeux*, ainsi que le dit son étymologie, ce n'est point parce qu'il est extraordinaire ou au dessus de l'ordre; c'est seulement parce qu'il n'est pas ordinaire, parce qu'il ne ressemble pas à ce qu'on voit habituellement; c'est, enfin, parce qu'il est rare.

Pour arriver à comprendre le miracle tel qu'il doit être compris, et à démontrer victorieusement sa possibilité, sa nécessité même, il faut le considérer, non dans l'instant et le lieu où il se fait, mais avant les temps et dans ses rapports avec l'harmonie universelle: il faut remonter au delà de toutes les époques et pénétrer, par la pensée, dans le grand conseil de Dieu, lorsqu'il traçait le plan de cet univers, et qu'il en disposait les diverses parties.

L'univers, comme l'indique son admirable étymologie (*omnia in unum versa*), ne forme qu'un tout; mais dans ce tout immense il y a deux parties

distinctes, deux mondes, deux ordres : le monde des corps et celui des esprits, l'ordre physique et l'ordre moral. Dieu, dont la sagesse sans bornes *dispose tout avec poids et mesure*, a dû d'abord répandre l'ordre dans les esprits et dans les corps, en enchaînant les esprits aux esprits et les corps aux corps par des rapports étroits : ensuite, comme les esprits et les corps ne sont que les deux parties d'un même tout, Dieu a dû mettre l'ordre dans le tout en unissant, par des liens non moins étroits, les esprits aux corps et les corps aux esprits, ou le monde physique au monde moral et le monde moral au monde physique, de manière à composer avec ces deux mondes distincts un seul monde, qu'on appelle univers.

Or, l'ordre, en général, consiste d'abord en ce que tous les êtres soient à la place qui leur convient; et cette place leur est assignée, d'un côté, par leur nature et leurs propriétés spéciales ; de l'autre, par la valeur relative de chacun d'eux. Parce que tous ne se ressemblent pas dans leur essence et leurs qualités, ils ne peuvent occuper des places semblables; et, parce que tous n'ont pas la même valeur, la même importance, le même prix, ils doivent être, les uns supérieurement, les autres inférieurement placés.

De là résulte une triple hiérarchie : hiérarchie dans les corps, qui, n'ayant pas tous la même valeur et les mêmes propriétés, sont subordonnés les uns aux autres ; hiérarchie dans les esprits, parmi lesquels se trouve la même disposition; hiérarchie

entre les esprits et les corps, qui, quoique liés ensemble, ne peuvent être confondus sur une même ligne. Les premiers différant des corps par leur nature et leurs qualités, et l'emportant de beaucoup sur eux en valeur et en importance, doivent, dans l'immense échelle des êtres, occuper le sommet et laisser aux corps les degrés inférieurs.

Mais l'ordre ne consiste pas seulement en ce que chaque être soit à sa place et s'harmonise avec les autres; pour qu'il soit parfait, comme doit l'être l'ordre universel, il faut encore que tous les êtres se prêtent un mutuel secours, que chacun d'eux facilite l'action et les mouvemens des autres, et soit aidé par eux dans ses mouvemens et son action. Considérons l'homme, ce sublime abrégé du monde : son ame et son corps, non seulement s'unissent par une harmonie parfaite, mais ils se rendent sans cesse de mutuels services. Dans l'univers donc, le monde moral et le monde physique, tout en se liant étroitement l'un à l'autre, doivent encore faciliter réciproquement leur action.

Mais l'ordre physique et l'ordre moral n'ont pas la même valeur relative. Or, deux ordres, dont l'un est inférieur, l'autre supérieur en importance, ne peuvent être tenus de se servir mutuellement au même titre et dans le même but. Celui qui vaut moins peut bien être forcé de céder à celui qui vaut plus; mais l'ordre qui l'emporte en excellence ne saurait jamais être sacrifié à l'ordre inférieur, et c'est toujours, en définitive, dans l'intérêt du premier que doivent être coordonnés les

rapports de l'un et de l'autre. Ainsi, dans l'homme, quoique l'ame soit obligée de concourir à la conservation et au développement du corps, elle le doit bien plutôt à cause d'elle, qui ne peut se passer du corps pour se développer et se conserver, que dans l'intérêt du corps même. Par conséquent, dans l'univers, si le monde moral est tenu de servir le monde physique, c'est bien plus pour son intérêt propre que pour celui de ce dernier. Le monde physique n'est, à proprement parler, qu'un moyen, qu'un instrument plus ou moins nécessaire; tandis que l'intérêt du monde moral est le véritable et dernier but de l'univers. Lorsque Dieu traçait le plan général de la création, il a donc dû combiner l'ordre moral et l'ordre physique de manière que, non seulement ils s'unissent et s'entr'aidassent, mais que, surtout, les corps fussent coordonnés dans l'intérêt final des esprits. Par conséquent, s'il prévoyait des circonstances futures au milieu desquelles l'intérêt de l'ordre moral exigerait, soit une suspension, soit une dérogation dans l'ordre physique, il pouvait, il devait même statuer qu'elles auraient lieu; et, loin d'agir alors en opposition avec sa nature, il ne faisait que mettre en pratique les règles de sa sagesse éternelle.

Or, déroger à l'ordre physique et le suspendre, c'est faire des miracles. De là il suit, comme conséquences nécessaires : d'abord, que les miracles sont possibles; qu'ils ne le sont que dans l'ordre physique, et qu'ils ne peuvent avoir lieu qu'au profit de l'ordre moral.

Mais si Dieu peut opérer des miracles, et ne le peut que dans l'ordre physique, ce n'est pas seulement à cause que cet ordre est inférieur en importance et en valeur intrinsèque à l'ordre moral; cela tient principalement à la différence essentielle qui existe dans les caractères de ces deux ordres, ou plutôt des lois qui les régissent.

Les lois morales n'auraient jamais pu, elles ne peuvent pas et ne pourront jamais être autrement qu'elles sont; en elles toute dérogation est impossible. Dieu lui-même, ou plutôt Dieu moins que tout autre, n'a pas le pouvoir d'y apporter ni changement, ni suspension quelconque, ni la plus légère modification : leur caractère est l'immutabilité absolue.

Les lois physiques, au contraire, ne sont que persévérantes. Elles se montrent bien aujourd'hui ce qu'elles ont toujours été, et continueront la même marche jusqu'à la fin des temps; mais la raison n'éprouve aucune répugnance à les concevoir différentes de ce qu'elles sont; elle les regarde comme librement produites par leur auteur, dont la volonté aurait pu les faire autrement et pourrait encore les modifier, les changer, les anéantir même avec les corps qu'elles régissent.

Mais si les lois physiques ne sont point essentiellement immuables, en revanche, les êtres dont elles fixent les rapports leur obéissent avec une parfaite ponctualité, sans sortir jamais de la ligne qu'elles leur tracent, sans pouvoir s'écarter le moins du monde du but vers lequel elles les entraînent; tandis que les lois morales, quelque

immuables qu'elles soient dans leur essence, ont pour objet des êtres qui, étant libres, peuvent s'y soumettre ou leur désobéir, les observer ou les enfreindre.

En résumé, les lois morales sont essentiellement immuables, et les lois physiques ne le sont pas; mais les êtres soumis à ces dernières ne peuvent jamais s'en écarter, tandis que les êtres moraux ont la liberté de violer les leurs.

De là il suit que l'ordre physique n'est jamais troublé; qu'il n'est, par conséquent, jamais nécessaire de le rétablir; et que, lors même que cette nécessité arriverait, aucune puissance ne pourrait faire servir à son rétablissement la plus légère modification dans les lois morales.

De là il suit encore que l'ordre moral peut être troublé; qu'il peut être, par conséquent, nécessaire de le rétablir; et que rien ne s'oppose à ce que son rétablissement soit opéré par une dérogation quelconque dans les lois physiques. Déroger aux lois physiques, c'est faire des miracles: donc les miracles sont possibles; mais donc ils ne sont possibles que dans les lois physiques et que pour l'intérêt de l'ordre moral.

Les miracles ne sont pas seulement possibles : ils sont nécessaires; ils l'ont été du moins ; par conséquent Dieu en a produit.

En effet, il est constant, d'une part, que les êtres moraux, c'est-à-dire les hommes, ont le pouvoir de violer leurs lois; de l'autre, il ne l'est pas moins, qu'étant naturellement faibles, ignorans et portés au mal, ils ont dû les violer souvent.

L'histoire des siècles et l'expérience de chaque jour sont là pour l'attester. Or, de la violation des lois morales résultent, comme conséquences nécessaires, trois choses qui se tiennent étroitement : le désordre moral d'abord, puis la corruption, puis le malheur. Ces trois choses partagent toutes les conditions et suivent toutes les phases de la violation qui les a produites ; c'est-à-dire que, plus l'infraction aux lois morales est grave et persévérante, plus le désordre, la corruption et le malheur, qui en sont les suites inévitables, ont de gravité et d'étendue ; plus l'humanité se voit jetée hors de ses voies naturelles et éloignée de son véritable but, plus elle se dégrade et plus elle souffre.

Or, lorsque l'ignorance et les passions, ayant porté à son comble la violation des lois morales, ont plongé l'humanité dans un abîme de désordre, de corruption, de ténèbres et de misères, comment sortira-t-elle de cet état déplorable? et par quels moyens, une fois sortie, pourra-t-elle s'empêcher d'y retomber?.... Il n'est alors de ressources pour l'espèce humaine que dans une lumière éclatante qui dirige ses pas et dans une force immense qui, après l'avoir arrachée du précipice, la replace dans la voie droite et l'y maintienne. Mais cette force et cette lumière, où les trouver, sinon dans une religion qui renferme à la fois des vérités incontestables, frappantes, sublimes, et des règles morales non seulement imprescriptibles, mais sanctionnées par les récompenses et les châtimens d'une justice souveraine, inévitable? Or, pour établir

parmi les hommes, une religion pareille, il est nécessaire de la leur démontrer avec des preuves autres que ces raisonnemens toujours attaquables ou toujours obscurs, et de l'appuyer sur une autorité plus puissante que celle d'un individu. Pour qu'elle soit reçue sans contestation par tous, il faut qu'elle ne soit l'œuvre de personne; pour qu'elle attire tous les regards, réponde à toutes les espérances, guérisse tous les maux, et relève toutes les têtes abattues, elle doit, non pas sortir de la terre, mais descendre du ciel: et, pour mettre en évidence son origine céleste, il faut qu'elle s'entoure de caractères tellement au dessus des caractères humains, que tous, en la voyant, puissent dire : *Digitus Dei est hìc.* Mais en quoi consistera ce cachet évidemment divin, si ce n'est dans des choses supérieures au pouvoir de l'homme et des forces ordinaires de la nature, dans des choses que Dieu seul puisse accomplir, en un mot dans des prodiges?

Les miracles étaient donc nécessaires, il est donc certain que Dieu en a produit. Mais, pour les faire, a-t-il suspendu ou interverti le cours des lois du monde? Oui, sans doute, si l'on veut parler des lois particulières au monde physique, et non, s'il s'agit des lois de l'univers, des lois vraiment générales. Prévoyant de toute éternité les destinées des êtres qu'il voulait créer, Dieu a réglé dès le principe, avec une sagesse parfaite, tout ce qui serait nécessaire pour les accomplir. Les miracles, c'est-à-dire la suspension momentanée des lois physiques, étant indispensables dans cer-

taines circonstances à l'accomplissement des destinées du monde moral, ils ont dû entrer dans le plan de la création; et loin d'être en opposition avec les lois générales, ils sont au contraire déterminés et produits par elles; ils forment une partie intégrante et nécessaire de l'ordre universel; ils y sont aussi à leur place que l'ordre physique, qu'ils unissent à l'ordre moral, et que ce dernier, qu'ils conservent et rétablissent.

Si, dans une machine, nous voyions quelques uns des rouages arrêter ou changer momentanément leur marche, afin d'accélérer celle de tous les autres ou de réparer leur désordre, dirions-nous qu'il y a perturbation totale? N'admirerions-nous pas, au contraire, la sagesse de l'ouvrier qui a su combiner si habilement chaque partie de cette machine, que les unes réparent le dérangement des autres? Il en est de même de l'immense machine de l'univers. Quelques rouages, c'est-à-dire quelques lois physiques, suspendent ou intervertissent un instant leur cours, afin de hâter le mouvement et de rétablir l'organisation de tout le reste. Loin donc de n'apercevoir dans ce phénomène qu'une perturbation générale et indigne de Dieu, l'homme sensé doit y reconnaître une des conditions nécessaires de l'harmonie universelle.

Par conséquent, pour définir exactement le miracle, nous ne le considérerons ni comme une dérogation, ni comme une exception aux lois de l'univers; mais nous dirons : *Le miracle est un fait contraire à la marche habituelle des lois phy-*

siques, et produit par Dieu, conformément aux lois générales du monde, dans l'intérêt de l'ordre moral.

Cette définition implique toutes les conditions essentielles du miracle : Dieu seul peut le produire; il ne le peut que dans l'ordre physique ; il ne le fait que pour un but moral extrêmement important.

Il y a des miracles qui amènent avec eux un double bienfait; c'est-à-dire que, tout en servant à établir une doctrine avantageuse à l'humanité, ils sont encore une faveur insigne pour l'être sur lequel ils se font. Tels ont été presque tous ceux que le Christ opéra dans son bienfaisant passage sur la terre. Mais cette dernière qualité ne leur est point essentielle. Quel que soit leur effet immédiat sur les individus, pourvu qu'ils servent en grand l'ordre moral, ils remplissent leur principal, leur véritable but.

Notre manière d'envisager les miracles, tout en leur restituant la place qui leur convient dans l'économie générale, a le double avantage de renverser du même coup, et les prétentions de cette aveugle crédulité qui les prodigue à tout propos, et les objections de l'incrédulité qui les nie tous. Quoi de plus important et de plus relevé que des faits destinés à replacer l'humanité dans les voies de la vérité, de la vertu et du bonheur? Mais en même temps, quoi de plus rare que ces interventions surnaturelles de la puissance divine dans la marche régulière des choses? Si l'on ne peut se refuser à croire qu'elles ont eu lieu, n'est-on pas obligé de

les restreindre à un très petit nombre de graves et solennelles circonstances? D'un autre côté, que deviennent les déclamations des impies contre la possibilité des miracles, quand on les voit produits par les lois générales, exigés par l'intérêt pressant de l'ordre moral, et former une partie intégrante de l'ordre universel? Non seulement alors ils ne se présentent plus comme opposés aux perfections de Dieu; ils sont au contraire le témoignage le plus authentique, l'acte le plus relevé de sa sagesse et de sa puissance suprêmes.

CHAPITRE VII.

Prêtres, autorité religieuse.

Ambassadeur de l'homme vers Dieu, représentant de Dieu vers l'homme; intermédiaire entre la terre et le ciel, le temps présent et l'éternité; d'une main répandant sur le monde les bénédictions et les faveurs célestes; de l'autre offrant à l'Être suprême le repentir, les vœux et les sacrifices des mortels; menaçant ou pardonnant, punissant ou récompensant au nom d'une puissance devant laquelle toute puissance, toute tête, toute volonté s'inclinent; ouvrant ou fermant à son gré les portes de l'éternel bonheur; gardien du dogme, vengeur de la morale, régulateur des cérémonies religieuses; personnification vivante du culte dont il est chef; véritable pasteur du grand troupeau des nations, chargé par Dieu de les conduire, de les conserver et de les lui ramener; leur fanal et leur boussole sur la mer orageuse de la vie; tel est le prêtre dans son essence, telles sont ses sublimes fonctions! et si nous ajoutons aux traits de ce tableau ceux du sacerdoce tel que le christianisme l'a fait; si nous considérons le prêtre comme le refuge des malheureux, le nourricier du pauvre,

le défenseur du faible opprimé contre le puissant oppresseur, le consolateur de toute affliction, le médecin de toutes les souffrances de l'ame, le modèle de toute abnégation, de toute pureté et de toute vertu, nous aurons un tableau et des fonctions plus admirables encore.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de la vénération profonde, de l'autorité absolue et des priviléges immenses que les prêtres ont obtenus partout. Que pouvaient refuser les peuples à ces images vivantes de la Divinité? Les honorer, c'était honorer Dieu; leur faire du bien, c'était en faire à Dieu; croire et se soumettre à leur parole, c'était se soumettre et croire à la parole divine. L'égoïsme, ce puissant mobile des actions humaines, venait encore se joindre à la foi et se cacher sous son voile pour leur prodiguer respect, pouvoir, fortune, en échange des biens éternels dont ils étaient les absolus dépositaires. En s'appauvrissant pour les enrichir, en s'humiliant pour les élever, en se rendant esclaves pour les faire maîtres, en s'imposant enfin pour eux les plus énormes sacrifices, les peuples ne faisaient que semer en cette vie pour recueillir au centuple dans l'autre. Du moment donc qu'il y eut des prêtres, et qu'ils furent revêtus de fonctions aussi éminentes, leurs immenses prérogatives en tout genre ne pouvaient les fuir. Gardiens des portes du ciel, ils devaient infailliblement devenir maîtres de la terre.

Or les prêtres n'étaient pas moins nécessaires à la religion que la religion l'était aux peuples. Toutes les fois que l'activité humaine se lance dans une voie,

il lui faut absolument des chefs pour la représenter et la diriger. Dans le principe de curiosité, dans le sentiment du beau, dans le besoin de vivre en société et dans celui de se défendre, les chefs nécessaires de l'activité humaine sont les savans, les artistes, les législateurs et les guerriers. Dans le sentiment religieux, ce sont les prêtres. D'ailleurs quelque grossière qu'elle soit, toute religion a des dogmes, des préceptes, des cérémonies extérieures: or, pour garder les dogmes, expliquer les préceptes et régler les cérémonies religieuses, des hommes spéciaux, c'est-à-dire des prêtres, sont indispensables.

Ils ne le sont cependant pas, comme l'ont prétendu les impies, pour inventer la religion et la donner aux peuples. La religion les produit, ils en sont les effets nécessaires; par conséquent, elle les précède comme toute cause doit précéder ses effets. Les savans n'ont pas inventé le désir de connaître, ni les artistes le sentiment du beau, ni les législateurs le besoin de vivre en société; les prêtres n'ont pas plus inventé la religion. Si elle n'eût existé avant eux dans l'esprit et le cœur des hommes, ils eussent été aussi impossibles qu'une plante sans semence ou un ruisseau sans source.

Au commencement des sociétés, lorsque chaque famille en fait une, le chef naturel de la famille, celui qui a pour lui l'expérience et la force, c'est-à-dire le père, est investi non seulement du commandement, mais du sacerdoce. Abraham, Isaac, Jacob, Laban, Melchisedec, sont à la fois

pères, rois et pontifes. Il en est de même, et il ne saurait en être autrement dans toutes les familles sauvages.

Lorsque plusieurs familles se sont réunies et que le noyau d'une nation future a grossi au point de mériter le nom de tribu ou de peuplade, l'expérience et l'autorité paternelles ne suffisent plus ni pour établir le chef politique ni pour constituer le prêtre. Celui-là commande qui l'emporte sur les autres par l'adresse, le courage et la force; et celui-ci est prêtre qui se fait remarquer, soit par son enthousiasme religieux, soit par son habitude d'une vie retirée, mystérieuse; contemplative; soit par la pureté ou la simplicité de ses mœurs; soit principalement par une certaine faculté prophétique. La connaissance de l'avenir n'appartenant qu'à Dieu, ceux qui le révèlent doivent passer pour ses confidens intimes; or, il est naturel que des hommes déjà choisis par la Divinité pour ses représentans auprès des autres soient aussi choisis par leurs semblables pour les représenter vers Dieu. En les revêtant du sacerdoce, ceux-ci ne font que ratifier la prédilection du ciel. C'est pour cela que chez les premiers peuples on voit si souvent les fontions sacerdotales s'unir à la divination, et que chez les hordes sauvages les jongleurs sont presque toujours aussi des prêtres.

Quand les premières tribus, s'étant successivement développées, furent parvenues à l'état de nations, ceux-là continuèrent d'être leurs prêtres qui descendaient directement des hommes auxquels elles avaient, dans le principe, décerné les fonctions

sacrées. Le sacerdoce devint héréditaire comme les noms et les biens; il le fut même d'une manière plus immuable encore. Par l'effet naturel du temps et des progrès des divers élémens de la civilisation, la religion d'un peuple reçut aussi une plus grande extension dans ses dogmes et ses préceptes, et se compliqua davantage dans son culte extérieur. Pour l'enseigner, la conserver et la diriger, il fallut donc en faire une étude plus approfondie et en avoir une plus longue habitude; or, qui pouvait se livrer à cette étude et posséder cette longue habitude des choses religieuses mieux que les enfans des prêtres? Dès leur naissance, ils vivaient dans une atmosphère sacrée, ils contribuaient au service des autels; leur position et l'affection de leurs parents devaient nécessairement les initier à tous les secrets et les façonner à toutes les pratiques du sacerdoce : ils pouvaient donc mieux que personne en perpétuer les traditions. Les peuples, d'ailleurs, habitués à voir une famille exercer les fonctions religieuses, finissent par la confondre avec ces fonctions mêmes, et à lui donner le caractère sacré du culte auquel elle préside; naturellement ils la séparent des autres familles, et par le respect tout particulier dont ils l'honorent, et par les priviléges dont ils l'enrichissent : comment pourraient-ils ensuite la dépouiller de ses sublimes fonctions et mettre à sa place de simples profanes?

De leur côté, les premières familles en possession du sacerdoce ne tardent pas à s'apercevoir des immenses avantages qu'elles doivent retirer et dans

le présent et dans l'avenir d'une position où le respect, la fortune et l'autorité viennent si naturellement les chercher; et, du moment qu'elles s'en sont aperçues, elles n'ont pas besoin d'une bien forte dose d'ambition pour s'efforcer, d'abord de se consolider dans cette position avantageuse, puis de la rendre chaque jour plus avantageuse encore.

Il ne leur est pas difficile d'atteindre ce double but. Augmenter les distinctions qui les séparent du vulgaire afin de se rendre plus respectables à ses yeux; compliquer la religion pour s'en réserver exclusivement l'intelligence; s'identifier de plus en plus avec elle pour participer à toutes ses prérogatives; étendre et fortifier sans cesse son autorité afin de donner à la leur, qui en dépend, plus de force et d'extension; telle est la marche, à la fois facile et sûre, que tracent aux premières familles sacerdotales leur intérêt et leur position. Naturellement elles la suivent, naturellement aussi celles qui leur succèdent y persévèrent; et, comme cette marche est essentiellement envahissante, le temps arrive où ces familles ont tout envahi.

Les prêtres ne voulaient d'abord étendre leur autorité que sur les objets religieux; mais, comme dans les temps anciens la religion se mêlait à peu près à tout, les choses de la terre ainsi que celles du ciel, les actions publiques et privées, les droits et les devoirs, tout ce qui se rattachait de près ou de loin à la religion finit tôt ou tard par tomber en leur pouvoir. Depuis l'individu jusqu'à la famille, de la famille à l'état, du plus humble sujet jusqu'au prince, ils s'arrogèrent sur tous

un droit de commandement, de réprimande ou de contrôle. En naissant, l'enfant tombait dans leurs mains; eux seuls pouvaient bénir sa vie et la placer sous la protection des dieux. Par eux la jeunesse était instruite, la justice rendue, les mariages ratifiés; ils sanctifiaient la tombe et le bûcher des morts; eux seuls leur ouvraient les portes de l'éternel repos. Ils sacraient les rois, qui par là recevaient d'eux l'investiture de la puissance; ils les suspendaient et souvent même les dépossédaient; la guerre était déclarée, la paix conclue, les alliances contractées, les lois établies selon leur bon plaisir, ou, si l'on veut, sous l'influence d'oracles dont ils possédaient l'inestimable monopole. Des richesses énormes, sans cesse augmentées par les dons de la crainte ou d'une pieuse crédulité, et jamais diminuées, puisqu'une fois acquises elles devenaient inviolables; des priviléges exorbitans qui protégeaient leurs personnes, leurs biens et jusqu'à leurs actes venaient encore se joindre au surcroît de leur puissance et l'étendre au delà de toutes bornes; en sorte que ces hommes, qui n'avaient prétendu d'abord qu'au droit de garder et de diriger la religion, finirent par régenter les sujets, les rois, l'état tout entier.

Leur adresse, leur esprit de corps, la suite qu'elles mettaient nécessairement dans leurs projets, la force naturelle de leur association, au milieu d'individus isolés, tout cela sans doute ne contribua pas peu à donner aux anciennes castes sacerdotales leur pouvoir illimité; mais tous ces moyens leur eussent-ils manqué, elles n'en seraient

pas moins parvenues au même point. Pour devenir tout puissans, une seule chose suffit aux prêtres, c'est d'être prêtres. A moins que des circonstances que nous indiquerons bientôt n'y mettent obstacle, leur caractère sacré est comme un centre d'attraction irrésistible vers lequel gravitent continuellement, d'abord le respect des peuples, puis leur soumission, puis leur fortune. Qu'ont-ils besoin d'efforts et d'adresse, quand les deux mobiles les plus actifs et les plus éloquens sur l'esprit des hommes, la crainte et l'espérance, ne cessent de parler et d'agir en leur faveur? L'espérance et la crainte ont fait tous les despotismes; comment n'auraient-elles pas produit le despotisme religieux? Si les rois peuvent punir et récompenser, Dieu, dont les prêtres tiennent la place, le peut bien davantage.

Mais quelque rapides que soient les progrès de l'autorité sacerdotale, elle ne parvient cependant que par degrés à cet apogée de puissance et de fortune. On peut distinguer ses développemens en trois phases. Dans la première, c'est-à-dire à son commencement, l'autorité des prêtres ne s'exerçait que sur les cérémonies religieuses : ainsi ils dirigeaient les fêtes, présidaient aux solennités, conduisaient les processions, récitaient les prières publiques, recevaient les offrandes et les déposaient sur les autels, égorgeaient les victimes, entretenaient les idoles et les lieux sacrés; ils étaient enfin les instrumens nécessaires du culte extérieur; mais leur rôle ne s'étendait pas au

delà. Comme la religion n'était pas leur œuvre, comme au contraire elle les avait produits, c'est elle qui les domina d'abord, et ils ne furent que ses premiers serviteurs.

Leur autorité ne tarda pas à s'étendre. Des cérémonies extérieures elle passa insensiblement au culte intérieur, aux prescriptions d'abord, puis aux croyances pour les conserver et les expliquer, bientôt après pour les multiplier, et bientôt enfin pour disposer de la religion tout entière selon leur convenance ou leur bon plaisir. De simples instrumens qu'ils étaient au commencement pour elle, ils devinrent ses maîtres absolus. Telle fut la seconde phase de leur puissance. Pour arriver à la dernière, c'est-à-dire à la possession des richesses, des priviléges et du pouvoir politique, ils n'eurent, comme nous l'avons vu, qu'à laisser agir les sentimens des peuples et l'influence de leur position. L'autorité souveraine sur la religion, une fois acquise, devait mettre en leurs mains tout le reste.

Quand des circonstances particulières ne venaient pas entraver sa marche, ces trois phases de l'autorité sacerdotale étaient également naturelles et nécessaires. La première donnée, les deux autres en découlaient comme des conséquences inévitables. En effet, quelque faible que soit, dans le principe, l'autorité des prêtres, se bornât-elle au réglement des cérémonies extérieures, elle atteint cependant la religion par un certain point de vue. Or, quel que soit le point par lequel un objet dépende d'un pouvoir, il est dans la

nature de ce pouvoir de chercher à dominer sur l'objet entier. Une chose quelconque est un tout dont les différentes parties se tiennent si étroitement qu'il est impossible d'en régler une sans toucher à toutes les autres. Dans une religion les cérémonies se trouvent liées aux préceptes, aux sentimens, aux dogmes; elles n'en sont que l'expression matérielle. Pourvu donc que les prêtres aient seulement le droit (et ils ne peuvent pas ne pas l'avoir) de régler les cérémonies du culte, ils ne seront pas long-temps sans s'apercevoir que ce droit est illusoire, à moins qu'il ne s'étende à tout ce dont les cérémonies découlent; et alors, il leur suffira de vouloir rendre réelle leur faible part d'autorité religieuse, pour la changer en une autorité universelle et absolue. La même chose arrivera pour les richesses et le pouvoir politique. Il y a trop de rapports entre les choses de la terre et celles du ciel; la fortune entraîne avec elle trop d'influence et de considération, la force des gouvernemens peut fournir à la religion un trop solide appui, pour que ceux qui possèdent déjà les biens et l'autorité du ciel ne s'efforcent d'y joindre l'autorité et les richesses de la terre. Vouloir, en religion comme en politique, un pouvoir qui se renferme dans les limites étroites d'un point de vue donné, c'est vouloir à la fois le contraire des passions et de la logique; l'impossible et l'absurde. L'expérience apprend d'ailleurs que tout pouvoir ainsi limité dans le principe finit par briser ses barrières, et la raison démontre que, s'il ne les brisait, elles l'auraient bientôt étouffé. Disparaître

ou tout absorber, telle a été, telle est encore et telle sera toujours la loi de toute-puissance établie.

Parmi les circonstances qui contribuent le plus, soit à précipiter, soit à ralentir les développemens de l'autorité des prêtres, les unes sont inhérentes à la religion, les autres au sacerdoce lui-même.

Règle générale : le pouvoir des prêtres suivit, dans toutes ses phases, les phases des croyances religieuses. Grand, quand celles-ci étaient vives et fermes, faible, quand elles ne faisaient que s'établir ou qu'elles chancelaient et décroissaient, s'éteignant ou ressuscitant avec elles, s'il contribua quelquefois à les rendre plus florissantes, ou si sa décadence fut souvent une cause de ruine pour la religion qu'il représentait, l'état où se trouvait cette religion était pourtant presque toujours la mesure de son étendue et de sa forcè.

Or, l'état d'une religion dépend beaucoup à son tour de la situation et des dispositions de ceux qui la reçoivent; de leur caractère, de leur genre de vie, de leur degré de civilisation. Dans un peuple quelconque, il ne peut jamais se trouver plus d'un élément d'activité dominant: souvent les circonstances font dominer l'élément religieux, mais souvent aussi des circonstances différentes jettent l'activité du peuple dans une tout autre voie. Alors la religion n'est plus chez lui qu'une chose secondaire; par conséquent le pouvoir sacerdotal doit s'y trouver nécessairement borné.

Parmi les sauvages où la religion ne fait que poindre, et dont la grossière activité se concentre

presque tout entière dans la satisfaction des besoins physiques et dans des guerres perpétuelles, le pouvoir des prêtres est à peu près nul.

Chez les peuples plus avancés, mais qui, vivant sous un ciel dur et sur une terre ingrate, ne peuvent qu'à force de travail se procurer ce qu'il faut aux premières nécessités de la vie; chez les nations essentiellement commerçantes, guerrières, républicaines, c'est-à-dire adonnées aux luttes et aux discussions publiques que leur forme de gouvernement comporte; chez celles que la science et l'art tournent vers les découvertes et les productions du génie; chez tous les peuples enfin que des circonstances particulières obligent de penser, de sentir et d'agir habituellement dans un sens qui n'est pas celui de la religion, celle-ci ne peut occuper qu'un rang inférieur; par conséquent l'autorité sacerdotale, qui participe à ses conditions, doit se voir circonscrite dans des bornes étroites.

Chez les nations, au contraire, qu'un climat doux, un sol fertile, une civilisation avancée dotent sans effort de tout ce qu'exigent et les besoins et les plaisirs de la vie; que n'absorbent ni les discussions publiques, ni le commerce, ni la guerre, l'ame libre de ses pensées et le corps de ses actes, se tournent naturellement à la contemplation et aux pratiques religieuses. Et si à ces circonstances favorables viennent se joindre, chez ces nations, un caractère rêveur ou exalté, un antique et pesant despotisme qui les ait façonnées de longue main à l'esclavage, une situation profondément malheureuse qui les dégoûte de la terre, la religion et les

prêtres ne pourront manquer d'obtenir sur elles un empire absolu.

Cependant la cause, qui exerça sur l'autorité sacerdotale la plus puissante influence, tenait moins encore à l'état religieux et politique des peuples, qu'au sacerdoce lui-même, à son organisation, à sa forme.

Si les prêtres d'une religion sont tous libres de parler et d'agir, dans la sphère qui leur est propre, sans avoir, les uns à l'égard des autres, d'ordres à donner ni à recevoir, sans hiérarchie, sans liens réciproques que celui de la similitude de leurs fonctions, le pouvoir de chacun d'eux, au lieu de tirer de cette indépendance plus de fermeté et d'étendue, en reçoit au contraire une faiblesse extrême. Ce qui fait la force du pouvoir de chaque prêtre, c'est son association avec le pouvoir de tous les autres; c'est l'absorption de l'autorité des individus au profit de la puissance générale du corps. Heureusement pour eux, les prêtres ne sont pas long-temps sans le comprendre. Quelque isolés qu'ils aient été dans le principe, mille circonstances, mais surtout cette attraction si naturelle et en même temps si énergique entre les êtres semblables, les portent bientôt à se chercher et à s'unir. Leur origine, leurs moyens, leur but, leurs besoins et leurs fonctions sont les mêmes; comment ne s'associeraient-ils pas? Au milieu des nations qu'ils finissent par envahir et dominer, leur société est aussi nécessaire que toutes les autres. Si l'homme recherche l'homme et s'unit à lui, c'est parce qu'il lui ressemble et qu'il en a

besoin ; de même et par les mêmes raisons, le prêtre recherche le prêtre et s'unit au prêtre.

La puissance du sacerdoce dépend donc de l'association de ses membres. Mais cette association dépend elle-même du plus ou moins de similitude et de sympathie qui se trouve entre les prêtres ; et la ressemblance des prêtres les uns avec les autres, leur sympathie mutuelle est d'autant plus étroite et plus sensible, que les hommes au milieu desquels ils vivent, leur ressemblent moins. En d'autres termes, les liens qui unissent ensemble les divers membres du corps sacerdotal sont d'autant plus puissans et serrés, que ces membres se trouvent séparés des autres hommes par des différences plus profondes et plus caractéristiques.

Les prêtres le savent bien. Aussi partout où ils parviennent à se constituer en communautés particulières, on les voit s'empresser d'ajouter aux différences que leurs fonctions mettent naturellement entre eux et les profanes toutes celles qui peuvent les séparer de ces derniers d'une manière encore plus tranchée. Ils se donnent des mœurs, un genre de vie, un costume surtout qui ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes. Dans certaines religions même ils vont jusqu'à s'imposer des prescriptions, à se créer une langue et un système de doctrines à leur usage exclusif. Ils savent enfin si bien multiplier leurs points de similitude de prêtre à prêtre, et rendre si profonde la ligne de démarcation entre eux et les profanes que, fussent-ils disséminés d'un bout du monde à l'autre et mêlés aux peuples les plus divers, tous se

tiennent pourtant étroitement unis, comme le sont les anneaux d'une seule et même chaîne; tandis que ni la proximité des lieux, ni la ressemblance de patrie, ni même les liens du sang, ne peuvent empêcher que les membres des autres sociétés ne soient comme des étrangers pour eux.

Considérée seulement dans ses rapports avec la religion, l'autorité sacerdotale s'y exerce de deux manières : ou en la conservant pure de tout mélange, de toute altération; ou en l'interprétant, en l'étendant ou la restreignant, en la modifiant enfin comme il lui plaît.

Tant que leur pouvoir est faible, incertain, chancelant, les prêtres, pour l'affermir et l'étendre, n'épargnent ni les changemens ni surtout les développemens dans le culte qu'ils dirigent. Mais une fois que leur autorité est fortement établie, leur principal but est de conserver la religion intacte. S'il leur arrive alors d'y faire ou d'y tolérer quelques innovations, ce n'est jamais que malgré eux, que fort rarement et que dans de graves circonstances. Cependant, malgré leurs efforts, ils ne peuvent empêcher que l'action du temps, les progrès de la civilisation et l'instabilité naturelle des choses humaines n'introduisent peu à peu, dans les croyances religieuses, des modifications assez importantes. Ils ont beau faire, à toutes les portes, une garde vigilante, l'ennemi, c'est-à-dire l'esprit novateur, trouve toujours moyen de pénétrer dans la place.

Quand des modifications s'opèrent par d'autres causes que l'autorité sacerdotale, elles ont

fréquemment pour objet de retrancher certains dogmes vieillis, certaines pratiques inutiles ou trop gênantes. Si, au contraire, ces modifications sont dues aux prêtres, le plus souvent elles compliquent la religion et l'étendent davantage ; mais elles n'ont jamais pour résultat d'en retrancher quoi que ce soit. Comment les prêtres pourraient-ils abandonner le plus mince article de foi et la prescription la plus légère? Ce serait déclarer qu'ils ont enseigné des choses fausses ou inutiles, c'est-à-dire qu'ils ont trompé les peuples. Or, un pouvoir quelconque ne se trompe ni ne trompe jamais : s'il disait le contraire, il se suiciderait.

Lorsque les prêtres se permettent d'introduire eux-mêmes des modifications, ou plutôt des augmentations, dans les élémens d'un culte, ils ne les font porter d'abord que sur les cérémonies extérieures, puis sur les préceptes; et s'il leur arrive de les étendre jusqu'aux dogmes, ce n'est que le plus tard possible, et quand ils ne peuvent agir autrement. En multipliant les règles pratiques, les prêtres ne font que multiplier les liens qui leur attachent les peuples, et comme ces règles sont presque toujours extérieures à la religion, les changemens qu'elles subissent n'altèrent en rien son essence. Le dogme, au contraire, est la base de l'édifice habité par les prêtres. S'ils ont le malheur d'y toucher, ils s'exposent à voir crouler cet édifice précieux et à être ensevelis sous ses ruines.

Cependant, comme l'esprit humain ne peut demeurer inactif, pas plus dans les prêtres que dans

personne, et que chez eux il n'a pour s'exercer d'autre carrière que la religion, il ne tarde pas à s'y lancer et à l'explorer en tout sens. Aussi, tandis qu'ils s'épuisent en efforts pour conserver immuables aux yeux du peuple les doctrines religieuses, leur esprit les travaille sans cesse à la dérobée et leur fait subir intérieurement de perpétuelles transformations. Les discussions s'établissent, les commentaires se donnent, les systèmes et les écoles se fondent à l'ombre des autels et sur des sujets sacrés comme au milieu d'une académie et sur des questions profanes. Par là le culte primitif se change bientôt en deux cultes différens : l'un destiné au vulgaire et qui demeure le plus immobile que possible; l'autre aux prêtres qui le modifient sans cesse.

Considérée seulement comme conservatrice des religions, l'autorité des prêtres fut-elle utile ? Pour résoudre cette importante question, il faut nécessairement distinguer entre les religions diverses. Ou l'on veut parler de la religion essentiellement bonne partout et toujours; ou de celles qui ne sont, soit bonnes, soit mauvaises, que d'une manière relative. S'il s'agit de la religion absolument vraie dans tous ses dogmes, pure dans tous ses préceptes, parfaite enfin dans toutes ses parties, et tellement développée que tous les besoins de l'homme, quels que soient son pays, sa civilisation et son époque, trouvent en elle un aliment suffisant, l'autorité, chargée de la préserver de toute altération, est non seulement utile, elle est d'une absolue nécessité,

à la religion d'abord, et, par suite, aux peuples qui la pratiquent.

Pour peu qu'on ait l'expérience des hommes, on n'ignore pas que, même sur les points en apparence les plus clairs, leurs opinions varient à l'infini ; et quand on sait de combien de facultés, de sentimens, de passions et d'impressions l'ame humaine se compose ; lorsqu'on réfléchit un instant à l'innombrable multitude de circonstances diverses dont la position de chaque individu se complique, on est convaincu que cette variété des jugemens des hommes n'est pas moins nécessaire que celle de leurs visages et de leurs caractères. Si donc, sous l'empire d'une pareille nécessité, la religion est livrée sans défense à la libre interprétation de chacun, n'est-il pas certain qu'on aura bientôt autant d'opinions dogmatiques que de têtes, et d'interprétations morales que de cœurs ? Et quand, d'une part, l'ambition et les passions immorales ; de l'autre, l'esprit d'innovation et de système viendront se joindre à la diversité des facultés humaines pour attaquer la religion, pourra-t-elle, si rien ne la défend, résister à tant d'agens destructeurs ? Quelque parfaite qu'elle soit, si la religion chrétienne n'eût été placée sous la garde d'une puissance invincible, il y a des siècles qu'elle serait réduite au misérable état où se trouvent toutes les sectes séparées de son sein. De son édifice de granit et du roc sur lequel J.-C. l'a fondée il ne resterait plus aujourd'hui qu'un immense tourbillon de poussière jouet des vents les plus contraires.

Le pouvoir protecteur d'une religion parfaite

n'est pas moins nécessaire à ceux qui la pratiquent qu'à cette religion même ; bien plus, c'est, en dernier résultat, pour eux seuls qu'il est institué. Qu'importe à la vérité et à la morale que l'ignorance et les passions les méconnaissent, les défigurent et les souillent ? Elles n'en sont ni moins entières ni moins pures dans leur immuable essence. Pour les peuples, au contraire, une religion semblable est à la fois la base et le mobile de leur perfectionnement en ce monde, et la garantie de leur bonheur dans l'autre. Avec elle, ils peuvent tout obtenir, et s'ils ont le malheur de la perdre, ils perdent tout. L'autorité qui la préserve de toute altération ne fait donc que leur conserver intact le plus précieux des biens.

Mais pour qu'elle remplisse parfaitement sa sublime destination, cette autorité tutélaire doit nécessairement être aussi vraie, aussi intègre, aussi divine, en quelque sorte, que la religion même qu'elle protége : autrement, les faiblesses et les passions naturelles de ceux qui l'exercent auraient bientôt corrompu ou laissé corrompre le dépôt sacré qu'ils sont chargés de conserver pur. Voilà pourquoi J.-C., tout en instituant l'Église gardienne de sa foi, lui a promis que l'inspiration de son divin esprit ne l'abandonnerait jamais. Voilà aussi pourquoi, dans les religions humaines qui n'étaient protégées que par une autorité tout humaine, la corruption pénétra tôt ou tard, et souvent même y fut introduite par ceux qui devaient l'en écarter.

Dans ces dernières religions, le pouvoir conser-

vateur n'est cependant pas toujours inutile. Il peut être funeste, souvent même il le fut; mais souvent aussi les peuples en tirèrent de précieux avantages.

En effet, les religions humaines ne sont ni bonnes ni mauvaises d'une manière absolue : leur valeur et l'appréciation qu'on doit en faire dépendent presque entièrement de l'état où se trouvent ceux qui les pratiquent. Telle religion, bienfaisante sous le climat et dans le peuple où elle a pris naissance, devient pernicieuse en passant sous une autre latitude et sur d'autres hommes. Ici, elle pousse en avant la civilisation; là, elle la tire à terre et l'étouffe. Dans telle contrée, à peine se présente-t-elle que tous les bras s'ouvrent pour la recevoir; plus loin, elle ne s'établit que sur des cadavres et par la terreur. Comme le pouvoir qui la protége doit participer à ses caractères, il est donc comme elle, tantôt avantageux, tantôt funeste, selon les circonstances.

Lorsque, d'une part, la religion est plus parfaite que ses sectateurs, ce qui arrive presque toujours quand elle doit son origine à un homme de génie, et que, d'un autre côté, elle ne renferme rien, ni dans son culte extérieur, ni dans sa partie dogmatique et morale qui répugne à leur genre de vie et à leur caractère, elle est pour eux un véritable bienfait. Pénétrant de sa lumière et de sa vertu tous les autres élémens de civilisation, elle les féconde, les développe et les soutient. Placée plus haut que le peuple, elle l'attire à elle, elle lui tend sans cesse une main amie pour l'aider à gravir la

montagne escarpée du perfectionnement humain. Mais que ce peuple soit libre de l'entendre et de la modifier à sa guise : comme le propre de l'homme est de façonner à son image, c'est-à-dire de conformer aux idées de son esprit et aux passions de son cœur tout ce dont il dispose, la religion sera bientôt descendue au niveau du peuple, et par conséquent incapable de le tirer en avant. En la lui conservant pure, en la protégeant contre lui-même, l'autorité sacerdotale ne fait donc que remplir, à son égard, le rôle du tuteur qui défend un riche patrimoine contre l'inexpérience et les caprices de son légitime mais trop jeune possesseur.

Souvent une religion ne convient point à ses sectateurs, soit à cause que, dès son premier établissement, elle renferme un ensemble de dogmes et de préceptes trop grossiers pour eux ou antipathiques à leur caractère; soit parce que, après un règne long-temps avantageux et prospère, étant demeurée immobile tandis que tous les autres élémens de civilisation se sont développés et perfectionnés, elle se voit dépassée par eux et rejetée dans une place inférieure. Or, autant le pouvoir tutélaire est utile dans une religion qui convient au peuple et se trouve plus parfaite que lui, autant il y est funeste quand le peuple vaut mieux qu'elle et répugne à la recevoir. Car alors, non seulement cette religion n'aide plus le peuple dans sa marche ascendante, non seulement même elle est un obstacle à ses progrès futurs; mais, semblable à une lourde chaîne, elle le tire sans cesse en arrière pour le faire rétrograder jusqu'à elle. D'abord,

parce qu'il est de l'essence d'une religion de se mêler à tout et de tout teindre de ses couleurs; ensuite, parce que c'est pour elle et surtout pour ceux qui la gardent, une question de vie ou de mort de n'être dépassés par aucun autre élément de progrès. Quelle que soit la voie dans laquelle les hommes se lancent, si la religion ne les y précède, ils lui échappent, et une fois échappés, c'en est fait de son autorité sur eux et bientôt même de sa propre existence. Elle ne l'ignore pas; voilà pourquoi elle s'épuise en efforts pour les circonscrire en tous sens dans son cadre et les y retenir immobiles.

Tous les élémens de civilisation ne sont pas, dans leur progrès, également funestes à l'autorité religieuse; parce que tous n'ont pas avec la religion des rapports également intimes. Aussi cette autorité ne met-elle pas les mêmes entraves au développement des uns et des autres. De ces élémens celui qui touche de plus près à la religion, c'est la science : à chaque instant les explorations des savans dans le monde physique ou le monde moral peuvent rencontrer, sur leur chemin, les dogmes religieux, la nature, les attributs, les rapports des dieux; et, très souvent aussi, il peut arriver que leurs découvertes, au lieu de s'accorder avec les croyances enseignées par le sacerdoce, se trouvent vis-à-vis d'elles dans une opposition complète. Pour empêcher ces oppositions si funestes, le pouvoir religieux est donc forcé de condamner spécialement la science à l'immobilité, ou, ce qui est tout un, à puiser chez lui ses inspirations et à ne découvrir que les vérités qu'il prêche.

Chez les anciens peuples, où l'arbre de la science n'avait pas encore eu le temps de pousser ces innombrables branches entre lesquelles il s'est divisé depuis, toutes les connaissances humaines étaient réunies dans une synthèse confuse, et ceux-là passaient pour savans qui s'occupaient en général à réfléchir, à se rendre compte, quel que fut l'objet de leur étude. Aussi, sans faire aucune distinction, l'autorité sacerdotale posait des bornes à toute recherche de l'esprit humain, ou ne lui permettait ses investigations qu'à l'ombre et dans le secret du sanctuaire. Mais, dès que les divisions scientifiques se furent établies, la philosophie, c'est-à-dire la science des causes premières, devint, par ses rapports avec les dogmes religieux, le domaine exclusif des prêtres et l'objet spécial de leur vigilance et de leur contrôle. L'Inde, l'Egypte et la Perse n'ont jamais eu d'autres philosophes que les ministres de leur religion. Dans la Grèce même où le sacerdoce jouissait d'une si faible puissance, il imposait encore à la philosophie des entraves, et quelquefois l'épouvantait par de sanglantes répressions. C'est lui qui prépara la coupe empoisonnée de Socrate, qui ne l'eût jamais bue s'il n'eût été philosophe.

De l'obstination du sacerdoce antique à retenir les religions imparfaites dans une immobilité absolue, résultait nécessairement l'une de ces deux conséquences funestes. Ou la puissance des prêtres suffisait à conserver indéfiniment cette complète immobilité, et alors point de progrès dans aucune branche de civilisation; bien plus, marche rétrograde vers la barbarie. Car l'esprit humain ne sau-

rait demeurer éternellement en repos : actif par sa nature, si la carrière ascendante lui est fermée, il va quelque temps à droite, à gauche, cherchant de toutes parts une issue pour s'échapper; puis, voyant que toutes lui sont fermées, il se replie sur lui-même, et finit par descendre l'échelle qu'il vient de monter. Toutes les nations soumises au despotisme sacerdotal ont, quoique insensiblement, rétrogradé. Celles qui subsistent encore ne valent pas aujourd'hui ce qu'elles valaient jadis, et celles qui ont disparu se trouvaient, au moment de leur chute, bien inférieures à l'état où elles s'étaient précédemment élevées.

Ou bien l'autorité sacerdotale se voit forcée de céder, tôt ou tard, au mouvement de la civilisation qui la presse. Mais alors ce n'est pas cette autorité seule qui disparaît : le torrent déchaîné emporte dans sa fougue impétueuse la religion même avec ses ministres. Un des plus grands inconvéniens des cultes soumis aux prêtres, c'est de leur être tellement inféodés, que prêtres et cultes ne font qu'un aux yeux du peuple. Habitué qu'il est à confondre les uns et les autres dans sa pensée, celui-ci, quand il croit avoir reçu assez de griefs du sacerdoce, confond aussi dans sa vengeance la religion et ses ministres. Ce ne sont jamais alors des réformes qui arrivent, mais toujours des révolutions complètes : religion et sacerdoce, tout disparaît.

Cette tendance des peuples à confondre dans une même estime, et par suite dans le même traitement, les choses et les hommes qui les représentent, paraît être une des lois de notre nature. Elle

s'est manifestée partout et toujours, aussi bien en politique qu'en religion. Comme, d'une part, les institutions de quelque nature qu'elles soient ne peuvent agir sur les sociétés que par l'intermédiaire des individus en qui elles se personnifient, ce sont les passions bonnes ou mauvaises de ces individus qui les rendent tantôt avantageuses, tantôt funestes; et comme, d'un autre côté, un peuple ne peut apprécier ses institutions que par leurs résultats, que par l'action qu'elles exercent sur lui, naturellement il les aime ou les hait, les conserve ou les renverse, selon que les passions des hommes qui les représentent les lui font chérir ou détester. Ici les tyrans ont rendu la royauté odieuse; là, les démagogues furieux, la république. De même, si dans telle contrée on ne peut souffrir une religion qui ailleurs est l'objet de l'enthousiasme universel, la cause des sentimens opposés qu'elle excite est bien moins en elle-même que dans la conduite de ses ministres.

Mais, à aucune époque, la confusion des institutions avec leurs représentans n'a été poussée aussi loin que dans le siècle dernier. Les abus d'autorité, les excès commis par quelques membres du clergé furent recueillis avec empressement, largement amplifiés et attribués au clergé tout entier. Puis, par une liaison d'idées assez spécieuse quoique fausse, on rassembla les griefs des peuples divers contre toutes les castes sacerdotales passées et présentes, et on les mit sur le compte du clergé catholique, qui devint ainsi solidaire des fautes et des crimes de tous les prêtres du monde. Enfin,

quand on eut entassé, dans une masse formidable, griefs sur griefs, excès sur excès, on lança cette masse contre l'autorité religieuse d'abord, puis contre la religion, pour l'écraser en même temps que ses ministres.

Nous serions fort embarrassés de justifier les corporations sacerdotales de tous les reproches qu'on leur adressa. Il y eut sans doute contre elles exagération de griefs, parce qu'il y avait exagération de haine; et même dans le mal qu'on leur a justement reproché, si l'on pouvait sonder leurs intentions secrètes, on trouverait de leur part plus de bonne foi que de calcul; on verrait assurément que, tout en conduisant et retenant l'humanité dans des voies funestes, la plupart croyaient la faire marcher dans celles de la vérité et du bonheur. Mais ces réflexions qui rendent leurs intentions moins odieuses ne peuvent effacer les funestes résultats que les passions et l'ignorance ont fait produire à un grand nombre d'entre elles. Il reste toujours démontré par l'histoire qu'elles ont souvent contribué à propager le despotisme, à étouffer les lumières, à empêcher l'union des peuples, à exciter des guerres sanglantes et d'horribles massacres, à pervertir même les cultes dont elles avaient la garde. Nier ces excès est impossible; chercher à les atténuer au détriment de la vérité serait fort mal servir ceux qu'on voudrait justifier. Pour la défense des corporations sacerdotales, nous nous bornerons à demander à leurs impitoyables adversaires : Est-il juste et loyal de mettre sur le compte de tous les prêtres d'une religion,

et le mal produit seulement par quelques uns d'entre eux, et les excès commis par les ministres de toutes les religions du monde? Puisque les prêtres étaient hommes, leur était-il possible de se séparer toujours des faiblesses de l'humanité? D'ailleurs ont-ils été, dans leur sphère, plus funestes aux peuples que les représentans de toutes les autres institutions? Enfin, si l'on compare ensemble le bien et le mal qu'ils ont faits, n'est-il pas certain que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal?

En effet, si l'histoire impartiale flétrit à bon droit une partie des actes des corporations sacerdotales, elle proclame aussi bien haut leurs nombreux titres à la reconnaissance des peuples. Toute la civilisation orientale, c'est-à-dire l'immense foyer de lumière qui, après avoir rayonné en tout sens sur l'Asie et une partie de l'Afrique, passa en Europe pour y éclairer les nations dont les progrès nous ont été si profitables; toute cette vaste et primitive civilisation leur est due. Aujourd'hui encore les plus riches contrées de l'Asie, la Chine, le Japon, le Thibet, l'Inde surtout, dont le perfectionnement étonne même les Européens si avancés, doivent à leurs corporations sacerdotales, et le degré de civilisation qu'elles ont atteint depuis tant de siècles, et la faveur insigne de n'en être pas entièrement tombées comme tant d'autres qu'une force puissante n'a point préservées de la dissolution. L'Europe elle-même, l'Europe moderne qui se glorifie à juste titre de ses conquêtes intellectuelles, à quelle cause première en est-elle redevable? Si les sublimes doctrines de l'Évangile

lui ont servi de fanal, de mobile et d'appui dans sa marche progressive, à qui doit-elle leur conservation et leur salutaire influence? Qui sut réunir dans un seul et même faisceau toutes ces hordes éparses échappées de nos antiques forêts? Qui put commander la modération dans les guerres si fréquentes et si cruelles d'une époque barbare; protéger les faibles sous le règne absolu de la force brutale; pousser dans des entreprises colossales toute une partie du monde sur une autre partie, pour faire jaillir de leur choc une lumière utile à toutes deux? Qui conserva la science dans des sanctuaires inaccessibles à la sauvage ignorance? Qui recueillit et féconda les derniers germes de la civilisation grecque et romaine pour en faire sortir la nôtre? Qui sut organiser le moyen âge dans des conditions si convenables aux peuples d'alors et si propres à enfanter l'époque actuelle? Qui fut enfin la cause première de la science et de la liberté modernes? N'est-ce pas le sacerdoce chrétien? Sans lui, sans le corps indestructible qu'il a formé; sans cette digue que rien n'a pu rompre, ni les efforts d'un pouvoir ignorant et brutal, ni ceux des passions déchaînées, ni ceux plus violens encore des novateurs religieux, que serait-il resté des divins enseignemens du Christ? Si donc le chistianisme fut le promoteur et le boulevard de la civilisation moderne, ne devons-nous que le mépris, les outrages et la haine aux courageux soldats qui l'ont si vaillamment défendu?

Par la nature de leurs fonctions, les prêtres auraient dû posséder exclusivement l'autorité re-

ligieuse ; elle ne résida cependant pas toujours en leurs mains : un pouvoir constamment leur rival, quand il n'était pas leur maître ou leur esclave, le pouvoir politique, la leur disputa souvent et fut quelquefois assez heureux pour la leur ravir. Deux motifs impérieux le poussaient à dominer la religion : d'abord l'immense avantage qu'il devait en retirer; ensuite l'intérêt de sa propre conservation, c'est-à-dire la nécessité de subjuguer le sacerdoce afin de ne pas être subjugué par lui.

Si en effet rien n'est plus utile aux prêtres pour étendre et affermir leur puissance que l'appui du pouvoir politique, celui-ci, de son côté, ne retire pas un moindre profit de l'autorité religieuse. Dans les siècles d'ignorance et chez les nations crédules, de quelle importance n'était-il pas pour un despote et pour une aristocratie maîtresse, de joindre la puissance divine à leur pouvoir humain, d'asseoir celui-ci sur la première, de l'environner de son prestige et de le rendre en quelque sorte immuable et sacré comme elle? Les rois n'étaient donc pas moins intéressés à dominer les prêtres que ceux-ci à commander aux rois.

D'un autre côté, la religion et la politique ont trop d'objets communs ; elles sont trop souvent en présence pour ne pas se heurter bientôt l'une contre l'autre, et se voir d'un œil jaloux. Or, toutes les fois que deux pouvoirs se trouvent dans ces conditions irritantes, le plus léger sujet de dispute suffit pour établir entre eux une lutte que mille causes secrètes rendent acharnée et sanglante. Le combat se livre : il peut être long ; mais

il n'admet ni paix ni trève : toujours c'est un combat mortel pour l'un des deux champions. Non que les prêtres disparaissent si les rois l'emportent, ou que les rois soient détrônés si les prêtres triomphent : quel que soit le vainqueur, comme il ne peut se passer du vaincu, comme les prêtres ont besoin de l'épée des rois, comme les rois ont besoin de la parole des prêtres, ceux-ci gardent leur parole et ceux-là leur épée; mais à la condition que le plus faible ne sera désormais qu'un instrument au profit du maître. Tant que la religion est dans sa force, ce maître est toujours le sacerdoce. Alors il représente Dieu même aux yeux des peuples; et quelle force humaine pourrait lutter contre celle de Dieu? Mais si la religion ne fait que commencer ou tombe en décadence, c'est presque toujours le pouvoir politique qui l'emporte.

Une fois qu'un despote a eu le bonheur de se rendre maître de l'autorité religieuse, de longues et paisibles années sont assurées à sa tyrannie. Dominant avec les lois politiques sur les actes extérieurs, avec les lois religieuses sur les pensées les plus secrètes et les sentimens les plus intimes, étreignant enfin l'homme tout entier dans une double chaîne, et protégé d'un côté par le bras de ses satellites, de l'autre par celui de Dieu même, il peut s'endormir dans une sécurité parfaite, user et abuser comme il lui plaît du double levier placé dans ses mains, sans craindre de long-temps ni insurrection ni résistance. Qui oserait contester les droits de celui qui peut sans cesse faire parler le ciel en sa faveur, et précipiter les rebelles dans les

enfers aussi facilement qu'il les jette dans ses cachots?

Un despotisme si fortement étayé, et dans le ciel et sur la terre, n'est cependant pas indestructible. Si tard que ce soit, l'instant fatal arrive aussi bien pour lui que pour les castes sacerdotales, mais plus terrible encore. Quand le peuple, que des circonstances ont réveillé, se met à secouer ses chaînes, avec cette violence qu'on lui connaît; quand, lassé enfin de tant d'oppression et de cruauté, il redemande sa liberté avec cette voix formidable que, de temps à autre, il fait entendre aux oreilles de ses anciens maîtres, il se passe des choses épouvantables. Les trônes croulent d'abord; mais presque au même instant tombent les autels et les temples. Confondant dans sa vengeance et les rois qui l'ont opprimé et les dieux qui ont servi d'instrumens à son oppression, ce peuple s'acharne avec une égale fureur sur les dieux et sur les rois. Religieuse ou politique, toute autorité disparaît devant son souffle dévastateur. Puis, à la révolution qui a tout détruit, succède une époque de ruines ou de néant absolu : moment affreux, pendant lequel les hommes n'ont plus ni appui, ni frein, ni chef, ni direction d'aucune sorte. Lorsque la révolution est dirigée contre l'autorité tyrannique d'une caste sacerdotale, cette caste et la religion qu'elle dominait étant détruites, il reste au peuple encore une planche de salut : le pouvoir politique, long-temps esclave lui-même des prêtres détrônés, se relève alors, et oppose aux excès des masses l'autorité de ses lois.

Mais si la tyrannie renversée réunissait dans sa main la souveraineté religieuse et la souveraineté politique, divines et humaines, toutes les lois tombent à la fois; l'anarchie seule demeure.

CHAPITRE VIII.

Décadence et chute des religions.

Tout ce qui naît sur la terre, tout ce qui y descend, tout ce qui la touche, a pour destinée inévitable de se souiller et de se corrompre. Il y a dans la matière comme une suite continuelle d'exhalaisons délétères qui pénètrent intimement, non seulement les êtres grossiers composés de ses élémens, mais les substances et les choses qui, par leur nature, sont le plus élevées au dessus d'elle. Les plus belles institutions politiques, les lois les plus sages, les systèmes les plus vrais, comme les plus magnifiques monumens des arts, ne résistent point à cette action corruptrice; le souffle de Dieu, dont fut formée l'ame humaine, ne put y échapper, et l'Ecriture nous apprend que les anges eux-mêmes se pervertirent en vivant sur la terre avec les enfans des hommes.

Un principe de dissolution aussi actif, aussi universel, ne pouvait épargner les religions. Vainement les peuples ont placé dans le ciel le sommet de ces édifices sacrés; vainement ils en ont fait descendre du firmament les précieux matériaux et leur ont donné Dieu lui-même pour architecte; rien

n'a pu les rendre indestructibles : dogmes, morale, cérémonies, sacerdoce, tout ce qui les constituait a subi, plus tôt ou plus tard, la maligne influence de la corruption terrestre; tout s'y est flétri, décomposé, et quelle qu'ait été la durée des cultes les plus fameux, il est venu un temps où rien ne leur restait de leur antique force et de leur pureté primitive.

A cette commune et fatale destinée, une religion a pourtant eu le bonheur d'échapper; mais quel étonnant concours de circonstances surhumaines n'a-t-il pas fallu pour lui assurer ce sublime privilège? Dieu ne s'est pas contenté de venir en personne l'établir sur la terre et de la cimenter avec son sang; pour la défendre, à tout jamais, contre les agens destructeurs qui l'attaqueraient; pour rendre les portes de l'enfer impuissantes à prévaloir contre elle, il s'est vu forcé d'en confier la garde à une milice invincible qu'il environne sans cesse de sa toute-puissance et de son infaillibilité suprême; c'est-à-dire que, pour se conserver pure au milieu de la corruption universelle, cette religion a eu besoin d'un miracle perpétuel et non moins étonnant que tous les prodiges qui l'ont fondée.

C'est pour l'homme une chose accablante de ne voir, en jetant ses regards sur le passé, que la solitude et les ruines; de n'entendre autour de lui que le marteau du temps qui démolit, et le bruit sépulcral de cet esprit de mort qui souille, ronge et détruit tout. Nous aimons tant la force et la vie, pour nous, pour nos œuvres; l'image de la dissolution, de la décrépitude et du néant est si

noire, si pleine d'horreur, qu'il ne nous resterait en partage qu'un profond découragement, si, pour ranimer notre espérance, Dieu n'avait placé devant nos yeux une religion immortelle comme les destinées qu'elle nous annonce et nous garantit!

Ainsi que les institutions politiques, les religions humaines tombent en décadence de deux manières : en se détériorant, c'est-à-dire en devenant pires qu'elles n'étaient au commencement; ou en demeurant immobiles, c'est-à-dire en ne marchant pas lorsque tout marche autour d'elles. Nous appellerons les premières des religions corrompues, et celles-ci des religions stationnaires.

On ne comprend pas, au premier abord, comment une religion qui demeure immobile puisse tomber en décadence. Décheoir et rester stationnaire sont deux expressions qui semblent mutuellement s'exclure. Il n'en est rien cependant. C'est qu'une religion consiste bien moins dans ses élémens intrinsèques que dans l'influence qu'elle exerce. Fût elle composée de dogmes aussi vrais et de préceptes aussi purs qu'il est possible de le supposer; si ses dogmes n'obtiennent pas croyance, si ses préceptes ne sont point pratiqués, si enfin elle n'a aucune action sur l'esprit et le cœur des peuples, elle pourra former une magnifique théorie philosophique et morale; mais elle ne fera jamais un culte. Commander la foi, régler les actes, les sentimens et les pensées, en un mot, agir sur les hommes, telle est la condition essentielle de toute religion, et tel est aussi le seul point de vue

par lequel il faut l'envisager pour juger de l'état où elle se trouve; de sa faiblesse ou de sa force.

Ce qui donne à une religion son influence, ce sont ses rapports avec les sympathies, le caractère, les idées et les préjugés mêmes d'un peuple. Quelle que soit sa valeur intrinsèque, pourvu que ses doctrines dogmatiques et morales puissent offrir aux exigences de l'esprit et du cœur l'aliment qu'ils réclament, elle est assurée d'exercer une puissante action et de la conserver tant que ces besoins n'auront pas changé. Si un peuple persévérait toujours dans le même état, la même religion, qui d'abord aurait suffi à ses besoins, continuerait indéfiniment à lui suffire; et alors, au lieu de décheoir, parce qu'elle n'avance pas, son immobilité serait la condition indispensable de sa force et de sa durée. Mais un peuple, pas plus qu'un individu, ne peut rester constamment dans le même état. Il faut nécessairement qu'il marche, soit en avant dans la route du perfectionnement, soit en arrière dans celle de la décadence. Changeant d'état, il change d'idées, de sentimens et de besoins: or, des besoins nouveaux réclament de nouveaux alimens. Si donc ceux-ci restent les mêmes, c'est-à-dire si la religion chargée de les fournir, étant demeurée immuable au milieu des transformations du peuple, n'est en rapport qu'avec l'état que ce peuple a quitté, et ne peut satisfaire que des besoins qu'il n'a plus, il se lasse bientôt de lui demander ce qu'elle est impuissante à lui donner; chaque jour il la néglige davantage; chaque jour il se soustrait de plus en plus à son influence, jusqu'à ce que, l'abandonnant

tout-à-fait, il tourne ailleurs ses espérances et ses vœux.

Alors la religion tombe : elle tombe sans avoir altéré ni la vérité de ses dogmes, ni la pureté de ses préceptes, ni aucun des élémens qui lui avaient valu jadis une autorité si puissante; elle tombe peut-être parce qu'elle n'a pas voulu se corrompre. Si, en effet, elle eût admis dans son sein les élémens nouveaux réclamés par les nouvelles sympathies de ses sectateurs, lors même que ces élémens se fussent trouvés en opposition avec la morale et la vérité pures, et qu'ils eussent dû, par conséquent, la conduire tôt ou tard à sa ruine, elle aurait prolongé par eux sa première influence et retardé l'instant de sa chute. Mais, quelle que fût sa perfection intrinsèque, du moment qu'elle se condamnait à demeurer immobile, au milieu de la mobilité des circonstances, elle se condamnait aussi à l'isolement et à l'impuissance. Qu'importait qu'elle abandonnât le peuple ou qu'elle fût abandonnée par lui? le résultat pour elle était toujours le même. Dans l'un et l'autre cas elle perdait toute influence; et, pour une religion, perdre toute influence, c'est cesser d'être.

Mais il y eut peu, si toutefois il s'en trouva, il y eut peu de religions humaines qui gardèrent cette immobilité absolue. Parmi celles même qu'une autorité ombrageuse et tyrannique cherchait le plus à conserver immuables, la plupart subirent, par l'action des circonstances et du temps, de notables modifications. Or, tous les cultes qui se sont modifiés doivent leur décadence à la corruption

qui se glissa plus ou moins rapidement dans leurs élémens divers.

Pour s'introduire dans les religions humaines, la corruption revêt mille formes différentes et frappe à toutes les portes. Elle s'adresse aux dogmes d'abord, pour développer les erreurs qu'ils renferment, défigurer leurs vérités et les mélanger de tous les principes faux que l'ignorance, l'imagination et les rapports des peuples avec d'autres peuples lui fournissent toujours en si grande abondance. Elle passe ensuite aux préceptes, qu'elle multiplie outre mesure, et dans lesquels elle confond le bien, le mal et les choses indifférentes afin de pervertir le sens moral du peuple, et de lui faire regarder toute règle comme insupportable. Des préceptes et des dogmes, elle s'étend sur les cérémonies pour les rendre absurdes, voluptueuses, barbares, ou pour leur donner un développement si excessif, qu'elles finissent par absorber la religion toute entière.

Le sacerdoce lui-même, spécialement chargé de la repousser, est souvent le premier à se laisser surprendre par elle. Sous le voile des intérêts religieux, et par le moyen des passions dont les prêtres ne sont pas plus exempts que les autres hommes, la corruption s'insinue d'abord dans leurs mœurs privées pour en relâcher la primitive sévérité, puis dans leur vie publique pour en ternir la pureté, puis enfin dans leur autorité qu'elle leur persuade, par mille prétextes spécieux, d'étendre et d'aggraver sans fin. Témoin de leur licence et victime de leur tyrannie, le peuple ne tarde pas à en tirer les trois

conséquences suivantes : premièrement, qu'on peut sans crime se permettre de violer des règles que les hommes, chargés de les enseigner et de les défendre, ne se font aucun scrupule d'enfreindre; et alors, c'en est fait de toute morale. En second lieu, que la religion ne vaut pas mieux que ses représentans; et alors, le mépris qui les poursuit rejaillit sur elle. Enfin, qu'un instrument d'oppression doit être brisé quand on secoue le joug de ceux qui s'en servent; et alors, la haine excitée dans le peuple par la tyrannie sacerdotale, se convertissant contre la religion même, lorsque l'instant de la réaction vengeresse est arrivé, cette haine frappe aussi bien sur la religion que sur ses ministres. Les dieux, les temples, les autels, confondus avec leurs prêtres, tombent sous les mêmes coups.

Mais, pour ne pas nous jeter dans de trop longs développemens, nous ramènerons à deux principales les diverses causes de la corruption religieuse. Les cultes se corrompent, soit par le développement particulier ou la prépondérance qu'ils laissent prendre à leurs principes faux et funestes, soit par l'exagération des élémens vrais et bons qu'ils renferment.

Un des plus illustres représentans de la philosophie moderne a établi cette proposition : Tous les systèmes renferment du faux et du vrai. C'est par leur côté vrai qu'ils s'implantent et se conservent dans l'esprit des hommes; c'est par leurs erreurs qu'ils s'ébranlent peu à peu et finissent par tomber. On peut en dire autant des religions hu-

maines. Toutes, bonnes ou mauvaises, renferment pêle-mêle des vérités et des erreurs; toutes aussi s'établissent et se perpétuent par les vérités qu'elles offrent à l'ame; toutes se détériorent et s'anéantissent par l'action dissolvante de leurs faux principes. En tout la vérité est l'élément de force; c'est la vie : l'erreur, au contraire, est l'agent destructeur; c'est la mort.

Impossible aux religions humaines d'être autre chose qu'un mélange de vrais et de faux, de bons et de mauvais principes. En effet, puisque chaque religion a pour objet d'exprimer les rapports de l'homme avec Dieu, elle ne pourrait être absolument vraie, qu'à la condition d'exprimer tous ces rapports avec la plus parfaite exactitude; comme elle ne saurait être complétement fausse qu'en les rendant tous d'une manière directement opposée à ce qu'ils sont. Or, aucune religion humaine ne peut atteindre, soit à ce degré de vérité parfaite, soit à cette absolue fausseté. Il est entre l'homme et Dieu des rapports si clairs, si universellement sensibles, que la religion, même la plus fausse, ne saurait ni les omettre ni les défigurer. Toutes doivent donc renfermer un certain nombre de vérités. Mais comment pourraient-elles échapper à l'erreur sur tous les points, c'est-à-dire exprimer fidèlement tous les rapports de l'homme à Dieu? Le seul moyen serait de les connaître, et, pour les connaître, il faudrait, avant tout, nécessairement connaître les deux termes sur lesquels ils sont fondés : Dieu d'abord, et l'homme ensuite. Or, parmi les nombreux fondateurs des religions humaines, s'en est-

il trouvé un seul, quel que fût son génie, qui ait pu se flatter de comprendre avec exactitude tout ce qu'est Dieu, tout ce qu'est l'homme, tout ce que sont ces deux êtres dans les innombrables points de vue par lesquels ils s'unissent? Pour posséder cette science immense, il faut être plus qu'un homme, il faut être Dieu qui seul se connaît, parce que sa science est infinie comme sa nature, et qui seul connaît l'homme, parce qu'il l'a fait.

Quand l'erreur est uniquement spéculative, ou qu'elle ne doit passer en pratique que dans des circonstances rares et très éloignées, ce qu'elle renferme de funeste est long-temps insensible. Un système scientifique, par exemple, dont les élémens sont presque tous de pures conceptions intellectuelles, peut contenir de graves et nombreuses erreurs, sans que personne en souffre, sans même que personne en soupçonne l'existence; parce que leurs conséquences ne se realisant pas dans les actions humaines, l'esprit manque du moyen le plus sûr pour les apprécier. Il en est tout autrement dans une religion. Quel que soit le point par lequel les erreurs commencent à y pénétrer, elles ne tardent pas à se résoudre en pratiques. Toutes les parties d'une religion se tiennent; les préceptes reposent sur les dogmes, ils en découlent et doivent participer à leurs caractères. Si donc les dogmes sont faux, les préceptes ne peuvent manquer de l'être aussi; et, comme des préceptes et des dogmes d'une religion résultent les actions et les sentimens de ceux qui la pratiquent, bientôt les erreurs dogmatiques et morales se manifestent dans les sentimens et les actions. Par conséquent, si l'esprit

trop faible ou trop crédule, laissait passer inaperçues les erreurs religieuses, le cœur, dont l'instinct est plus sûr, les aurait bientôt senties au froissement de ses affections naturelles; et si elles pouvaient échapper à l'instinct du cœur, la pratique dans laquelle elles se matérialisent, en quelque sorte, ne serait pas long-temps sans faire toucher du doigt leurs funestes conséquences.

Il en est cependant qui se laissent difficilement remarquer, et qui, quoiqu'en définitive pernicieuses aux peuples, ne sont pas sans utilité pour établir et propager la religion dont elles font partie; ce sont toutes les erreurs conformes au caractère, au genre de vie et à l'état intellectuel de ceux qui les admettent. Une religion ne saurait s'implanter chez un peuple, qu'à la condition d'exciter dans ses idées, ses sentimens et ses mœurs, de puissantes sympathies; or, il peut arriver que les mœurs, les sentimens et les idées auxquels ce peuple tient davantage, et que par conséquent la religion doit le plus flatter, ne se trouvent pas en tous points conformes aux strictes exigences de la justice et de la vérité. Des préceptes absolument purs, des dogmes parfaitement vrais, froisseraient donc le peuple dans ce qu'il a de plus cher, et lui rendraient, dès l'abord, la religion odieuse; tandis que certaines concessions morales et quelques erreurs dogmatiques, habilement appropriées à son état d'imperfection, sont comme un appât qui lui fait recevoir avec empressement tout ce que cette religion renferme d'utile et de vrai.

Tôt ou tard, cependant, ces funestes élémens

portent leurs fruits. Comme le résultat inévitable de tout ce qui blesse la vérité et la morale est de corrompre et de détruire, le temps arrive où les erreurs qui ont contribué à l'établissement d'une religion amènent sa ruine aussi bien que celle du peuple dont les imperfections les avaient exigées. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, nul doute que le dogme si absurde du fatalisme, celui d'un paradis de voluptés trop charnelles pour être vraies, et la permission de la polygamie réprouvée par la morale, nul doute, disons-nous, que ces doctrines n'aient puissamment concouru aux progrès de l'Islamisme chez les Orientaux; mais nul doute aussi que ce ne soit à leur pernicieuse influence que les sectateurs de Mahomet doivent l'état de dégradation où ils se trouvent, et la dissolution qui les travaille aujourd'hui partout.

Une religion ne contient pas seulement des élémens faux et n'est point par conséquent soumise exclusivement à leur action funeste; elle a aussi des élémens vrais dont elle subit la bienfaisante influence. A côté de ces principes de mort qui tendent à la miner et à la détruire, elle a ses principes de vie qui la fortifient et la conservent. Pour qu'elle tombe en décadence, il ne lui suffit donc pas de renfermer des erreurs; quelque multipliées et graves que soient celles-ci, tant qu'elle peut leur opposer une masse de vérités plus puissantes, la religion non seulement ne dépérit pas, mais se montre pleine de vigueur et d'avenir. La condition indispensable pour la faire décheoir, c'est que l'erreur obtienne en elle la prépondé-

rance et paralyse ainsi l'action conservatrice de la vérité.

Une foule de causes peuvent faire prédominer dans une religion, tantôt ses élémens vrais, tantôt ses élémens faux; cependant les principales consistent dans les circonstances où sont placés les peuples. Règle générale : une religion développe, d'une manière spéciale, ceux de ses élémens qui se trouvent le plus en rapport avec les sympathies de ses sectateurs; et les sympathies de ces derniers leur sont presque toutes données par le climat qu'ils habitent, leur caractère, leurs habitudes et leur degré de civilisation. Si donc les élémens vrais d'une religion se trouvent particulièrement en harmonie avec ces diverses circonstances, ils ne tarderont pas à l'emporter sur les principes d'erreur, qui prédomineront, au contraire, s'ils ont pour eux les sympathies des peuples. Au lieu de raisonnemens prenons des exemples : il n'y a qu'un Dieu; il faut l'adorer en esprit et en vérité; tous les hommes sont frères et doivent s'entr'aimer comme des frères; voilà des dogmes absolument vrais, des préceptes parfaitement purs. Placez-les dans une nation éclairée, au caractère doux, aux habitudes pacifiques; dans une nation enfin dont les sympathies les réclament, vous les verrez obtenant de jour en jour une adhésion plus complète développer sans cesse leurs précieuses conséquences, passer de plus en plus dans les sentimens et les actions, et produire même, dans certains caractères, les divines extases d'une piété parfaite, et les sublimes dévouemens de la charité. Etablissez-les au con-

traire dans un peuple barbare et grossier, c'est-à-dire dans un peuple dont l'état intellectuel, le caractère et les mœurs soient en opposition directe avec eux ; à moins qu'une force immense ne les protége, ils tomberont ou se corrompront bientôt, et s'ils ont le bonheur de se conserver purs, ce sera pour demeurer immobiles et impuissans. Rien n'est plus faux que le dogme de la pluralité des dieux et celui de l'existence d'un principe méchant: placez-les, le premier chez une nation ignorante et grossière, l'autre au milieu d'hommes opprimés et malheureux; bientôt les dieux se multiplieront jusqu'à égaler le nombre des êtres de la nature, et le principe du mal ne tardera pas à passer pour le maître absolu du monde. Rien n'est atroce comme les sacrifices humains : introduisez-les parmi les sauvages ou chez des peuples naturellement cruels ; à des victimes isolées vous verrez bientôt succéder de grandes hécatombes d'ennemis vaincus ; puis, après les ennemis viendront les concitoyens, et après ceux-ci les holocaustes de tout ce qu'il y a de plus cher dans les familles et l'état. Permettez une certaine liberté de mœurs aux nations amollies par le luxe, et vous aurez dans peu une licence effrénée. Etablissez chez les Orientaux la croyance à l'efficacité des pratiques purement corporelles, et vous ne tarderez pas à les voir, favorisées par le climat, absorber la religion tout entière. Quelle que soit donc la valeur intrinsèque des doctrines dogmatiques et morales d'un culte, la prépondérance appartient à celles que favorisent les sympathies des

peuples. Si ce sont les doctrines vraies, elles développent et fortifient la religion avec elles; si ce sont les fausses, la religion ne cesse de se corrompre à mesure qu'elles augmentent jusqu'à ce qu'elle soit tombée sous leur action dissolvante.

Mais l'erreur finit toujours par l'emporter. Poussée d'un côté par l'ignorance qui caractérise partout les masses, de l'autre par les passions et les appétits qui exercent sur l'homme une si puissante influence et qui se font toujours les auxiliaires de ce qui les flatte, il est impossible à l'erreur de ne pas prédominer plus tôt ou plus tard sur la vérité. Celle-ci d'ailleurs a contre elle, non seulement tout ce qui peut favoriser l'erreur, mais ce qui d'abord la favorise le plus elle-même; car les diverses causes qui concourent à l'établir et à la développer finissent, tout en paraissant travailler pour elle, par se ranger du parti de sa rivale.

En effet, la vérité a ses limites en deçà desquelles elle n'est pas complète, mais au delà desquelles elle se dépouille de sa nature et de ses caractères pour se transformer en ce qui lui est directement opposé, pour devenir erreur. Quelque vrai que soit un principe et quelque juste que soit un précepte, si l'exagération s'en empare pour outrer leurs conséquences et leur application; le premier deviendra bientôt aussi faux que s'il eût commencé par l'être, et le dernier aussi immoral, souvent même aussi atroce que s'il eût eu d'abord pour objet de prescrire la débauche et la cruauté. En tout, le bien et le vrai dès qu'ils sont portés à l'excès deviennent le mal et le faux. L'exagération,

comme si elle les touchait avec une baguette magique, les fait subitement changer de nature.

Or l'exagération paraît être une des conditions de nos facultés. Essentiellement actifs, l'esprit et le cœur de l'homme, non seulement ne peuvent demeurer en repos, mais ils semblent ne pouvoir jamais s'arrêter, quelle que soit la voie dans laquelle ils se lancent. Comme les vérités dogmatiques et morales d'une religion consistent dans des principes plus ou moins féconds, une fois que l'activité humaine s'en est emparée, elle les travaille et les développe sans fin ni relâche qu'après les avoir conduites jusqu'à leurs dernières conséquences. Puis, égarée par l'ignorance et trompée par de fausses analogies, quand elle a épuisé un principe en lui faisant produire tout ce qu'il renfermait, elle continue de le tourmenter encore; non pour en tirer de nouvelles conséquences, puisqu'il n'en a plus, mais pour lui faire recevoir comme siennes toutes celles que des ressemblances imaginaires peuvent rattacher à lui. Ces ressemblances imaginaires ne manquent pas: comme tout tient à tout, dans l'ordre intellectuel et moral, aussi bien que dans le monde physique; comme les divers principes sont liés ensemble par des rapports étroits, rien n'est plus facile que de prendre ces rapports pour des ressemblances ou des identités parfaites, de confondre par là dans une seule vérité des vérités d'ordres différens, et d'attribuer à l'une les conséquences qui n'appartiennent qu'aux autres. Arrivée à ce point, l'activité humaine ne s'arrête pas encore. Après avoir développé les principes religieux

dans tout ce qu'ils peuvent légitimement produire et les avoir augmentés de tout ce qui, de près ou de loin, semble se rattacher à eux; après avoir confondu la religion et la morale avec la politique, l'art, la science, c'est-à-dire après avoir fait un vaste pêle-mêle de vérités qui doivent demeurer distinctes, l'activité humaine s'élance, sur les ailes de l'imagination, au delà de tout principe, de toute vérité, pour chercher encore de nouveaux développemens aux vérités et aux principes qu'elle vient d'épuiser. Mais, de même qu'au delà de tout être il n'y a plus que le néant, de même au delà de toute vérité, l'homme ne rencontre plus que l'erreur. S'il la reconnaissait elle le ferait assurément reculer; mais les mêmes analogies qui l'ont porté à mêler des vérités distinctes l'empêchent aussi de distinguer le faux du vrai. La ligne qui marque où commence l'un et où finit l'autre est si imperceptible, qu'il lui est à peu près impossible de ne pas les confondre. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Entre les vérités extrêmes et les premières erreurs, la distance est plus étroite encore. L'homme passe donc, sans s'en apercevoir, de ce qui est à ce qui paraît être, des conséquences les plus reculées d'un principe à ce qui semble en découler encore, du point où le vrai finit à celui par où le faux commence, et comme entre les erreurs il n'y a pas des rapports moins étroits qu'entre les vérités, une fois qu'il a franchi les limites de celles-ci, il s'enfonce jusqu'aux derniers degrés de l'extravagance.

Telle est la marche de l'esprit humain lorsqu'il n'a pas, pour diriger et retenir son infatigable

activité, une lumière sûre et de solides barrières; telle est celle qu'il a suivie dans toutes les religions humaines et qu'il n'a même pas su toujours éviter sous l'empire d'une religion divine. C'est par cette pente si insensible, mais si glissante qu'il est arrivé de l'unité de Dieu au panthéisme; de la providence au fatalisme, à la prédestination, à la négation de toute morale; des premières offrandes si pures aux horribles sacrifices humains; du mérite de la pénitence aux plus excessives rigueurs contre lui-même; de l'obligation d'honorer Dieu aux mutilations, aux prostitutions, aux dégoûtantes orgies célébrées dans les temples; c'est, en un mot, par cette tendance si naturelle à l'exagération que, parti des principes les plus vrais, des préceptes les plus sages, il est insensiblement parvenu jusqu'aux absurdités et aux atrocités les plus révoltantes.

L'erreur n'a pas à craindre un pareil écueil. Tant exagérée soit-elle, elle est toujours l'erreur, elle l'est même toujours davantage. Profitant ainsi de ses propres excès et de ceux de la vérité; employant à se développer toutes les influences, toutes les misères, tous les vices de la nature humaine; ne rencontrant que de rares obstacles et tirant avantage de presque toutes les circonstances, comment, aussitôt qu'elle a mis le pied dans une religion, pourrait-elle ne pas l'emporter sur la vérité?

Une fois que l'erreur est la plus forte, elle ne tarde pas à laisser tomber sur la religion et sur les peuples qui la pratiquent ses fruits inévitables; c'est-à-dire la corruption, la dissolution et la mort.

A force d'absurdité dans les doctrines, d'immoralité et de cruauté dans les pratiques, elle fausse ou révolte l'intelligence, froisse et dénature les sentimens les plus intimes du cœur, jette la confusion dans les droits et les devoirs, intervertit tous les rapports des individus divers, et précipite les peuples dans un tel état de dégradation et de malheur, qu'il ne leur reste plus, ou qu'à disparaître tout-à-fait, entraînant avec eux cette fausse religion qui les a perdus, ou qu'à se transformer en des peuples nouveaux par le moyen d'une religion nouvelle.

Mais, comme si toutes ces causes intrinsèques de dissolution et de mort ne suffisaient pas à renverser la religion qu'elles travaillent, d'autres agens destructeurs viennent du dehors lui porter les derniers coups et précipiter sa chute. Quoique rongé par un ver intérieur, quoique privé de sève et de verdure, l'arbre pourrait encore demeurer quelque temps debout : la science alors et le pouvoir politique le frappent de leur cognée, le vent des passions souffle sur lui, et le fondateur d'une religion nouvelle, qui a besoin de déblayer la place, se hâte d'arracher jusqu'à ses dernières racines.

La science, et par science nous entendons principalement la philosophie, la science et la religion, abordant les mêmes questions, se rencontrent souvent face à face; mais, comme pour atteindre au même but, elles ne suivent pas la même marche et n'emploient pas des moyens semblables, il peut arriver, il arrive même assez fréquemment, qu'elles ne se trouvent pas d'accord sur les solutions qu'elles

donnent. C'est par la révélation et la foi que la religion procède; la science, au contraire, a pour instrumens nécessaires l'examen et le raisonnement. Or, souvent ce que découvrent le raisonnement et l'examen ne ressemble pas à ce qu'enseigne la révélation religieuse, quelquefois même c'est tout l'opposé. Si la science se bornait à ses découvertes, la religion s'en inquiéterait fort peu; mais elle veut les répandre, les communiquer; elle tient aussi à faire des prosélytes, et comme elle ne peut en faire qu'en enlevant ceux de la religion, une lutte s'engage nécessairement entre elles. Long-temps la science est faible, long-temps toutes ses forces consistent dans les quelques rares intelligences qui la cultivent; tandis que la religion a pour elle la masse, la puissance et la richesse. Aussi la science subit-elle long-temps les malheureuses conditions de la faiblesse vis-à-vis de la force; c'est-à-dire les anathèmes, les persécutions et le martyre. Mais on a beau l'accabler de rigueur et mettre à mort ses premiers apôtres, chaque persécution lui attire de nouveaux prosélytes; elle va grandissant et se fortifiant sans cesse, jusqu'à ce qu'elle ait pour elle les sympathies du peuple, ou du moins de ceux qui le dirigent. Une fois qu'elle a obtenu la suprématie, c'est à son tour de persécuter et de proscrire. Impitoyable dans sa vengeance, elle paie avec usure à la religion tout le mal qu'elle en a reçu: le sarcasme, la logique, la violence, toutes les armes lui sont bonnes pour accabler son ancien ennemi.

Le pouvoir politique est souvent aussi une cause

de ruine pour la religion. Toutes les fois qu'il est parvenu à s'en rendre maître et à la faire servir d'instrument d'oppression, les peuples sont tellement habitués à la confondre avec lui dans le même sentiment de haine que, lorsqu'ils le renversent, ils ne manquent jamais de la précipiter en même temps. Mais quand la religion se conserve indépendante et devient, entre les mains des prêtres, un moyen de dominer le pouvoir politique, celui-ci se ligue avec tous ses ennemis pour hâter sa ruine. Ce n'est pas précisément la religion que le pouvoir politique veut alors détruire: il sait, ou plutôt un instinct secret lui fait confusément sentir qu'il ne peut se passer d'elle. Ce qu'il veut renverser ce sont les prêtres dont l'autorité gêne, limite et souvent absorbe la sienne. Mais comme les prêtres et la religion sont étroitement unis, impossible de toucher aux premiers sans frapper celle-ci; les coups dirigés contre eux rebondissent sur elle, leurs vainqueurs deviennent en même temps ses destructeurs.

Cependant le plus terrible ennemi des religions humaines consiste dans les choses qu'elles ont pour but principal de combattre, dans les passions. Chaque religion est un frein moral; car tout en elle, même les dogmes, se résout en règles pratiques destinées à réprimer les sentimens et les appétits pervers: seulement ce frein, dirigé contre les passions de la masse, se trouve placé dans la main de quelques hommes chargés de le conserver et qui peuvent le faire servir à leur profit. Or, la religion a également à souffrir, et des passions qui

l'exploitent, et de celles qui luttent contre elle; les unes et les autres concourent également à briser son frein, les premières en le serrant trop, celles-ci en cherchant à le secouer.

Dans toutes les parties qui constituent l'homme, il y a une telle harmonie, qu'il est impossible de toucher à l'une sans toucher à toutes, de régler un de ses points de vue sans vouloir aussi régler les autres. Au commencement, les religions statuent sur certaines choses pour les prescrire ou les défendre; mais elles ne statuent pas sur tout; beaucoup de sentimens, de pensées et d'actions restent libres. Ceux qui sont chargés de garder ces religions, les prêtres, ne sont pas long-temps à s'apercevoir de la liaison étroite qui se trouve entre les choses ordonnées ou prohibées et celles qui ont été laissées au libre arbitre de chacun. Par cela donc que la religion a réglé les premières, ils croient nécessaire de lui faire aussi régler les autres. Si le législateur religieux n'a statué que sur les actes, comme entre les actes et les désirs, entre les désirs et les sentimens, les pensées, les affections les plus intimes de l'ame, il y a une relation nécessaire, ils statuent sur tous ces phénomènes intérieurs. Si le législateur ne s'est occupé que des actions morales essentiellement bonnes ou mauvaises, comme entre l'ame et le corps se trouvent les plus étroits rapports, comme la limite qui sépare ce qui est permis de ce qui ne l'est pas est presque imperceptible, l'autorité religieuse s'empresse de soumettre à ses lois les actions physiques et purement indifférentes. Passant ainsi des prescriptions établies à des pres-

criptions nouvelles, les multipliant et les aggravant sans cesse, elle finit par enfermer l'homme tout entier dans un cercle si étroit, qu'il ne lui reste plus aucune liberté de mouvement et d'action. Il en résulte pour quelque temps une soumission absolue, un silence complet. Mais cet état de compression universelle est trop violent pour durer. Si la religion fut entre les mains des prêtres une force de plus en plus puissante pour réprimer les passions humaines, ces passions sont aussi une force dont l'énergie s'est accrue à mesure qu'elle était concentrée davantage. L'instant de la réaction arrive; l'endroit faible du frein trop serré se rompt, et offre aux passions une ouverture par laquelle elles s'échappent et qu'elles élargissent chaque jour, jusqu'à ce qu'elles aient fait disparaître, non seulement les entraves qu'on n'eût jamais dû leur mettre, mais celles qu'elles n'auraient jamais dû briser. Car la logique des passions qui secouent le frein religieux est au fond la même que celle des passions qui l'imposent; seulement les unes agissent en sens inverse des autres. C'est par des préceptes essentiellement utiles et justes que les passions oppressives commencent, pour arriver, par l'enchaînement des idées, aux prescriptions injustes et ridicules. C'est au contraire par les prescriptions ridicules et injustes que les passions comprimées commencent leur œuvre de destruction, pour arriver enfin, d'analogies en analogies, à renverser les préceptes vraiment essentiels. Du moment qu'un peuple s'est aperçu qu'on lui interdit comme mal ce qui ne l'est pas, qu'on lui ordonne comme

bien ce qui est indifférent; du moment qu'il croit à l'inutilité et à l'injustice d'une seule des règles qu'on lui trace, et qu'à cette croyance vient se joindre le sentiment de la pesanteur de ses fers, il foule aux pieds la règle importune, puis une autre règle liée à la première, puis une troisième liée à la seconde, et continuant toujours ainsi à briser chaque anneau de sa chaîne, parce que cet anneau tient au précédent qu'il a cru devoir rompre, il arrive insensiblement à n'en pas laisser un entier.

Quand une religion voit ainsi toutes ses règles de conduite violées ou méprisées par ses sectateurs, quand elle a perdu sur eux toute influence morale, elle est bien près d'une ruine complète. Le peu de force qui lui reste dans ses dogmes, l'apparence de vie qu'elle conserve dans ses cérémonies publiques, c'est-à-dire dans son écorce, n'attendent pour disparaître tout-à-fait que l'arrivée d'une religion nouvelle. Celle-ci ne tarde pas à se montrer. Appuyée sur les besoins de l'époque, réclamée par les sympathies des peuples, pleine de jeunesse et d'avenir, elle grandit et s'avance, malgré tous les obstacles; et du moment qu'elle se trouve face à face avec le culte ancien, il lui suffit d'un souffle pour le renverser.

Les diverses phases de la décadence d'une religion, à partir du premier instant où elle commence à décliner jusqu'à celui de sa ruine totale, sont faciles à remarquer. Les pensées, les sentimens et les actes de ses sectateurs en présentent d'infaillibles symptômes. A la foi, à l'enthousiasme, à la

soumission qu'ils avaient montrés pour ses doctrines et ses préceptes, succèdent l'indifférence, la défiance, la haine, la révolte et le mépris. Tous ces symptômes ne se montrent pas en même temps. L'enthousiasme, se refroidissant de jour en jour davantage, amène d'abord l'indifférence que l'ame traverse rapidement pour passer à la défiance, et contre la religion même, et contre ceux qui la représentent. A la défiance succède le doute qui s'attaque d'abord à l'autorité religieuse pour lui contester ses droits, puis aux préceptes pour ébranler leur légitimité, puis aux dogmes pour discuter leur vérité. Du doute qui conteste la vérité, la légitimité, les droits, l'esprit a bientôt passé à la conviction de l'injuste et du faux; et une fois cette conviction établie dans l'esprit, le cœur ne manque jamais de l'accompagner du sentiment analogue; c'est-à-dire de la haine d'autant plus générale et plus vive, que la conviction est elle-même plus étendue et plus fortement enracinée.

De leur côté, les actes suivent les sentimens et les pensées dans leurs diverses phases. A l'empressement avec lequel on se soumettait aux préceptes, on se portait aux cérémonies religieuses, succède d'abord le refroidissement remplacé bientôt par quelques omissions dans des pratiques légères, après lesquelles il s'en commet de plus importantes: puis viennent les violations positives; puis enfin les attaques directes. Après s'être peu à peu dispensé de faire ce qu'elle ordonnait, les sectateurs d'une religion font ce qu'elle défend, et quand ils ont plus ou moins long-temps violé les

règles qu'elle leur impose, pour la mettre dans l'impuissance de leur en imposer jamais, ils se tournent contre elle-même et la frappent jusqu'à ce qu'ils l'aient anéantie. Les hommes qui la représentent, les choses dans lesquelles elle se manifeste ne sont pas plus épargnés que les dogmes et les préceptes qui la constituent. Bientôt elle voit ses prêtres chassés, dépouillés et même égorgés; les emblêmes de son culte lacérés, ses temples détruits, ses autels brisés : tout ce qui tient à elle de près ou de loin tombe sous les coups d'une haine aussi aveugle qu'elle est implacable.

Cependant, tant qu'une religion est l'objet de la haine et des actes violens qui en sont la suite, elle n'est pas encore entièrement renversée. Puisque tant de forces s'acharnent contre elle, c'est qu'elle leur oppose de la résistance, et pour qu'elle le puisse, il faut qu'il lui reste de la vigueur et de la vie. La digue tient toujours ferme tant que, devant elle, le torrent gronde et bouillonne. Chaque coup qu'elle reçoit hâte sa chute sans doute; mais elle n'est réellement tombée qu'après que la haine, cessant de frapper sur elle, se retire pour faire place au mépris; et, comme avec le mépris, l'ame s'occupe encore de l'objet méprisé, si la religion est morte alors, si ce n'est plus qu'un cadavre, dans ce cadavre il reste encore un peu de chaleur. Pour qu'il soit froid, il faut qu'au mépris succède l'indifférence qui n'aime ni ne hait, n'estime ni ne méprise, qui enfin ne daigne pas s'occuper. Le premier symptôme de la décadence d'une religion, l'indifférence, en est

donc aussi le dernier. Après avoir indiqué le commencement de son déclin, il se représente à sa mort pour annoncer qu'elle n'est plus.

Les actes, les sentimens et les pensées des sectateurs d'un culte ne sont pas les seuls symptômes de sa décadence; la conduite de ses ministres, les efforts qu'ils font pour le retenir sur le penchant de sa ruine en offrent de non moins significatifs. Persuadés que leur autorité, leur fortune, leurs priviléges, leur existence même sont étroitement liés à la religion qu'ils représentent, aussitôt qu'elle commence à décliner, il n'est rien que les prêtres ne tentent afin de la préserver et de se préserver avec elle de la destruction qui les menace. Pour y réussir deux moyens se présentent naturellement à leur esprit : introduire dans leurs vieilles doctrines des interprétations qui les mettent le plus possible en harmonie avec les besoins de l'époque; ensuite, ramener sur eux l'attention du peuple en frappant son imagination. Ils se hâtent de les employer. Ainsi quand le progrès des lumières repousse la multiplicité, les imperfections et les vices des dieux, les prêtres n'hésitent pas à prêcher l'unité et la perfection absolue de la nature divine. Les nombreux objets de leur culte ne signifient plus alors que les divers attributs de la puissance suprême. Les souffrances, les combats, les immoralités de leurs dieux se transforment en allégories ingénieuses, destinées à représenter les différentes opérations de la force créatrice et régulatrice des êtres. Par là, Jupiter avec sa nombreuse cour et cette effrayante multitude de divinités subalternes

répandues à travers le monde, n'est plus que le dieu infiniment parfait, manifestant sa présence dans toutes les parties de l'univers. Osiris et Mithras, Hercule et Bacchus avec leurs voyages, leurs travaux, leurs souffrances et leurs triomphes deviennent le soleil, tantôt fournissant sa course radieuse du printemps et de l'été, tantôt fuyant devant l'automne, ou pâlissant en présence des frimas de l'hiver; et le soleil n'est lui-même que le symbole et l'instrument du Dieu créateur et conservateur.

Ces interprétations changent presque entièrement l'ancien culte; mais les prêtres se gardent bien de le dire; autrement ils se perdraient. Forcés, d'une part, à modifier leurs premières doctrines pour ne pas les voir tomber, de l'autre, à les conserver ou à paraître les conserver intactes, afin de ne point détruire leur autorité basée sur elles, ils croient pouvoir tout concilier en déclarant que leurs explications nouvelles sont aussi anciennes que la religion même, qu'ils les ont fidèlement gardées d'âge en âge, à l'ombre du sanctuaire, et qu'ils n'attendaient pour les révéler que des circonstances opportunes.

Malheureusement, une fois que l'esprit et le cœur se sont détachés d'une religion, elle a beau courir après eux et se parer, pour les ramener à elle, des couleurs qui leur plaisent davantage; toutes ses tentatives sont vaines; il semble même que plus elle met d'empressement à les poursuivre, plus ils en mettent à la fuir. Voyant donc que leurs interprétations allégoriques et rationnelles

de la religion sont sans puissance sur ses anciens sectateurs, les prêtres tentent du dernier moyen qui leur reste, celui de frapper l'imagination des masses. Pour arriver à ce but rien ne leur coûte : la nouveauté, le mystère, l'horreur, l'extravagance, tout est mis en œuvre. Les solennités religieuses deviennent plus fréquentes, plus bruyantes, plus immorales ; les anciennes orgies sont ressuscitées, de nouvelles sont inventées, les initiations aux mystères sont plus nombreuses et plus terribles, les symboles plus étranges et plus hideux, les victimes plus abondantes, les sacrifices plus atroces, et les dieux plus avides ; les prodiges se multiplient, les oracles parlent plus souvent et plus haut, ceux qui les rendent s'agitent dans de plus horribles contorsions, les prêtres semblent devenus frénétiques, et la religion tout entière est transformée en une longue et épouvantable bacchanale. Mais c'est en vain qu'ils galvanisent le cadavre, rien ne saurait y ramener la vie.

CHAPITRE IX.

Réformes, schismes.

Comme toutes les œuvres des mortels, les religions humaines sont destinées à périr. Cependant leur premier état de décadence ne les conduit pas toujours à une ruine complète : après avoir commencé à décheoir de leur pureté et de leur splendeur primitives, souvent elles rencontrent une main ferme qui les empêche de tomber plus bas et qui même leur rend, pour quelque temps, la part de jeunesse, de force et de vie qu'elles viennent de perdre. Il en est d'elles comme des hommes : quoique tôt ou tard elles arrivent au tombeau, toutes leurs maladies ne sont pas mortelles.

Ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre précédent, les cultes tombent en décadence lorsqu'ils perdent leur influence sur les peuples; et ils la perdent, ceux-ci parce qu'ils se corrompent, ceux-là parce qu'ils restent immobiles quand tout marche autour d'eux. Or il arrive quelquefois aux premiers de voir cesser, momentanément du moins, leur corruption, et aux derniers de sortir de leur immobilité. Des réformes restituent aux uns leur antique pureté; des développemens, souvent même

des transformations font marcher les autres et les remettent en harmonie avec les besoins de l'époque.

Pour que les réformes ou les développemens soient possibles dans un culte, il faut qu'il conserve un reste de vigueur et d'influence. Contre la mort il n'est point de remède; de même rien ne saurait relever une religion tout-à-fait tombée. Elle n'est plus alors qu'un cadavre que les peuples se hâtent de faire disparaître.

Mais autant il est impossible de réformer ou de développer une religion morte, autant il l'est de mettre une autre à sa place lorsqu'elle a encore conservé de la vie. Ceux de ses dogmes et de ses préceptes qui continuent d'obtenir la soumission et la foi satisfont aux besoins de ses sectateurs, et sont réclamés par leurs sympathies les plus vives. Tenter de les remplacer par les préceptes et les dogmes d'une religion nouvelle, ce serait heurter de front les exigences de l'esprit et du cœur des peuples, c'est-à-dire s'exposer à se briser contre des obstacles insurmontables. Si donc la décadence de plusieurs des élémens d'une religion y exige des changemens importans, l'état de force où se maintiennent les autres défend qu'on la renverse tout entière. Un réformateur lui est nécessaire; mais le prédicateur d'une religion nouvelle échouerait.

Ce qui appelle et fait triompher le fondateur d'un culte, ce sont les besoins des peuples. Des besoins analogues préparent l'arrivée et le succès de celui qui doit se borner à rendre à une

religion sa pureté première ou à développer une religion stationnaire.

En effet, l'homme n'est pas religieux seulement par une de ses facultés, il l'est par toutes. La religion ne doit donc pas se considérer comme un besoin pour telle propriété particulière de son esprit ou de son cœur; mais comme un besoin universel, comme une nécessité impérieuse pour toutes ses facultés intellectuelles et morales. Chacun des élémens d'un culte correspond dans l'homme à une faculté spéciale, ou, si l'on veut, chaque faculté humaine trouve dans la religion un élément particulier qui convient à ses besoins, et qui seul peut les satisfaire. Quand une religion est complètement tombée, tous les besoins de l'homme, toutes ses facultés, appellent un législateur religieux et lui préparent les voies. Lorsqu'elle n'est tombée qu'en partie; c'est-à-dire lorsque, soit par corruption, soit par immobilité, quelques-uns seulement de ses élémens sont devenus impuissans, les facultés de l'esprit et du cœur, auxquelles correspondaient ces élémens tombés, sont seules à réclamer. Mais, pour être moins haute que celle de toutes les facultés réunies, leur voix n'en est pas moins impérieuse; leurs besoins, pour être moins nombreux, n'en sont pas moins pressans, et l'homme appelé à les satisfaire, le réformateur, quoique chargé d'un rôle moins important que le fondateur d'une religion, n'est ni moins nécessaire, ni moins favorisé par les circonstances.

Les mêmes obstacles contre lesquels doit lutter l'homme qui veut fonder un culte, s'opposent à

la mission de celui qui doit le réformer; mais, quelque puissans et nombreux qu'ils soient, dès qu'il a les caractères d'un véritable réformateur; dès qu'il arrive en son temps, ni trop tôt, ni trop tard, ces obstacles ne sauraient l'arrêter. Les passions, le pouvoir politique, le sacerdoce lui-même, tout se réunirait contre lui pour entraver sa marche, qu'il marcherait toujours, ou plutôt qu'il n'en irait que plus loin. Appuyé sur les sympathies des masses et sur les nécessités de son époque, sa force est invincible. Comment pourrait-il échouer? Le mal qu'il signale, les peuples le sentent, ils en souffrent, ils ont hâte de le voir finir; les remèdes qu'il propose, ils les appellent, et depuis long-temps ils n'attendaient pour les employer qu'une main habile qui les leur présentât.

Celui-là est le fondateur d'une religion nouvelle qui sent plus vivement que tous ses semblables les besoins qui la réclament. Pour être réformateur il ne faut pas d'autres conditions. Qu'un homme ait plus souffert que tous ses concitoyens, soit des abus, soit de l'insuffisance de plusieurs des élémens d'un culte, ou que, par exaltation naturelle, il s'en soit plus profondément ému, et qu'à ces circonstances il joigne une pénétration assez vive pour comprendre mieux que personne le principal remède qu'il faut appliquer au mal, la réforme devient sa tâche; il est marqué pour la faire du sceau de la nécessité même. L'ambition, la vengeance, une cause d'égoïsme plus vile encore, peuvent être ses premiers mobiles; mais, soit égoïsme, soit dévouement, dès qu'il s'est insurgé publiquement

contre les vices d'une religion, dès qu'il s'est posé devant le mal pour le combattre, tous les griefs, toutes les souffrances se résument en lui et le prennent pour leur représentant. Il se dépouille de son caractère individuel pour devenir tout une nation, et de son caractère d'homme pour se transformer en principe. Son drapeau n'est plus celui d'un mécontent obscur; c'est celui d'un peuple, d'une génération, souvent même d'une grande époque de l'humanité.

Comme pour le législateur religieux, la cause première et vraiment essentielle des succès du réformateur se trouve donc dans les circonstances favorables au milieu desquelles il paraît. Cependant il lui arrive fréquemment aussi d'ajouter à cette première et principale cause de succès des moyens non moins efficaces sur l'esprit des peuples; nous voulons parler des prophéties et des miracles destinés à prouver que les réformes aussi bien que les cultes eux-mêmes viennent de Dieu. Une religion est aux yeux des peuples chose si sacrée qu'ils ne conçoivent guère que l'homme puisse y toucher sans sacrilége. Persuadés qu'elle est fille du Ciel, presque tous ont cru qu'il fallait un ordre du Ciel pour l'y rappeler quand l'heure de sa chute avait sonné, ou pour la modifier si des modifications lui étaient nécessaires.

C'est pour cela que, dans les religions anciennes, principalement dans celles de l'Orient où les réformes étaient si fréquentes, ceux qui les produisaient passaient, non-seulement pour envoyés des dieux, mais pour les dieux en personne. En

Égypte, les réformes religieuses comme les réformes politiques étaient toutes l'œuvre d'Osiris, d'Horus ou d'Hermès, principales divinités du pays. Chez les Indiens, chacune des nombreuses incarnations de Vichnou eut pour objet l'une des réformes que leur antique religion a subies. Les Grecs eux-mêmes, quoique bien moins explicites sur ce point, croyaient cependant que les améliorations successivement introduites dans les grossières croyances de leurs ancêtres, tiraient leur origine, soit des dieux eux-mêmes descendus sur la terre pour instruire les hommes, soit des oracles des dieux consultés par les divers législateurs religieux. Partout les peuples ont été convaincus que, pour toucher à l'œuvre de Dieu, il fallait des mains divines. Il n'y eut qu'une exception; et, chose étrange, ce fut la réforme opérée dans la seule religion descendue du Ciel.

Quand le réformateur a pris sa place, il se met à l'œuvre. Ses premières attaques sont timides et ses premiers coups incertains. Ne comprenant pas encore l'importance de son rôle, et, par conséquent, ne sentant point la force qui l'environne, il craint, il hésite, et souvent, après avoir fait quelques pas en tremblant, il rétrograde; mais c'est pour un temps seulement. Peu à peu il s'enhardit, parce que peu à peu il se connaît mieux. Un premier succès lui en fait tenter d'autres avec plus de fermeté; il avance chaque jour davantage, et plus il avance, plus il voit diminuer les obstacles et augmenter sa force. Dès qu'il a franchi certaines limites, comme il lui est aussi impossible de rester en place que de

revenir sur ses pas, il marche plein d'assurance, de courage et de puissance, attaquant de front ses ennemis, et les combattant avec autant de violence et d'impétuosité, qu'il avait mis de timidité et d'incertitude à les aborder dans le principe.

Ses ennemis, ce sont les abus, les excès, les vices, en un mot, la corruption religieuse. Il la poursuit partout où il la rencontre; dans les personnes aussi bien que dans les choses, c'est-à-dire dans les ministres du culte comme dans les prescriptions morales et les dogmes. C'est dans les personnes que la corruption se montre d'abord plus manifeste et plus révoltante; c'est dans le sacerdoce que les abus sont le plus sensibles; c'est aussi par là que le réformateur commence ses attaques. Des abus les plus crians, il passe bientôt à d'autres qui le sont moins, puis à d'autres qui le sont moins encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit arrivé aux plus légères imperfections religieuses. Contre ces dernières, il aurait peu de chances de succès s'il commençait par elles. Le peuple en souffrant peu, tient aussi fort peu à les voir renversées, et ne doit pas prêter une grande puissance à qui veut les combattre. Mais comme il s'est rangé sous la bannière du réformateur, lorsque celui-ci frappait sur les abus vraiment intolérables, et qu'il s'est en quelque sorte identifié à sa personne, à son rôle, à sa destinée, il ne peut pas plus que lui ni rétrograder ni s'arrêter en chemin; la même puissance qui pousse irrésistiblement l'un en avant, pousse aussi l'autre; la même voix secrète qui dit au réformateur : marche, ordonne au peuple qui le soutient de marcher avec lui.

L'un et l'autre avancent donc sans cesse. Mais, en avançant toujours, ils ont bientôt traversé tous les abus, tous les élémens corrompus d'un culte, pour arriver à ceux où la corruption n'a pas pénétré. En présence de ces élémens purs; devant des institutions sages, des préceptes justes, des dogmes vrais ou du moins regardés comme tels, la réforme devrait s'arrêter : sa mission est finie; il ne lui reste plus qu'à déposer ses armes, tranquille et satisfaite d'avoir redressé les griefs contre lesquels elle les avait prises. Elle le devrait sans doute; mais c'est chose si difficile qu'elle ne le fait presque jamais. Cette force immense qui l'a poussée, jusqu'aux dernières limites de la corruption religieuse, les lui fait ordinairement franchir et continue à la pousser encore au-delà. Dans une religion, la pente du mal au bien et du bien au mal est trop glissante pour que le réformateur, une fois lancé, puisse aisément s'y retenir. Il y a d'ailleurs entre les divers élémens d'une religion, qu'ils soient purs ou corrompus, de si étroits rapports, que le réformateur soumis, comme tous les hommes, aux lois impérieuses de l'analogie, ne peut s'occuper des uns sans s'occuper immédiatement après de ceux qui les suivent, puis des suivans encore, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'il les ait tous explorés. S'il veut, par exemple, réformer une pratique, il s'aperçoit bientôt qu'elle est la conséquence d'un principe qui, tant qu'il subsistera, conservera sa conséquence : pour renverser cette dernière, il se voit donc obligé de frapper sur le principe. Si c'est un précepte moral qu'il entreprend de purifier, comme

les préceptes sont appuyés sur les dogmes, il est forcé de toucher aux dogmes pour modifier les préceptes. Si son premier but était uniquement de détruire les abus glissés dans l'autorité sacerdotale, comme cette autorité est intimement liée à celle de la religion qui lui sert de base, il est presque impossible au réformateur de ne pas faire porter sur l'autorité de la religion même les coups qu'il dirige contre celle de ses ministres. Il voulait d'abord élaguer seulement quelques branches mortes; mais parce qu'elles tiennent aux branches vives, il frappe aussi ces dernières qui, étant à leur tour liées au tronc, conduisent souvent le réformateur à frapper l'arbre de la religion jusque dans sa souche.

Une autre cause, plus puissante encore que les précédentes, contribue à pousser la réforme au-delà de ses limites naturelles et de son premier but; c'est la résistance qu'elle éprouve. Dans une religion, les abus ont aussi leur point d'appui, et des champions qui combattent pour eux. L'antiquité de leur possession leur a fait jeter des racines trop profondes pour qu'ils cèdent aux premiers efforts de la main qui veut les arracher. Les passions qu'ils flattent, les intérêts qu'ils servent, ne peuvent faire autrement que d'épouser leur querelle, et de les défendre avec cette ardeur et cette ténacité que les intérêts et les passions déploient toutes les fois qu'ils entrent en lice. Or, ces champions sont nombreux et puissans; presque toujours ce sont les passions et les intérêts du pouvoir politique et du sacerdoce. Mais plus la résis-

tance est longue, énergique, plus sont violentes les attaques du réformateur, et plus terribles les coups qu'il porte. Une première victoire obtenue le conduit à un nouveau combat; s'il y triomphe, il en livre un troisième, puis un autre encore, avançant à chaque succès, et poursuivant ses ennemis partout où ils se retranchent. D'abord, c'était moins à eux qu'aux abus qu'ils s'obstinaient à défendre que le réformateur en voulait; mais, habitué à les rencontrer toujours sur son chemin pour lui barrer le passage, il finit par confondre dans sa haine les défenseurs des abus avec les abus même, ou plutôt par ne plus voir, par ne plus haïr que ces défenseurs.

Au-delà des abus sont des dogmes vrais, des préceptes purs, des pratiques avantageuses. C'est sur ce terrain sacré que se réfugient les ennemis du réformateur; mais ils n'y sont point à l'abri de ses coups. Il ne leur donne ni paix, ni trève, qu'il ne les ait exterminés : et s'il faut, pour en venir là, saper jusque dans leur base les plus légitimes doctrines de la religion; si, au lieu d'une réforme, il est obligé de faire une révolution complète, cette terrible extrémité ne l'arrête pas; il sape, il bouleverse la religion tout entière; il va même encore plus loin. Comme souvent le pouvoir politique s'est placé en tête des ennemis du réformateur, quand ceux-ci sont à terre, il s'acharne sur le premier et ne le quitte qu'après l'avoir aussi renversé. En sorte que cet homme qui, au commencement, avait seulement pour but d'introduire dans un culte certaines modifications exigées par les be-

soins de l'époque, aboutit, de conséquences en conséquences, de réformes en réformes, à une révolution radicale dans la politique et la religion.

Les masses, qui se font avec tant de dévoûment les instrumens du réformateur, ne soupçonnent pas plus que lui d'abord le but extrême où il doit les conduire. Si, dans le principe, elles entrevoyaient seulement le point auquel la force des choses les poussera un jour, au lieu de cet enthousiasme que leur inspire la réforme, son idée seule les ferait reculer d'horreur. La religion renferme des abus dont elles souffrent; un homme s'annonce pour détruire ces abus et faire cesser leurs souffrances : il est naturel et juste qu'elles le prennent pour chef, qu'elles l'appuient de leurs sympathies et le soutiennent de leurs bras dans une querelle qu'elles sentent être la leur; mais elles sont fermement résolues à s'arrêter aussitôt qu'elles auront vu les abus renversés. Malheureusement pour elles, une fois lancées à la suite du réformateur, elles doivent subir les conditions qu'il subit lui-même. Cette puissance qui l'entraîne de combats en combats, de réformes en réformes, jusqu'à ce qu'il ait bouleversé la religion tout entière, cette même puissance précipite aussi les masses sur ses pas, et ne leur permet de repos qu'après qu'elles sont arrivées, de destructions en destructions, à ne rien laisser debout.

Toutes les réformes n'ont cependant pas d'aussi terribles résultats. Pour qu'elles aboutissent à ce point extrême, il faut qu'elles y soient poussées par une cause qui ne se trouve pas dans toutes les

religions, par la résistance de l'autorité sacerdotale et politique. Il n'y eut sans doute jamais de religion parfaitement indépendante du pouvoir des gouvernans et de celui-ci des prêtres; mais il s'en est trouvé quelques-unes, par exemple le polythéisme des Grecs et celui des Romains, sur lesquelles l'autorité s'exerçait dans des limites assez étroites, et avait pour objet plutôt les cérémonies du culte extérieur que le fond même des doctrines. Dans ces religions les réformes étaient fréquentes. On s'en apercevait peu, parce que, ne rencontrant que de rares obstacles, elles s'opéraient sans secousses; mais l'histoire atteste que chaque progrès que faisaient, chez les Romains et les Grecs, la politique, la science et l'art, était accompagné d'un changement correspondant dans les doctrines de leur religion. Quelle immense distance entre le polythéisme grossier des temps héroïques et celui du siècle de Périclès! entre les dieux presque fétiches de Romulus et le Jupiter tout-puissant, très bon et très grand chanté par Virgile! Tous les changemens subis par la religion de ces peuples n'étaient assurément pas des progrès pour elle; mais, avantageux ou funestes, ils y avaient lieu bien plus souvent que dans les cultes soumis à un pouvoir absolu, et n'y entraînaient pourtant jamais d'aussi terribles conséquences.

Dans les cultes où la résistance opiniâtre de l'autorité sacerdotale et politique change presque toujours les réformes en révolutions complètes, les élémens dont se composaient ces cultes ne disparaissent cependant pas tous sous les coups du ré-

formateur. Les religions, sans doute, ne sont plus les mêmes; elles ne s'appuient plus sur les mêmes principes; elles n'ont plus la même organisation, la même origine, les mêmes caractères; elles sont enfin changées en des religions nouvelles : et pourtant elles se trouvent composées à peu près des mêmes dogmes, des mêmes préceptes, des mêmes cérémonies; elles conservent souvent jusqu'à leur premier nom. L'ancien édifice a été sapé dans sa base et renversé de fond en comble, mais ses matériaux n'ont point été anéantis; tous, ou presque tous ont, au contraire, servi à la composition de l'édifice nouveau qui a emprunté au premier jusqu'à l'inscription de son frontispice.

Il n'en saurait être autrement. Quelque hardi, quelque révolutionnaire qu'il soit, le réformateur ne peut laisser les masses qui le suivent sans croyances et sans pratiques religieuses : il est donc obligé, à mesure qu'il renverse un culte, de le remplacer par un autre. Comme la plupart des élémens de la religion qu'il combat ont conservé sur l'esprit et le cœur des masses une puissante influence, il ne saurait ni les détruire ni mettre à leur place des élémens différens. Il conserve donc tous ceux qui ne lui paraissent pas corrompus, se contentant de leur assigner une distribution nouvelle et de les asseoir sur de nouveaux principes. C'est l'architecte qui démolit un vieux palais pour construire avec ses matériaux un palais nouveau; c'est encore, et même assez souvent, l'Arabe vagabond qui mutile les chefs-d'œuvre de l'art antique et entasse leurs débris pour s'en composer une méchante cabane.

Car les réformes religieuses sont loin d'être toutes des améliorations. D'abord, dans la religion vraiment révélée, les changemens qui porteraient sur les préceptes et les dogmes, c'est-à-dire sur les points essentiels, ne sauraient avoir lieu sans enlever à la religion son sublime caractère, sans la faire décheoir du rang où Dieu l'a placée, sans la transformer à l'instant, d'œuvre divine en œuvre purement humaine. Complète et parfaite dès son origine, conservée telle à travers les lieux et les temps par une autorité toujours infaillible, cette religion n'a jamais permis à aucun agent corrupteur de pénétrer dans son sein : à quoi pourrait donc lui servir la réforme, si ce n'est à la détériorer? Tout ce qui tient à elle sans faire partie de son essence, comme les cérémonies de son culte, les pratiques accidentelles ou purement réglementaires, l'état et les mœurs des hommes qui la représentent; tout cela, sans doute, peut subir l'action corruptrice des circonstances, des temps et des passions ; tout cela, par conséquent, peut se réformer, se retrancher et se remplacer ; mais ce qu'elle a de vraiment essentiel doit rester aussi immuable que son divin auteur.

Dans les religions humaines, si les réformateurs pouvaient s'arrêter aux limites que la raison prescrit, et qu'ils se sont posées eux-mêmes; s'ils se bornaient toujours à la destruction des abus, nul doute que leur œuvre ne procurât de grands avantages et aux religions et aux peuples. Mais comme les limites raisonnables sont presque toujours franchies, comme les réformes se trouvent le plus sou-

vent converties en révolutions, il n'est pas rare que les nouveaux principes, la nouvelle organisation, le nouveau culte enfin substitué au premier, sous l'inspiration de la haine et au milieu de circonstances pressantes, ne vaillent pas l'ancienne organisation et les anciens principes religieux long-temps éprouvés. Au milieu des luttes du réformateur contre ses adversaires et du mouvement qu'il imprime, la foi sans doute se retrempe, le sentiment religieux se ranime, la décadence s'arrête momentanément; mais comme ce qu'il édifie est au fond pire que ce qu'il détruit, les funestes principes, les élémens imparfaits qu'il a introduits dans la religion, ne tardent pas à porter leurs fruits; la décadence recommence bientôt plus active, plus entraînante, et, en définitive, la réforme arrive à une ruine totale beaucoup plus rapidement que la première religion n'y serait arrivée elle-même.

Souvent on confond les réformes, les hérésies et les schismes dans une seule et même acception. Entre le schisme et l'hérésie, la différence est sans doute peu sensible; cependant, à prendre ces deux mots dans leur signification primitive, ils ne sont pas synonymes. L'hérétique fait un choix dans les doctrines d'une religion, admet les unes, rejette les autres, mais n'en ajoute pas de nouvelles; le schismatique, au contraire, se sépare de la croyance commune, aussi bien en y ajoutant des élémens qu'elle n'admet pas qu'en retranchant une partie de ceux qu'elle reconnaît. Mais cette distinction est ici peu importante. Ce que nous avons à dire des hérésies et des schismes s'appliquant également

aux unes et aux autres, nous emploierons le mot schisme pour désigner en même temps et les hérésies et les schismes proprement dits.

Entre les schismes et les réformes, la différence est plus caractéristique, plus profonde et, par conséquent, plus nécessaire à constater. Les réformes religieuses portent principalement d'abord sur les personnes et les pratiques; les schismes, au contraire, sur les dogmes. Les premières ne sont possibles que dans les religions en décadence, soit corrompues, soit insuffisantes; ceux-ci ne sauraient avoir lieu qu'au moment où les cultes sont dans leur plus grande vigueur. Ils attestent l'exubérance de la force et de la vie; tandis que les réformes sont toujours une preuve de faiblesse et de souffrance. Celles-ci, quand les circonstances s'y prêtent, précipitent les religions dans une ruine totale; les schismes peuvent avoir pour résultat définitif d'affaiblir les croyances; mais ils ne les renversent jamais, et leur effet immédiat sur elles est toujours d'y produire une surexcitation qui en augmente momentanément l'énergie.

Pour que les schismes soient possibles dans une religion, deux conditions, sans compter son état de vigueur, sont indispensables: la première, que l'élément dominant dans le peuple soit l'élément religieux; la seconde, que cette religion se trouve soumise à une autorité conservatrice, sacerdotale ou politique. L'ancien culte des Hellènes et celui des Romains ne connurent aucun schisme, parce que ces deux conditions leur manquaient. Chez les Indiens, au contraire, et parmi les Mahomé-

tans, les divisions de doctrine furent nombreuses parce que la religion de ces peuples se trouvait dans les circonstances les plus favorables pour les enfanter. Il en était de même du christianisme quelque temps après sa fondation, ou sous les Grecs du Bas-Empire, et même en France il y a deux siècles. Les schismes alors étaient fréquens; car tout favorisait leur naissance. Si nous n'en voyons plus aujourd'hui, si même ils ne sont plus possibles, c'est qu'une de leurs conditions essentielles a disparu, la prédominence de l'élément religieux dans l'esprit et dans l'activité des peuples.

Les schismes qui méritent ce nom, c'est-à-dire ceux qui établissent une véritable séparation entre les sectateurs d'un culte, portent principalement sur les dogmes. Or, ils peuvent s'y produire de trois manières : soit en niant quelques uns des dogmes reçus, soit en inventant des dogmes nouveaux, soit en donnant aux dogmes anciens des interprétations qui en dénaturent le sens primitif. Ce dernier genre de schismes est cependant le plus fréquent. Il est difficile, quand une religion est dans toute sa vigueur, d'y introduire des innovations de doctrine, et il l'est plus encore de retrancher quoique ce soit de ses élémens : ce serait même absolument impossible, si les innovations et les retranchemens se présentaient pour ce qu'ils sont; s'ils ne se cachaient adroitement sous une apparence d'antiquité et de conservation. Mais ce qui n'est ni impossible ni difficile, au milieu de l'exaltation religieuse, ce sont les interprétations nouvelles qui, sans avoir l'air de toucher aux doctrines reçues,

en changent cependant fréquemment l'essence, et qui vont même encore plus loin. Comme leur effet est d'étendre ou de restreindre la signification des dogmes, souvent elles détruisent ceux qu'elles veulent seulement restreindre; souvent aussi ceux qu'elles développent produisent, de conséquences en conséquences, plusieurs dogmes nouveaux qui, paraissant sortir naturellement des principes établis, se placent à côté d'eux et participent à la même foi, au même respect, à la même soumission. Elles semblent n'avoir pour but que d'expliquer la religion, et bientôt elles finissent par lui faire subir des augmentations ou des retranchemens aussi importans que si elles se les fussent ouvertement proposés.

Quand la religion est jeune et vigoureuse, elle communique à ses sectateurs une chaleur et une exaltation qu'il leur est à peu près impossible de contenir dans de sages limites. Enthousiastes de ses dogmes, de ses préceptes et de son culte, ils ne s'occupent que d'elle; en elle se concentre toute leur activité. Si tous avaient le même caractère, la même intelligence, les mêmes passions, ils entendraient tous aussi la religion dans le même sens; mais, soumis qu'ils sont à l'influence de tant de circonstances et de passions diverses, comment pourraient-ils s'accorder toujours sur tous les points de leurs doctrines religieuses?

Les schismes ont donc leur raison d'être, nous ne disons point aussi puissante, mais aussi naturelle que les réformes et les religions mêmes. Il en est, sans doute, qui ne remontent pas à une autre

origine que la bizarrerie de l'imagination ou la vanité de leurs auteurs; mais ce ne sont que des innovations sans importance présente et sans grands résultats futurs : les schismes vraiment dignes de compter pour tels naissent tous de la force intrinsèque des religions florissantes et des dispositions d'ame que cette force communique aox peuples.

Quelques schismes ont encore une autre cause. A l'époque de sa vigueur, une religion fait sans cesse de nouvelles conquêtes. Or, en s'étendant chaque jour davantage, elle parvient quelquefois à des peuples dont le caractère, le genre de vie et la civilisation, quoique en rapport avec la plupart de ses doctrines, en repoussent cependant quelques unes. Il arrive assez fréquemment encore que ces peuples, tout en se soumettant avec joie au joug de la religion nouvelle, conservent, pour certains dogmes de leur premier culte, une sympathie qui peut bien s'endormir momentanément, mais que rien ne saurait détruire. Qu'une circonstance favorable se présente pour relever ces anciens dogmes toujours chers; qu'un homme se fasse leur champion et propose de les incorporer dans le culte existant à la place des quelques doctrines nouvelles repoussées par les besoins et l'état intellectuel des masses, les masses se rangeront avec empressement du parti de cet homme et des vieilles croyances qu'il veut ressusciter.

Pour assurer leur succès, tous les fondateurs et tous les réformateurs de religions ont recours aux mêmes moyens. Il en est ainsi de tous les schisma-

tiques; mais les moyens mis en usage par ceux-ci ne ressemblent en rien à ceux des premiers. Tonner contre les abus des religions corrompues, décrier le culte qu'ils veulent purifier ou remplacer, faire parler les prodiges et les oracles pour démontrer au peuple la divinité de leur mission, telle est la marche commune à tous les réformateurs et à tous les législateurs religieux.

Les schismatiques, au contraire, n'ont pas besoin de miracles ni de prophéties, et la plupart n'y recourent point : d'un autre côté, ils ne pourraient décrier la religion établie, sans se rendre eux-mêmes impossibles. C'est la foi, c'est le respect qu'elle obtient, qui les fait naître; et ils ne peuvent croître et se fortifier qu'à l'ombre de ce respect et de cette foi. Leurs doctrines sont, sans doute, autant de branches exubérantes de l'arbre religieux; mais enfin elles en sont des branches, et ne sauraient, en cette qualité, recevoir ni force ni sève qu'à la condition de se rattacher à lui, de s'appuyer sur sa force, de vivre de sa vie. Les schismatiques le savent bien. Aussi, loin de frapper la religion ou de s'en séparer, tous leurs efforts tendent à s'identifier en apparence de plus en plus avec elle; à montrer que ses doctrines sont les leurs, que leurs doctrines sont les siennes, qu'elle et eux ne font qu'un; que leurs adversaires seuls, c'est-à-dire ceux qui prétendent perpétuer la vraie foi, l'ont défigurée et corrompue. Pour appuyer ces assertions, les preuves ne leur font pas faute : ils invoquent la tradition, les livres saints, les monumens; et si ces témoignages divers n'établissent pas d'abord clai-

rement l'antiquité de leur origine, ils les dénaturent ou les interprètent et les commentent de mille manières, jusqu'à ce qu'enfin ils les aient forcés de proclamer qu'ils sont, par une filiation non interrompue, les descendans légitimes, les véritables continuateurs de celui par qui la religion fut fondée. Pour suivre cette marche ils n'ont besoin ni de génie ni d'adresse; il leur suffit de s'inspirer des circonstances. Tout avertit les novateurs qu'ils ne peuvent réussir qu'à la condition de ne point passer pour ce qu'ils sont.

CHAPITRE X.

Principales causes qui influent sur les religions.

Les religions dont l'homme est l'artisan sont soumises à deux sortes de causes : les unes dont l'influence est immédiate; les autres qui n'agissent que par un intermédiaire.

L'intermédiaire, que certaines causes modifient d'abord pour influer ensuite sur les religions, c'est l'homme lui-même, considéré dans sa double constitution physique et morale.

Composé d'un corps dont les organes sont en rapport avec tous les êtres, tous les phénomènes du monde matériel, et d'une ame dont les nombreuses facultés, non seulement réagissent sans cesse les unes sur les autres, mais reçoivent le contre-coup de toutes les impressions sensibles, l'homme n'a pas un seul point de vue, un seul élément d'activité, un seul mode de développement, que mille circonstances, soit intérieures, soit extérieures, ne modifient à chaque instant. Tout ce qui sort de lui : ses lois, ses sciences, ses arts, son industrie, doit donc aussi subir l'action de ces circonstances diverses; mais les religions qu'il se donne leur sont soumises d'une ma-

nière spéciale ; car elles sont pour l'homme le principal élément d'activité et le produit de toutes ses facultés réunies.

L'homme a trois facultés auxquelles toutes les autres se rattachent : sentir, connaître, agir, voilà l'homme tout entier. Il sent au physique et au moral, c'est-à-dire qu'il éprouve des sensations et des sentimens; il reçoit sans examen ses connaissances, ou il se les fait par son travail intellectuel; il agit aveuglément ou librement; mais, quel que soit son mode de sentir, de connaître et d'agir, il n'a rien dans tout son être qui ne revienne à l'une de ces trois facultés.

Or, ces facultés concourent toutes, chacune pour sa part, à la formation des religions humaines; toutes y apportent des matériaux qui leur sont propres ; celle-ci des actes, celle-là des idées, cette autre des émotions et des sentimens. Les religions sont donc spécialement soumises à l'action des causes qui peuvent modifier les facultés humaines.

Indiquer toutes ces causes est chose impossible; elles sont innombrables comme les êtres et les phénomènes de l'univers. Nous nous contenterons de rappeler ici les principales, ou plutôt nous constaterons les grandes catégories qui les renferment toutes.

En première ligne nous mettrons les circonstances des lieux; et par là nous n'entendons pas seulement le climat tempéré, brûlant ou glacé, mais l'état du ciel, qui est pur ou nébuleux; la configuration topographique du sol, qui est plat

ou montueux, continu ou coupé de rivières, placé comme littoral des mers ou relégué dans l'intérieur des terres; le degré de sa fertilité, la nature de ses productions, et enfin tous les accidens qui, distinguant une région des autres régions, concourent à lui donner une physionomie propre.

Vient ensuite la civilisation, qui peut se diviser en trois grandes phases: son commencement, son apogée, sa décadence, et qui comprend non seulement l'état de la religion, mais aussi celui des sciences et des arts, de la morale, de la politique et de l'industrie. Puis le caractère des individus, qui sont vifs ou apathiques, doux ou féroces, pauvres et simples dans leurs mœurs, ou livrés au luxe et à toutes les passions qui en sont la suite. Le genre de vie des peuples qui sont chasseurs ou pêcheurs, pasteurs ou laboureurs, guerriers ou commerçans, savans ou artistes. Leur constitution politique par laquelle ils se trouvent libres ou esclaves, composés de membres égaux en droits ou divisés par castes, soumis à un gouvernement régulier ou fréquemment abandonnés aux désordres de l'anarchie. Enfin leurs rapports avec les peuples étrangers; rapports que la guerre, le commerce, le voisinage, la communauté d'intérêts, la similitude de lois, de mœurs, et une foule d'autres circonstances entretiennent à chaque instant.

Pour comprendre combien toutes ces causes agissent puissamment sur les facultés humaines, et par contre-coup sur les diverses religions que ces facultés produisent, il suffit de se rappeler les

divers élémens religieux, leur enchaînement et leur principe.

Dans chaque religion il y a des dogmes, des sentimens, des préceptes, des cérémonies; c'est-à-dire des croyances sur Dieu, des sentimens éprouvés pour lui, des actes moraux et religieux commandés en son nom, et un culte extérieur ou des cérémonies pratiquées par le corps. Or, les cérémonies extérieures ne sont que l'expression matérielle des préceptes, des sentimens et des croyances; elles doivent leur ressembler et participer à leurs conditions. De leur côté les préceptes religieux et les sentimens éprouvés pour Dieu sont la conséquence nécessaire des croyances que les peuples se sont formées sur lui, et doivent aussi en partager tous les caractères: de sorte que telles seront les croyances d'un peuple, tels devront être et les sentimens, et les préceptes, et les cérémonies de la religion. Mais les croyances dérivent elles-mêmes d'une source qui les fait être ce qu'elles sont; elles découlent des idées qu'un peuple s'est formées sur Dieu; et les idées ont leur premier principe dans les facultés de l'ame. Donc, tout ce qui peut modifier les facultés de l'ame humaine doit avoir action sur les idées qu'elles produisent; par conséquent sur les croyances qui sortent des idées; puis sur les sentimens, les préceptes, les cérémonies religieuses, qui ne sont que le résultat nécessaire des croyances admises sur la Divinité. Or, personne ne saurait le nier, et tous les philosophes, les publicistes, les historiens l'ont reconnu, il n'est aucune des causes

précédemment assignées qui n'exerce sur l'homme et sur tout ce qu'il produit une influence absolue.

Qu'on se pénètre bien de ce point important; il est la clef de toutes les difficultés et la base de toute la philosophie de l'histoire. Les divers ouvrages de l'homme, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, participent nécessairement aux conditions, aux caractères des instrumens et des matériaux qu'il y emploie; et ces instrumens et ces matériaux reçoivent, à leur tour, leurs conditions et leurs caractères des diverses causes à l'action desquelles ils sont soumis. Or, pour former sa religion, les instrumens de l'homme sont ses facultés intellectuelles et physiques; ses premiers matériaux sont ses idées et ses impressions : donc tout ce qui pourra modifier ses impressions et ses idées, les facultés de son âme et les organes de son corps, devra réagir sur les croyances religieuses qui en découlent.

Mais outre ces causes qui n'agissent sur les religions que par un intermédiaire, c'est-à-dire que parce qu'elles ont une influence puissante sur ce dont les religions émanent, il en est d'autres dont l'action se fait sentir sur les croyances religieuses d'une manière immédiate. Les deux plus importantes à constater sont l'origine et le caractère particulier de chaque culte.

Le principe d'une religion influe puissamment, non seulement sur sa constitution primitive, mais sur toutes ses phases; sur ses développemens, ses perfectionnemens, sa décadence et sa chute. Com-

binée d'après le plan d'un homme supérieur, établie par le prestige de sa sagesse et du pouvoir surnaturel que la crédulité de ses semblables lui attribue, elle diffère d'abord dans sa composition de celles que les peuples se font eux-mêmes, et de plus elle n'est pas soumise, à beaucoup près, autant que ces dernières, à l'action des diverses circonstances qui pourraient l'améliorer ou la détériorer rapidement. Quand le peuple est lui-même l'auteur de sa religion, il la fait suivre tous les degrés de sa civilisation : s'il marche en avant ou s'il rétrograde, elle s'avance ou recule avec lui; grossière ou spirituelle, simple ou développée, douce ou barbare, comme il l'est lui-même. Si c'est au contraire d'un homme supérieur que le peuple l'a reçue, habitué qu'il est à en regarder le fondateur comme divin, comme inspiré, ou tout au moins comme plein d'une sagesse bien au dessus de la sagesse ordinaire des mortels, il n'ose modifier cette œuvre vénérable; elle est à ses yeux l'arche sainte qu'un profane ne pourrait toucher sans sacrilége. Et si cette religion ne reste pas absolument stationnaire, si le mouvement ascendant ou rétrograde du peuple n'est pas sur elle sans influence, les changemens qu'elle subit sont pour ainsi dire insensibles et toujours involontaires de la part de ses sectateurs.

Le caractère le plus important des religions; celui qui exerce sur elles et sur ceux qui les pratiquent l'influence la plus puissante est de deux sortes : les religions sont libres de toute autorité, ou soumises à un pouvoir qui s'arroge le droit

suprême et exclusif de les interpréter, de les enseigner, de les conserver, de les régler; et ce pouvoir est double aussi, sacerdotal ou politique.

Excepté chez quelques tribus sauvages, toutes les religions ont eu leurs prêtres, et dans toutes les prêtres ont joui d'une certaine autorité; par conséquent il n'y eut jamais de religions parfaitement indépendantes. Mais comme l'autorité religieuse éprouva, selon les lieux et les temps, bien des vicissitudes, et qu'elle ne fut point portée au même degré partout, on peut regarder comme indépendans les cultes sur lesquels son action fut le plus limitée, et réserver le nom de dépendans à ceux qu'elle domina d'une manière absolue.

L'autorité religieuse fut absolue toutes les fois qu'elle s'unit à la puissance politique, c'est-à-dire lorsque les prêtres, chefs naturels de la religion, subjuguèrent les chefs du gouvernement, comme autrefois en Egypte, dans l'Inde et l'Étrurie; ou que le despote, après avoir opprimé les prêtres, se constitua chef suprême de la religion, comme aujourd'hui en Chine, en Turquie et en Russie.

Toutes les causes que nous venons d'indiquer produisent sur les religions deux sortes d'effets. D'abord elles établissent entre les cultes divers des ressemblances ou des différences nombreuses; ensuite elles exercent sur chaque culte en particulier une influence tantôt avantageuse, tantôt funeste : avantageuse, lorsqu'elles servent à le fonder, à le développer, à le perfectionner; funeste, quand elles l'empêchent de s'améliorer, ou qu'elles le détériorent et le renversent.

Si, dans l'innombrable multitude des religions humaines, on pouvait en trouver deux qui eussent été, dès le principe et pendant toutes les phases de leur durée, soumises de la même manière à l'influence des mêmes causes, nul doute que ces deux religions se ressembleraient en tous points. Des causes semblables doivent produire des effets semblables. Mais les circonstances qui peuvent agir sur les religions sont trop nombreuses, trop diverses, et la composition de chaque culte est trop compliquée pour rendre possible cette influence parfaitement identique : c'est pourquoi toutes les religions diffèrent les unes des autres.

Cependant, malgré leur prodigieuse diversité, si on les compare toutes ensemble, l'observation attentive n'est pas long-temps sans apercevoir sous leur diversité même de nombreuses analogies; et comme ces analogies ne sont pas les mêmes entre toutes les religions, elles permettent d'y établir des groupes ou catégories qui séparent les cultes les plus opposés et réunissent ceux qui se ressemblent davantage.

Or l'expérience est ici d'accord avec la logique pour montrer, que c'est à la différence ou à la similitude des causes auxquelles ont été soumises les religions humaines, qu'il faut attribuer les diversités et les ressemblances qui les réunissent et les séparent. Si c'est un axiome que des causes semblables doivent produire des effets semblables, et des causes opposées des effets opposés, c'est un fait prouvé par les monumens les plus authentiques, que partout où le peuple artisan de sa

religion fut grossier et barbare, la religion le fut aussi; qu'elle s'est perfectionnée avec la civilisation; qu'elle demeura stationnaire partout où elle fut soumise à l'autorité des prêtres ou des rois; qu'enfin, dans tous les lieux et chez tous les peuples où elle eut à subir l'action de circonstances à peu près identiques, elle se composa presque des mêmes dogmes, des mêmes préceptes, des mêmes cérémonies; et que les religions sorties d'origines différentes, marquées de caractères opposés, établies dans des pays, à des époques et sur des peuples divers, ont été séparées les unes des autres par une foule de points importans.

Un ciel également pur ou nébuleux, une température également douce ou rigoureuse; des forêts, des montagnes, des plaines semblables; les mêmes plantes, les mêmes animaux, les mêmes élémens, les mêmes tableaux enfin, agissant sur des hommes dont la constitution est essentiellement la même, doivent produire en eux des ressemblances frappantes d'impressions, d'idées, et par conséquent de croyances religieuses; comme ils y produiront au contraire une profonde différence, s'ils se présentent à leurs yeux sous des aspects divers.

Ainsi partout où le soleil, distribuant avec mesure sa lumière et sa chaleur, versera sur la terre la fécondité et la vie, il recevra les honneurs décernés à la divinité bienfaisante; mais sur toute la ligne où ses rayons brûlans enflamment le sol, tarissent les sources, dessèchent les plantes et tourmentent les hommes, il se verra traité comme le génie du mal, redouté et exécré. Les vents, la

mer et les étoiles seront les dieux tutélaires des nations favorablement situées pour le commerce ; et chaque peuple habitant un pays fécondé par la charrue offrira ses hommages à la divinité qui, sous un nom ou sous un autre, protége et fait croître les moissons, les raisins et les fruits.

Voyez les sauvages: parce qu'ils ont tous le même genre de vie et le même état intellectuel, quels que soient les lieux où ils se trouvent, dans les déserts brûlans de l'Afrique, sur les côtes de l'Océanie ou au milieu des glaces du pôle, leur religion, à part les noms et quelques autres accessoires qui diffèrent, est la même chez tous, c'est-à-dire simple, grossière ou barbare ; et si la horde du Nord n'adore pas les mêmes plantes, les mêmes reptiles que celle de la zone torride ou des climats tempérés, l'objet commun du culte de l'une et de l'autre n'en est pas moins un ignoble fétiche.

Prenez, au contraire, un peuple qui soit parti d'un état barbare pour arriver à l'apogée de la civilisation, et dont le culte ait été à peu près libre dans ses allures ; les Grecs, par exemple, et suivez leur religion à travers les phases par lesquelles ils ont passé: vous la verrez s'élever graduellement comme eux, d'une grossièreté sauvage à un haut degré de perfectionnement, et se transformer même, chez quelques hommes supérieurs, en un ensemble de doctrines où la raison la plus sévère ne rencontre que peu de points à condamner. Quelle immense distance entre les informes idoles des premières peuplades du Péloponèse et la Minerve d'Athènes ou le Jupiter olympien! et quel intervalle

plus grand encore entre cette multitude vicieuse des divinités d'Homère, et le Dieu vrai, unique, qu'entrevoyaient Socrate et Platon!

Comparées ensemble, les religions de l'Éthiopie, de l'Égypte, de l'Inde, de l'Étrurie, de la Scandinavie et de la Gaule, qui toutes furent soumises à l'autorité des castes sacerdotales, présentent sans doute entre elles de grandes différences. Les lieux, les temps et la civilisation des peuples qui les pratiquaient étaient si divers! mais elles offrent aussi des points de ressemblance si frappans et si nombreux, qu'il est impossible de ne point en placer la source dans la similitude de leurs caractères.

Il n'est aucune des causes précédemment exposées qui n'influe sur toutes les religions; mais toutes ces causes n'agissent pas avec la même force sur chaque culte; souvent même il arrive que l'action d'une seule circonstance, sans détruire complétement celle des autres, la paralyse ou la rend presque insensible. Ainsi telle religion est soumise spécialement à l'influence du climat, tandis que telle autre subit principalement l'action du genre de vie ou de l'état intellectuel de ses sectateurs; ici c'est l'origine d'un culte qui préside d'une manière presque absolue à ses destinées, là c'est l'autorité sacerdotale ou politique qui contribue presque seule à le rendre ce qu'il est. Tout cela dépend d'une foule de circonstances qu'il serait impossible d'énumérer ici. Généralement, pourtant, on peut dire que les religions des peuples, enfans, sauvages ou à demi civilisés, sont spécialement soumises à l'influence du climat; que celles des peuples vieillis

dépendent davantage de l'état de la civilisation, et que partout où l'autorité religieuse domine, cette autorité paralyse l'action de toute autre cause, règle presque seule la composition et l'avenir du culte dont elle s'est rendue maîtresse.

Toutes ces causes peuvent avoir sur les religions une action bienfaisante ou nuisible; mais il n'en est aucune dont l'influence soit absolument avantageuse ou absolument funeste : toutes au contraire peuvent produire dans les religions diverses tantôt le bien, tantôt le mal ; le caractère de leur influence dépend entièrement de l'état où se trouve la religion sur laquelle elles agissent.

Un climat rigoureux, un sol stérile, des mœurs grossières et simples, une vie agitée, un état social encore barbare, appelleront une religion simple et grossière, et rendront son établissement facile; mais une fois cette religion établie, comme son vice principal est dans sa grossièreté même, pour qu'elle se développe et se perfectionne, il est indispensable qu'elle soit soumise à l'action de circonstances toutes différentes; c'est-à-dire qu'elle passe sous un ciel moins rigoureux, sur un sol plus fertile, chez un peuple dont la vie soit moins simple, plus calme, et d'une civilisation plus avancée.

Une religion perfectionnée est sans doute pour des hommes grossiers le plus grand des bienfaits, elle seule peut leur fournir ce puissant appui et cette lumière sûre dont ils ont besoin pour sortir de leur état inférieur. Mais si elle leur procure

d'inappréciables avantages, elle est loin d'en être payée de retour : c'est, au contraire, toujours à son propre détriment qu'elle vient les servir. D'abord, quand elle n'est point défendue par une autorité souveraine, ses sectateurs, introduisant peu à peu leur grossièreté naturelle dans tout ce qui la constitue, l'ont bientôt fait descendre à leur niveau: ensuite, lors même qu'un pouvoir suprême la conserverait intacte dans son essence, il ne peut empêcher qu'elle ne soit ravalée et corrompue dans la pratique. Quelque purs et sublimes que soient, en eux-mêmes, les élémens d'une religion, dès qu'ils passent dans l'intelligence, dans le cœur et dans l'activité des hommes, ils doivent nécessairement se mettre en harmonie avec l'état où se trouvent ces facultés. Si elles ont de l'élévation, de la pureté, de l'étendue, les divers élémens religieux pourront être compris et pratiqués comme ils doivent l'être; tandis que, malgré leur perfection intrinsèque, ils seront entendus d'une manière étroite et grossière si les facultés qui les reçoivent sont grossières et bornées. Les faits abondent, même dans la religion révélée, pour appuyer ce que nous avançons. Sans la vigilance constante et le pouvoir surhumain de leur sacerdoce, les juifs n'auraient-ils pas mille fois changé leur théisme pur en une monstrueuse idolâtrie plus conforme à leur état intellectuel ? Et chez les chrétiens même, comment les sublimes doctrines de l'Évangile étaient-elles comprises et pratiquées au milieu des ténèbres du moyen âge? Comment le sont-elles encore aujourd'hui dans

l'Italie, en Espagne, et partout où se trouvent des masses ignorantes ? Ne prennent-elles pas les proportions, les couleurs et tous les caractères des grossières intelligences dans lesquelles elles descendent?

Il en est des religions comme des constitutions politiques et des lois : presque toujours il est plus avantageux, non seulement pour elles, mais aussi pour les peuples qu'elles sont appelées à conduire, d'être préparées et établies par un homme supérieur que de tirer leur origine du concours de tous les membres de ces peuples mêmes. A moins que cet homme ne soit qu'un imposteur, à petites vues, et guidé par le mobile d'un égoïsme étroit, la religion qu'il invente est à la fois mieux coordonnée, plus sage et plus élevée que si tous les individus d'une nation travaillaient ensemble à l'édifier.

Souvent, comme nous l'avons dit, une religion tire les plus grands avantages de l'autorité qui pèse sur elle, souvent aussi cette autorité lui est extrêmement funeste. Lorsqu'elle est bien plus parfaite que le peuple sur lequel elle règne, si un pouvoir suprême ne la conservait pure, ne l'empêchait de céder jamais, et dans ses dogmes et dans ses préceptes, aux caprices de ses sectateurs, ils y auraient bientôt mêlé leurs conceptions étroites, leurs sentimens grossiers; ils la feraient descendre bien vite au niveau de leur état intellectuel et moral. Avec la liberté, elle ne pourrait que se corrompre sans profit pour le

peuple : soumise au joug d'une autorité puissante, tout en demeurant intacte elle sert au peuple de point d'appui et de fanal pour s'avancer dans la route du perfectionnement.

Mais si au contraire cette religion se trouve inférieure à tous les autres élémens de la civilisation du peuple, soit parce qu'elle est demeurée stationnaire, tandis que la civilisation a marché, soit parce que son état d'imperfection date depuis son établissement, l'autorité absolue qui la conserverait telle qu'elle est produirait les plus malheureux effets, tant sur elle que sur ceux qui l'admettent.

Quoique les diverses causes qui peuvent agir sur les cultes ne leur soient avantageuses ou funestes que relativement à la nature et à l'état de ces cultes mêmes, elles ne sont pas toutes également propres à leur servir ou à leur nuire. Les unes, telles que les climats tempérés, les mœurs perfectionnées et adoucies, la civilisation avancée, la liberté politique et l'indépendance dans les religions, produisent spécialement des résultats avantageux ; les autres, comme les climats rigoureux, les mœurs grossières et féroces, l'ignorance et le despotisme, ont presque toujours sur les cultes une influence funeste. On peut même dire qu'elles ne sont le plus souvent utiles que pour établir des religions mauvaises et les faire persévérer dans un état inférieur.

Les causes qui ont concouru à l'établissement d'une religion sont aussi celles qui contribuent le plus à la conserver intacte. Tant qu'elles subsistent dans leur force première, la religion demeure ce

qu'elle était au commencement; elle ne change, soit en bien, soit en mal, que quand ces causes ont disparu ou qu'elles ont été mêlées à des circonstances nouvelles dont l'action, soit bienfaisante, soit nuisible, est venue contrarier la leur ou bien la remplacer. Par conséquent, les causes qui améliorent une religion ou la précipitent dans la décadence ne sont jamais les mêmes que celles qui ont servi à son établissement et à sa conservation. Le polythéisme avait son principe dans l'ignorance des peuples : à mesure que l'ignorance diminua, on vit la croyance à la pluralité des dieux diminuer dans la même proportion et se rapprocher davantage de l'unité divine; et lorsque l'ignorance eut fait place à la civilisation, c'est-à-dire quand la science eut découvert à certains hommes supérieurs la liaison intime des diverses parties de l'univers, le polythéisme cessa d'exister pour eux. Le Christ n'avait pas encore prêché sa sublime doctrine que déjà les premiers philosophes de la Grèce et de Rome, quelques prêtres penseurs de l'Egypte, de l'Inde et de la Perse, ne croyaient plus aux nombreuses et imparfaites divinités du vulgaire.

LIVRE DEUXIÈME.

DES DIVERS ÉLÉMENS RELIGIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Dogmes.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé la religion que sous son point de vue le plus général. Après avoir donné sa définition, prouvé sa nécessité, indiqué ses sources et exposé les moyens par lesquels elle s'établit, nous avons traité de l'autorité qui la conserve, des causes qui la font tomber en décadence, des réformes qu'elle subit et des circonstances à l'action desquelles elle est soumise; maintenant, nous allons entrer dans l'examen particulier des principaux élémens dont toutes les religions se composent. Pour suivre l'ordre le plus naturel, nous traiterons successivement de chacun de ces élémens divers, selon son importance intrinsèque et la place qu'il tient dans les religions. Les dogmes nous occuperont d'abord; viendront ensuite les préceptes, les sentimens religieux, puis les cérémonies ou pra-

tiques extérieures, et nous terminerons par un exposé succinct des grandes catégories entre lesquelles peuvent se diviser tous les cultes.

Le but et les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans l'examen d'aucune religion particulière ; c'est pourquoi, tout en traitant de chaque élément religieux, nous serons encore forcés de nous concentrer dans des points de vue généraux; c'est-à-dire de ne présenter que des principes, des appréciations et des idées applicables à toutes les religions ; du moins à toutes les religions humaines.

Dans leur sens ordinaire, les dogmes sont tous les points de doctrine religieuse reconnus et enseignés comme vrais. Nous les définirons : les croyances admises sur la Divinité considérée tant en elle-même que dans ses rapports avec le monde et spécialement avec l'humanité.

Depuis le sauvage qui emprisonne la Divinité dans d'ignobles fétiches, jusqu'au Chaldéen qui la transporte dans les astres du ciel; depuis l'Egyptien, le Grec et le Romain qui l'ont multipliée à l'infini et distribuée dans toutes les parties de l'univers, jusqu'au philosophe chrétien qui la concentre dans une indivisible unité, il n'est pas un peuple, pas une époque, pas une contrée qui n'ait eu ses croyances sur la divinité, c'est-à-dire ses dogmes religieux.

Dans l'édifice d'une religion les dogmes sont la base ; tous les autres élémens reposent sur eux. Si les peuples ne croient pas en Dieu, aucune religion n'est possible ; et de la manière dont ils l'envi-

sagent, de l'idée qu'ils s'en font, dépendent nécessairement et leurs sentimens pour lui et toutes leurs pratiques religieuses. Qu'ils ne reconnaissent qu'un être suprême, infini, parfait, père et rédempteur de l'humanité ; ils sauront qu'ils doivent l'aimer par dessus toutes choses, espérer avec une confiance absolue dans sa suprême bonté, et se soumettre sans réserve à sa volonté sainte : s'ils admettent au contraire une multitude de dieux jaloux, partiaux, voluptueux et méchans, ils ne pourront leur offrir d'autres sentimens que la crainte et la haine ; les honorer que par des sacrifices sanglans ou de dégoûtantes orgies, et leur obéir que comme des esclaves tremblant sous les coups d'un maître capricieux et impitoyable. Supposons la Syrie croyant encore à son Moloch, les rivages d'Afrique à leur Chronos, et la Gaule à son Teutatès, les immolations de victimes humaines continueront à épouvanter ces contrées. Tant que le dogme du fatalisme subsistera chez les sectateurs de Mahomet, rien ne pourra les arracher à leur apathique et stupide abnégation ; et aussi longtemps que les peuples orientaux croiront à l'efficacité des pratiques purement extérieures, leur religion consistera principalement en cérémonies ridicules, en actes minutieux, en pénitences extravagantes.

Mais, quelle que soit l'influence des dogmes religieux, ils ne jouent cependant pas dans tous les cultes un rôle également important. Dans les religions absolument soumises à l'autorité sacerdotale, ils occupent une place bien plus éminente

que dans toutes les autres. On peut dire qu'ils y sont la religion tout entière et la société même; car alors, non seulement les divers élémens du culte reposent sur eux, mais ils sont la base de la morale, des lois, des rapports politiques et civils, la règle des sentimens et des pensées les plus intimes de l'ame, et des actes du corps les plus indifférens. Tels sont les dogmes, ou plutôt tels sont les dieux, tels sont les hommages qu'ils reçoivent, les prescriptions qu'ils imposent, l'autorité qui commande en leur nom, et les sectateurs qui les reconnaissent.

Aussi ne devons-nous point nous étonner de la vigilance jalouse exercée par les prêtres pour les conserver intacts; l'intérêt de la religion qui leur était confiée leur faisait de cette vigilance un devoir impérieux; et si la nécessité de protéger la religion n'eût pas suffi pour les porter à la défense des dogmes, ils n'auraient pu résister à la voix si pressante de leurs propres intérêts. Comment n'auraient-ils pas environné de toute leur sollicitude ces fondemens de leur puissance, de leurs priviléges et de leur fortune? Qu'un des dieux de leur culte tombât en désuétude, ses autels, ses temples et ses ministres tombaient avec lui. Si une divinité nouvelle venait se mêler aux anciennes, elle apportait des rites et des ministres nouveaux qui corrompaient l'organisation ou partageaient l'influence du premier sacerdoce. Que les dieux primitifs changeassent seulement de caractère; que Chronos, par exemple, cessât de se montrer sanguinaire, Baal avide, Isis mystérieuse,

Vénus impudique, et Bacchus amateur des festins et de l'ivresse ; c'en était fait des sacrificateurs humains et de leur terrible pouvoir; les riches offrandes n'affluaient plus dans le sanctuaire , le respect disparaissait avec les voiles du mystère, les voluptueux gardiens de Cythère et de Paphos, les bacchantes avec leurs orgies ne pouvaient plus exciter que le mépris et le dégoût. Que Brahma ne passe plus dans l'Inde pour le premier père de la caste sacerdotale, ou que tous les Indiens prétendent remonter à lui, la division par classes, le despotisme et la richesse des unes, l'esclavage et la misère des autres, c'est-à-dire toute l'organisation politique et religieuse de cette vaste contrée est anéantie. Le sacerdoce n'a jamais ignoré l'immense importance des dogmes et pour lui-même et pour les cultes : voilà pourquoi l'histoire nous le montre dans tous les temps et partout si facile à prendre feu sur les plus légères modifications de doctrine, et si impitoyable contre les novateurs. Toucher au dogme, c'était toucher à la prunelle de son œil, c'était donc provoquer ses plus terribles anathêmes.

Dans les religions soumises, non plus au sacerdoce, mais au despotisme politique, les dogmes ne sont pas l'objet d'une surveillance aussi active; par conséquent, des changemens peuvent s'y introduire. Non que le pouvoir politique soit moins jaloux, en religion, que les prêtres : souvent il l'est même davantage; mais, soit qu'il comprenne moins bien qu'eux la véritable importance des divers élémens religieux, soit qu'il traite la religion

comme il traite ses propres sujets, il s'occupe généralement fort peu de ce qui se passe intérieurement en elle, de même qu'il ne tient nul compte des pensées et des sentimens qui s'agitent au fond des consciences. Ce qu'il veut, en religion aussi bien qu'en politique, c'est l'immobilité extérieure, l'uniformité, le silence, une sorte de mort à la superficie. Que les peuples croient ou non à telle divinité, pourvu qu'ils fréquentent son temple; à l'efficacité de telle pratique, pourvu qu'ils s'y soumettent; à la nécessité de tel sacrifice, pourvu qu'ils le fassent; c'est tout ce qu'il faut au despotisme : comme peu lui importe s'il règne par la justice ou par le sabre, pourvu qu'il règne; si c'est par amour ou par contrainte qu'on lui obéit, pourvu que nul ne lui résiste.

Il n'y eut jamais de religions parfaitement indépendantes et des gouvernemens et des prêtres; toutefois, dans celles qui s'approchèrent le plus d'un état de liberté, par exemple le culte des Romains et surtout celui des Grecs, les dogmes, quoique exerçant une grande influence sur les autres élémens religieux, n'avaient pas la même importance, et ne se trouvaient point soumis à la même surveillance jalouse que dans les religions esclaves du pouvoir sacerdotal. Ils n'étaient plus la base de l'organisation des sociétés; les rapports divers des citoyens les uns à l'égard des autres n'en dépendaient plus; la morale elle-même se trouvait souvent séparée d'eux. C'est pour cela qu'on les vit subir de graves et fréquentes altérations, sans qu'aucun pouvoir y mît obstacle et que, malgré

leur grossièreté, la morale pût se conserver pure et même se perfectionner. On avait beau croire, à Athènes et à Rome, que Saturne avait mutilé son père et s'était ensuite vu chasser du ciel par son fils, le respect des enfans pour leurs parens n'en était pas moins regardé comme sacré. Les adultères sans nombre de Jupiter, les larcins de Mercure, les orgies de Bacchus et les voluptés de Vénus n'empêchaient pas à leurs adorateurs de considérer comme dégradantes les voluptés et les orgies, et comme des crimes le vol et l'adultère. Le soldat romain sacrifiant à la peur n'en était pas moins intrépide; et la grave matrone, quoique se mêlant aux danses lascives de certains jours de fête, ne croyait pas pour cela que la prostitution fût permise.

L'objet du dogme est Dieu. A cet être ineffable se rattachent directement ou indirectement toutes les croyances des peuples ; et dans toutes les religions le dogme par excellence, celui qui comprend et engendre tous les autres, est la croyance à l'existence divine. Dieu est : voilà la première affirmation, le premier acte de foi d'où sont sorties toutes les affirmations, tous les articles des divers symboles religieux.

Ainsi que nous l'avons démontré, ce dogme fondamental, l'homme le tient des mains de la nature même ; et si l'ame, à sa naissance, n'en renferme pas la notion toute formée, elle apporte du moins des facultés qui doivent nécessairement l'admettre. Les yeux ne peuvent s'ouvrir sans rencontrer partout l'empreinte des mains de Dieu ; les oreilles écouter sans entendre toutes les voix

de l'univers proclamer son nom ; la raison concevoir l'ordre, et le sentiment s'émouvoir en présence du beau, sans que l'auteur de tout ordre, la source de toute beauté, se révèle à eux. L'homme ne peut être et se sentir, c'est-à-dire avoir conscience de son existence, sans se dire en même temps : Je crois en Dieu.

Mais croire en général à l'existence de la divinité est quelque chose de trop vague et de trop abstrait pour que l'ame humaine puisse s'en contenter : il faut à sa foi un objet plus distinct, plus déterminé, plus saisissable. La raison qui admet Dieu veut pouvoir s'en faire une idée, l'imagination se le représenter, et le cœur s'attacher à lui. Or, pour savoir comment se le peindre, et quels sentimens il mérite, il est nécessaire de connaître sa nature, ses attributs et son caractère spécial. Aussi à peine l'homme a-t-il admis le dogme primitif de l'existence divine, qu'il se hâte d'en tirer les conséquences les plus immédiates.

Du dogme fondamental : Dieu est, la première conséquence a pour objet ce qu'il est. En la tirant, la plupart des peuples se sont trompés ; en cherchant à se faire une idée de la Divinité, à se la représenter telle qu'elle doit être, presque tous ont donné dans le faux, l'ignoble, le monstrueux; mais tous ont voulu fixer leurs croyances sur ce point. Ouvrez le catéchisme de toutes les religions, interrogez tous leurs sectateurs, et vous verrez ces deux questions : Y a-t-il un Dieu? et Quel est-il? placées l'une immédiatement à la suite de l'autre, et résolues par deux affirmations d'une égale autorité.

Des peuples ont répondu : Dieu, c'est le soleil; d'autres c'est la terre; ceux-ci c'est le feu ; ceux-là c'est l'eau, l'air, le tonnerre, l'esprit de la tempête; Dieu fut tous les élémens, tout ce qui manifestait la puissance et la vie, tout ce qui frappait d'admiration ou de terreur; il fut chaque partie de la nature, passant tantôt pour l'être bon par excellence, tantôt pour le principe même du mal; ici, gouvernant le monde avec sagesse, et là selon ses caprices; habitant le ciel, la terre ou les enfers; les hommes enfin se sont fait de Dieu les idées les plus extravagantes et les plus diverses; mais cette bizarre diversité n'est qu'une nouvelle preuve de leurs efforts pour se le représenter à l'esprit d'une manière distincte.

L'homme n'est pas seulement composé d'une ame; il a aussi son corps qui participe à tous les élémens religieux et dont les divers organes veulent, comme les diverses facultés de l'ame, pouvoir saisir l'être auquel ils concourent à rendre un culte. Les yeux ont besoin de voir Dieu, les oreilles de l'entendre, les mains de le toucher; il leur faut donc des représentations de la divinité sous des images analogues à leur nature, c'est-à-dire sous des images matérielles. Nous sommes d'ailleurs tellement habitués à vivre au milieu des corps, à nous voir nous et nos semblables avec des formes sensibles, qu'il nous est presque impossible de ne pas revêtir d'un corps toutes les existences que notre esprit conçoit. C'est pour cela que les images physiques de la divinité, que les idoles ont été, chez tous les peuples, contemporaines

de leurs croyances à l'existence de Dieu, à sa nature et à ses attributs.

La même diversité dans les idées que les différens peuples se sont faites de Dieu se retrouve, et peut-être plus frappante encore, dans les emblèmes physiques par lesquels ils l'ont représenté. Toutes les figures d'hommes, d'animaux, de végétaux, de minéraux même, devinrent, selon les lieux et les époques, des figures divines; et quand l'homme eut épuisé les formes naturelles, il créa des monstres; il composa pour simulacres de ses dieux des assemblages de parties discordantes où l'extravagance le disputait à l'horreur. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir mis dans les temples et sur les autels de sa divinité, ici des pierres ou des troncs d'arbres, là des taureaux, des chiens, des serpens, des crocodiles; plus loin des figures humaines mâles et femelles; il y plaça ces idoles composées partie de l'homme, partie de l'animal, partie de la plante, monstrueux mélanges de toutes les formes et de toutes les productions de la nature. Mais quelque bizarres et diverses que fussent ces formes, elles n'en attestaient pas moins la nécessité pour l'homme de recourir à elles pour se représenter matériellement ses dieux.

Des systèmes de philosophie, admis par quelques prêtres même, ont pu confondre la Divinité et le monde dans un immense tout; d'autres ont relégué Dieu dans les profondeurs de l'espace, par delà tous les êtres et sans aucune communication avec eux; mais aucune religion ne l'a fait. Toutes ont considéré la substance divine, une ou multiple, comme ayant une existence propre, une existence

à part, quoique cependant en rapport avec l'univers et spécialement avec l'humanité : toutes ont distingué Dieu des autres êtres en même temps qu'elles l'unissaient à tous. Voilà pourquoi chaque religion renferme deux classes de dogmes distincts : ceux qui ont pour objet Dieu considéré en lui-même ; ceux qui l'envisagent par rapport au monde et particulièrement à l'homme.

Mais si les peuples divers sont unanimes sur le principe : Dieu s'occupe des autres êtres, ils sont profondément divisés sur les conséquences qui en résultent. Ainsi comment s'en occupe-t-il ? que leur a-t-il fait ? que leur doit-il ? que peuvent-ils attendre de lui ? Sur tous ces points, les différentes religions offrent des réponses contradictoires. Elles ne s'accordent pas plus sur la forme matérielle par laquelle il convient de représenter Dieu en tant que gouvernant les êtres inférieurs : ici, elles lui donnent les emblêmes de la ruse, là ceux de la toute-puissance; plus loin, les attributs de la bonté et de l'amour ; plus loin encore, ceux de la terreur et de la vengeance. Chaque climat, chaque époque s'est fabriqué une Providence à sa manière et d'après ses idées.

Pour gouverner le monde, les peuples ont tous aussi reconnu qu'il fallait à la Divinité des ministres subalternes chargés de s'occuper des détails, de surveiller et de conduire les créatures à sa place ; en d'autres termes, tous ont cru à l'existence de génies intermédiaires entre la divinité et l'homme, inférieurs à la première, mais supérieurs à celui-ci, et qui se trouvaient distribués à travers

la nature pour remplacer la vigilance et la puissance des dieux suprêmes. Mais en même temps chaque peuple eut ses génies particuliers, doués d'attributions spéciales, et représentés sous des formes qu'ils n'avaient pas chez les autres peuples.

Ainsi Dieu existe; il possède des qualités déterminées qui doivent se représenter sous des formes sensibles; il s'occupe du monde et particulièrement de l'homme; il exerce sa providence par lui-même et par des ministres subalternes; tels sont les dogmes sur lesquels toutes les religions sont unanimes. Mais qu'est-ce que Dieu? Comment doit-il se représenter? Dans quels rapports est-il avec le monde et l'humanité? Quels sont les ministres qu'il emploie? Tous ces points ont été diversement résolus selon les caractères, les époques et les lieux divers.

Il n'en pouvait être autrement. Autant il était nécessaire aux hommes de s'accorder sur les principes dogmatiques de toute religion, autant il leur était impossible de ne pas se diviser sur les conséquences à tirer de ces principes. Les dogmes fondamentaux de tout culte sont le résultat spontané des lois de la nature humaine qui est essentiellement la même chez tous; tandis que les conséquences déduites de ces dogmes sont fournies par le travail des diverses intelligences que tant de causes modifient et changent à chaque époque, à chaque latitude.

Une révélation certaine, claire, divine, pouvait seule apprendre à l'homme ce qu'est Dieu dans son ineffable essence, ce qu'il est par rapport aux au-

tres êtres; comment il les a formés, par quels moyens il les conduit et quelles destinées il leur réserve. Cette même révélation, conservée toujours pure par une autorité infaillible, était aussi seule capable de prévenir les innombrables divisions entre lesquelles se sont partagés les peuples sur les croyances religieuses.

La foi nous enseigne que, dans notre religion, cette révélation a eu lieu d'une manière constante; pour les Hébreux d'abord, par les patriarches, Moïse et les prophètes; pour les chrétiens ensuite, par Jésus-Christ et ses apôtres, dont l'Eglise catholique est chargée de conserver les sublimes doctrines. Mais, malgré les prétentions jalouses des autres peuples, rien ne nous oblige à croire que la Divinité se soit manifestée pour eux, autrement qu'à travers ses œuvres et par le moyen de leurs facultés trop différentes selon ces peuples divers, pour qu'ils aient pu se la représenter tous d'une manière semblable.

CHAPITRE II.

Dieux; génies.

Dieu est : tout l'annonce; par conséquent, tous le savent; seulement tous ne le savent pas de la même manière. Pour quelques uns, il a proclamé son nom de sa propre bouche; pour la plupart, pour presque tous, il s'est contenté de le manifester dans ses œuvres. Chaque partie de l'univers porte l'empreinte des mains de Dieu, et tous les hommes ont des yeux pour l'y voir; mais cette divine empreinte ne s'offre point partout la même, et les yeux qui l'aperçoivent n'ont point aussi chez tous la même portée. Une innombrable multitude d'apparences et de caractères divers varient à l'infini l'œuvre immense de Dieu, et la lumière qui part de lui pour arriver aux hommes traverse tant de milieux différens, qu'avant de frapper leurs yeux elle a été réfractée dans tous les sens, teinte de toutes les couleurs et privée d'une partie de sa clarté. Si donc tous ont vu Dieu à travers son œuvre, comme tous ne l'y ont pas vu de la même manière, ils n'ont pas pu résoudre uniformément cette question : Quel est-il?

Dans l'idée qu'ils se sont faite de la Divinité, les

peuples ont été divisés sur les trois points suivans : le nombre des dieux, leurs attributs, leur hiérarchie ou leurs rapports mutuels.

On peut réduire à deux principales les divisions des peuples sur le nombre des dieux. Les uns n'en ont reconnu qu'un, les autres plusieurs.

A son berceau, l'humanité n'adora que le Dieu suprême qui s'était révélé au premier homme. Quelque temps encore après le déluge, les petits-fils de Noé continuèrent d'offrir leurs hommages au même Dieu qui les avait sauvés de la destruction générale; mais, plus tard, quand, les premières familles se furent séparées pour rayonner en tous sens sur la terre et la repeupler; quand, après avoir quitté leur berceau, elles eurent insensiblement laissé perdre ou s'altérer le souvenir de la révélation faite à leurs pères, l'unité divine cessa d'être le dogme universel. Deux peuples, les Juifs et les chrétiens, favorisés d'une révélation spéciale; les mahométans dont la religion se compose de plusieurs élémens empruntés au christianisme et au judaïsme; plus, quelques philosophes des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, certains prêtres de l'Égypte, de l'Inde et de la Chine, dont la science éclaira la raison, sont les seuls qui n'aient reconnu qu'un être suprême. Tout le reste de l'humanité crut et croit toujours à la multiplicité des dieux.

Cette croyance au polythéisme était nécessaire. Rappelons-nous, en effet, comment procède l'homme pour former ses idées sur la Divinité. A la vue du spectacle du monde, de la marche des grands corps du firmament, de la succession des saisons;

de la variété des espèces, de l'agitation perpétuelle des élémens, de la naissance et de la destruction, de la dissolution et de la recomposition des êtres; en présence des innombrables phénomènes qui se produisent sur cette scène immense, il est invinciblement forcé de les rattacher à des causes intelligentes et puissantes. Mais, lorsque la raison humaine est grossière et faible, comme elle l'est toujours dans les masses populaires, et comme elle l'était surtout chez les peuples anciens, sait-elle que ces phénomènes si nombreux et si variés ne sont que les parties du même tout, liées étroitement les unes aux autres et ne présentant en apparence une si grande diversité que pour amener au fond une plus parfaite unité? Sait-elle que la constante opposition des différens élémens est la condition essentielle de l'harmonie universelle? Que chacun des règnes de la nature et que chaque espèce de minéraux, de végétaux et d'animaux, ne sont que les divers degrés d'une seule et même échelle dont le pied s'appuie sur la terre qui porte et nourrit tout, et dont le sommet s'attache au ciel qui éclaire, échauffe et féconde tout? Peut-elle comprendre que la mort n'est qu'une des phases de la vie des êtres et la loi par laquelle la nature rajeunit et retrempe les individualités qui la composent? Voit-elle que les désordres dont elle est frappée ne sont que les parties peut-être plus profondément combinées de l'ordre général? Comprend-elle enfin que l'univers n'est qu'un grand œuvre, et que, dans cet œuvre, tout est parfaitement à sa place? Évidemment, la

raison des masses ne le comprend pas, et n'a jamais pu le comprendre. Dans le monde, le désordre et le mal la frappent autant que l'ordre et le bien, la multiplicité plus encore que l'unité, et la diversité bien plus que l'identité. Or, comme les hommes, auxquels Dieu ne se révèle pas lui-même, ne peuvent le voir qu'à travers le monde, et se le représenter autrement que ses œuvres ne le manifestent, la multiplicité des êtres, la variété et l'opposition de leurs phénomènes les forceront à croire à la pluralité, à la diversité et à l'opposition même des dieux.

En suivant cette marche nécessaire, à quel nombre la grossière intelligence des masses portera-t-elle les objets de son culte? Ni la philosophie, ni l'histoire ne nous l'apprennent. La philosophie constate les lois de la nature humaine et prédit les résultats généraux où ces lois doivent la conduire; mais elle ne s'occupe pas des détails. L'histoire, dont la mission est d'enregistrer les faits, ne nous a pas conservé le nombre exact des divinités du polythéisme; elle ne le pouvait même pas. Mais toutes deux nous apprennent que chaque peuple en reconnut un grand nombre, que ce nombre ne fut pas égal chez tous, et que les nations diverses ont spécialement divinisé les forces dont les êtres au milieu desquels elles vivaient leur révélaient l'existence, l'action bienfaisante ou nuisible.

Il y eut cependant des êtres qui furent l'objet d'un culte à peu près universel, et ce sont précisément ceux dont l'influence se fait sentir partout. Au premier rang il faut compter le soleil; puis les

astres qui étincellent pendant la nuit sous la voûte des cieux; la lune et la terre, le feu et l'eau, le tonnerre et l'esprit des tempêtes.

Aucun objet de la nature ne reçut autant d'hommages et ne parut mieux les mériter que le soleil. Source immense et inépuisable de la lumière, de la chaleur et de la fécondité, il semble le père et le nourricier de toutes les existences, le flambeau du monde et le roi de l'espace. Lorsque chaque matin il reparaît avec le jour, et qu'il laisse tomber sur les êtres ses premiers rayons, tous se réveillent et se lèvent comme pour le saluer d'un immense et sublime concert : la nature entière tressaille à son approche. Quand, arrivé au haut des cieux, il contemple la terre et verse à flots sur elle la clarté, la chaleur et la vie, rien n'égale son éclat et sa magnificence ; et lorsqu'il a disparu au-delà des bornes du monde, après avoir jeté sur la nature un dernier regard avec ses derniers rayons, tout se tait, tout s'endort; l'univers semble avoir perdu son ame. Aucun autre être ne manifeste autant de puissance, de splendeur et de majesté ; aussi l'histoire nous dit-elle que, chez la plupart des peuples, il fut le plus ancien et le plus honoré des dieux.

Après le soleil, de tous les corps qui roulent à travers l'espace, le plus grand, le plus extraordinaire dans ses diverses phases, celui qui se lie le plus étroitement avec les phénomènes terrestres, sans contredit est la lune. Lampe éternelle des nuits, comme le soleil est le flambeau du jour, rafraîchissant la terre par la douce rosée qu'elle y verse, après qu'il l'a brûlée de ses feux; présidant

aussi pour sa part à la marche des saisons, sans cesse elle unit ses fonctions à celles du dieu de la lumière, ou le remplace près des hommes quand il les a quittés; il était donc naturel aux peuples de lui accorder la seconde place dans leurs adorations et leurs prières.

La terre, cette mère féconde qui reçoit en son sein les germes de tant d'êtres pour les produire ensuite à l'existence; qui les supporte, les développe et leur fournit avec profusion tout ce qu'il faut à leurs besoins; puis qui s'ouvre encore au bout de leur carrière pour recueillir leurs débris et les incorporer à des êtres nouveaux; la terre, que les saisons et les climats divers revêtent d'une parure si riche, si brillante et si variée; sur la surface de laquelle se déroulent de si nombreux phénomènes; qui recèle en son sein des forces si épouvantables, et qui tressaille quelquefois par de si terribles secousses; la terre ne pouvait manquer d'être un des premiers objets de l'étonnement et de la reconnaissance de l'homme.

Les étoiles du firmament, les groupes ou constellations qu'elles forment, devaient avoir aussi une large part dans les hommages des peuples. Elles annoncent les saisons, les grands changemens qui s'opèrent sur la terre; souvent elles précèdent ou accompagnent les événemens importans pour l'espèce humaine. Étroitement liées avec les phases de la lune et la marche du soleil, elles semblent être les précurseurs de ces astres et tracer leur route. Dans leur innombrable multitude, elles ont d'ailleurs tant d'éclat, de majesté et d'harmonie!

Cet océan d'azur, au milieu duquel elles scintillent pendant les nuits sans nuages, offre un si magnifique spectacle, qu'à la vue d'un pareil œuvre, l'homme, ravi d'admiration, a bien pu oublier l'ouvrier.

Des philosophes érudits ont prétendu que l'astronomie avait précédé l'astrolatrie, c'est-à-dire que l'homme avait étudié les astres avant de les adorer. Quelle que soit leur autorité, nous croyons qu'ils se trompent. Partout la science ne s'est montrée qu'après la religion. Celle-ci est tout entière dans le sentiment et la foi; la science, au contraire, consiste dans l'examen et la réflexion. Or, l'homme a cru et senti long-temps avant d'observer et de se rendre compte : les astres comme tous les autres êtres ont donc été l'objet de son admiration, de ses hommages et de sa foi, bien avant qu'ils ne fussent celui de son étude. Tout ce qu'on a dit sur la nécessité où se trouvaient les premiers peuples d'étudier les étoiles pour connaître les lieux et les climats, diriger leurs courses et celles de leurs troupeaux, calculer les inondations de leurs fleuves et le retour périodique des saisons, ne prouve nullement qu'ils ne les adoraient pas déjà depuis long-temps comme des êtres divins.

L'eau et le feu n'avaient pas moins de droits aux hommages des peuples que la terre et les astres. Soit qu'elle tombe au printemps sous la forme d'une pluie fécondante, ou que pendant un orage elle fonde sur la terre en torrens impétueux ; soit qu'elle se montre dans l'immense bassin de l'Océan avec ce calme majestueux des temps tranquilles ou

cet épouvantable bruit de la tempête ; soit enfin qu'elle coule dans les rivières et les fleuves comme à travers autant d'artères qui portent partout la fécondité et la vie, l'eau était trop importante, et ses phénomènes trop frappans, pour que les hommes ne lui assignassent pas une belle place parmi les forces naturelles qu'ils déifiaient. Le feu, à cause de sa puissante action sur les êtres, du besoin qu'ils en ont, des terribles ravages qu'il produit, de son éclat, de la forme et de la tendance de sa flamme vers le ciel, ne pouvait manquer d'être aussi partout l'objet d'un culte spécial.

Au milieu des airs se passent des phénomènes trop remarquables et souvent trop épouvantables pour n'avoir pas été attribués à des causes surnaturelles. Ces nuées noires, bruyantes, qui roulent sur la tête des hommes leurs énormes masses d'eau, de neige et de grêle ; les tempêtes qu'elles recèlent, l'éclair qui les sillonne et la foudre qui gronde dans leurs flancs ; les aquilons et leurs frimas ; les vents brûlans qui soulèvent les sables des déserts ; tant de bruits, tant de mouvemens extraordinaires qui troublent l'atmosphère, devaient nécessairement frapper les hommes d'étonnement et de frayeur. Ceux-ci étaient donc forcés de les rattacher à des puissances supérieures.

L'homme lui-même ne pouvait échapper à cette immense apothéose. Tous les peuples ont eu leurs bienfaiteurs, tous aussi ont eu leurs fléaux. A certains individus ils devaient leurs lois, à d'autres leurs conquêtes, leur industrie, leurs arts et leurs sciences, à d'autres encore leur religion ; puis, à

côté de ces hommes qui leur avaient fait du bien, presque tous pouvaient compter des tyrans, des brigands, des individus cruels et sanguinaires qui leur avaient fait du mal. Pour les premiers ils conservèrent un souvenir d'admiration et de reconnaissance, contre les autres un souvenir de haine et d'horreur. Ces sentimens favorisés par l'ignorance ne firent qu'augmenter avec le temps. Peu à peu les bienfaiteurs des nations furent plus que des hommes, ils devinrent des héros, des êtres extraordinaires; puis des demi-dieux, puis enfin des dieux et souvent même les premières divinités d'un peuple. Les choses se passèrent ainsi pour les individus méchans : insensiblement ils changèrent de nature; d'hommes ils se transformèrent en démons, en ces génies ou dieux malfaisans qui font leurs délices des souffrances des mortels.

Quoique tous les êtres que nous venons de passer en revue aient été l'objet d'un culte à peu près universel, ils ne reçurent pourtant pas des hommages semblables chez toutes les nations de la terre, et n'occupèrent pas la même place dans la hiérarchie divine. La plupart des peuples ont eu pour dieu suprême le soleil : en Egypte cet astre était Osiris, chez les Lybiens Memnon, chez les Indiens Crischna ou Vichnou, chez les Perses Mithras, chez les Assyriens Beel, Beelphégor, Moloch; chez les Péruviens Vitzli-Putzli, chez les Grecs et les Romains Hercule, Bacchus, et souvent Jupiter lui-même. Mais quelques nations adoraient pour divinité principale le feu, d'autres la terre, d'autres encore la lune, et plusieurs sauvages l'esprit des tempêtes.

Outre ces grands objets d'un culte universel, les polythéistes ont adoré les animaux, les plantes et jusqu'aux minéraux; seulement ils ne furent pas unanimes sur les espèces qu'ils devaient déifier; chaque peuple honorait spécialement celles qui pouvaient le plus lui servir ou lui nuire, qui le frappaient davantage, ou que des circonstances particulières recommandaient à sa vénération. C'est ainsi que les Indiens adoraient et adorent encore de préférence l'éléphant, la vache, le singe et la tortue; que les Égyptiens avaient une vénération extraordinaire pour le crocodile, l'épervier, l'ibis, le chien et le serpent; les Perses pour le lion, les Grecs pour l'aigle et le hibou, les Romains pour la louve et les oies. Certaines espèces furent cependant plus généralement adorées que les autres. C'étaient, parmi les oiseaux, l'aigle, la corneille et le coq; parmi les reptiles, le serpent et la tortue; parmi les quadrupèdes, le lion, l'éléphant et le bœuf; parmi les plantes le lotus; parmi les arbres le chêne et le palmier. Tous ces êtres étaient plus particulièrement regardés comme divins, soit parce qu'ils étaient connus dans presque tous les lieux du monde, soit à cause de certaines circonstances qui leur faisaient attribuer une puissance, une fécondité, souvent aussi une vertu prophétique plus développées que dans les autres êtres.

Les pierres, qui se rencontrent si souvent au nombre des objets adorés par les peuples grossiers, dûrent quelquefois à leur forme et à leur couleur les honneurs qu'elles recevaient; mais le plus fréquemment on ne les honorait ainsi que parce qu'on

avait perdu le souvenir de leur destination première. Où deux tribus avaient juré mutuellement un pacte d'alliance et d'amitié, sur le lieu où s'était livré un combat mémorable, on avait placé une pierre ou quelques pierres pour perpétuer le souvenir de ces faits importans; des pierres aussi avaient servi d'autels pour les premiers sacrifices. Quelques générations s'étant écoulées, le sens primitif de ces monumens s'altéra de jour en jour et finit par se perdre tout-à-fait. Mais comme ils avaient été jusque-là l'objet de la vénération publique, ils continuèrent de l'être sous les générations suivantes qui, ne sachant plus la véritable raison pour laquelle on les honorait, s'imaginèrent naturellement que c'était à cause de leur vertu divine.

Après avoir fait des dieux de tout ce qui pouvait frapper ses sens, l'homme n'eût pas encore satisfait son insatiable besoin de croire à des puissances supérieures: tous les phénomènes de la nature visible étant déifiés, il descendit au fond de son ame pour trouver de nouveaux dieux dans les divers phénomènes de ce monde intérieur. Ses sentimens, ses pensées, ses habitudes, ses goûts, ses vertus et ses vices se transformèrent à ses yeux en autant d'objets divins, ou furent mis sous la protection d'autant de divinités spéciales. Il y eut le dieu de la guerre et celui de la paix; le dieu du courage et celui de la peur, le dieu de la continence et celui de la volupté, le dieu de la sagesse et celui de la folie, le dieu de l'amour et celui de la haine, le dieu du départ et celui du retour; les heures, les jours, les mois furent des dieux; il y en eut enfin

pour tout, et partout; l'homme ne voyait, ne sentait et ne touchait plus que des dieux.

Comme nous l'avons dit, cette innombrable multitude de divinités eut sa cause dans les phénomènes si nombreux et si variés qui frappaient l'homme, et que la faiblesse de sa raison ne lui permettait pas de rattacher à un seul et même principe. L'opposition de ces phénomènes divers; le désordre apparent des uns et l'ordre éclatant des autres; l'influence funeste que certains êtres exerçaient sur lui, et l'action bienfaisante de plusieurs autres furent aussi cause de la division qu'il établit entre ses dieux, du caractère et des fonctions essentiellement opposées qu'il leur attribua.

Quoique dans l'univers tout soit à sa place; quoique tout ce qui est sorti des mains de Dieu soit bien, soit bon, l'homme ignorant ne le sait pas. Des perturbations apparentes, des catastrophes terribles, la dissolution et les ruines frappent souvent ses yeux, et il ne peut prendre ces choses que pour ce qu'elles lui paraissent. Plusieurs forces, soit dans les élémens, les animaux et les plantes, soit dans le ciel, soit à la surface de la terre ou dans ses entrailles, se présentent à l'homme comme ennemies; plusieurs lui donnent des maladies, des souffrances, et même la mort; plusieurs gênent ses plaisirs et la satisfaction de ses besoins; plusieurs aussi détruisent ses œuvres ou les êtres dont il se sert et qu'il aime. Ces forces qu'il déifie aussi, puisqu'il se fait au commencement des dieux de toutes les puissances de la nature, ont à ses yeux des caractères trop différens de ceux des forces

bienfaisantes pour rester confondues avec ces dernières : il les en sépare donc, et se donne ainsi deux catégories de divinités essentiellement opposées ; les unes produisant dans l'univers l'ordre, le bien, la vie ; les autres y semant le désordre, le mal et la mort.

Ces deux sortes de divinités se retrouvent chez tous les peuples. A côté de leur Osiris, dieu bienfaisant, les Egyptiens adoraient Typhon, génie du mal ; Arhimane chez les Perses, Schiva chez les Indiens, Loke chez les Scandinaves, disputaient l'empire du monde aux dieux créateurs et conservateurs. Les Titans, les furies et toutes les divinités infernales des Romains et des Grecs étaient autant de puissances malfaisantes, armées contre le ciel ou chargées de tourmenter les hommes ; les sauvages eux-mêmes ont des fétiches ennemis à côté de leurs fétiches protecteurs. Mais, quoique universellement adorées, ces deux classes de divinités opposées ne recevaient pas les mêmes hommages partout. Des peuples honoraient spécialement les dieux bienfaisans ; d'autres, et en bien plus grand nombre, réservaient pour le principe du mal leurs vœux les plus instans et leurs plus précieux sacrifices.

La peur n'a pas fait les dieux, comme on l'a prétendu ; mais elle fut, sans contredit, le plus puissant mobile des hommages qu'ils ont reçus. Soit que le mal dans la vie humaine l'emporte sur le bien, soit que l'homme s'en affecte davantage, la crainte s'est toujours montrée plus forte sur lui que l'espérance et l'amour ; il a toujours fait plus d'efforts pour s'éviter la souffrance que pour s'assurer le bonheur. Comme les divinités malfaisantes pas-

saient à ses yeux pour la cause de ses maux, il était naturel qu'il leur accordât une place éminente dans son adoration et ses prières.

Généralement pourtant le culte des dieux, soit bons, soit méchans, fut proportionné au degré de puissance qu'on leur attribuait sur le monde; et cette puissance passait elle-même pour plus ou moins étendue, selon la vie heureuse ou malheureuse, tranquille ou agitée, assurée ou incertaine que les climats, le caractère, les habitudes, la forme de gouvernement et une foule d'autres causes préparaient aux peuples. Les hommes libres, policés, courageux, habitant un sol facile à féconder par le travail se sentaient naturellement plus portés vers les divinités bienfaisantes; tandis que les puissances malignes avaient leurs plus fervens adorateurs chez les peuples esclaves, grossiers, énervés et malheureux. Ceux-ci ne pouvaient attribuer leurs souffrances qu'aux divinités ennemies; leur ignorance grossissait encore le mal qui les frappait de toute part; faibles et lâches par caractère, leur sentiment dominant était la peur; leur dieu suprême devait donc être un dieu terrible. Habitués d'ailleurs à trembler sous la main d'un despote, souvent injuste et sanguinaire, ils transportaient dans le ciel l'image de ce qu'ils voyaient sur la terre : le maître du monde n'était à leurs yeux qu'un tyran plus puissant, c'est-à-dire plus capricieux et plus méchant que celui qui les opprimait.

En se développant par les progrès de la science, la raison humaine découvre quelques uns des rapports qui unissent les diverses parties du monde;

plus elle se développe plus elle en découvre, et plus elle en découvre plus elle voit diminuer le nombre et l'opposition des forces qui s'y manifestent; plus, par conséquent, les divinités qu'elle adore tendent à se fondre, à s'absorber dans l'unité infinie du vrai Dieu. De découvertes en découvertes, elle arrive même, chez quelques hommes d'élite, jusqu'à entrevoir les grandes lois de la nature et l'harmonie universelle. Alors toute division, toute multiplicité dans l'essence divine disparaît à ses yeux : et si ces hommes supérieurs qu'elle éclaire conservent encore dans leur langage les noms des dieux du vulgaire, c'est seulement afin, soit de ne pas heurter ses préjugés, soit de désigner par là les divers attributs du Dieu unique et suprême. Cette multitude de puissances fantastiques dont les ténèbres de l'ignorance avaient peuplé le monde, s'évanouit devant le flambeau de la science comme les fantômes de la nuit devant l'astre du jour.

Malheureusement ce précieux flambeau ne luit que pour un bien petit nombre : les masses, ou ne reçoivent pas sa lumière, ou n'ont pas des yeux pour la voir. Lors même d'ailleurs qu'elles profiteraient des progrès de la science pour perfectionner leurs croyances religieuses, sans le secours de la révélation elles sont incapables de parvenir jamais à l'unité divine. Il est un obstacle qu'elles rencontrent nécessairement sur leur chemin et que leur grossière intelligence ne peut dépasser; c'est lorsque, après avoir réuni en un seul dieu toutes les divinités bienfaisantes, et dans un seul autre tou-

tes les divinités malfaisantes, elles ne voient plus au dessus du monde que deux grands principes essentiellement opposés.

Pour arriver à ce point, la marche de l'esprit humain est sans doute extrêmement lente, mais elle ne rencontre rien d'insurmontable. Avec le temps on peut finir par s'apercevoir que tout ce qui est bien dans le monde se tient et doit remonter à un principe unique. Mais comment rattacher le mal à ce même principe? Et le mal peut-il se nier? Le mal moral, c'est impossible; les désordres physiques, ce ne l'est guère moins, surtout pour des hommes qui n'ont que leur raison pour guide. Comment alors ne pas reconnaître, à côté de la cause première du bien, l'existence d'un principe méchant, auteur de tout le mal du monde? Les intelligences vulgaires étaient si peu capables de franchir cet obstacle avec leurs seules forces que bon nombre de philosophes même se sont brisés contre lui : et l'histoire du christianisme nous apprend que ce dogme des deux principes fut, de tous les débris du polythéisme, le plus difficile à détruire.

Au dualisme qui représente par deux principes contraires l'opposition des forces de la nature, il faut joindre la croyance presque universelle à d'autres nombres déterminés de puissances supérieures. Chez tous les peuples anciens, certains nombres passèrent pour sacrés; deux surtout ont mérité cet honneur pour des causes principalement astronomiques; ce sont les nombres trois et sept ainsi que les multiples du premier, neuf, douze, trente-six, qui furent spécialement affectés à compter, soit

les divinités suprêmes, soit des classes particulières de divinités inférieures.

Parce qu'on retrouve chez presque tous les peuples trois divinités principales, des érudits ont prétendu que le dogme de la trinité est universel, et même que la trinité chrétienne n'est qu'une copie de celles des autres religions. Leur assertion pourtant n'est fondée que sur une ressemblance apparente; car entre la trinité qu'enseigne l'Église et la trimourti indienne, par exemple, ou les trois grands dieux de l'Egypte et ceux de la Scandinavie, de la Grèce et de Rome, il y a une différence fondamentale. La trinité chrétienne est un seul Dieu en trois personnes, tandis que dans toutes celles des peuples païens se trouvent trois dieux dont non seulement les fonctions et les noms, mais les attributs et la nature même sont essentiellement différens; presque toujours l'un crée, l'autre conserve, et le troisième détruit.

Des érudits ont aussi présenté le dogme absurde du panthéisme, de *l'univers dieu;* c'est-à-dire la croyance que la divinité et le monde ne sont qu'une seule et même chose, comme un dogme admis partout; et cependant, loin d'avoir été universelle, il est probable que cette doctrine ne fut jamais celle d'aucun peuple. Des prêtres philosophes ont bien pu, dans leurs spéculations métaphysiques, s'élever d'abord à l'unité divine par la concentration de tous les dieux du vulgaire en un seul; puis, poursuivant encore leur besoin de synthèse, concentrer dans un immense tout le monde et Dieu; l'œuvre, les instrumens et l'ouvrier. C'est

ainsi qu'ils firent en Égypte, dans l'Inde et la Chine, où nombre de monumens attestent cette croyance sacerdotale. Mais, dans les religions anciennes, les dogmes admis par les prêtres n'étaient pas toujours les mêmes que ceux du peuple. Celui-ci, non seulement ne confondit jamais ses dieux avec le monde, mais il ne put pas même arriver jusqu'à les réunir tous en un seul. S'il adora les divers êtres de la nature, ce n'était pas à eux, mais aux puissances que ces êtres lui semblaient révéler, que s'adressaient ses hommages.

C'est la faiblesse de la raison humaine qui multiplia indéfiniment les dieux, et les divisa en deux catégories opposées; c'est encore elle qui, unie dans l'homme au besoin naturel d'imitation, fit établir entre eux cette hiérarchie sacrée que toutes les religions nous présentent. Par imitation, l'homme transporta dans le ciel l'image de ce qui se passait sur la terre; et comme il y voyait les rois distribuer le gouvernement de leurs états entre une foule de lieutenans plus ou moins élevés en dignité; que d'un autre côté son intelligence étroite ne concevait pas l'être infiniment puissant qui meut, conduit et règle tout par un seul acte de sa volonté et de sa sagesse; comme tous ses dieux, même les plus grands, étaient encore bornés dans leur science et leur pouvoir, l'homme les supposa se déchargeant, à l'imitation des princes de la terre, d'une partie de leur fardeau sur des divinités subalternes. Celles-ci, à leur tour, avaient sous elles d'autres divinités nombreuses, divisées en plusieurs ordres, et remplissant chacune sa tâche

dans l'administration générale : les unes chargées de transmettre les ordres émanés d'en haut, les autres de les faire exécuter; celles-ci d'observer ce qui se passait dans le monde, et celles-là de le rapporter en messagers fidèles aux puissances supérieures; toutes enfin remplaçant le pouvoir et la vigilance du Dieu ou des dieux suprêmes.

L'égoïsme concourut aussi pour sa part dans la distribution hiérarchique des dieux. Chaque peuple, chaque cité, chaque famille, chaque individu même voulut avoir ses divinités spéciales, exclusivement chargées du soin de sa conservation et de son bonheur. Comme ces différentes divinités n'avaient point une importance égale, elles se trouvèrent naturellement dépendantes les unes des autres; celles qui appartenaient au peuple entier commandaient aux divinités de la cité, ces dernières aux divinités domestiques, et les puissances protectrices d'une nation dûrent nécessairement passer, aux yeux de leurs sectateurs, pour bien supérieures à toutes celles des nations différentes.

Cette hiérarchie sacrée se retrouve partout; seulement les classes diverses des dieux qui la composent ne sont point chez tous les peuples en nombre égal. Quelques uns n'ont admis que trois ordres de puissances divines, d'autres en ont reconnu sept, d'autres douze, d'autres encore jusqu'à trente-six. Les divinités subalternes n'avaient pas non plus dans toutes les religions des fonctions également importantes et un pouvoir semblable : dans quelques unes elles dépendaient entièrement du Dieu suprême, dans d'autres elles pouvaient

souvent lutter contre lui; ici l'administration de l'univers était tout entière remise en leurs mains, là le premier des dieux conservait la direction générale des choses. L'organisation politique des sociétés, les rapports des ministres subalternes avec le chef du gouvernement servirent presque partout de type à l'organisation et aux rapports mutuels des dieux divers. Où le roi s'endormait dans l'indolence et la volupté, abandonnant entièrement à ses lieutenans le fardeau du pouvoir, le roi du ciel passait aussi pour vivre dans un éternel repos, insouciant de la marche du monde. Chez les peuples, au contraire, où le chef politique se montrait actif et vigilant, le Dieu suprême étendait aussi le bras et tenait l'œil ouvert sur son immense empire.

En même temps qu'il admettait l'existence de cette innombrable multitude de divinités, et qu'il les distribuait hiérarchiquement en diverses classes, l'homme donnait à chacune d'elles des attributs distincts. Deux principes le dirigèrent pour découvrir les attributs de ses dieux : l'analogie et l'imitation. Ne pouvant contempler en elles-mêmes les forces qu'il avait divinisées; ne pouvant les voir qu'à travers les êtres où elles se manifestaient, il fut forcé de juger d'elles par ces êtres et de leur attribuer les qualités révélées dans ces derniers. Tels lui semblaient les divers phénomènes du monde, telles furent à ses yeux les puissances qui les produisaient. Calquant la divinité sur ses œuvres, quand celles-ci lui paraissaient grandes, belles, utiles, il la regardait comme bonne, sage et

puissante; tandis qu'il la croyait méchante, capricieuse et faible, si le mal et le désordre éclataient dans le monde, si ses vœux et ses sacrifices n'étaient point exaucés par elle. A la vue de tant d'êtres qui naissent, croissent, dépérissent et meurent, il attribua la force créatrice et conservatrice à quelques uns de ses dieux, et regarda les autres comme des génies destructeurs; l'immensité de l'espace, la vaste étendue des mers et la durée perpétuelle des grands corps de l'univers, lui firent rêver l'infini et l'éternité pour ses divinités suprêmes.

L'homme ne se contenta pas de juger de l'ouvrier par ses œuvres, il se prit lui-même pour modèle de ses dieux, il voulut aussi les faire à son image. Tout ce qu'il trouva dans son être; pensées, sentimens, désirs, facultés, perfections et défauts, vertus et vices; ses passions les plus nobles comme ses plus grossiers penchans, ses sens physiques et jusqu'aux sexes de son espèce, il réunit tout cela dans ses forces qu'il avait déifiées. Ses dieux eurent son ame et son corps, ils furent hommes enfin, avec cette seule différence que leurs qualités et leurs vices, leur corps et leur ame avaient quelque chose de plus grand que dans la nature humaine.

Non content de donner à la divinité ses propriétés fondamentales, l'homme la revêtit des caractères, des habitudes et des goûts divers qu'il prend lui-même selon les circonstances des lieux et des temps : en sorte que les dieux de chaque peuple possédèrent des attributs différens particu-

lièrement en rapport avec les traits caractéristiques de ce peuple. Chez les Scandinaves, et dans toutes les nations du Nord essentiellement guerrières, Odin ou le Dieu suprême, avec toute sa cour céleste, n'était qu'un conquérant terrible, faisant ses délices de combats éternels. Osiris, Horus, Hermès et Harpocrate, chez les Égyptiens, semblaient calqués sur les rois et les prêtres de cette nation. L'éternelle immobilité de Brahma, les pénitences effrayantes de Wichnou, les prières si longues, la contemplation sans fin de la plupart des divinités des Indiens ne sont que des images exagérées des habitudes et des goûts de ce peuple mystique. La Vénus grecque ressemblait à une courtisane d'Athènes ou de Corinthe, et le Mars des Romains pouvait passer pour un de leurs intrépides soldats; le sauvage lui-même se copia dans ses grossiers fétiches. Chez tous les peuples enfin les divinités furent ce qu'ils étaient eux-mêmes; guerrières, sanguinaires, voluptueuses, lâches, perfides, justes et sages selon qu'ils se trouvaient remplis de ces qualités ou de ces vices. Il n'est pas jusqu'aux Juifs et aux chrétiens, pour lesquels cependant Dieu s'est manifesté dans toute sa vérité, qui ne l'aient souvent ravalé au niveau des hommes. Malgré les lumières de la révélation, combien n'a-t-on pas vu parmi nous d'intelligences étroites revêtir l'être infiniment parfait de toutes les passions et de toutes les haines des puissans de la terre? Combien, par une fausse interprétation de quelques passages allégoriques des Écritures, l'ont représenté tyrannique, cruel, capricieux, jaloux, repen-

tant ou obstiné? Que de fois ne s'est-il pas vu traité comme un juge corruptible, capable de faire pencher sa balance éternelle, non du côté du mérite, mais de celui des offrandes?

Il n'était guère possible à l'homme de ne pas façonner ses dieux sur son propre modèle. D'abord tout ce qu'il voyait dans les êtres et les phénomènes du monde ressemblait à ce qui le frappait dans les œuvres humaines; les diverses causes de ces phénomènes devaient donc posséder à ses yeux des qualités semblables à ses propres qualités. D'un autre côté, l'homme n'invente rien, à proprement parler, ni au physique, ni au moral, ni en religion, ni en quoi que ce soit; toutes ses idées, aussi bien que tous ses ouvrages, sont nécessairement des copies de ce qu'il a vu quelque part. Les idées qu'il se forme de ses dieux doivent donc avoir aussi leur modèle, et ce modèle ne peut se trouver que dans l'homme lui-même. Les dieux en effet sont des causes ou des forces que l'homme ne saurait se représenter qu'en les comparant à une force dont il ait connaissance : or, de toutes les forces de la nature, celle qu'il connaît le mieux, ou plutôt la seule qu'il connaisse, c'est celle en laquelle il consiste, c'est lui-même. Les forces qu'il sait exister dans les animaux et les plantes, dans le ciel et sur la terre, il n'est pas en elles pour apprécier ce qu'elles sont; il est obligé, pour en juger, de les ramener à la sienne, et toujours il suppose qu'elles y sont plus ou moins conformes. Voyons d'ailleurs comment nous procédons nous-mêmes quand nous voulons nous représenter Dieu. Malgré

les lumières de la révélation et de la science, pouvons-nous imaginer dans l'être suprême une seule qualité dont nous n'ayons le type primitif dans l'humanité? La puissance, la sagesse, la bonté, la justice et tous les autres attributs que nous croyons appartenir à la divinité, ne se trouvent-ils pas au fond de notre ame?

Est-ce à tort que l'homme a fait Dieu semblable à lui? N'y a-t-il dans cette assimilation audacieuse qu'une insultante profanation? D'abord, qu'il ait eu tort ou raison, l'homme, comme nous venons de le voir, ne pouvait faire autrement. Ensuite, si on écarte ce qui, dans l'homme, est défaut, passion, faiblesse et vice, toutes choses que l'être infiniment parfait ne saurait admettre, il n'y a ni profanation, ni insulte, mais seulement justice, à donner à Dieu les qualités humaines. N'a-t-il pas fait l'homme à son image et ressemblance? par conséquent ne doit-il pas conserver les traits de sa copie quelque pâle que soit celle-ci? Et d'ailleurs, à moins qu'avec les sceptiques on ne refuse à la raison humaine la faculté de discerner le vrai bien, le vrai beau, il est impossible de ne pas reconnaître que toutes les qualités essentiellement bonnes chez les hommes doivent se retrouver dans Dieu, avec cette seule différence, que les premiers naturellement bornés ne les possèdent qu'à un degré fort limité, tandis que l'être infini les a sans bornes. Puisqu'il est la source de toute perfection, comment ne renfermerait-il pas tout ce que nous concevons, soit en nous, soit hors de nous, de vraiment bien et de vraiment beau? C'est outrager

Dieu, sans doute, c'est le nier même, que d'en faire un être méchant, jaloux, partial; mais c'est le concevoir tel qu'il est dans son essence que de le regarder comme souverainement bienfaisant, juste, sage et puissant; comme le sublime prototype du monde et de l'humanité.

L'homme ne s'est pas contenté de distribuer la divinité dans toutes les parties de l'univers; comme s'il eût craint de manquer de surveillans et de maîtres, il peupla l'air, le ciel et les enfers d'une innombrable multitude de génies intermédiaires entre ses dieux et lui; d'une nature plus élevée que la sienne, mais inférieure à la nature divine, et chargés, soit d'exécuter sur sa personne les ordres de miséricorde ou de vengeance des puissances supérieures, soit de transmettre à celles-ci ses vœux, ses besoins et ses prières.

Les mêmes raisons qui l'avaient porté à diviser ses dieux en deux classes essentiellement opposées lui firent établir une division semblable dans les génies dont il reconnut l'existence. Il eut aussi ses bons et ses mauvais génies, les anges et les démons; les esprits de lumière qui veillaient sur lui et sur ses biens, qui le défendaient contre ses ennemis, lui soufflaient les inspirations utiles et justes; puis les esprits des ténèbres qui le tourmentaient, le trompaient, jetaient des maléfices sur lui et sur ses troupeaux, lui inspiraient le crime, suscitaient des entraves à toutes ses entreprises avantageuses, et qui l'attendaient à sa mort pour l'entraîner dans les enfers et l'y torturer éternellement.

Depuis le fétichisme des sauvages jusqu'à la doc-

trine si pure du christianisme, toutes les religions ont admis l'existence des bons et des mauvais génies, et dans toutes les religions on leur attribua des fonctions analogues. Les décans chez les Égyptiens, les amschaspands, les izeds, les fervers et les dews chez les Perses, les dévétas chez les Indiens, les monstres des enfers admis par les Grecs et les Romains, ainsi que ces démons familiers attachés selon eux à chaque individu; les esprits de l'air, des forêts et des fleuves chez les anciennes nations du nord de l'Europe, comme les woles, les elves et les nains des Scandinaves; l'innombrable multitude de puissances subalternes adorées par les Japonais et surtout par les Chinois, ont la même nature, presque la même origine et les mêmes attributions que les bons et les mauvais anges des Juifs et des chrétiens; que les éons des rabbins et des gnostiques. Une partie de ces génies, premières créatures de la divinité suprême, s'est conservée pure, et remplit près des hommes un ministère de bienveillance et de dévouement; les autres, ou se sont révoltés contre leur auteur, ou bien ont été produits par le dieu du mal pour être les exécuteurs de sa haine contre l'humanité.

Quand l'homme multiplie ses dieux et fait les uns bons, les autres méchans, il n'a pour guides que de fausses analogies, et pour lumières que les lueurs incertaines de sa grossière intelligence; voilà pourquoi il tombe nécessairement dans de révoltantes erreurs; mais en est-il de même lorsqu'il reconnaît l'existence de génies intermédiaires entre la divinité et lui? Nous n'aurions que l'autorité

de la révélation qu'elle serait plus que suffisante pour nous faire affirmer qu'ici l'homme ne s'est pas trompé. Mais les lois de l'induction la plus sévère et la raison la plus épurée viennent encore se joindre à l'autorité de la parole divine, pour démontrer, sinon que telle ou telle classe particulière de ces génies existe, du moins qu'en général, des êtres supérieurs à l'homme et créatures de Dieu comme lui sont possibles, nous dirions presque nécessaires.

L'induction n'abuse pas toujours l'homme : quand il la suit avec toutes les précautions logiques ; lorsqu'avant de s'y abandonner il l'asseoit sur une masse de faits incontestables, elle le conduit infailliblement au vrai. Or, il nous semble qu'on peut faire remonter à une induction revêtue de ces conditions de certitude la croyance aux génies surhumains.

Partons de ce fait : le plus éclatant caractère de l'univers, dans ce que nous en connaissons, est l'enchaînement et l'harmonie des êtres qui le composent. Depuis l'insecte invisible dont une goutte d'eau renferme des milliers, jusqu'à la gigantesque baleine qui bouleverse les abîmes ; depuis la mousse imperceptible jusqu'aux cèdres du Liban ; depuis la molécule impalpable jusqu'aux sphères célestes ; depuis les plus infimes existences jusqu'à l'homme, toutes les classes d'êtres créés se tiennent étroitement unies comme autant d'anneaux d'une seule et même chaîne. Point d'interruption dans cette chaîne immense, point d'intervalle à franchir ; les diverses parties de la nature se fondent si doucement ensemble que l'esprit qui les parcourt,

passe des unes aux autres sans s'en apercevoir. Mais, arrivée à l'homme, la chaîne se brise; toute gradation cesse. Cette série d'organisations progressives et cette harmonieuse continuité par lesquelles toutes les créatures inférieures s'unissent avec le roi de la terre, ne se retrouvent plus au-dessus de lui pour l'unir avec le roi du ciel. De l'espèce humaine pour arriver jusqu'à Dieu, l'esprit est obligé de franchir, d'un seul bond, la distance incommensurable qui sépare l'être encore très imparfait et borné de l'être infiniment parfait.

Aussi, lors même qu'il rejetterait toute autorité religieuse, l'esprit ne saurait être satisfait de cette brusque interruption dans la chaîne des existences. Dominé par les lois de l'analogie, il s'indigne de voir cesser tout à coup la progression qu'il a suivie dans les régions inférieures; il ne peut comprendre comment Dieu, après avoir formé une échelle si douce à monter depuis l'atôme jusqu'à l'homme, n'en ait pas continué les degrés qui doivent conduire de l'homme à lui. La création lui semble alors une œuvre tronquée comme un pont qui manquerait de ses principales arcades. Il ne sait avec quels êtres combler l'intervalle, avec quels anneaux il peut terminer la chaîne; mais il croit qu'il doit y en avoir, et il n'est content qu'après les avoir trouvés.

Ici, comme dans mille autres circonstances où l'esprit humain se débat sous un besoin impérieux qu'il est impuissant à satisfaire, la révélation vient à son secours. De même que la science lui a mon-

tré l'enchaînement progressif des êtres inférieurs, de même la foi déchire le voile étendu sur sa tête et lui fait contempler, dans les régions supérieures, cette brillante hiérarchie d'intelligences qui s'élèvent graduellement, de perfections en perfections, depuis l'homme jusqu'à celui qui est la perfection suprême. L'échelle mystérieuse de Jacob redescend du firmament sur la terre; des myriades d'anges en remplissent les degrés; les séraphins, les chérubins, les dominations et les trônes font résonner les voûtes du ciel de leurs sublimes cantiques. A la clarté de la foi, les anneaux de la chaîne brisée se retrouvent, l'analogie se continue, l'espace se remplit, et l'esprit humain se repose satisfait; car la religion, qui a aussi horreur du vide, a peuplé pour lui l'immensité.

On s'est beaucoup moqué de cette croyance aux génies intermédiaires; sans faire attention qu'on tournait en ridicule, non seulement la religion, mais l'humanité tout entière qui les a reconnus, puis la raison elle-même dont les lois les exigent; et sans pouvoir alléguer, pour nier leur existence, que ce puéril motif: « On ne les voit pas. » Mais quoi de plus absurde, quoi de plus fatal à la vérité que de nier des faits ou des êtres uniquement parce qu'ils ne tombent pas sous nos moyens de connaître?

Si avant l'invention du microscope, quelqu'un se fût avisé d'affirmer qu'au delà des plus petits êtres perceptibles à l'œil, existait une série d'organisations innombrables, admirablement pourvues, étonnamment variées et composant, en quelque sorte, un nouveau monde bien plus peuplé et

non moins beau que celui des organisations visibles; que dans les pores du corps humain, que dans une simple goutte d'eau vivaient, se mouvaient, se nourrissaient et se reproduisaient des milliers d'êtres semblables. Si, avant l'invention du télescope, un homme eût osé dire : Par delà les planètes et les étoiles que nos regards peuvent saisir, il y a des myriades d'étoiles dont chacune égale au moins notre soleil ; des planètes comme notre terre, et peut-être plus étendues encore, sont emportées et réchauffées dans le tourbillon de ces soleils nouveaux dont chacun est aussi le centre d'un monde; et il y a de ces mondes, non pas des millions ni des milliards, mais une quantité qu'aucun nombre ne peut représenter, et que nulle intelligence humaine ne saurait concevoir ; si, disons-nous, avant qu'on eût inventé ces précieux instrumens scientifiques, quelqu'un eût osé tenir un pareil langage, n'aurait-il pas été regardé comme un insensé? et cependant, tout ce qu'il eût alors avancé, la science et la philosophie le proclament aujourd'hui hautement. Or, la religion est pour l'homme, lorsqu'il a la vue trop courte ou qu'il veut plonger ses regards dans des profondeurs inaccessibles, ce que les instrumens scientifiques sont pour ses organes naturels quand ils se trouvent trop faibles ; elle lui découvre des vérités que, sans elle, il aurait à jamais ignorées.

CHAPITRE III.

Création ou cosmogonies.

L'étude des religions ne rencontre pas une question aussi obscure que celle-ci : il faut avoir essayé de la pénétrer pour comprendre toute l'étendue de ses difficultés. Légendes, livres sacrés, traditions, monumens, tous ces moyens de connaître les croyances passées et présentes de l'espèce humaine n'offrent ici que des contradictions perpétuelles ou des ténèbres que les érudits, avec leurs citations de passages originaux et leurs commentaires, n'ont fait qu'épaissir davantage. Dussions-nous, dans cette importante question, omettre des choses essentielles, nous tâcherons du moins d'être clairs, en n'écrivant que ce que nous avons compris.

Les peuples sont unanimes sur les deux points suivans : le monde a commencé ; il est l'œuvre de Dieu. Mais jusqu'où s'est étendue l'action de la puissance divine dans la production du monde? A-t-elle créé les élémens mêmes qui le composent, ou s'est-elle bornée à les mettre en œuvre, à leur donner l'arrangement et la forme qu'ils ont dans les êtres divers? Ici cesse l'unanimité des peuples.

Ils ne sont pas plus d'accord sur la question de savoir par quels moyens la Divinité a produit l'univers. En d'autres termes, tous admettent la création; mais ils se divisent et sur l'étendue de cet acte et sur la manière dont Dieu l'a fait.

Les peuples sauvages ou grossiers encore, bornant leur attention aux phénomènes sublunaires, aux êtres qu'ils voyaient se former autour d'eux, n'ont pas fait remonter plus haut que la première origine des hommes, des animaux et des plantes, la question du commencement des choses. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont allés jusqu'à s'enquérir de la cause première qui a donné aux grands corps de l'univers leur organisation actuelle et les lois d'après lesquelles ils se meuvent et se conservent, tout en admettant cependant la préexistence éternelle des élémens dont ces grands corps sont composés. D'autres enfin, plus éclairés, soit par l'effet du développement progressif de leur intelligence, soit par les lumières de quelques hommes supérieurs ou de la révélation, ont étendu la création jusqu'aux élémens mêmes dont sont formés les êtres divers. Ainsi, production complète de tout ce qui constitue le monde, ou seulement disposition de ses matériaux primitivement existans; création absolue ou création relative, telle est la première division à établir dans les cosmogonies des peuples.

Il n'y a que ces deux sortes de créations possibles. Aussi, jusque là, ne rencontrons-nous aucune difficulté; mais lorsque nous cherchons à savoir quels sont les peuples qui ont admis la première,

et quels sont ceux qui ont reconnu l'autre, nous ne marchons qu'à travers une obscurité et des contradictions profondes. Les religions les plus fameuses; celles de l'Inde, de l'Egypte, de la Perse, de la Scandinavie et de la Grèce, admettent tour-à-tour les deux créations différentes. Si, dans quelques unes de leurs traditions, le Dieu primitif donne naissance à tout le reste des êtres, dans d'autres, dans presque toutes, il naît au milieu d'élémens préexistans dont il se sert pour composer le monde. Il y a plus: la même tradition et le même livre sacré qui nous représentent le Dieu créateur tirant son origine d'élémens antérieurs, nous le montrent créant ensuite ces mêmes élémens qui l'ont produit.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de supposer que des croyances aussi contradictoires aient été admises, dans le même temps, par les mêmes individus. Quelque stupide et crédule qu'on le suppose, l'homme, dès qu'il est homme, a toujours une certaine dose de raison qui repousse d'aussi choquantes oppositions. Nous serons probablement dans le vrai, si, divisant chaque religion en différentes époques et ses sectateurs en différentes classes, nous attribuons à une époque, à une classe d'hommes, telle croyance cosmogonique, et à d'autres époques, à d'autres hommes, les croyances opposées. Par là, du moins, nous aurons diminué les ténèbres dont cette question s'enveloppe et fait disparaître ses contradictions.

Notre distinction n'est cependant point un simple expédient pour sortir d'embarras; elle est basée sur les lois de l'intelligence humaine aussi

bien que sur les faits de l'histoire. Nous savons par l'histoire que tous les peuples, avant d'atteindre leur plus haut point de développement, ont été long-temps dans l'enfance, et que la plupart se composaient de castes différentes dont celle des prêtres l'emportait de beaucoup sur les autres par ses connaissances religieuses. D'un autre côté, la philosophie nous apprend que, des deux systèmes divers sur la création, l'un, celui qui n'admet que la création relative, incomplète, correspond au degré d'intelligence des peuples enfans; tandis que l'autre, celui de la création complète et absolue, ne peut s'allier qu'à un assez haut degré de développement intellectuel. Il est donc parfaitement légitime de reconnaître que, dans toutes les religions où se trouvent les deux cosmogonies différentes, l'une appartenait à l'époque primitive ou à l'enfance de la raison des peuples, et l'autre au temps de leur intelligence développée; ou bien, ce qui serait encore plus généralement vrai, que la création incomplète fut presque toujours le dogme populaire, tandis que les prêtres, plus instruits, n'ont pas tardé de s'élever à la création absolue, et qu'ils ont consigné cette croyance dans les mêmes traditions et les mêmes livres sacrés qui renfermaient déjà la croyance vulgaire. Nous qui ne connaissons bien ni les époques auxquelles remontent ces traditions et ces livres, ni l'esprit dans lequel ils étaient faits, et qui ne pouvons distinguer leurs doctrines secrètes des croyances destinées aux profanes; nous à qui tous les monumens religieux se présentent en masse, nous sommes

portés à faire aussi une masse des croyances les plus opposées, et à les placer toutes à la fois dans le même temps et chez les mêmes hommes.

Ceux qui bornaient la création aux êtres qu'ils voyaient se former sur la surface de la terre l'attribuaient, soit à la terre elle-même à cause de la vie qu'elle paraît donner aux animaux et aux plantes, soit à la lune à cause de la rosée fécondante qu'elle verse sur la nature pendant les nuits du printemps et de l'été, soit au soleil dont la chaleur est nécessaire pour la naissance, l'accroissement et la maturité des productions de la terre, et qui semble, chaque matin, tirer par sa lumière tous les êtres du néant.

Les peuples qui, tout en reconnaissant l'existence éternelle des élémens, ont étendu la création jusqu'à la formation des grands corps qui composent le monde, admettaient comme élémens primitifs les quatre connus des anciens : l'eau, le feu, l'air et la terre, mais particulièrement les deux premiers. Tous ces élémens, mêlés et confondus dans les profondeurs de l'espace immense et du temps, formaient le chaos; la nuit planait sur eux et semblait les couver de ses sombres ailes; deux forces aveugles les unissaient et les divisaient: c'étaient l'amour et la haine, la sympathie et l'antipathie que le génie de Newton restitua plus tard à la science sous des noms différens. Or le chaos, comme l'espace, comme les élémens qu'il renfermait, comme la nuit qui les enveloppait, comme l'amour et la haine qui les poussaient en tous sens, comme le temps immobile alors, qui attendait qu'ils

eussent la forme et le mouvement régulier pour les mesurer ; toutes ces choses étaient des dieux, les dieux primitifs qui concoururent à la formation du monde, et comme matériaux, et comme architectes.

Ceux qui croyaient que la Divinité avait produit, non seulement l'organisation et la forme des différentes parties de l'univers, mais les matériaux mêmes qui les constituent, ne pensaient pourtant pas qu'elle eût fait ces matériaux de rien ou qu'elle les eût tirés du néant. Le néant ne renferme rien, on ne peut par conséquent rien en tirer : mais ils admettaient deux élémens avec lesquels la Divinité avait tout fait, la puissance qui possède et produit, et l'intelligence qui coordonne.

La division des divinités en bienfaisantes et malfaisantes, que nous avons vue commune à presque toutes les religions, se trouve déjà établie dans les dieux auteurs du monde. Quel que soit le nombre de ces derniers, presque toujours l'un d'eux est le principe du mal. Par la même raison que les peuples reconnaissaient des puissances malignes dans le gouvernement de l'univers, ils devaient en admettre pour le former. Ce grand œuvre se présentait à eux mélangé de bien et de mal, d'ordre et de désordre, de vie et de mort; et comme ils ne pouvaient croire qu'un être plein de sagesse et de bonté eût produit la mort, le désordre et le mal, ils rattachaient la première origine de ces choses à une puissance dont le caractère capricieux et méchant fût en rapport avec elles.

Les mêmes difficultés qu'on rencontre, lorsqu'on

cherche à connaître l'étendue que chaque religion a donnée à l'acte de la création, se représentent quand on veut savoir de quelle manière selon les religions diverses, la création fut produite. Le seul moyen d'éviter ces difficultés presque insurmontables est de partir de ce principe philosophique, justifié d'ailleurs par les faits : les peuples ne peuvent avoir idée que de ce qu'ils voient, que de ce qu'ils sentent ; toutes leurs idées sont des copies plus ou moins fidèles de ce qui les a frappés quelque part ; par conséquent, les idées qu'ils se sont faites sur la création doivent avoir aussi leur modèle dans les phénomènes analogues qui se passent sous leurs yeux. Or, on peut réduire à quatre les principaux phénomènes visibles qui ont plus ou moins d'analogie avec la création des êtres : La production des ouvrages de l'homme, la génération des animaux, l'émanation et la transformation.

Ces quatre manières diverses dont les êtres se produisent sous les yeux des hommes ont servi de type à toutes leurs cosmogonies, une seule exceptée, la cosmogonie des Juifs et des chrétiens, qui, instruits par la révélation même, ont considéré la création du monde comme le résultat immédiat de la volonté divine.

Pour faire ses œuvres, l'homme en extrait les matériaux du lieu où ils sont, les façonne, les combine : or, plusieurs cosmogonies nous représentent la Divinité créatrice se bornant à ces opérations. Les élémens du monde sont renfermés pêle-mêle dans l'espace ou le chaos; elle les en tire, leur

imprime la forme qu'ils doivent avoir et assigne à chacun sa place. Avec la terre, elle compose les montagnes, les rochers et les plaines du globe que nous habitons. L'eau, séparée de la terre, forme les mers, les lacs, les rivières et les nuées. L'air compose notre atmosphère avec les ouragans et les tempêtes qui l'agitent. Le feu se transforme en ces astres brillans qui nous éclairent et nous échauffent; puis, de tous ces élémens combinés dans de certaines proportions, résultent les organisations diverses des animaux et des plantes, de tout ce qui a mouvement et vie dans la nature. Telle est l'explication cosmogonique à laquelle reviennent, à de légères différences près, toutes les croyances des peuples qui n'ont admis que la création relative.

Les trois explications suivantes appartiennent spécialement aux religions qui ont cru à la création absolue.

Celles qui faisaient remonter l'origine du monde à une transformation supposaient que le Dieu primitif renfermait dans son corps immense tous les élémens nécessaires pour produire les êtres divers. Ce corps s'était divisé, dissous, soit par l'effet de la mort qu'il avait reçue d'une divinité particulière, soit par toute autre cause; et, en se divisant, ses parties étaient devenues les diverses parties de l'univers; ses chairs avaient formé la terre, ses os les montagnes et les rochers; son sang, la mer et les fleuves; son front, le firmament et la matière éthérée; ses yeux, le soleil et la lune; son souffle, l'air et les tempêtes; sa vie ou son ame était devenue la

vie et l'ame de tout ce qui respire et se meut sur la terre.

Des phénomènes assez nombreux pouvaient offrir à l'homme cette manière d'expliquer la formation du monde. A la place où tombent et pourrissent les végétaux, on en voit souvent pousser d'autres qui semblent naître des débris des premiers. Dans les cadavres dissous des animaux se forment et se développent, tous les jours, des milliers d'animaux différens. Les substances soumises à la violente action du feu produisent d'autres substances qui ne sont que les premières transformées.

Des phénomènes non moins nombreux, non moins frappans, avaient aussi servi de modèle au système qui expliquait, par l'émanation, l'origine des choses. La pluie qui tombe des nuées, les vapeurs qui s'exhalent des gouffres, des vallées, des mers; les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui s'échappent des sources; la lumière et la chaleur qui émanent du soleil; cette innombrable multitude de plantes qui semblent éclore chaque printemps du sein de la terre; le germe qui sort du fruit, la branche qui sort du tronc, le rameau de la branche, les feuilles et les fleurs du rameau; tous ces phénomènes étaient pour l'homme autant de types de la première création des êtres. Il se figura donc la Divinité créatrice comme un immense réservoir, ou comme une source intarissable qui renfermait de toute éternité les diverses parties du monde et qui les avait laissées s'échapper, soit d'après une loi fatale qui ne lui permettait pas

de les retenir, soit par un acte libre de sa volonté suprême.

Mais le système de la génération fut le plus répandu; l'acte par lequel l'homme lui-même et toutes les espèces d'animaux se propagent, avait une analogie trop frappante avec la création, pour ne pas servir de type aux croyances cosmogoniques de la plupart des peuples. Ceux-ci supposaient donc que le Dieu primitif, qui existait seul au commencement, s'ennuyant de sa solitude éternelle, voulut donner naissance à d'autres êtres. De son désir de se reproduire joint à la contemplation de lui-même, sortit une divinité d'un sexe différent, avec laquelle il s'unit alors comme s'unissent les deux sexes de chaque espèce d'animaux.

Après avoir reçu du Dieu primitif le germe de tous les êtres, la divinité femelle leur donnait naissance, presque toujours sous la forme d'un œuf qui, en se brisant, les laissait échapper. Les deux moitiés de cet œuf formaient l'une la voûte des cieux, l'autre la terre; le blanc devenait la lune, les eaux de la mer, la matière éthérée; le jaune, le soleil; ses veines ou filamens produisaient les fleuves et les rivières de la terre.

Assez souvent, le Dieu suprême qui fécondait le sein de la première divinité femelle n'engendrait pas immédiatement les êtres de l'univers, mais seulement les dieux chargés de les produire à sa place, et qu'on appelait pour cette raison demiourgos. Ces derniers se trouvaient presque toujours au nombre de trois, comme dans l'Inde, l'Egypte et la Scandinavie; l'un créait, l'autre dispo-

sait, et le troisième, qui était le principe du mal, répandait la destruction et le désordre dans les œuvres des deux premiers.

L'œuf joua un grand rôle dans les cosmogonies. Sa forme ronde, analogue à celle de l'univers, du soleil, de la lune, et qu'on regardait comme la plus parfaite des formes; les matières fécondantes qui le composent; les merveilleuses transformations qui s'y opèrent pendant l'incubation; l'innombrable multitude d'oiseaux, de poissons, de reptiles et d'insectes auxquels il donne naissance, ne pouvaient manquer de lui assigner une place importante dans des croyances nécessairement basées sur l'analogie.

Dans les cosmogonies, certains animaux jouèrent aussi leur rôle; les uns à cause de leur force, les autres à cause de leur fécondité; ceux-ci pour leur couleur, leurs habitudes, leur forme; ceux-là pour des raisons purement astronomiques, ou à cause de leurs rapports avec des événemens importans conservés dans les traditions religieuses. De ces animaux les plus connus étaient la tortue et l'éléphant, destinés à supporter le monde que les peuples anciens ne pouvaient se figurer suspendu au milieu du vide. Venaient ensuite le taureau qui fécondait la terre, parce que sa constellation annonçait le retour du soleil au printemps, ou qui brisait d'un coup de corne l'œuf cosmique dans lequel le monde se trouvait renfermé; puis le serpent, image de la vie et de la santé, qui, dans ses immenses anneaux, embrassait l'univers, et dont les taches merveilleuses avaient du rapport avec les étoiles semées

sous la voûte des cieux, ou qui, par son venin, ses ruses et sa malice, représentait le principe du mal; puis enfin des poissons destinés, soit à figurer l'eau qui féconde la nature et qui, selon plusieurs peuples, était le principal élément dont tous les êtres avaient d'abord été formés, soit à rappeler la terrible catastrophe du déluge après laquelle la terre et toutes ses productions étaient sorties du sein des ondes.

Des végétaux eurent aussi leur place dans les systèmes cosmogoniques. En première ligne il faut mettre les plantes et les arbres qui étaient consacrés aux dieux démiourgos, ou qui passaient dans les lieux divers pour les plus féconds; particulièrement le palmier, l'olivier, le reivas, le lotus ou lotos, plante très abondante sur les bords du Nil comme sur ceux du Gange, et que, par cette raison, les Egyptiens et les Indiens donnent pour symbole, souvent même pour berceau, à leurs divinités principales.

Tels sont les points fondamentaux auxquels peut se réduire tout ce que les diverses religions humaines ont enseigné sur la création des êtres. La différence des temps, des climats, des mœurs et de la civilisation produisit, sans doute, des variétés innombrables dans les croyances cosmogoniques; mais ces variétés sont plutôt accidentelles qu'importantes; elles roulent bien plus sur la forme que sur le fond des doctrines, sur les mots plutôt que sur les choses. Les peuples qui n'admettaient que la création relative, c'est-à-dire, seulement la disposition des élémens préexistans, faisaient dominer

dans la composition du monde, ceux-ci tel élément, ceux-là tel élément différent : les premiers habitans de l'Egypte et de l'Inde qui devaient tout aux inondations périodiques de leurs fleuves, ainsi que les peuples voisins des lacs, de la mer, auxquels l'eau était si nécessaire, devaient considérer cet élément comme le plus important des matériaux de l'univers ; tandis que les Perses, les peuplades du Nord, les nations qui se trouvaient placées près des volcans en éruption ou à demi éteints donnaient au feu le premier rôle. Les Orientaux, sans doute à cause de cette atmosphère voluptueuse qui les entoure, de cette chaleur qui les amollit, de ces images sans cesse répétées de l'union des animaux et de la fécondité inépuisable que la nature étale à leurs yeux, attribuaient spécialement à un acte de génération ou à l'émanation la première origine des choses ; tandis que ceux des climats froids se l'expliquaient plutôt par la transformation. Tous enfin mêlaient à leurs cosmogonies des récits, des caractères et des couleurs plus ou moins en harmonie avec les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient ; mais quelle que fût sur ce point la variété de leurs croyances, tous entendaient la création et l'expliquaient de l'une des manières que nous avons indiquées.

De toutes les créatures de l'univers, la plus importante aux yeux de l'homme, c'est l'homme même. Après Dieu, c'est à lui qu'il rapporte les êtres divers ; il se pose comme le centre auquel doivent aboutir les innombrables rayons du cercle immense ; il se proclame le roi de la création.

Aussi toutes les religions ont enseigné qu'il avait fallu pour le former un acte spécial de la puissance divine, ou un choix particulier, une combinaison extraordinaire des élémens générateurs.

Les divisions que nous avons vues dans les cosmogonies des peuples se représentent à peu près les mêmes touchant la création de l'homme. Quelques uns le font naître immédiatement de Dieu même : la plupart de la combinaison d'élémens préexistans ; ceux-ci, par l'acte de génération ou par l'émanation; ceux-là le font remonter à une transformation.

Dans l'Inde et l'Egypte, le premier homme ou les premiers hommes émanaient par une série de créations successives du dieu demiourgos. En Perse, le premier être humain, mâle et femelle tout ensemble, était la transformation de l'épaule du taureau primitif. De la semence de cet hermaphrodite, tombée sur la terre, était sorti un arbre qui avait produit le premier homme et la première femme. Les Grecs avaient deux traditions sur l'origine de l'humanité : l'une la rattachait aux pierres jetées sur la terre par Deucalion et Pyrrha, et transformées en couples humains; l'autre à Prométhée qui, après avoir pétri avec de la boue le corps du premier homme, composa son ame d'une flamme divine ravie au ciel. Chez les Scandinaves, les ancêtres de l'humanité étaient d'abord deux troncs d'arbres que les dieux créateurs avaient doués de la forme, de la vie et de l'intelligence humaines. Des peuplades sauvages font naître les premiers hommes de la putréfaction d'un animal primitif, et plu-

sieurs nations du souffle ou du sang de la Divinité. Assez généralement pourtant, le corps humain passa pour avoir été formé des divers élémens qui composent le monde matériel; et l'ame, que presque tous les peuples ont distinguée du corps, fut rattachée au souffle, à la vie, à l'intelligence de Dieu même.

Les contradictions si choquantes et les obscurités dans lesquelles se perdent les cosmogonies des religions humaines, ne se rencontrent plus dans la religion révélée. C'est dans la sublime simplicité du récit de la Genèse qu'il faut chercher le véritable secret de l'origine du monde et de l'humanité. Tout y est clair, comme tout y est grand, majestueux et digne de Dieu. Plus de chaos, plus d'élémens préexistans et rebelles, plus de ces actes qui dégradent la puissance suprême; plus de ces dieux qui meurent pour que le monde se forme avec les débris de leur immense cadavre; plus de ces émanations panthéistiques qui font, en définitive, un seul et même être de l'univers et de la Divinité. Libre de son temps, indépendant des élémens qu'il a faits, maître absolu du fond et de la forme de son grand œuvre, l'Eternel en produit successivement les diverses parties aux instans qu'il a fixés; il leur assigne la place, la destination, les lois qu'il lui plaît; et cela sans autre acte que celui de vouloir, sans autre instrument que son verbe ou sa parole par laquelle il exprime sa volonté féconde. Il dit : Je veux que la lumière soit, et la lumière est. Il appelle les étoiles, et les étoiles répondent : Nous voilà. Il ordonne à la terre de paraître, aux

plantes de la couvrir, aux animaux de la peupler, aux eaux de l'arroser, et de l'environner comme une ceinture : à l'instant il est obéi ; et dès la première fois que son regard infini embrasse l'univers, il voit avec satisfaction que tout y est très bien.

Cependant, comme pour prouver que tout n'est pas faux dans les croyances cosmogoniques des diverses religions humaines, mais qu'un reste des traditions vraies s'y est conservé, et sans doute aussi pour faire comprendre à l'homme toute l'étendue de ses devoirs, en lui montrant toute sa grandeur, la révélation elle-même nous enseigne que Dieu ne le confondit pas avec la masse des autres créatures. Véritable habitant et seul propriétaire du monde, roi des animaux par son corps et de toutes les créatures visibles par son ame, l'homme ne parut qu'après que son palais fut prêt et son empire peuplé. Placé momentanément sur la terre et destiné pour le ciel, chargé de résumer et de représenter dans sa personne les deux grandes classes d'êtres de l'univers, les corps et les esprits, Dieu le fit à la fois esprit et corps, d'une nature terrestre et céleste, semblable aux créatures visibles par le limon dont ses organes furent pétris, et semblable à Dieu par cette ame vivante, par ce souffle ineffable qu'il lui inspira. Parce qu'il était le couronnement du grand œuvre, la Divinité créa l'homme le dernier ; et afin de lui montrer combien il est grand lui-même, combien il l'emporta sur toutes les autres créatures lorsqu'elle eut fait d'une parole

le ciel et la terre, elle sembla se recueillir et avoir besoin de contempler plus attentivement sa sublime essence pour le former exactement à son image.

CHAPITRE IV.

Chute originelle; déluge; rédemption.

Toutes les traditions religieuses ont entouré d'innocence, de paix et de bonheur, le berceau du genre humain; toutes nous représentent comme un lieu de délices la première demeure des hommes, et comme un âge d'or les premières années qu'ils ont vécu. Leurs descriptions du paradis terrestre varient pour la forme et les détails; elles portent nécessairement l'empreinte du caractère des peuples divers; mais elles s'accordent sur le fond du tableau. Dans toutes, c'est le printemps éternel, avec sa douce chaleur, ses fleurs riantes et son haleine embaumée; c'est la terre qui se couvre sans travail de fruits abondans; ce sont des ruisseaux intarissables de lait et de miel; c'est l'harmonie des élémens, la justice régnant spontanément sur les cœurs; l'amour aux chastes et ineffables voluptés; c'est l'homme en paix avec l'homme, avec Dieu, avec la nature entière; en commerce familier avec son Créateur; vivant au milieu d'animaux qui tous s'empressent à le servir; ne connaissant ni la douleur, ni la maladie, ni la mort; ne faisant

point le mal, n'ayant point à le craindre, et aspirant, par tous ses pores, le plaisir et la vie.

Une si grande félicité n'était malheureusement pas éternelle : l'homme la perdit et la perdit par sa faute. Les diverses traditions religieuses s'accordent encore sur ces deux points. Elles ne conviennent, il est vrai, ni de la durée du bonheur originel de nos ancêtres, ni du genre de faute qui le leur ravit; mais toutes enseignent qu'après avoir été quelque temps heureuse et pure, l'humanité se corrompit et tomba dans le malheur; que le péché ou la transgression des lois morales en fut cause, et que, depuis lors, les descendans des premiers coupables ont porté la peine de l'iniquité de leurs pères.

Les crimes qui firent perdre aux hommes leur félicité première eurent leur source dans les principales passions qui continuent encore de leur en inspirer : la cupidité, l'orgueil, la curiosité, la gourmandise et la faiblesse d'un sexe pour l'autre. Selon la Genèse, presque toutes ces passions concoururent au péché d'Adam. D'après les traditions des Grecs, Jupiter s'était vu forcé, par les excès des hommes et l'orgueil des géans, à prononcer son terrible arrêt : *Perdendum mortale genus*, et les Perses croyaient que Meskhia et Meskhiane, le premier couple humain, avaient perdu leur immortalité pour s'être laissé séduire par du lait de chèvre et des fruits.

Les passions cependant ne suffisaient pas alors pour faire tomber l'homme dans le crime. Aujourd'hui que, déchu de son état de perfection primi-

tive, il est soumis à leur empire, elles sont sans doute les seules causes des iniquités qui désolent la terre; mais avant que son ame dégradée ne fût devenue esclave des sens, elles n'étaient qu'en germe au fond de son cœur; elles n'avaient pas, pour se développer, l'exemple, l'occasion, la nécessité, et tous ces stimulans qui les provoquent maintenant en nous. Aussi, les diverses traditions religieuses s'accordent-elles à ne pas présenter les passions comme la seule cause de notre chute originelle; toutes leur donnent pour auxiliaire l'éternel ennemi du genre humain, le principe du mal ou le démon, qui, dévoré lui-même par les passions de la haine et de la jalousie, s'insinua subtilement dans celles de l'homme, leur communiqua une puissance qu'elles n'auraient pas eue sans lui, corrompit le sexe le plus faible pour arriver à l'autre et devint ainsi le premier agent de notre perte.

La méchanceté, l'hypocrisie et la ruse marchent presque toujours ensemble. Aussi, les voyons-nous dès le commencement réunies dans le génie du mal. C'est en se cachant sous les traits de la beauté, c'est par des paroles mielleuses et sous l'emblême de la souplesse adroite que le démon s'introduit dans le cœur des premiers hommes. La plupart des traditions religieuses racontent, avec la Bible, que l'esprit tentateur prit la forme du serpent pour combattre contre le ciel et perdre le genre humain.

Dans leurs récits allégoriques sur la chute originelle de l'homme, les diverses religions ne s'accordent pas plus pour les détails que dans leurs

peintures de son bonheur primitif. Toutes y ont mêlé les couleurs des climats et des peuples divers; mais un examen attentif découvre bientôt sous ces apparences si variées un fond identique. Quels que soient, en effet, la passion qui pousse l'homme au mal et le nom du dieu méchant qui conjure sa perte; qu'on l'appelle Satan, Loke, Arhimane, Schiva ou Typhon; qu'il combatte contre le ciel en même temps que contre le genre humain; qu'il soit seul ou qu'il ait à sa suite des légions de génies infernaux; qu'il l'emporte momentanément contre le principe du bien ou qu'il se voie vaincu dès le commencement de la lutte, le sens fondamental de toutes ces traditions n'en revient pas moins à ces trois points : l'homme est tombé de son premier état de bonheur, il en est tombé pour avoir cédé à ses passions, et il n'y céda que parce qu'il y fut poussé par le génie du mal.

Cet accord des traditions religieuses sur la première chute de l'homme peut provenir de deux causes : du souvenir de cette chute même, conservé quoique défiguré chez les peuples divers, et de l'impossibilité où se trouve la raison d'expliquer autrement les misères, les faiblesses et les contradictions actuelles de la nature humaine. Tout n'est pas faux dans les traditions des peuples. Quand on a soin de dégager de leur fond ce qu'elles ont d'accidentel et de local; lorsqu'on ne prend, dans chacune d'elles, que les élémens qui sont dans toutes, c'est-à-dire les élémens universels, on s'aperçoit qu'elles remontent, soit à des faits primitifs incontestables, soit à une loi nécessaire de l'intel-

ligence humaine. Or, il n'est aucun fait sur lequel les traditions religieuses se trouvent plus en accord que celui de la chute originelle : cet accord a donc été produit, ou par la vérité du fait même dont le souvenir s'est conservé, ou par une des nécessités de l'intelligence.

Celle-ci, en effet, ne saurait concevoir que le Dieu de toute sagesse et de toute bonté ait pu faire l'homme aussi grand d'une part et aussi petit de l'autre; qu'il l'ait doué d'un sentiment si vif pour le bien, et qu'il lui ait donné en même temps des passions telles, qu'il ne pût le pratiquer qu'à travers des obstacles presque insurmontables. Dans les autres êtres, tout est à sa place ; les diverses parties dont ils se composent fonctionnent avec un parfait accord. Chez les animaux, par exemple, l'instinct règle tout, suffit à tout; leurs appétits n'exigent que ce qu'il faut à la conservation des individus et à la propagation de l'espèce; et ces deux buts remplis, les appétits se taisent. L'animal enfin est fait pour la terre; mais rien ne l'en écarte. L'homme, au contraire, se sent formé pour le ciel, et des chaînes pesantes le courbent vers la terre; il aspire à vivre de la vie de l'ame, et toute sa vie se jette dans les sens; il veut aller à droite, et une force invincible le pousse à gauche; il semble composé de deux êtres, l'un grossier, l'autre céleste qui devrait toujours dominer le premier, tandis que sans cesse il est son esclave. Tel qu'il se présente enfin, l'homme est une énigme dont les peuples n'ont pu trouver la clef que dans une dégradation primitive.

L'homme déchu de son état d'innocence, les crimes et le malheur commencent à se répandre dans le monde. Les ruisseaux de lait et de miel se tarissent; les rigoureux frimas de l'hiver remplacent les fleurs et les fruits des saisons plus douces; la terre avare ne livre plus à l'homme une chétive nourriture qu'à force de travaux et de sueurs; la mort, précédée des maladies et des souffrances, s'établit en souveraine sur la nature entière; la justice s'enveloppe dans des lois menaçantes et ne se soutient plus que par la terreur; la bonne foi court se cacher dans les cieux; la débauche succède aux chastes voluptés; la cupidité, l'envie, la guerre se réunissent pour décimer les hommes; la terre s'abreuve de leur sang; les animaux se révoltent contre eux; le Créateur s'en sépare; les élémens ne leur obéissent plus; toute chair se corrompt, toute âme vivante se plaint; au concert unanime de bonheur succède un triste et long gémissement; le règne de Dieu finit, et celui des géans, moitié hommes et moitié démons, commence. Un combat terrible s'engage entre le principe qui règne au ciel, soutenu par l'armée de ses esprits fidèles, et le principe du mal qui règne aux enfers, appuyé par les légions des puissances malignes et par les hommes devenus pervers. Les démons ou géans entassent les montagnes, soulèvent les abîmes, vomissent des torrens de flamme, répandent des poisons dans l'air, obscurcissent le soleil, roulent la terre à travers l'espace, secouent les colonnes du firmament, déchaînent enfin tous les agens destructeurs pour exterminer le principe

du bien et anéantir ses œuvres. Ce dernier soutient la lutte. Au bout d'un certain temps, il triomphe ou succombe; mais de quelque côté que se range la victoire, le résultat du combat, dans les diverses traditions des peuples, est toujours la ruine du monde et de l'humanité. Si le mal l'emporte, comme il est dans son essence de détruire, tout est détruit. Si le principe du bien est vainqueur, comme il ne peut plus supporter la vue d'êtres aussi criminels, ni celle du théâtre de leurs crimes, il prononce l'arrêt fatal de la terre et de ses habitans.

Comment, par quels élémens fut produite cette catastrophe épouvantable? Les traditions ne la racontent pas toutes d'une manière uniforme. Dans quelques-unes, le principal agent destructeur est le feu; dans d'autres, le feu s'unit à l'eau. Cependant la plupart nous représentent le monde périssant au milieu de ce dernier élément; le déluge est la croyance commune. Ce fut celle des Égyptiens, des Indiens, des Assyriens, des Mexicains, des Grecs et des Romains; comme elle est encore celle de la religion révélée. Pendant quarante jours, selon la Genèse, les cataractes du ciel furent ouvertes, toutes les fontaines du grand abîme rompues, et la pluie se précipita en torrens sur la terre, qui fut bientôt submergée jusque par delà le sommet de ses plus hautes montagnes. Les hommes, les oiseaux, les bêtes, les reptiles, tout ce qui avait ame vivante, toute chair périt.

Les traditions du Nord combinent, pour la destruction générale, le feu et les frimas avec le débordement des eaux. Après trois hivers sans inter-

valle d'été, le monde, tel qu'un arbre immense, est enveloppé dans des torrens de flammes ; le vent du midi se change en un souffle de feu, les rochers se fendent, la terre s'abîme au milieu de l'Océan, le soleil pâlit, les étoiles disparaissent, une épaisse fumée tourbillonne à travers l'espace ; le monde, les hommes et les dieux périssent dans un embrasement universel.

Ici la science est d'accord avec les traditions religieuses. Le terrible cataclysme sous lequel ont disparu tous les êtres de la terre a laissé des monumens de son passage trop significatifs, pour qu'il soit possible à l'homme, même le plus irréligieux, de le révoquer en doute. Ces bancs de coquillages superposés aux plus hautes montagnes ; ces débris de poissons enfouis sous de profondes couches de terres ; ces ossemens fossiles d'animaux des climats chauds, ensevelis au milieu des glaces du pôle ; ces masses de forêts arrachées d'un hémisphère et couchées sous les sables d'un hémisphère différent ; toutes ces choses sont autant de preuves matérielles de la vérité des récits religieux. La science, il est vrai, n'admet pas seulement un bouleversement général ; mais quelques peuples n'ont pas borné leurs traditions à un seul ; témoin les Égyptiens, les Indiens, quelques peuplades d'Amérique ; et si la Genèse n'en compte qu'un, c'est qu'elle parle seulement du cataclysme opéré sur la terre depuis qu'elle fut habitée par les hommes ; ce qui, loin d'être en contradiction avec les découvertes scientifiques, se trouve, au contraire, confirmé par elles. D'ailleurs les six jours que, selon

l'Écriture, Dieu mit à former l'univers, étaient-ils des jours comme ceux qui mesurent aujourd'hui notre existence; ou bien doit-on les entendre dans le sens d'intervalles de temps plus ou moins prolongés? Rien ne s'oppose à cette dernière interprétation qui donne place aux systèmes divers de l'histoire naturelle, et aux transformations progressives qu'ils reconnaissent dans l'organisation des animaux et des plantes.

Au milieu de cette vaste inondation, tous les individus périssent; mais les espèces sont sauvées. Un couple de toutes sortes d'animaux et une famille humaine miraculeusement préservés servent à repeupler la terre. L'arche de Noé le met à l'abri, lui, ses enfans et leurs femmes, un mâle et une femelle de chaque espèce de bête, de la destruction universelle. Chez les Mexicains, le prêtre Tepzi, élu du Seigneur comme Noé, trouve comme lui son salut dans un grand coffre de bois où il s'était enfermé avec quantité d'animaux divers. Chez les Scandinaves, un couple humain échappe aussi à l'incendie du monde, et dans les traditions grecques, Deucalion et Pyrrha, sauvés du débordement des eaux, recommencent à perpétuer notre race.

Cette race malheureuse, pour avoir reçu une aussi terrible leçon, n'en devient cependant pas meilleure. Les conséquences de la dégradation primitive continuent à peser sur elle. A peine s'est-elle multipliée dans l'étroit espace où les eaux, en se retirant, l'avaient déposée, que déjà la malédiction des pères tombe sur les enfans, que le crime

est dans son cœur, l'iniquité dans ses œuvres, et qu'elle ose même recommencer sa révolte contre Dieu. Il pouvait l'exterminer de nouveau, mais il ne le fit pas. Voyant, dit l'Écriture, que les hommes sont naturellement portés au mal, et que la terreur des châtimens ne saurait les en détourner, Dieu se résolut à les laisser vivre avec les misères, les faiblesses et les appétits pervers qu'ils se sont donnés par leurs premières fautes. Mais, comme il était touché pour eux d'une pitié infinie et rempli d'un amour immense, il ne put les abandonner à jamais dans leur état de dégradation et de malheur; il ne voulut pas permettre que le plus bel ouvrage de ses mains, que la seule créature semblable à lui, demeurât séparée de lui éternellement. Or, pour tirer l'homme de son état de dégradation se le rattacher, Dieu n'avait que deux moyens : ou de changer, par un miracle de sa toute-puissance, la nature humaine de manière à l'élever subitement jusqu'à lui; ou bien, la laissant telle que le péché l'a faite, de descendre lui-même jusqu'à elle. Mais le premier moyen n'eût été conforme qu'à sa puissance, tandis que ce dernier lui était dicté par sa bonté et son amour. Il le prit; il quitta les hauteurs et les béatitudes des cieux pour venir sur la terre, au milieu des hommes, se revêtir d'un corps, souffrir et mourir, afin de leur apprendre comment, tout en étant homme, on peut encore se rendre digne de Dieu.

Cependant il voulut préparer son incarnation et choisir le moment propice. D'après l'Ecriture, il mit deux mille ans à former le peuple au milieu

duquel il devait d'abord descendre. Vingt siècles furent nécessaires pour faire croître l'arbre privilégié qui devait produire le fruit de la rédemption du monde.

Et qu'on ne croie pas que le dogme de l'incarnation appartienne seulement au christianisme; toutes les grandes religions l'ont eu. Les noms et les détails ont varié sur ce point, selon les différents peuples; mais, chez tous, c'est au fond un Dieu de bonté qui descend sur la terre, se revêt d'une forme sensible, souffre la persécution et la mort pour ouvrir et enseigner aux hommes le chemin du ciel. Tel parmi les Egyptiens le bienfaisant Osiris qui, après avoir rétabli la justice et le bonheur au milieu des hommes, est mutilé et mis à mort par l'odieux Typhon; tels se montrèrent Wichnou chez les Indiens, Sammonocodom chez les Siamois, Buddha dans le Thibet, Mithras en Perse, le bon Balder, fils d'Odin, parmi les Scandinaves, et Dionysius ou Bacchus chez les Grecs.

Les idées astronomiques ont joué, sans doute, un grand rôle, dans les croyances religieuses sur l'incarnation. La plupart des médiateurs du paganisme représentaient le soleil déifié; leurs voyages étaient presque tous calqués sur la marche de cet astre dans les cieux; leurs souffrances, leur mutilation, leur mort et leur résurrection sur les diverses phases du soleil pendant les différentes saisons de l'année. Mais quelles que fussent les idées étrangères qui avaient servi de type à ce dogme ou qui s'étaient mêlées à lui, il n'en était pas moins un dogme populaire et universel.

L'unanimité des religions diverses dans la croyance à l'incarnation doit remonter aux mêmes causes que leur accord sur la chute originelle. Immédiatement après sa désobéissance, l'homme reçut de Dieu la promesse d'un libérateur. Cette promesse a pu se conserver, quoique défigurée, dans toutes les traditions religieuses. D'un autre côté, la raison des peuples, à la vue de l'état misérable où ils se trouvaient et des inutiles efforts qu'ils avaient faits depuis si long-temps pour en sortir, a bien pu s'élever, avec ses seules forces, jusqu'à croire que Dieu seul était capable de les sauver. Quand l'injustice, la cruauté, la débauche, le malheur et le désespoir règnent d'un bout du monde à l'autre; quand la corruption a pénétré l'homme jusqu'à la moelle des os, et qu'une atmosphère d'impureté semble envelopper la terre, comment attendre de la terre et de l'humanité le remède à tant de maux? Dans une extrémité pareille, les yeux et les mains des nations s'élèvent naturellement vers le ciel; à Dieu seul s'adressent tous les vœux, toutes les espérances; et, lorsque le malheur et la corruption viennent à cesser par le fait d'un être qui se dit descendu du ciel pour réformer l'humanité, comment les peuples pourraient-ils ne pas appeler Dieu, celui qui a produit ce que personne ne croyait être en la puissance humaine?

Le principal but de la Divinité qui s'incarnait était d'arracher l'homme à son état de dégradation et de le replacer dans la voie du ciel qu'il avait perdue; mais ce but n'eût été que très imparfai-

tement atteint si, aussitôt après avoir relevé l'homme, la Divinité l'eût abandonné à lui-même. Pour rendre réel et durable l'immense bienfait de de la rédemption, elle devait l'accompagner des moyens nécessaires à l'homme pour persévérer dans la bonne voie; or, il n'en était point d'aussi efficace que le don d'une religion nouvelle qui, par sa force et ses lumières surnaturelles, pût soutenir l'homme, le diriger et le conduire, de perfections en perfections, jusqu'à ce qu'il fût digne à son tour de s'incorporer à Dieu. C'est pour cela que toutes les incarnations passèrent aux yeux des peuples pour des fondations ou des réformes de leurs cultes. Comme nous avons déjà traité des législateurs ainsi que des réformateurs religieux, nous nous bornerons ici à envisager les dieux incarnés sous leur point de vue de médiateurs.

Le caractère dominant de tous les médiateurs religieux, c'est la souffrance : ce n'est que par des douleurs inouïes qu'ils ont restitué l'homme dans ses droits au bonheur suprême. On ne comprend pas d'abord comment les peuples se sont accordés à faire passer par les tourmens et par la mort même les dieux qui venaient les arracher au malheur et à la mort. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne tarde pas à s'apercevoir que leurs croyances sur ce point avaient leur source dans les notions les plus naturelles de l'intelligence. Dans quel but, en effet, le médiateur descend-il parmi les hommes, si ce n'est pour faire cesser leur corruption et leurs misères? Mais les misères et la corruption de l'humanité ayant leur cause première dans les

péchés des hommes, le médiateur ne saurait les faire disparaître sans détruire le principe, c'est-à-dire le péché qui les a produites. Or, le péché ne peut s'effacer que par un seul moyen, l'expiation; et l'expiation, c'est la souffrance. Notre conscience et celle du genre humain manifestée de mille manières le proclament hautement. Le rôle du médiateur était donc principalement un rôle d'expiation. De plus, il ne pouvait être rempli que par un Dieu; car, plus le péché à expier est grand, plus aussi doit l'être la peine; ici le péché était immense si on en juge par l'état affreux où il avait plongé l'humanité; il fallait donc pour le détruire une expiation en quelque sorte infinie. Or, cette expiation, qui pouvait l'offrir? Etait-ce un homme? Mais quel homme se trouvait capable d'assumer sur lui les fautes de l'humanité entière, et de souffrir assez pour les expier toutes, quand chaque individu suffit à peine à expier les siennes? Il fallait donc plus qu'un homme, il fallait un Dieu qui, essentiellement pur, n'eût rien à expier pour lui, qui pût donner à la souffrance cette vertu qu'elle prend toutes les fois que l'innocent s'offre en victime pour le coupable, et qui, infini par sa nature, rendît aussi l'expiation infinie. De là, dans toutes les religions, la croyance que le médiateur était Dieu et même l'un des dieux suprêmes; de là les jeûnes, les pénitences, les tourmens épouvantables et la mort affreuse que ce divin médiateur a subis.

Expier, à force de souffrir, les péchés du genre humain, tel était le but principal de la Divinité

incarnée. Elle en avait cependant encore deux autres : le premier d'exprimer exactement en sa personne les conditions actuelles de l'humanité, et le second de lui servir d'exemple. Les hommes sont, du moins depuis leur chute originelle, dans des conditions telles qu'ils ne peuvent obtenir soit en ce monde, soit en l'autre, la félécité que par la douleur, la vie immortelle que par la mort. Souffrir et mourir sont aussi nécessaires pour parvenir au bonheur et à la vie, qu'il l'est de traverser la nuit pour arriver au jour. Mais si l'homme aime le but, il n'aime pas le moyen qui y conduit; s'il aspire à jouir, toute peine lui déplaît. Or, de peur qu'il ne trouvât insupportables les conditions sans lesquelles il n'est point d'immortalité bienheureuse, la Divinité est venue l'encourager, par son exemple, à souffrir et à mourir.

Il faut cependant le reconnaître : excepté dans le christianisme, la vie de tous ces dieux médiateurs reconnus par les peuples n'est guère propre à servir de modèle à l'humanité. Les milliers d'années et quelquefois de siècles pendant lesquels ils jeûnent, prient et souffrent; les longues tortures auxquelles ils sont soumis, les mutilations et le genre de mort qu'ils subissent; tout en eux est si au dessus du pouvoir de l'homme et parfois si extravagant, que celui-ci ne saurait sans folie tenter de les imiter. Dans la vie du médiateur des chrétiens, au contraire, quoique tout soit sublime et pur, tout est simple et possible. Si on en retranche les miracles qu'il fit pour prouver sa mission, rien dans cette vie divine n'est au dessus des

forces du dernier des hommes. Il naît au milieu des pauvres, il vit avec les pauvres, se nourrit et travaille comme eux; il protége les faibles et soulage les malheureux, comme nous devons les soulager et les défendre; il prie comme nous prions tous, depuis qu'il nous a appris à invoquer notre père qui est dans les cieux; et quoique le fondateur de la liberté du monde, il meurt comme mouraient les esclaves des tyrans de son temps. Les autres rédempteurs, tout en voulant être hommes, n'ont presque jamais rien d'humain; Jésus-Christ seul sait descendre au niveau de ceux qu'il vient racheter; et si sa vie et sa mort sont celles d'un Dieu, ce sont la vie et la mort d'un Dieu vraiment fait homme.

CHAPITRE V.

Providence.

La Providence n'est pas un attribut particulier de l'Être suprême; c'est la réunion de tous ses attributs considérés en rapport avec le monde. Ce sont à la fois la toute-puissance, la sagesse, la science, la justice et la bonté infinies mises en exercice pour conserver et diriger les êtres; c'est Dieu tout entier, agissant et se manifestant dans ses œuvres.

Croire que Dieu est, c'est croire qu'il s'occupe du monde. La providence et l'existence divines sont deux dogmes contemporains dans l'intelligence humaine, ou plutôt ils sont un seul et même dogme. La foi, les hommages, les prières et les sacrifices des mortels ne s'élèveraient jamais vers le ciel s'ils ne devaient y rencontrer que des divinités indifférentes à ce qui se passe ici-bas. La Providence enfin est le seul dieu de l'humanité.

C'est pour cela que les peuples divers se sont formés sur elle les mêmes idées que sur la Divinité et les ont puisées aux mêmes sources. Tels chacun d'eux s'était imaginé ses dieux, telle il se repré-

sentait leur action providentielle, limitée, capricieuse et nuisible, s'il croyait à des dieux bornés et méchans; ou bienfaisante, sage et toute-puissante, s'il reconnaissait des dieux pleins de perfections et de bonté.

Les hommes ont tiré toutes leurs idées sur la Divinité des phénomènes du monde et des qualités humaines : c'est aussi d'après ce qui se passe dans l'univers et l'humanité qu'ils se sont représenté la Providence. L'opposition des élémens, des saisons, du jour et de la nuit; le mélange du bien et du mal, du plaisir et de la souffrance, de la vie et de la mort, les ont portés à diviser leurs dieux en deux catégories essentiellement opposées : les mêmes phénomènes leur ont fait partager le gouvernement du monde en deux parties distinctes, dont l'une fut confiée aux puissances malignes et l'autre aux divinités bienfaisantes. Ils attribuaient le pouvoir supérieur, tantôt à celles-ci, tantôt aux premières, selon que le bien ou le mal leur paraissait prédominer sur la terre, et donnaient une part égale dans la direction de l'univers à chacune de ces deux classes de divinités opposées, lorsque le bien et le mal leur semblaient répartis en une égale proportion.

Excepté chez quelques tribus sauvages et dans des époques de bouleversement et de malheur chez les nations civilisées, les puissances malignes n'ont jamais passé pour avoir la prédominance dans le gouvernement du monde; mais un grand nombre de peuples, particulièrement ceux qui se trouvaient soumis au despotisme du sacerdoce et

des rois, comme les Égyptiens, les Perses et presque tous les Orientaux, leur accordèrent un pouvoir égal à celui des divinités bienfaisantes. Les unes et les autres s'étaient partagé la création de l'univers; elles s'en partageaient aussi la direction, tantôt en se succédant alternativement, tantôt en mêlant leurs deux actions opposées.

Les hommes n'ont pas seulement envisagé le monde comme un mélange de bien et de mal, ils se le sont représenté comme un immense empire dont leur divinité principale était le chef. Or, comme d'une part ils ne pouvaient concevoir l'action universelle et constante de l'Être suprême, et que de l'autre une tendance naturelle les portait à façonner Dieu d'après eux-mêmes, ils ont supposé que, pour suffire à tout et ménager son repos, il se déchargeait de la direction du monde, en tout ou en partie, sur des divinités inférieures qui surveillaient et dirigeaient, chacune dans sa sphère, les créatures qui leur étaient confiées.

Tous les caractères du gouvernement des sociétés humaines se retrouvaient dans celui de l'univers. Quand le Dieu suprême mettait la main à l'œuvre et tenait l'œil ouvert sur son royaume immense, l'ordre, la paix, la prospérité et la justice régnaient partout; mais s'il avait le malheur de laisser endormir sa vigilance pour s'occuper de ses plaisirs, tout était iniquité, confusion, misère. La partie du monde dans laquelle il se portait voyait pleuvoir sur elle les biens en abondance, tandis que le malheur envahissait les lieux dont il s'était éloigné. On sait à quel désordre se trouvait livré le

reste de la terre, lorsque Jupiter allait, chaque année, s'asseoir aux banquets de ses chers Éthiopiens. Les dieux que la divinité suprême avait pour lieutenans se conduisaient aussi, en tous points, comme les ministres subalternes des rois. Pleins d'arrogance vis-à-vis des hommes, ils tremblaient devant le maître du ciel; quelquefois ils se liguaient contre lui pour le détrôner, le suspendre ou lui extorquer des lambeaux de son autorité; souvent aussi ces dieux inférieurs, jaloux les uns des autres, se dressaient mutuellement des embûches, se dénonçaient à la haine de leur maître, se divisaient en deux camps opposés pour se livrer combat, entraînaient les élémens et les hommes dans leurs querelles, portaient ainsi la guerre civile dans le ciel et sur la terre, et répandaient la désolation partout.

La principale cause des idées différentes que les peuples se sont formées sur la Providence est dans la diversité de leur organisation sociale et de leur gouvernement politique. Telle était chaque société, telle elle se figurait la disposition du monde; telle était l'étendue du pouvoir du roi ou des chefs, telle paraissait être celle du pouvoir providentiel; et la manière dont le chef politique exerçait son autorité servait aussi de type à la manière dont Dieu faisait usage de la sienne.

Dans les tribus sauvages où l'organisation sociale est à peine ébauchée, où les chefs ne possèdent qu'une puissance passagère et fort bornée, les grossières divinités ne forment point un corps; le grand Esprit qui correspond chez ces tribus au

Dieu suprême, n'est pour elles qu'un être extrêmement vague et sans autorité sur les fétiches particuliers. Ceux-ci sont à peu près, comme leurs stupides adorateurs, indépendans les uns des autres et maîtres absolus dans le cercle des choses soumises à leur empire. Ils ne suivent ni lois, ni plans dans leur action providentielle, parce que, chez les sauvages, les résolutions du jour effacent celles de la veille, que tout est inconstant et capricieux comme leur vie vagabonde.

Les idées les plus opposées sur la Providence se rencontrent dans les religions des Orientaux; dans celles des Égyptiens, des Indiens, des Assyriens et des Perses. Ces peuples reconnaissent dans Dieu un pouvoir tantôt absolu, tantôt limité; et ce pouvoir s'exerce, selon eux, tantôt d'une manière arbitraire, tantôt d'après un plan sublime et avec la plus parfaite sagesse. Ainsi ils limitent le pouvoir providentiel lorsqu'ils le partagent entre le principe du bien et celui du mal, puisqu'alors chacun de ces principes n'a qu'une moitié de puissance. Ils le limitent encore toutes les fois qu'ils attribuent aux pénitences, aux prières des divinités incarnées, et même des hommes, une vertu tellement irrésistible qu'elles triomphent de toutes les forces du ciel et de la terre. Mais à côté de ces croyances qui restreignent l'autorité divine, ils en ont d'autres qui l'étendent au delà de toutes bornes, qui la poussent même jusqu'à l'extravagance. Selon quelques unes de leurs légendes, rien ne résiste au Dieu suprême; d'un geste il bouleverse les empires, transporte les montagnes; il boit la mer et les fleuves

d'un trait; il n'a qu'à souffler, et la terre, le soleil et les astres du firmament disparaissent; le monde entier n'est qu'un jouet dans sa main puissante; il le tourne à droite, à gauche; il le conserve ou le brise comme il lui plaît. Souvent il ne consulte que ses caprices; mais souvent aussi la direction qu'il imprime à l'univers est le résultat de combinaisons profondes et d'un plan irrévocablement arrêté.

Ces contradictions de doctrine, si étranges au premier abord, dans les peuples orientaux, n'offrent plus rien d'étonnant dès qu'on veut remonter à leurs causes; c'est-à-dire à ce qu'étaient, aux yeux de ces peuples, et le monde et le pouvoir politique qui servaient de type à leurs idées sur la Providence. C'est parce qu'ils croyaient le bien et le mal mêlés dans l'univers qu'ils le faisaient gouverner par deux principes opposés. Souvent le despotisme des rois éclatait sur eux dans toute sa violence et son arbitraire; mais souvent aussi ces peuples étaient convaincus de la haute sagesse des conseils du prince; c'est pour cela qu'ils se représentaient Dieu comme un maître absolu, tantôt capricieux et extravagant, tantôt profond et immuable dans ses desseins. D'un autre côté, comme chez eux le despotisme politique se trouvait presque toujours tempéré, surpassé même par celui de la religion, ils devaient naturellement croire qu'aucune puissance n'était capable de résister à la vertu de certaines pratiques religieuses.

Ce mélange des doctrines les plus opposées, touchant l'action providentielle, se retrouve, jusqu'à un certain point, dans toutes les religions impor-

tantes. Le polythéisme des Grecs et des Romains n'en fut pas plus exempt que les autres. Tandis que ces peuples prodiguaient à leur dieu suprême tous les titres de la puissance infinie, la croyance dominante reconnaissait au-dessus de lui une force, une loi contre laquelle son pouvoir venait se briser, et parmi toutes les créatures un être qui avait la faculté de résister à la volonté divine : cette force, c'était le destin, *l'ineluctabile fatum*, devant lequel Jupiter lui-même était obligé de courber la tête : cet être, c'était l'homme qui, à force de patience, d'énergie et d'adresse, pouvait quelquefois déjouer les ruses des puissances supérieures et triompher de leur acharnement.

Il est sans doute difficile de concilier tout cela. On ne voit pas ce que pouvait être le pouvoir de l'homme en présence d'une fatalité qui avait tout réglé d'une manière immuable, ni comment Jupiter méritait les titres de tout puissant, de maître des dieux et des hommes, pressé qu'il était, d'un côté, par le destin qui le dominait lui et le monde entier, de l'autre, par la liberté humaine qui pouvait le braver. Mais nous ne nous chargeons pas de mettre d'accord les contradictions des religions humaines ; contentons-nous d'en indiquer les causes.

Les contradictions du polythéisme grec et romain sur la Providence tiennent à l'origine de ce culte et à la forme de leur gouvernement. Les Grecs ont tiré leur religion de l'Orient, et, les Romains de l'Étrurie et de la Grèce. Or, le fatalisme est un dogme commun aux religions

des peuples orientaux. Les Grecs et les Romains l'avaient donc reçu en même temps que leurs premières notions religieuses. Ce dogme, ils le conservèrent à travers leurs diverses phases politiques ; et quand ils eurent chassé leurs tyrans, pour se constituer en républiques, au lieu de se débarrasser d'une croyance qui semblait être en opposition avec leur liberté, ils se contentèrent de la modifier, pour la mettre le plus que possible en harmonie avec leur situation politique. Le destin ne fut plus pour eux une divinité particulière; il devint une force, une loi à laquelle tout était soumis, même les dieux, comme dans leur gouvernement, tous jusqu'aux premiers chefs se trouvaient obligés d'obéir à la loi seule vraiment souveraine : et alors, dans leurs idées, le destin n'empêchait pas plus à Jupiter et à ses divins subalternes de gouverner l'univers, que l'autorité irréfragable de la loi n'empêchait aux archontes, aux consuls et à leurs subdélégués de gouverner la république. D'un autre côté, comme la forme républicaine donnait aux membres de ces sociétés une grande énergie et une certaine latitude d'action, dans les limites de laquelle il était défendu à qui que ce fût de leur mettre des entraves, ils ont dû naturellement supposer que l'homme conservait quelque indépendance et une certaine faculté d'agir, même en présence de l'hostilité des dieux. Habitués à trembler sous la main de maîtres pour qui rien n'est sacré, les peuples esclaves ne peuvent voir dans le ciel que des maîtres plus puissans et plus capricieux encore : par une raison con-

traire, le citoyen d'Athènes et de Rome ne devait reconnaître dans le ciel comme sur la terre d'autre maître absolu que la loi.

Pour trouver les saines doctrines sur l'étendue du pouvoir de la Providence et sur la manière dont elle l'exerce, il faut, comme dans toutes les questions religieuses, abandonner les ténèbres des cultes humains et s'adresser à la lumière de la révélation. Elle seule a montré aux hommes l'Être suprême produisant le monde d'une seule parole, embrassant, dans son regard immense, tous les lieux et tous les temps; s'occupant de chaque être et de tous à la fois sans embarras et sans fatigue, les conduisant sans que jamais son bras se lasse, leur prescrivant des lois et se soumettant aux siennes, incapable de caprice et agissant constamment d'après un plan sublime, parce qu'il est la sagesse infinie.

Le grand écueil des religions comme des systèmes philosophiques a toujours été la difficulté de concilier l'action providentielle avec la liberté humaine. Tant qu'on se borne à envisager le gouvernement de Dieu dans les êtres matériels, quoiqu'il ne soit pas facile à la raison de le comprendre avec exactitude, elle n'y rencontre cependant rien d'impossible; soumis aveuglément aux lois de leur nature sans pouvoir ni les violer ni s'en écarter jamais, fonctionnant tous avec une régularité parfaite, et atteignant toujours leur but, ces êtres ne paraissent pas plus difficiles à conduire que de pures machines; mais quand on arrive à l'homme, cette aveugle et parfaite soumission ne

se retrouve plus. Doué d'intelligence et d'activité, il peut examiner les divers actes à faire, les divers partis à prendre, le but et les moyens divers, et se porter à l'un ou à l'autre selon son bon plaisir. Avec une telle puissance, comment concilier la puissance divine? L'une semble la négation de l'autre. La difficulté était grande pour ne pas dire insurmontable : toutes les religions l'ont cependant résolue, parce qu'il n'est aucune religion qui ne résolve tous les grands problêmes de notre nature ; mais les unes ont mutilé l'humanité au profit de la Providence, les autres la Providence au profit de l'humanité.

On peut donc réduire à deux principales les différentes manières dont les religions humaines ont entendu la Providence divine dans ses rapports avec l'homme : les unes lui ont donné trop, les autres pas assez ; celles-ci sont allées jusqu'à confisquer la liberté, de peur d'enlever quelque chose au pouvoir absolu de Dieu, celles-là, pour ne point affaiblir l'homme, l'ont fait capable de résister à la puissance divine elle-même. Cette dernière doctrine fut, comme nous venons de le voir, dominante dans la religion des Grecs et des Romains; on la retrouve aussi parmi les sauvages, comme elle existait chez les peuples barbares des forêts du Nord, ainsi que dans toutes les nations dont la vie nomade ou guerrière ne permettait pas aux chefs une autorité absolue, et donnait aux individus une certaine somme d'énergie et d'indépendance.

L'Orient est la terre natale et semble devoir être

à jamais le domaine exclusif du despotisme des dieux et des rois. L'Inde, la Chine, le Thibet, la Perse, la Turquie; toutes les parties de l'Asie et de l'Afrique sur lesquelles règnent les religions de Bouddha et de Mahomet, n'accordent pas plus à l'homme de liberté, vis-à-vis de la puissance divine, qu'il n'en a par rapport à ses maîtres politiques. Le fatalisme pèse comme une masse de plomb sur ces riches contrées, y entrave toute activité, étouffe tous les nobles élans, rend toute vertu impossible ou absurde, décourage l'espèce humaine et la ravale au niveau des brutes. Dès le sein de sa mère, chacun est marqué d'un sceau ineffaçable pour le bien ou le mal, la misère ou la richesse, l'esclavage ou la puissance, le ciel ou l'enfer; et il n'y a ni effort, ni résolution, ni courage qui puisse y apporter le plus léger changement. L'unique refuge est dans une désespérante et stupide abnégation.

Jamais, sans doute, cette déplorable doctrine ne fut mise en pratique dans toute sa rigueur. Ses conséquences immédiates eussent été la destruction de toute société, l'immobilité et le silence des tombeaux. La nature humaine ne pouvait s'y prêter tout-à-fait. D'un autre côté, l'intérêt de prêtres exigeait qu'ils se liguassent contre une croyance qui, poussée jusqu'à ses dernières limites, aurait eu pour résultat nécessaire de renverser les deux principaux appuis de l'autorité sacerdotale, la crainte et l'espérance. Mais elle exerça une grande influence sur la conduite des individus et des peuples qui l'ont admise, et on ne peut nier qu'elle soit la principale cause de l'état de dégradation où, mal-

gré leurs élémens de progrès, nous les voyons aujourd'hui tombés.

Pour occuper une place aussi importante dans les croyances religieuses de tant de peuples, on sent bien qu'une telle doctrine dut avoir chez eux de puissantes raisons d'être. En effet, on peut lui en assigner trois qui toutes ont concouru à l'établir, à la conserver, et qui, malheureusement, garantissent pour long-temps encore son déplorable empire. Nous avons déjà parlé du despotisme politique qui servit de type au fatalisme, et qui, trouvant dans ce dernier un solide appui, met tout en œuvre pour le conserver intact. Le dogme des deux principes qui se partageaient le gouvernement du monde, eut aussi une grande part dans la confiscation de la liberté humaine. Soumis, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces principes, l'homme, quand il fait le bien, ne doit passer que pour l'instrument du Dieu bon et que pour celui du Dieu méchant lorsqu'il se livre au crime. Mais la principale cause du fatalisme consiste dans le tempérament physique et le caractère moral, produits par le climat de ces peuples. La chaleur qui les amollit, la fertilité du sol qui, les dispensant d'exercer leur activité, les habitue à un repos énervant, la voluptueuse atmosphère dont ils sont entourés, toutes les influences locales concourent à développer en eux les passions les plus ardentes et à leur enlever en même temps la force pour y résister. Dominés par des appétits que leur raison leur dit de réprimer, et ne se sentant dans l'ame aucune énergie pour le faire, il n'est pas étonnant qu'ils aient accordé

si peu de foi à la force morale ou à la liberté. Le fatalisme, d'ailleurs, flatte leur passion la plus chère, l'amour du repos; s'ils croyaient à la puissance de l'activité humaine, ils se verraient, pour être conséquens, obligés de sortir de leur douce indolence; tandis que, avec le fatalisme ou la croyance que tous leurs efforts ne peuvent rien changer à leur destinée, ils sont naturellement dispensés d'agir.

La providence et la liberté n'ont pu se concilier parfaitement que dans la haute philosophie du christianisme. Dieu seul a fait connaître à l'humanité ce qu'il est par rapport à elle, ce qu'elle est par rapport à lui; comment il la dirige sans la forcer, et comment elle est libre sans échapper à sa puissance. Dans cette sublime doctrine, Dieu, par les lois morales et physiques auxquelles tout homme est soumis, préside aux destinées générales des individus et des peuples, trace leur route, marque leur but, prépare et fournit à tous les moyens de l'atteindre, mais en laissant à chacun d'eux la faculté de les prendre ou de les refuser, de reculer ou d'avancer, de se jeter à droite ou à gauche. Par des secours spéciaux, des faveurs, des graces, Dieu suggère les bonnes résolutions, encourage et soutient la vertu; par des permissions particulières, il laisse aux passions ou aux génies ennemis de l'homme le pouvoir de le tenter, de le porter au mal et de lui susciter des obstacles à son retour vers le bien; mais soit qu'il étende sur lui sa main secourable, soit qu'il l'abandonne momentanément à lui-même, il laisse toujours à

l'homme assez de forces et de lumières pour se soutenir et marcher dans la voie droite, pour être responsable de s'en écarter. Avec le fatalisme, la morale et les lois sont impossibles; le paradis et l'enfer sont absurdes. Au lieu de punir l'homme du mal qu'elle lui a fait faire, c'est sur elle que la Divinité devrait tourner toute la rigueur de ses châtimens, parce qu'elle seule est coupable. Avec le dogme de la providence chrétienne, la justice éternelle conserve tous ses droits de punir et de récompenser l'humanité.

Il n'était pas facile à cette doctrine conciliatrice de garder une juste mesure entre les deux extrêmes qui la pressaient. Pour peu qu'elle augmentât le pouvoir de la liberté humaine, celui de la Providence était renversé, et pour peu qu'elle étendît l'action de la grace divine, c'en était fait de la liberté humaine. De nombreuses sectes parties du christianisme sont tombées principalement dans ce dernier excès; et sans sa puissante organisation, sans l'autorité surhumaine des décisions de l'Église, le catholicisme s'y fût probablement précipité tout entier.

CHAPITRE VI.

Fin du monde; autre vie.

Le monde a commencé; il doit finir : ainsi l'ont entendu tous les peuples. Les monumens qui s'écroulent, les organisations qui se dissolvent, les existences qui disparaissent, les bouleversemens des tempêtes, les tremblemens de terre et la lutte des élémens ont toujours passé pour les avant-coureurs de la ruine immense qui doit avoir lieu à la fin des temps; pour les tentatives partielles dans lesquelles la mort prélude à la destruction universelle.

Les diverses religions ne se sont point accordées sur la création du monde; elles ne s'accordent pas plus sur sa destruction. Les unes la font complète; elles l'anéantissent : ce sont principalement les religions qui admettaient la création absolue. De même qu'elles avaient cru l'univers tiré tout entier du néant, de même elles l'y replongent. Les autres, particulièrement celles qui réduisaient la création des êtres à une combinaison d'élémens préexistans, font aussi consister leur fin dans la simple dissolution de ces élémens. Elles n'avaient donné au

monde que l'organisation et la forme, elles ne lui font perdre que cela.

Les peuples se sont aussi divisés sur les causes qui amèneront la destruction des êtres. Ceux-ci, considérant l'univers comme l'œuvre et le théâtre d'action de deux principes essentiellement opposés, croient qu'il finira, soit parce que le principe du bien l'emportant sur celui du mal, et le réduisant à l'impuissance, une œuvre mélangée de mal et de bien ne saurait subsister sous l'empire unique du Dieu bienfaisant; soit parce que le principe du mal triomphant de son adversaire, et pouvant suivre alors sans obstacle son caractère destructeur, anéantira tout ce qui existe : ceux-là, regardant le monde comme un lieu d'épreuves et de purifications successives pour l'espèce humaine, ont pensé qu'il finirait un jour, parce qu'un jour viendrait où le nombre de ces purifications et de ces épreuves serait accompli : d'autres enfin qu'il s'anéantirait lorsque, la mesure des crimes étant comblée sur la terre, Dieu ne pourrait supporter plus long-temps ni les auteurs de ces crimes ni le lieu qui leur servait de théâtre.

Parmi les élémens qui doivent concourir à la destruction de l'univers, quelques peuples placent l'eau, ceux du Nord le froid; mais tous attribuent le principal rôle au feu comme étant le plus terrible agent destructeur.

La formation et la conservation des êtres ont toujours passé pour le résultat de l'ordre ou de l'harmonie des parties qui les composent : leur destruction fut aussi regardée partout comme pro-

venant du désordre de leurs élémens. C'est pour cela que toutes les religions font précéder la fin du monde d'une perturbation générale. La terre doit s'arracher à ses bases; la mer se répandre sur elle comme un immense torrent qui aurait brisé ses digues; le soleil et la lune précipiter leur course vagabonde à travers l'espace; les étoiles sortir de leurs orbites; tous les grands corps du firmament errer au hasard, se heurter dans leurs mouvemens désordonnés, se briser les uns contre les autres, et leurs élémens confondus recommencer le chaos primitif. Le feu que la terre et les astres avaient jusque-là retenu captif, s'élançant alors, saisira dans une flamme immense cette immense confusion d'élémens divers, la dévorera, puis s'éteindra lui-même faute d'alimens. Selon quelques peuples, un autre monde renaîtra des cendres du premier; selon d'autres, tout aura cessé; tout, jusqu'aux cendres, se sera englouti dans les profondeurs du néant.

Des signes épouvantables annonceront cette terrible catastrophe : il en paraîtra dans le ciel, ici-bas, au milieu du jour et pendant les ténèbres. On verra le soleil pâlir, la lune se couvrir d'un voile sanglant, la terre chanceler comme un homme ivre, et les étoiles tomber sur elle. Des bruits sinistres, des voix inconnues troubleront le silence des nuits; des apparitions étranges, des spectres hideux épouvanteront les vivans; la trompette de l'ange exterminateur retentira d'un bout du monde à l'autre, comme pour annoncer le départ universel des êtres et les préparer à leur voyage éternel.

Tels sont les principaux traits du tableau par lequel les traditions religieuses ont représenté la destruction générale et ses signes avant-coureurs. Les couleurs et les détails en furent sans doute variés selon les temps, les lieux et les caractères des peuples divers; mais on retrouve le même fond partout.

Au milieu de l'anéantissement universel, l'être dont le sort touche l'homme davantage, ou plutôt le seul auquel il s'intéresse véritablement, c'est lui-même; voilà pourquoi tous les peuples ont eu des traditions spécialement consacrées à enseigner les destinées finales de l'humanité. Mais l'humanité n'a pas seulement à redouter la catastrophe qui doit dissoudre l'univers; chaque jour elle perd de ses membres, chaque jour la mort, en attendant qu'elle puisse d'un seul coup détruire l'espèce, enlève successivement les individus. Or, l'homme veut savoir non-seulement ce que deviendra son espèce lors de la destruction générale, mais quel est le sort des innombrables individus qui sont descendus et descendent journellement dans le tombeau. La mort est-elle la cessation de toute existence, ou simplement le passage à une seconde vie; et cette vie quelle est-elle?

A ces questions toutes les religions ont répondu: l'homme ne meurt pas tout entier; après la vie présente, il doit trouver dans une autre la récompense ou le châtiment de sa conduite en celle-ci. Les solennités funèbres, les tombeaux, les évocations, les prières pour le repos des morts; l'histoire, les traditions et tous les monumens des peuples

anciens et modernes, sont autant de témoignages irrécusables de la croyance universelle à la vie future. Les religions ne se sont point accordées sur la nature de cette portion de l'homme qui survit au corps, sur l'étendue et la durée des récompenses et des châtimens qui l'attendent, ni sur le lieu où elle doit les recevoir; mais qu'elles aient regardé le principe qui sent, pense et agit en nous comme un être purement spirituel, ou bien comme une substance matérielle très subtile, un souffle, une vapeur, une flamme légère; qu'elles l'aient envoyé dans les astres ou dans les entrailles de la terre pour y être soit récompensé, soit puni; qu'elles aient ou non mis un terme à son bonheur et à son malheur futur, les religions sont unanimes sur ces deux points : l'ame humaine survit aux organes du corps, et sa vie future est heureuse ou malheureuse selon qu'elle l'a mérité.

Ici, comme dans toutes les croyances fondamentales, l'unanimité des peuples peut se rattacher à deux causes : à la révélation primitive dont le souvenir s'est conservé dans toutes les traditions, et aux lois nécessaires des facultés humaines.

Sans le secours de la révélation, l'esprit et le cœur des hommes auraient suffi pour les conduire directement au dogme de la vie future. En effet, nous n'avons pas seulement, comme le reste des animaux, une invincible horreur de la destruction; mais nous portons au fond du cœur un désir non moins invincible de vivre dans l'avenir. A peine jetons-nous sur le passé quelques regards fugitifs, le présent n'est rien à nos yeux, nous nous sentons

entraînés vers le temps futur par une force irrésistible : nos craintes, nos espérances, nos résolutions et nos projets, notre bonheur et notre malheur, toute notre vie enfin s'y transporte comme malgré nous; et cela, non seulement quand une jeunesse vigoureuse nous promet de longues années, mais plus vivement encore lorsque la vieillesse décrépite nous place à deux doigts de la tombe. Ce n'est pas ici le lieu de prouver que ce désir insatiable d'avenir ne saurait nous tromper; il nous suffit de constater son existence et sa force. Or, l'homme croit aisément ce qu'il souhaite avec ardeur et ce qui peut calmer ses craintes. La crainte de la mort et le désir de vivre indéfiniment auraient donc suffi pour introduire dans l'ame humaine le dogme de l'immortalité.

Mais s'il n'y fût entré par la porte du cœur, l'esprit se serait chargé de l'y placer. Quelque grossier qu'il soit, tout homme connaît la loi morale : or il ne peut la connaître sans croire en même temps à la vie future. Cette connaissance implique en effet les idées suivantes, toutes également évidentes et nécessaires : le bien et le mal sont essentiellement opposés; l'homme est obligé de pratiquer le premier et d'éviter l'autre : quiconque fait le bien doit recevoir récompense, et quiconque fait le mal mérite châtiment. Comme en ce monde le bien n'est pas toujours récompensé et le mal puni, la conséquence nécessaire est qu'il faut une autre vie pour satisfaire aux exigences de la stricte justice, sous peine de voir violées toutes les lois de la raison humaine. Ajoutez à ces notions la croyance

à des dieux qui, tout imparfaits qu'ils aient été, ont cependant toujours passé pour avoir autant de perfections que leurs adorateurs ; par conséquent, pour être obligés, par les lois de l'équité, à récompenser et à punir, dans un nouveau monde, la vertu qu'ils avaient laissée souffrir, et le crime qui les avait impunément bravés dans celui-ci, et vous aurez les principales causes qui ont fait de l'immortalité un dogme universel.

Au-delà de ces deux points fondamentaux : il y a une autre vie, et cette vie est heureuse ou malheureuse pour chacun selon ses mérites, l'accord entre les religions cesse. N'étant plus guidées ni par la révélation, ni par les lois universelles de la nature humaine, elles ont été forcées par la diversité des climats, des temps, des caractères et des intelligences, de mêler à la croyance d'une vie future des différences innombrables. Ces différences ont porté principalement sur le genre des récompenses et des peines de l'autre vie, sur leur durée et sur les lieux où l'homme doit les recevoir.

Rappelons ce principe. L'homme ne peut se former une idée de ce qu'il ne voit et ne sent pas, que d'après ce qu'il a vu et senti quelque part; toujours il procède par imitation ou analogie. Il a pris le monde et il s'est pris lui-même pour type de ses dieux : dans la question qui nous occupe, il a dû procéder d'une manière semblable. N'ayant jamais vu l'autre vie, il se la représenta conformément au modèle qu'il avait sous les yeux, et ce modèle, c'est la vie présente. Ce qui était ici-bas plaisir pour lui, fut plaisir aussi dans l'autre monde,

et il le donna pour récompense à la vertu, comme il punit le crime avec ce qui le faisait souffrir sur la terre.

C'est pour cela que chaque peuple eut sa peinture particulière du paradis et de l'enfer. Chez les sauvages, ce sont d'un côté les jeux, les fruits, les animaux et les liqueurs qu'ils aiment, avec des triomphes perpétuels sur des ennemis terrassés, des têtes coupées, des chevelures nombreuses à leur ceinture et la vengeance sans cesse assouvie; de l'autre, tout ce qui les fait souffrir ici-bas : la faim et la soif, la honte de la défaite, l'insulte et les cruautés des ennemis vainqueurs. Le paradis et l'enfer des peuples guerriers ne valent guères mieux. Ils font consister le premier dans l'action, les combats et les victoires, les luttes et les exercices perpétuels; dans des chars volant sur la poussière, des armures brillantes, des prix, des triomphes sans cesse renouvelés, et leur enfer, dans les choses contraires; le repos, la honte et la défaite : l'autre vie enfin est pour eux comme un champ de bataille; le paradis se trouve où sont les vainqueurs, et l'enfer où sont les vaincus. Tout au contraire, dans les nations orientales amollies par le luxe et le climat, le repos est l'élément dominant des récompenses futures, et le travail celui des peines. Pour l'Indien le paradis, ce sont l'immobilité et la contemplation éternelle; pour le mahométan, c'est un sérail de houris innombrables, éclatantes de grace et de beauté; ce sont des jardins enchanteurs, des palais d'or et de pierreries, des torrens d'amour et de volupté où sans cesse le désir se plonge et s'enivre

sans se rassasier jamais. Les Romains et les Grecs, à l'apogée de leur civilisation, mêlèrent à ces récompenses et à ces peines toutes physiques, quelques plaisirs et quelques châtimens plus en rapport avec les facultés morales. Ainsi l'amitié, la science, la conversation des sages avaient fini par obtenir la première place dans les récompenses des justes; et cependant leur Élysée n'était encore que la copie de ce qui se passait sur la terre. On y voyait toujours Achille plein d'une arrogante fierté, Ajax rongeant son dépit, Ulysse éloquent et rusé, Caton donnant des lois ou des avis, et Socrate continuant ses questions philosophiques.

On peut réduire à deux grandes classes les récompenses et les peines de l'autre vie : celles de l'ame et celles du corps. Les jouissances et les souffrances de l'esprit et du cœur et celles qui se ressentent par les organes. Or, plus un peuple fut civilisé, plus il mit de félicité et de douleur morales dans son paradis et son enfer; plus au contraire il était grossier, plus il plaçait dans l'autre vie de jouissances matérielles, de souffrances purement physiques L'homme, habitué à la vie des sens, ne connaît guère de plaisirs et de peines que ceux des sens : il ne peut donc se faire un paradis et un enfer qu'avec ces élémens. Voyez ce qui se passe chez les chrétiens, auxquels cependant Dieu a révélé lui-même les béatitudes du ciel. La nécessité d'assimiler l'autre vie aux phénomènes analogues de celle-ci est tellement impérieuse sur l'homme que, malgré la révélation, le paradis des intelligences grossières est encore parmi nous un paradis tout

matériel. Selon notre religion, le plus grand bonheur du ciel est de voir Dieu face à face, et le tourment le plus affreux des damnés est d'être privés de cette vue. Ceux qui, habitués à la vie de l'ame, se font une juste idée de Dieu, comprennent que le bonheur de le voir doit être immense, complet, parfait, et que c'est un malheur infini d'en être à jamais séparé; mais les masses grossières, qui se représentent Dieu sous les traits d'un noble et vigoureux vieillard, ne comprennent guère qu'il y ait un si grand bonheur à contempler éternellement sa face quelque belle, quelque respectable qu'elle soit. D'un autre côté, si la peine du dam dont on les menace n'était fortifiée par la peinture matérielle des flammes, des monstres et de tous les instrumens de torture des enfers, cette peine ne produirait sur eux qu'une bien faible impression.

Cependant, parmi ceux mêmes qui ont le plus spiritualisé le bonheur du ciel, les peines ont toujours eu un caractère principalement matériel. Excepté le remords, qui d'ailleurs est le plus souvent représenté par un ver, un serpent ou un vautour rongeant le cœur du coupable, tous les châtimens de l'enfer s'adressent directement au corps. Ce sont des ténèbres épaisses, des vapeurs puantes, une lourde atmosphère qui pèse sur la poitrine comme une masse de plomb; des bourbiers et des cachots infects, des chaînes pesantes; un froid rigide, ou bien presque toujours des flammes bleuâtres et si ardentes que le feu d'ici-bas n'en est que l'ombre. Puis, au milieu de tout cela, les monstres les plus hideux, les animaux les plus féroces, les

serpens les plus venimeux qui déchirent et rongent sans cesse des chairs sans cesse renaissantes; puis enfin les cris, les hurlemens, les grincemens de dents, et toutes les imprécations du désespoir se réunissant pour former le plus épouvantable concert.

Tel est au fond l'enfer de tous les peuples civilisés, anciens et modernes; des Indiens, des Egyptiens et des Perses, comme il fut celui des Romains, comme il est encore décrit par la plupart des auteurs chrétiens. Sur ce fond, chaque religion jeta sans doute des couleurs diverses selon les lieux et les temps; mais toutes s'accordèrent dans les principaux traits de cet épouvantable tableau. Le feu, le froid, les ténèbres, les vapeurs infectes, les monstres étant partout des moyens de tourmens, furent aussi placés dans l'enfer de toutes les religions développées; comme la lumière, la douce chaleur, les parfums odorans et la beauté, qui sont aussi partout des moyens de bonheur, se retrouvent dans le paradis de tous les peuples.

Outre ces tourmens généraux, c'est-à-dire communs à tous les méchans, chaque religion en admit de particuliers à chaque crime et à chaque grand coupable. Ces derniers tourmens consistaient presque toujours dans la privation des jouissances pour lesquelles les criminels avaient été précipités dans les enfers, ou dans les peines les plus antipathiques à leurs goûts pervers, ou enfin dans celles qui se trouvaient avoir quelque analogie avec leurs crimes: tels le châtiment des géans écrasés sous les montagnes qu'ils avaient entassées contre le ciel; celui de Tantale, ceux des Da-

naïdes, de Sisyphe, de Thésée qui, pour avoir trop couru sur la terre, fut condamné à demeurer éternellement assis; tels ceux de tous les tyrans qui se voyaient conspués et fouettés par leurs propres esclaves, en punition de leur sanguinaire oppression.

L'enfer des peuples encore barbares n'est généralement pas aussi affreux que celui des nations policées; leur paradis surtout ne se présente pas sous des couleurs aussi brillantes. Absorbés qu'ils sont par les besoins de la vie présente, leur vie future les occupe peu. Ils y croient sans doute, mais cette croyance est quelque chose d'extrêmement vague et ne se présente à eux que sous les formes les plus grossières; leur paradis a si peu de plaisirs, que les élus qui l'habitent se trouveraient encore mieux sur la terre. L'horreur que la mort inspire à ces peuples plane sur toute la vie future. Quelque chose de noir, de glacial et de funèbre enveloppe jusqu'aux ames des hommes vertueux. Voyez comme était triste l'Élysée des Grecs au temps d'Homère, à en juger par la description que ce poète en a laissée. Les ombres des héros mêmes sont plaintives, errantes, misérables; elles souffrent, elles ont froid; toutes regrettent leur temps passé avec les vivans.

Les peuples divers, quoique d'accord entre eux sur les principes de la loi morale, ont été loin de l'être sur les conséquences à tirer de ces principes; voilà pourquoi tous n'ont pas appelé crimes et vertus les mêmes choses, et que, par conséquent, ils n'ont pas fait récompenser dans le paradis et punir dans

les enfers des actions semblables. Le caractère, le genre de vie et l'état de civilisation de chacun d'eux servaient de bases à leurs diverses appréciations du crime et de la vertu. Aux yeux des peuples guerriers et barbares, la vertu c'étaient le courage et la force; le vice, la faiblesse et la lâcheté. Pour les nations policées, au contraire, le vice consistait principalement dans l'injustice, l'ingratitude, la violence, l'oppression et le parjure; tandis que la vertu se trouvait dans la reconnaissance, la bonté, le dévoûment, la justice et la fidélité à ses sermens. Pour les peuples orientaux, essentiellement religieux, le plus grand des crimes est l'impiété et le sacrilége, et les plus méritoires actions, la contemplation, l'adoration et l'observance de toutes les pratiques sacrées. Aux yeux des républicains, la plus sublime vertu, c'était le dévoûment à la liberté et à la patrie; le plus noir des crimes, la trahison ou l'usurpation de la tyrannie. Voilà pourquoi les plus terribles tourmens de l'enfer furent réservés par les peuples guerriers aux lâches, par ceux de l'Orient aux impies, et par les républicains aux tyrans et aux traîtres.

La croyance à la métempsycose, ou transmigration des ames, n'est qu'une nouvelle manière d'envisager la vie future; car elle implique, quoique sous une autre forme, et le dogme de la survivance de l'ame au corps, et celui du bonheur des hommes vertueux comme celui des souffrances des méchans. Selon cette croyance, l'ame, en se séparant des organes, se revêt d'organes différens, ou plutôt passe dans un corps nouveau pris parmi tous les

êtres de la nature. Depuis les minéraux jusqu'aux animaux, depuis les plus vils de ces derniers jusqu'aux corps humains les plus parfaits, depuis les corps humains jusqu'aux étoiles du firmament, tous les êtres matériels peuvent servir de réceptacle à l'ame humaine après qu'elle a quitté ses premiers organes. Quand, avec ceux-ci, elle a mérité, elle en reçoit d'autres plus parfaits, et chaque fois qu'elle mérite davantage, elle monte dans une forme plus belle jusqu'à ce qu'elle soit transportée dans les astres, d'où elle passe ensuite pure et parfaite dans le sein de Dieu, dernier terme de ses transmigrations ascendantes. Lorsqu'avec ses premiers organes, elle a au contraire démérité, elle se voit forcée, en punition de ses crimes, de descendre, soit dans des organes humains plus grossiers, soit dans les corps des êtres inférieurs à l'homme, plus ou moins vils, selon l'étendue de ses méfaits. D'abord elle entre dans les corps des animaux les plus élevés, les plus nobles du genre, puis dans ceux des espèces inférieures, puis dans ceux des reptiles; après quoi souvent elle descend dans de simples végétaux, et quelquefois même elle se voit attachée à la pierre immobile ou plongée dans un marais fangeux.

Presque toutes les religions, sans en excepter le fétichisme des sauvages, ont eu le dogme de la métempsycose; mais celles où il se montra le plus explicite, furent les religions sacerdotales de l'Orient. Il avait chez elles ses racines dans la doctrine de l'émanation. Selon cette doctrine, tous les êtres échappés du sein de Dieu au moment de la créa-

tion seront obligés d'y rentrer au bout d'un temps fixé. Les ames en particulier sont des portions de la substance divine, émanées de cette source infinie et descendues, par une gradation régulière, au milieu des créatures visibles : tôt ou tard ces portions de la Divinité doivent donc retourner dans son sein. Mais avant de s'y incorporer pour ne plus en sortir, elles sont tenues de passer par une série de purifications dont chacune les dégage des impuretés qu'elles ont contractées dans leur passage à travers les êtres inférieurs. Plus elles s'élèvent par la perfection de leur conduite, sous la forme matérielle qu'elles ont revêtue, plus elles méritent de s'élever; et lorsqu'elles sont parvenues de mérites en mérites, de purifications en purifications, jusqu'aux êtres les plus brillans et les plus purs parmi les créatures, jusqu'aux astres enfin, rien ne s'oppose à leur rentrée dans leur source première. Semblables à Dieu et parties de lui-même, une attraction irrésistible les réunit alors à l'immense tout dont elles ne s'étaient que momentanément séparées.

La doctrine de la métempsycose renfermait le paradis et l'enfer. Le paradis, c'était l'ascension de l'homme vertueux à partir de la forme corporelle qui lui est propre jusqu'à son absorption éternelle dans la béatitude de Dieu. L'enfer, c'était la dégradation successive du criminel tombant de la forme humaine dans les formes inférieures. Cependant la plupart des religions qui admettaient la métempsycose y mêlaient encore la croyance à un paradis et à un enfer, tels qu'on les entend dans le langage com-

mun. A la mort, le méchant tombait dans un lieu de tourmens où il expiait ses crimes avant de recommencer une existence nouvelle sur la terre, de même que l'homme vertueux ne revenait à la vie dans un corps nouveau, qu'après avoir séjourné dans une région de bonheur pour y jouir des récompenses dues à ses bonnes œuvres ; et quand était venu le moment fixé pour que les ames des bons et celles des méchans se revêtissent de nouveaux organes, un fleuve d'oubli les abreuvait ou les baignait de ses ondes pour leur enlever tout souvenir, toute conscience de leur existence antérieure.

Combien de temps doit souffrir le méchant; combien de temps aussi doit jouir l'homme vertueux dans la vie future ? En d'autres termes, quelle est la durée du paradis et de l'enfer ? Sur cette question, les peuples divers sont loin de s'accorder. Les uns, et ce sont les plus grossiers, ont limité cette durée ; les autres, c'est-à-dire les plus civilisés, l'ont faite éternelle : il y eut même plusieurs peuples qui, mêlant les deux doctrines, ont admis l'éternité des récompenses et des peines en même temps que leur durée temporaire. Partout où domina le dogme de la métempsycose, le bonheur des justes fut seul éternel par l'absorption dans Dieu. Les peines des méchans, quelque longues qu'on les ait supposées, devaient cependant avoir un terme par le moyen des purifications successives. La doctrine des récompenses et des châtimens sans fin appartint spécialement aux religions qui enseignaient que l'homme n'a que cette vie pour mériter et démériter.

Cependant presque toutes les religions ont distingué, entre les hommes parfaitement vertueux et les hommes complétement méchans, une classe d'individus qui n'ont point commis assez de fautes, et d'assez graves, pour être confondus avec ces derniers, et qui en ont pourtant trop fait pour mériter d'être placés au nombre des premiers. La stricte justice qui préside aux destinées humaines, ne peut traiter ces individus ni aussi favorablement que les hommes parfaitement purs, ni aussi rigoureusement que les vrais méchans; elle leur doit des châtimens proportionnés à leurs fautes; mais elle n'est pas moins obligée de les récompenser pour leurs vertus. Or, comme il est impossible à l'ame de jouir et de souffrir en même temps, les peuples ont imaginé que ces hommes, avant de passer à la béatitude des justes, commençaient par acquitter les dettes de leur culpabilité, en endurant des peines plus ou moins intenses et longues, selon que leurs dettes étaient plus ou moins considérables. Telle est la croyance au purgatoire; croyance non moins répandue, parce qu'elle est aussi naturelle que celle au paradis et à l'enfer.

Le dogme de la métempsycose est essentiellement celui du purgatoire. Chez les Grecs et les Romains, le purgatoire se trouvait sur les sombres bords de l'Achéron et dans ces régions opaques, mais distinctes du Tartare, où l'on voyait errer tristes et plaintives les ombres dont le sort n'était point encore définitivement fixé. Il fut selon tous les peuples dans le voyage plus ou moins long, plus

ou moins pénible, que l'ame, après sa séparation d'avec le corps, était obligée de faire avant d'arriver à son séjour éternel.

Vivant constamment au milieu des corps, habitués à ne voir, à n'entendre, à ne toucher que des corps, tous les peuples, ceux-là même qui ont le plus séparé l'ame des organes, se la sont encore représentée revêtue d'une forme matérielle dans l'autre vie : c'est pour cela qu'ils n'ont pu la concevoir autrement que dans un lieu où elle occupât une certaine place. Ils mirent donc dans un lieu les ames vertueuses, dans un autre celles des méchans, dans un autre encore les ames qui avaient besoin de se purifier avant de se mêler aux justes. Ces lieux ne furent pas les mêmes dans les croyances de tous les peuples. Le paradis des tribus sauvages est presque toujours dans les contrées les plus riantes, les plus douces et les plus abondantes en gibier qu'ils connaissent; tandis que leur enfer se trouve au delà de certaines montagnes, de certains lacs ou rivières qu'ils ne franchissent jamais, et d'où leur viennent soit les vents brûlans, malsains, soit les aquilons et les frimas; dans des lieux enfin qu'ils supposent inhabitables, ténébreux, pleins d'horreur. Des peuples ont placé près l'un de l'autre, tout en les séparant, leur paradis et leur enfer. Tels les Grecs et les Romains qui faisaient descendre dans l'intérieur de la terre les bons et les méchans; mais en attribuant à ceux-ci le Tartare pour séjour, et aux premiers les Champs-Elysées, que des barrières infranchissables séparaient du Tartare. Plusieurs religions ont envoyé au ciel, dans

la demeure des dieux, les ames vertueuses; soit que ces ames fussent absorbées dans le sein de la substance infinie, soit qu'elles conservassent leur individualité première. Cependant tous les cultes importans ont fait habiter les méchans avec les puissances malignes, et tous ont placé l'habitation commune aux ames et aux divinités méchantes dans les entrailles de la terre. Le Typhon des Egyptiens, le Schiva des Indiens, l'Ahrimane des Perses, Loke et Héla chez les Scandinaves, comme le Satan des Juifs et des chrétiens, ont l'enfer pour séjour et les coupables pour compagnons en même temps que pour victimes.

Ce ne fut pas sans raisons que les entrailles du globe ont généralement passé pour la demeure des criminels. Comme le principal agent des tourmens de l'autre vie est le feu, les peuples ont dû envoyer les méchans dans le lieu d'où le feu leur paraissait s'échapper. Les éruptions volcaniques, si fréquentes dans les premiers temps, aussi bien sous les glaces du pôle que dans la zone torride; les eaux thermales qui devaient passer alors pour avoir été chauffées par le feu central; la chaleur qu'on ressent dans les gouffres et les puits d'autant plus vivement qu'on y descend davantage; peut-être aussi d'anciennes traditions sur l'état primitif de la terre; tous ces faits ont concouru à persuader aux peuples que l'intérieur du globe était comme une immense et ardente fournaise où les criminels devaient descendre pour y brûler éternellement.

Avant de recevoir ses châtimens et ses récom-

penses, l'ame, après s'être séparée du corps, subit un jugement. Ici, comme pour tout ce qui se passe dans l'autre vie, la vie présente est le type nécessaire. Le tribunal, les juges, l'urne fatale, l'enquête, l'attaque et la défense, les témoins pour et contre, la balance, la délibération, l'arrêt et les ministres exécuteurs, rien n'y manque. L'image de la justice humaine est transportée tout entière dans le ciel et les enfers. Selon des religions, le Dieu suprême est lui-même juge des ames; son trône éternel devient son tribunal; les principales divinités composent son conseil; le mauvais génie attaché à l'homme pendant qu'il vivait se fait alors son accusateur, et le génie bienfaisant son défenseur. Dans d'autres traditions, le juge est le Dieu des enfers, et, selon d'autres encore, le tribunal des morts se compose des hommes recommandables par la justice qu'ils ont jadis rendue sur la terre. Le livre du destin, sur lequel sont gravées les actions criminelles et méritoires de chacun, s'ouvre alors; ou bien la conscience de l'homme vertueux et celle du coupable, reproduisant avec une exactitude parfaite leur conduite sur la terre, fournissent au tribunal redoutable ce qu'il doit mettre dans les deux plateaux de sa terrible balance. Selon que le plateau du crime ou celui de la vertu l'emporte, l'arrêt prononce les châtimens ou les récompenses. La séparation se fait ensuite entre les justes et les méchans : ceux-ci sont entraînés dans les lieux de supplice par les démons qui les attendaient, ceux-là transportés au ciel sur les ailes des anges; ou, sans le ministère des génies du bien et du mal,

cette séparation s'exécute naturellement au passage d'un pont jeté sur l'abîme des ondes infernales. Les ames dont la conscience est pure le traversent rapides et légères comme un trait, et sont reçues à l'autre bord dans les bras du Dieu rémunérateur. Les coupables, au contraire, ne peuvent se tenir sur ce pont tant il est étroit et glissant, ils chancèlent, font quelques pas, puis succombent sous le poids de leurs crimes ; ou bien, rencontrant les ames de tous ceux qu'ils ont opprimés, volés et fait souffrir, qui alors se mettent en travers pour leur barrer le passage, ils trébuchent et tombent au milieu du gouffre qui les roule dans ses ondes brûlantes jusqu'au fond des enfers.

CHAPITRE VII.

Mystères.

Dans leur acception générale, les mystères sont les choses les plus secrètes de la religion. Dans le christianisme ils signifient, tantôt tout ce que le culte a de plus saint, tantôt seulement les dogmes impénétrables à la raison. Chez les anciens, les mystères consistaient principalement en initiations à des cérémonies et à des doctrines sacrées interdites au vulgaire. Nous ne les considérerons que sous leur double rapport de dogmes incompréhensibles et d'initiations secrètes.

Tous les points dogmatiques admis par la foi sans que la raison puisse les comprendre sont des mystères ; mais pour s'en faire une juste idée, il faut se garder d'étendre ou de restreindre trop la signification du mot incompréhensible qui les caractérise. Par un zèle aveugle pour les mystères, des hommes leur ont sacrifié les exigences les plus naturelles de la raison : de peur d'éclaircir le voile qui les couvre, ils l'ont tellement épaissi que ce n'est plus l'incompréhensible, mais l'absurde qu'il cache. D'autres, exclusivement préoccupés des intérêts et de la puissance de l'intelligence humaine, n'ont rien

voulu croire que ce qu'ils pouvaient comprendre; et les plus modérés parmi eux, tout en admettant comme vrais les mystères de la religion qu'ils ne comprennent pas aujourd'hui, ont cru qu'ils pourraient être expliqués par la raison lorsqu'elle aurait atteint un plus haut degré de développement. Les uns et les autres sont allés trop loin. L'incompréhensible signifie non seulement ce qui n'est pas et n'a jamais été compris, mais encore ce qui ne le sera jamais. Cependant il ne signifie que cela : qui dit incompréhensible ne dit pas qui répugne, qui est opposé à la raison; autrement ce serait l'impossible ou l'absurde, que Dieu ne peut pas plus révéler que l'homme n'est obligé de l'admettre. N'être pas contraires aux lois de l'intelligence humaine, tout en demeurant éternellement inaccessibles à ses regards, telle est la condition, l'essence même des mystères.

Les mystères ont un double appui : la révélation d'abord, ensuite la raison même. La religion n'a jamais enseigné ses mystères que sur l'autorité divine, et cette autorité, sans rien diminuer de leur obscurité, a toujours suffi pour les légitimer aux yeux de la foi. « Dieu l'a dit : » ces trois mots sont la garantie incontestable de leur vérité; ils mettent fin à toutes les réclamations, et calment toutes les inquiétudes de l'homme religieux. Il ne comprend ni ne peut comprendre ; plus il médite sur ces dogmes impénétrables, plus les ténèbres s'épaississent autour d'eux; mais dès qu'il pense que la vérité même les lui a révélés, il adore et se soumet.

Cependant il n'abjure pas pour cela sa raison : ici, autant et plus même que dans toute autre circonstance, elle lui sert de règle et d'appui. Les mystères ne sont assurément pas le produit des découvertes de l'intelligence; ils ne reposent point non plus immédiatement sur elle; mais ils s'appuient sur quelque chose qui, en définitive, a pour base la raison même. Le fondement des mystères est la révélation : or, c'est à la raison et avec la raison que se donnent les preuves par lesquelles la révélation s'établit; puis, lorsque ces preuves ont été rendues évidentes, quand il est hors de doute que Dieu a parlé, c'est encore la raison qui nous dit que Dieu ne saurait nous tromper.

Par rapport aux mystères que la religion lui révèle, l'homme se trouve dans une position analogue à celle où il est relativement à toutes les choses qu'il ne peut examiner par lui-même et qu'il croit sur l'autorité d'autrui. Tout ce que lui disent les historiens dignes de foi touchant les événemens des siècles passés; tout ce que lui rapportent sur les pays étrangers les voyageurs qui paraissent bien informés, il l'admet avec la même confiance qu'il croit aux choses dont il a été témoin. Que, par exemple, dix hommes connus par leur impartialité, leur savoir et leur talent d'observation, après avoir exploré la Chine en tout sens et y avoir séjourné long-temps, s'accordent dans le récit qu'ils feront des usages, des lois, de la religion et des productions de ce pays, tout homme sensé les croira comme s'il avait observé lui-même les choses qu'ils lui en rapportent. Or, les mystères ne

sont que des révélations de faits qui se sont passés et qui se passent dans des temps et des lieux où nous n'avons pas été, où nous ne sommes pas. Ils ont pour objet les choses qui se sont accomplies à la création et à la rédemption de l'humanité; ils nous enseignent ce qui est dans le ciel, ce qui est en Dieu. Comme nous n'avons pas été témoins de la création et de la rédemption de l'humanité; que nous ne pouvons voir par nos propres yeux ce qui est en Dieu, ce qui se fait dans le ciel, nous sommes obligés de nous en rapporter à un témoignage étranger, au témoignage de celui qui a vu et qui voit toutes ces choses, c'est-à-dire au témoignage de Dieu. Lui seul sait comment et pourquoi il a fait et racheté la nature humaine; il sait ce qu'il est dans son essence infinie et ce qu'il est par rapport à ses créatures; il sait tout cela beaucoup mieux que les hommes les plus instruits ne savent ce qu'ils racontent; il le sait d'une science parfaite, et il peut nous l'apprendre avec une certitude absolue. Si donc nous admettons sans hésitation, sur la seule garantie de quelques individus, des faits qui se trouvent hors de notre portée, n'est-il pas aussi naturel et aussi logique de croire à des choses que les yeux de notre raison ne peuvent pas voir, dès qu'elles sont appuyées sur l'autorité de Dieu même?

La foi à l'autorité d'autrui est un fait universel, un besoin impérieux pour notre nature; et ce ne sont pas seulement les intelligences faibles qui s'y soumettent, ce besoin domine même les esprits supérieurs. Interrogeons-nous sans prévention;

consultons tous ceux qui nous entourent, combien trouverons-nous d'hommes dont les croyances religieuses, politiques et morales soient le résultat unique de l'examen et du travail de leurs facultés intellectuelles? L'enfant n'apprend et ne croit que ce qu'on lui enseigne, et si plus tard il rejette quelques uns des jugements que sa première éducation lui avait fait porter, c'est encore le plus souvent en s'appuyant sur une autorité étrangère. L'éducation de la famille, celle des écoles, plus tard celle de la société, des amis, des livres; l'autorité des autres enfin, tel est le canal qui verse dans nos ames presque toutes nos convictions, à quelque degré de l'échelle intellectuelle que nous soyons montés. A notre insu et malgré nous nous cédons à cette autorité despotique qui a mille chaînes pour nous envelopper, mille moyens d'appesantir son joug sur nos têtes; et tel qui pense marcher dans une indépendance absolue et une parfaite clarté de croyances, s'il s'examinait à fond, verrait bientôt que presque toutes les siennes sont ainsi, et non pas autrement, parce que les conversations des hommes ou leurs livres les lui ont données telles.

Or, si la plupart de nos croyances n'ont d'autre base que l'autorité de ceux qui nous les fournissent; si l'enfant croit et doit croire aveuglément à son père, à ses maîtres; si l'homme fait se repose le plus souvent sur le témoignage des voyageurs, des historiens, des philosophes et des publicistes; comment nous, qui sommes à l'égard de Dieu moins que des enfans, puisqu'il est par rapport à nous plus qu'un

père et qu'un maître, comment ne croirions-nous pas à ce que Dieu nous dit? Souvent sans doute les hommes se trompent en croyant que Dieu a parlé; bien des dogmes leur sont prêchés de sa part qui ne sont que des inventions humaines; mais la question n'est pas de savoir si tous les mystères sont vrais, il suffit de constater que loin d'être repoussés par les lois de l'intelligence, ils sont en quelque sorte exigés par elle.

Non seulement l'homme est fait pour admettre des mystères; mais il les recherche, il s'y complaît; et ce phénomène de sa nature est d'autant plus sensible qu'elle est plus voisine de son état primitif, plus vive et plus pure. Toutes ces formes vagues, obscures, énigmatiques, que revêtait pour s'exprimer la pensée religieuse des Orientaux, des peuplades sauvages ou encore barbares; ces mythes, ces allégories, ces paraboles, attestent d'une manière évidente que si l'intelligence humaine aime la vérité, elle l'aime voilée et mystérieuse. Mais c'est surtout dans ce qui tient à la Divinité que l'homme montre sa prédilection pour le mystère. L'infini est au fond de toute conception de Dieu, même chez le sauvage, lorsqu'il rêve au dessus des forêts et des tempêtes son grand esprit répandu à travers l'espace. Or, dans l'infini, il n'y a plus rien de distinct, de parfaitement compris; parce qu'il n'y a plus de bornes. Une étendue incommensurable, des profondeurs où l'œil se perd, un abîme sans fond, sans milieu, sans surface, voilà tout ce que l'esprit rencontre dans l'infini, et il n'y cherche que cela: il aime à se plonger, à se perdre dans cet

océan immense : lui montrer des rivages, un port, ce serait l'arracher à son élément. Ce qu'il désire, quand il s'élance dans le sein de Dieu, c'est de ne rencontrer en tout sens que l'immensité.

Deux choses font l'objet des mystères religieux : la nature de Dieu et ses rapports avec le monde, particulièrement avec l'homme. Qu'est-ce que Dieu? quels sont ses attributs? comment a-t-il créé le monde? comment le gouverne-t-il? quelle communication a-t-il établie entre l'homme et lui, et quelle destinée lui prépare-t-il? A toutes ces questions, les religions, du moins les religions importantes, ont répondu par des dogmes dont chacun impliquait un mystère.

Ces mystères, la religion n'est pas seule à les reconnaître : la philosophie, qui aborde et tente de résoudre les mêmes questions, ne marche pas long-temps sans les rencontrer; mais la différence ici entre la philosophie et la religion, c'est que la première recule en les apercevant, ou va se briser contre eux, tandis que la foi s'en empare dans son enthousiasme et s'en sert pour se fortifier et s'exalter davantage. Sans rien diminuer de l'infini dans Dieu, sans donner à la raison plus de clartés, sans expliquer mieux ce que l'homme cherche depuis si long-temps à comprendre, la religion résout tous ces problèmes avec une autorité absolue. Elle n'instruit pas, elle enseigne; elle n'explique pas, elle commande; et comme c'est au nom de la vérité suprême qu'elle prononce ses oracles, la raison même, quel que soit son désir de voir la lumière se manifester, ne peut que fléchir le genou

et adorer en silence; trop heureuse de trouver dans la foi un bâton pour appuyer ses pas chancelans, un fil pour se guider à travers ces abîmes infinis.

Dans toutes les religions il y a eu des mystères; mais les mystères parfaitement caractérisés, qui consistent dans des dogmes qu'on sait incompréhensibles et qu'on admet malgré et souvent à cause de cela, ne se sont rencontrés que dans les religions soumises à l'autorité absolue des prêtres; et même on ne les trouve complets que dans la religion catholique. Toute la religion des peuples primitifs était vague, obscure; ils ne se rendaient compte de rien; mais aussi ils n'avaient point une classe de dogmes explicables par la raison et une autre au-dessus d'elle. Chez les peuples plus avancés, dominés par des castes sacerdotales, bien des choses étaient enseignées aux fidèles comme mystères, et se présentaient ainsi à la plupart des prêtres; mais tous les prêtres ne les regardaient pas comme incompréhensibles; les plus élevés en dignité soulevaient le voile ou du moins croyaient le soulever. La religion catholique seule a un ensemble de dogmes que, non seulement le vulgaire des fidèles et des prêtres ne comprend pas, mais qui sont également fermés pour les chefs suprêmes; qui conservent pour tous et conserveront toujours leur impénétrable profondeur. Les catholiques seuls enfin ont fait un dogme de leur religion que, dans cette religion, telles et telles croyances sont nécessairement mystères.

Dans ses commencemens chaque religion a peu de mystères. En acquérant plus de développemens

elle prend aussi une plus large part de cette impénétrable profondeur que l'homme aime tant et qui est si nécessaire pour le retenir dans ses croyances. Mais de cette tendance si naturelle résulte souvent, pour les religions soumises à une autorité humaine, l'excès qui les corrompt. Bientôt on ne se contente plus de ranger au sein du mystère ce qui lui appartient de droit, ce qui se présente naturellement comme tel ; on cherche le mystère où il n'est pas et ne doit pas être; on en invente, on en fabrique, on augmente le caractère mystérieux des dogmes reconnus comme tels, et à force de vouloir pousser dans cette voie, on ne se borne pas à l'incompréhensible; c'est l'absurde, le ridicule qu'on admet : à force d'exiger la soumission de la raison dans les choses naturellement au dessus d'elle, on lui bande les yeux pour qu'elle ne voie plus rien; on confond le jour avec la nuit, et on peuple cette nuit de monstres.

De cet excès suit aussi une réaction non moins fâcheuse : la raison, indignée, arrache et foule aux pieds son fatal bandeau. Parce qu'ayant marché trop long-temps dans les ténèbres elle les a prises en horreur, elle ne veut plus que la lumière, elle cherche à tout voir, tout expliquer, même ce qui est le plus inaccessible à ses regards; toute obscurité l'impatiente, tout mystère l'indigne : au risque de détruire la religion tout entière, elle veut pouvoir l'explorer jusque dans ses plus impénétrables profondeurs. C'est un prisonnier devenu libre qui, parce qu'on avait muré les fenêtres de son cachot, ne peut plus supporter les murs de la maison la mieux éclairée.

Passons aux mystères ou initiations des religions anciennes. Notre but n'est point de traiter à fond cette importante et curieuse matière, sur laquelle les érudits modernes ont jeté de si vives lumières ; nous nous bornerons à quelques généralités sur leur composition, leurs causes et leur but.

Des cérémonies, des épreuves, des révélations; voilà tout ce qui se passait dans les mystères. Les cérémonies consistaient en pratiques, en sacrifices, en costumes, en symboles et en paroles, destinés à représenter matériellement aux yeux les doctrines dogmatiques et morales qui faisaient l'objet des révélations. Elles y étaient nombreuses, différentes des cérémonies pratiquées dans la religion vulgaire; elles y avaient un caractère plus expressif, plus solennel, plus grave et généralement plus sanguinaire et plus immoral que dans le culte public. Les lieux où elles étaient célébrées, les ténèbres qui les enveloppaient ajoutaient encore à ce qu'elles avaient de sombre et de redoutable.

Le premier but des épreuves était de juger de la force physique et surtout morale des initiés. Avant de soulever le voile qui leur cachait les vérités promises, des scènes de terreur, des instrumens de tortures, des fantômes, des bruits, des commotions épouvantables, tout ce que l'imagination peut inventer de plus frappant était mis en œuvre pour éprouver leur courage et leur discrétion. Les épreuves étaient graduées comme les révélations. Plus celles-ci devaient être importantes, plus les épreuves étaient terribles, et le voile ne se déchirait entièrement que pour les rares individus dont l'ame avait fait

preuve d'une énergie et d'une impassibilité extraordinaires. Les épreuves avaient encore un autre but : c'était de représenter par leurs degrés divers les diverses phases de la vie humaine. Dans presque tous les mystères dominait la doctrine de la métempsycose. Comme la métempsycose n'est qu'une suite d'épreuves par lesquelles l'ame doit passer pour arriver à la béatitude éternelle, les mystagogues s'étaient efforcés d'en retracer le symbole dans leurs initiations secrètes.

Les doctrines des mystères peuvent se réduire à deux classes : les unes n'étaient que les dogmes de la religion populaire interprétés d'une manière particulière; les autres comprenaient des dogmes et des préceptes moraux qui n'étaient point renfermés dans le culte public.

L'interprétation des doctrines de la religion populaire avait un double but : celui de les ramener à leur pureté et à leur signification primitives, et celui de leur donner un sens plus en harmonie avec les découvertes scientifiques.

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, les premières divinités des religions humaines ont été les êtres de la nature, ou plutôt les forces qu'ils manifestent; c'étaient le soleil, la lune, les astres, la terre, la mer, les tempêtes, les métaux, les animaux et les plantes; c'est-à-dire les puissances cachées qui produisent, dans ces êtres et par ces êtres, les divers phénomènes qui frappent nos regards. Par une tendance invincible que nous avons aussi constatée, l'homme personnifia ces puissances de la nature; il leur donna des noms, leur prêta une

ame, un corps ; des facultés et des organes; des appétits, des sentimens, des passions et des mœurs analogues aux organes, aux facultés et aux phénomènes qui se trouvent dans sa propre personne; il en fit enfin des individus plus ou moins semblables à lui. Quand ces puissances furent ainsi personnifiées, leurs adorateurs ne tardèrent pas à leur attribuer une existence et des actions humaines : Osiris, Mithras, Bacchus, Hercule, Ammon, Beel, Wichnou, cessèrent bientôt d'être le soleil pour devenir des rois bienfaisans, des législateurs, des conquérans et des héros. Puis les noms, les attributs, les voyages et les aventures qu'on leur avait prêtés, dans le principe, seulement comme symboles des phases et des propriétés du soleil, furent pris à la lettre par le vulgaire qui substitua ainsi l'enveloppe extérieure ou la forme à la réalité. Ce qui était arrivé pour le soleil eut lieu pour la lune, qui devint Isis, femme d'Osiris, ou Diane, intrépide chasseresse, ou Hécate, reine des enfers : de même pour tous les autres êtres que l'homme avait divinisés.

Or, il s'est trouvé des prêtres qui, gardiens vigilans des croyances religieuses, ont conservé le sens primitif de ces croyances à l'ombre du sanctuaire, et se le sont transmis traditionnellement de générations en générations, tout en laissant au peuple les doctrines grossières que son ignorance lui avait faites. D'un autre côté, la science, à force d'observer la nature, a dû finir par apercevoir entre les êtres qu'elle étudiait et les divinités du vulgaire des analogies frappantes. Ces divinités étaient sans

doute défigurées; mais comme elles tiraient leur origine des forces naturelles personnifiées, il leur restait encore assez de points de ressemblance avec ces forces pour qu'il fût facile à la science de les y ramener. Il ne fallait pas un effort de génie bien extraordinaire pour saisir les rapports de similitude qui sont entre les principales puissances du ciel, de la terre et de la mer et les grands dieux des anciens peuples; entre Hercule, par exemple, avec ses douze travaux; Bacchus, avec ses bienfaisans voyages; Osiris, avec ses courses, sa mutilation, sa mort, et le soleil passant dans les douze signes du zodiaque, répandant la fécondité sur toute la terre au printemps, s'éteignant et laissant la nature s'éteindre pendant l'hiver. La ressemblance entre l'astre du jour et le Wichnou des Indiens, le Mithras des Perses, le Jupiter Ammon des Lybiens, n'était pas moins frappante; elle dut donc être facilement aperçue par les hommes qui unissaient à la connaissance des divinités du vulgaire l'observation des phénomènes de la nature.

Une fois qu'on eut saisi l'analogie entre les forces du monde et les dieux, il en résulta une division naturelle dans les doctrines religieuses; ou plutôt la même religion renferma deux doctrines différentes : celle du peuple, qui prenait à la lettre tout ce qui s'était d'abord enseigné comme symbole sur ses divinités, et celle des prêtres ou des hommes instruits, qui ramenaient les dieux, leurs attributs et leurs aventures aux forces manifestées dans l'univers. Sans briser l'enveloppe matérielle du culte, enveloppe qui faisait l'objet de

toutes les croyances publiques, on fit, à côté de ces croyances grossières, un ensemble de doctrines qui les expliquaient d'une manière naturelle et scientifique. La religion, tout en paraissant la même pour tous, s'interprétait différemment selon la position et les lumières de ses divers sectateurs. Comme la colonne miraculeuse des Hébreux au désert, elle était tantôt obscure et tantôt lumineuse.

Dans les religions sacerdotales, les explications scientifiques des doctrines du peuple étaient dues aux prêtres, soit qu'ils les tinssent, ainsi que nous l'avons dit, d'une tradition qui remontait fidèlement jusqu'à l'origine de la religion même, soit qu'ils les eussent obtenues par les découvertes de la science, dont ils se trouvaient à peu près les seuls disciples, les seuls dépositaires. Ils gardèrent longtemps pour eux-mêmes ces explications précieuses; et lorsque, par des raisons quelconques, ils furent obligés de les révéler à des profanes, ils le firent fort rarement, seulement à des personnages choisis et en s'entourant des plus minutieuses précautions. Dans les cultes indépendans du sacerdoce, les explications des doctrines religieuses par le moyen des phénomènes naturels dûrent leur origine à certains esprits méditatifs, aux premiers philosophes, qui, à force d'étudier les êtres du monde, parvinrent à saisir les rapports de ressemblance entre ces êtres et les dogmes de la religion de leur pays.

Mais, philosophes ou prêtres, quels qu'aient été les premiers auteurs des interprétations scientifiques introduites dans la religion vulgaire, les mystères devaient nécessairement sortir de leurs découvertes.

En effet, l'essence des mystères consiste en deux choses, la révélation et le secret; or ces deux choses devaient se réaliser infailliblement, une fois les interprétations obtenues: car, la vanité si naturelle à l'espèce humaine exigeait les révélations, et l'égoïsme, non moins naturel, exigeait le secret. L'homme est trop vain pour ne pas se faire, aux yeux de ses semblables, un titre de gloire de ce qu'il a découvert; mais, tout vain qu'il est, l'homme aime le mystère, surtout dans ce qui touche à la religion: d'ailleurs ses découvertes sont sa propriété, et il s'en dessaisirait s'il les jetait sans précautions dans le domaine public. Il cherche donc des disciples auxquels il puisse confier sa gloire; mais il les fait passer par les épreuves du mystère pour donner à ses révélations plus de prix et en demeurer le possesseur. Flattés de la distinction qu'il leur accorde, ses adeptes sont les premiers à conserver le voile mystérieux qui les couvre. Les révélations ne leur auraient rien appris d'important, qu'il leur suffit d'en tirer un moyen de séparation d'avec le vulgaire pour vouloir les conserver avec un zèle jaloux.

Cette marche est tellement naturelle que les philosophes eux-mêmes se sont empressés de la suivre dans leurs premières écoles. Aucun disciple n'y était admis sans jurer un inviolable secret sur les doctrines du maître, et qu'après avoir passé par de longues et pénibles épreuves.

Les grossières interprétations du vulgaire n'ont pas été la seule porte par laquelle la corruption s'est introduite dans les doctrines religieuses.

Les rapports des peuples les uns avec les autres, l'absence d'une autorité protectrice et puissante, le développement particulier des erreurs dogmatiques et morales; enfin toutes les causes de décadence religieuse que nous avons signalées en traitant ce sujet, firent pénétrer la corruption dans les cultes sans que leurs sectateurs y prissent garde ou fissent rien pour l'empêcher. Or il s'est trouvé des hommes qui, jaloux de conserver la religion telle qu'ils l'avaient reçue de son fondateur, retranchèrent de son sein toutes les doctrines et toutes les pratiques qui leur parurent étrangères, et interprétèrent, d'après le sens primitif, celles dont la signification leur sembla faussée. Les doctrines et les pratiques du culte public, ainsi interprétées et épurées, formèrent un corps que ces réformateurs gardèrent pour eux et leurs adeptes, aussi long-temps qu'il ne leur fut pas permis de les prêcher en public.

Mais les mystères n'avaient pas seulement pour but d'interpréter par la nature la religion vulgaire, de la ramener à sa signification et à sa pureté primitives; très souvent ils servirent aussi à recueillir les débris des cultes tombés et à couvrir de leurs voiles protecteurs les cultes nouveaux, trop faibles pour oser se montrer à découvert. En religion comme en politique, il arriva des révolutions fréquentes : souvent un peuple vaincu fut forcé par la violence de renoncer au culte de ses ancêtres pour recevoir celui des vainqueurs. Or, un culte renversé seulement par la force conserve long-temps encore

des sectateurs qui, n'osant pas avouer et pratiquer leur doctrine en public, sont obligés, pour se mettre à l'abri des persécutions de leurs maîtres, de recourir au secret du mystère. La même nécessité a lieu pour un culte récemment inventé : son fondateur et ses premiers disciples, trop faibles pour attaquer de front la religion qu'ils doivent renverser plus tard, sont obligés de se cacher afin de ne point éveiller les jalousies, et d'éviter les persécutions des puissances intéressées à la soutenir.

Puis viennent les époques de dissolution universelle, pendant lesquelles un peuple, ne trouvant ni dans les lois, ni dans le pouvoir, ni dans ses dieux antiques, de moyens pour échapper aux maux qui l'accablent et prévenir la ruine dont il est menacé, cherche, dans des pratiques extravagantes et des sacrifices atroces, dans les profondeurs des souterrains, des forêts, des tombeaux et de la nuit ; c'est-à-dire dans le secret des mystères, des voix qui le consolent, des prophéties qui le rassurent, et des remèdes plus efficaces que ceux de toutes les vieilles cérémonies qu'il pratique depuis long-temps en vain. Pauvres et riches, ignorans et savans, tous réclament l'honneur de l'initiation. Les temples sont déserts, le sang des victimes accoutumées n'arrose plus les autels, les chants et les solennités du jour ont cessé; c'est dans les antres que la foule se presse ; c'est pour les divinités secrètes que sont réservés les plus précieux sacrifices, et pendant les ténèbres que se célèbrent les cérémonies religieuses. A l'empressement universel pour les mystères vient se joindre un carac-

tère plus sombre et plus immoral dans leurs rites : le culte impur du phallus, les tauroboles, les immolations d'enfans, les prostitutions, les promiscuités contre nature y deviennent plus fréquens et plus révoltans que jamais. Rappelons-nous ce qui se passa pendant l'agonie de l'empire romain. Une sorte de vertige semblait précipiter les masses dans les orgies de Bacchus, dans les mystères de la bonne déesse, d'Isis et de Mithras ; tandis que la solitude et le silence régnaient dans presque tous les temples publics. Ce peuple, jadis si grand et si pur, travaillé alors par une dissolution générale, sentait son mal jusque dans ses profondeurs, et croyait y trouver un remède en torturant la nature et en souillant l'humanité.

Ainsi, ramener les croyances à leur pureté première, interpréter la religion par la nature, conserver sous le secret les débris d'un culte renversé, fomenter dans l'ombre un culte nouveau, et chercher un remède à la dissolution sociale; tels étaient à la fois le but et la cause des mystères antiques.

CHAPITRE VIII.

Sentiment religieux.

Ce que l'ame est au corps, ce qu'est la vie pour l'animal et la sève pour la plante, tel est le sentiment pour la religion. Sans lui elle n'offrirait dans ses dogmes et ses préceptes qu'un système abstrait, et dans son culte extérieur qu'un froid cadavre. Toute la religion ne consiste pas en lui, comme plusieurs philosophes le prétendent; mais il est, pour toutes les parties dont elle se compose, le principe vivifiant qui les anime et les féconde, le lien nécessaire qui les attache ensemble.

Depuis quelques années, aucune expression n'a été plus fréquemment employée que celle de sentiment religieux; et pourtant il en est peu dont le sens soit plus indéterminé, plus arbitraire. Ceux-ci lui font signifier un phénomène de l'ame tout-à-fait à part, c'est-à-dire qui ne ressemble à aucun autre phénomène connu; ceux-là entendent par sentiment religieux la religion tout entière; d'autres enfin le restreignent à ces vagues élans de l'esprit et du cœur vers un être suprême non moins vague; à ces aspirations qui, de temps à autre, trans-

portent dans un autre monde l'ame mécontente des misères de celui-ci.

Ces trois acceptions sont fausses. Puisque c'est un sentiment, il ne peut renfermer ni les idées, ni les croyances, ni les préceptes, ni les actes qui, cependant, sont autant de parties essentielles d'un culte; il n'est par conséquent pas la religion tout entière. Ces vagues mouvemens intérieurs, auxquels on voudrait le réduire, ne peuvent convenir qu'à des imaginations exaltées ou aux époques d'indifférence; et s'ils entrent dans le sentiment religieux, ce n'est que pour une partie extrêmement faible. Enfin nous verrons bientôt que, tout en se distinguant par certains caractères des autres phénomènes de l'ame, ce sentiment ne renferme aucun élément qui lui appartienne en propre.

Pour nous en former une idée aussi juste que possible, nous le considérons sommairement dans son objet, dans sa nature, dans ses rapports avec les religions et les peuples divers.

L'objet du sentiment en général est tout ce qui peut exciter dans l'ame une émotion, une affection. Nous ne disons pas seulement ce qui est propre à y exciter la sympathie et l'antipathie; parce que, quelle que soit sur ce point l'opinion commune, il nous semble que tous les sentimens de l'ame ne peuvent se ramener à l'amour et à la haine. Il en est plusieurs, comme la crainte, le respect, et presque tous ceux que provoquent la puissance, la justice, la grandeur, qui ne renferment ni haine ni amour.

L'objet du sentiment religieux en particulier est

la Divinité. Qu'il se compose de haine ou d'amour, de terreur ou de respect, qu'il s'adresse à une providence bienfaisante, infinie, parfaite, ou à des puissances bornées et méchantes; qu'il consiste en une seule affection ou dans toutes les émotions du cœur; quels que soient enfin les caractères, le degré d'élévation et de pureté de ce phénomène intérieur, dès qu'il a Dieu pour objet, il mérite le nom de sentiment religieux, et ne le mérite qu'à cette condition.

Ce sentiment peut se considérer sous deux points de vue : en lui-même, c'est-à-dire tel qu'il doit être pour qu'il soit complet et parfait, et dans l'ame des hommes divers, c'est-à-dire tel qu'il fut selon les lieux, les temps, les mœurs et les degrés de civilisation. Or, dans l'un et l'autre de ces points de vue, c'est à l'idée de Dieu qu'il faut remonter pour comprendre la nature et les caractères de ce phénomène intérieur. Tel est Dieu, tel il faut le concevoir; tel doit être le sentiment religieux dans son essence. Telle est l'idée que les différens peuples se sont formée de Dieu, tel est aussi le sentiment qu'ils ont éprouvé pour lui.

Envisagé comme il doit l'être, abstraction faite de toutes les erreurs dont il fut l'objet, Dieu est infiniment puissant, sage, vrai, juste, bon et beau, créateur et régulateur du monde, rédempteur et arbitre suprême de l'humanité. Or, interrogeons notre cœur, demandons-nous quels sont les sentimens que méritent ces attributs divers, et nous saurons ce que doit être le sentiment religieux.

A la puissance nous accordons naturellement le

respect; plus elle est grande, plus notre respect s'accroît, et si elle est infinie, notre respect, ne gardant plus aucune mesure, devient de l'adoration. La sagesse nous excite à l'admirer, et lorsqu'elle est parfaite, notre admiration se change en un enthousiasme sans bornes. La véracité obtient notre confiance ou notre foi; si c'est la véracité suprême, notre foi ne connaît plus ni hésitation ni incertitude; elle devient absolue. La justice, quand nous sommes coupables, nous inspire la crainte; si elle se joint à la sagesse et à la puissance, elle nous remplit de confiance et d'espoir. Nous accordons les mêmes sentimens à la bonté; et lorsque la bonté infinie s'unit à la sagesse, à la grandeur, à la beauté et à la perfection suprêmes, comme elle le fait dans Dieu qui est à la fois créateur, gouverneur et rédempteur de l'humanité, nous sentons en présence de ces attributs ineffables une résignation, une reconnaissance et un amour immenses.

L'adoration, l'admiration, la foi, la crainte, l'espérance, la résignation, la reconnaissance et l'amour; tels sont donc les sentimens que l'homme doit éprouver pour Dieu; tels sont les divers élémens qui, réunis et poussés aussi loin qu'il est possible à notre ame de le faire, constituent le sentiment religieux complet et parfait.

De là il suit que le sentiment religieux n'est point un phénomène unique et d'une nature à part. Il n'est pas unique, puisque tous les sentimens nobles du cœur concourent à le former. Il n'est point non plus d'une espèce particulière, puisque chacun des élémens qui le composent existerait

dans l'ame lors même qu'il n'aurait pas Dieu pour objet. La reconnaissance et l'amour, l'espérance et la crainte, l'admiration et la confiance, tous ces sentimens l'homme les éprouve aussi bien pour les créatures de Dieu que pour Dieu lui-même; s'il y met une différence, ce n'est point dans leur nature, mais uniquement dans le degré d'intensité auquel il les élève. L'adoration elle-même, qui semblerait devoir être exclusivement réservée à la Divinité, fut souvent prostituée par l'homme aux êtres qui en étaient le moins dignes.

Pourquoi notre cœur n'a-t-il pas un sentiment tout spécial qu'il nous soit permis de réserver pour Dieu seul? La piété s'indigne de ne pouvoir offrir à l'Être infini, dont l'univers et l'humanité ne sont que de pâles copies, un hommage d'une autre espèce que celui qu'elle accorde aux créatures. Il n'y a pourtant en ceci rien de surprenant, rien qui puisse même alarmer la piété la plus vive. Remontons aux principes. Assurément l'homme n'est qu'une copie bien imparfaite, et le monde qu'un pâle reflet de l'Être suprême; mais, toute pâle et tout imparfaite que soit cette copie de Dieu, nous ne pouvons le concevoir que par elle; tout ce que nous lui attribuons, soit en lui-même, soit dans ses rapports avec ses œuvres, nous sommes obligés d'en puiser l'idée dans ses œuvres ou en nous-mêmes. Dieu est pour nous ce que le monde nous dit qu'il est et ce que serait une ame humaine ayant poussé ses perfections à un degré infini. D'un autre côté, toutes les affections que nous ressentons

pour Dieu sont nécessairement basées sur l'idée que nous nous en sommes faite, déterminées par elle, analogues à ce qu'elle est. De même que nous n'éprouverions aucun sentiment religieux si nous n'avions aucune idée de Dieu, de même tout ce que nous sentons pour lui est en harmonie avec la manière dont nous le concevons. Or, puisque, d'une part, nous ne pouvons nous représenter Dieu que d'après le monde et nous-mêmes, et que, de l'autre, nous sommes dans l'impossibilité d'avoir pour lui des sentimens différens de l'idée que nous concevons de ses attributs, n'est-il pas naturel et nécessaire que nous l'honorions par des sentimens analogues à ceux que nous inspirent l'homme et toutes les autres créatures?

En cela nous ne l'offensons nullement. Ce qu'il exige de nous dans sa sainte jalousie, ce n'est point un hommage d'une nature à part; mais des sentimens portés à un degré d'élévation et de pureté auquel nous ne devons jamais les élever quand nous les adressons aux créatures, quelles qu'elles soient. Il n'exige point d'être aimé, respecté, ni craint avec une autre crainte, un autre respect et un autre amour que ceux dont notre cœur se pénètre en présence des hommes et de ses œuvres; ce qu'il veut, c'est un amour, une crainte et un respect si profonds qu'aucune créature ne nous les inspire au même point. Or, pour peu que nous pensions à la distance incommensurable qui sépare l'Être éternel, infini, parfait, de tous les êtres créés, notre ame ne tarde pas à mettre une distance semblable entre les sentimens dont elle l'honore et ceux qu'elle accorde à ces derniers.

Des principes que nous avons posés il suit comme conséquences nécessaires : premièrement, que tous les peuples n'ayant pu se former de Dieu une idée semblable, n'ont pas pu s'accorder dans leurs sentimens pour lui; en second lieu, que pour connaître exactement en quoi consiste le sentiment religieux des peuples divers, il est nécessaire de remonter à l'idée particulière que chacun d'eux s'est faite de ses dieux.

Or, cette idée a varié par l'influence d'une foule de causes que nous réduirons au degré de civilisation, au climat, au caractère de chaque religion.

Les peuplades sauvages et barbares que la révélation n'éclairait pas, n'ont pu se former, avec leur grossière intelligence, qu'une idée fort grossière de Dieu ; elles ont dû lui donner tous leurs vices, aussi bien que leurs vertus ; et, comme ces vertus, qui se réduisent à de vagues sentimens de justice, au courage, à la force physique et à l'adresse, étaient très imparfaites, leur réunion dans Dieu ne pouvait empêcher qu'il ne parût un être fort borné et fort vicieux encore. C'est pour cela que, de tous les élémens qui composent le sentiment religieux, les sauvages n'éprouvent pour leurs fétiches que les plus grossiers. Ils les craignent tant qu'un malheur est imminent. Si le malheur arrive, au lieu de se résigner, ils entrent en fureur contre eux ; ils les frappent, les brisent, et souvent les rejettent pour en prendre d'autres qu'ils traitent bientôt de même. Si le malheur n'arrive pas, ils leur témoignent de la reconnaissance; quelquefois, mais rarement, ils espèrent en eux. Quant à la foi vérita-

ble, à l'adoration, à l'amour pur et désintéressé, jamais le sauvage ne les ressentit pour les objets de son culte.

Dans les peuples qui commencent à sortir de la barbarie, comme étaient, par exemple, les Grecs des temps héroïques, les idées de la puissance, de la justice et de la bonté des dieux, prennent plus de consistance et de développement; mais ces attributs sont encore loin d'atteindre jusqu'à la perfection absolue. Tout maître du ciel et de la terre qu'est appelé Jupiter, tout élevés que paraissent les autres dieux de son Olympe, ils ont tous une trop large part des faiblesses humaines, pour mériter l'hommage parfait des plus nobles et des plus purs sentimens du cœur : aussi les voyons-nous souvent traités par leurs adorateurs comme le sont les fétiches des sauvages. On les aime, on les remercie tant qu'ils font du bien; on leur demande leur appui par de magnifiques hécatombes; on les prend à témoin de la foi jurée, on leur voue la tête des traîtres et le châtiment des coupables; on les invoque dans le malheur et l'on se prosterne dans leurs temples; mais s'il leur arrive de ne pas payer en protection et en faveurs tout ce qu'on a fait pour eux, c'est à leur tour de subir les imprécations et tous les effets de la haine des mortels. Ils sont chargés de chaînes, frappés, brisés; on les expulse des villes et des camps; les guerriers les provoquent au combat, et ce n'est pas toujours du côté des dieux que demeure la victoire et la vengeance.

Le résultat nécessaire des progrès de la civilisa-

tion est de développer l'intelligence humaine, par conséquent, toutes les idées qu'elle conçoit. En se civilisant, les peuples agrandissent donc et épurent leurs idées religieuses; les dieux leur apparaissant moins nombreux, plus puissans et plus parfaits; le sentiment qu'ils éprouvent pour eux devient aussi plus noble et plus pur; l'amour, la reconnaissance, l'adoration, l'espérance et la foi, sans écarter la crainte, s'unissent à elle au fond du cœur, et forment un concert d'hommages plus complet, plus digne de l'Etre suprême.

Cependant, pour élever le sentiment religieux jusqu'à son plus haut degré de perfection, les progrès naturels de l'intelligence humaine ne suffisent pas. Elle a beau se développer, l'intelligence n'arrivera jamais d'elle-même à concevoir Dieu tel qu'il est, nous ne disons pas seulement dans son essence, mais par rapport à l'humanité. Sans la révélation, l'homme saurait-il, par exemple, tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il a souffert pour lui dans son incarnation? Or, comme il est impossible d'éprouver pour Dieu un sentiment religieux complet et parfait, si on ne le connaît tel qu'il doit être connu, et que la raison ne peut obtenir d'elle-même cette connaissance absolue, il est bien évident qu'il faut au sentiment religieux un autre auxiliaire que la raison humaine.

Avec la révélation chrétienne, comprise autant qu'il est permis à notre intelligence de l'entendre, il est difficile de ne pas éprouver le sentiment religieux dans toute sa pureté, dans toute sa plénitude. Comment ne pas se sentir pénétré de la plus pro-

fonde reconnaissance pour un Dieu qui, sans y être contraint en aucune sorte, a créé l'homme, l'a destiné à un bonheur éternel, lui a donné tous les moyens d'atteindre à ce but inappréciable, et qui, voyant qu'il s'en écartait, est lui-même descendu sur la terre, s'est livré à une mort infâme pour racheter l'humanité et la remettre dans la voie du ciel? Comment ne pas aimer par dessus toutes choses l'Etre dans lequel, à cet excès de bonté vient se joindre une beauté, une perfection absolue? Qui n'aurait pas une foi, une espérance et une résignation sans bornes dans celui qui est la source même de toute sagesse, de toute vérité, de toute justice, et qui est venu cimenter de son sang les promesses qu'il nous a faites? Qui pourrait ne pas sentir son néant, ne pas s'abîmer dans l'adoration la plus humble en présence de la puissance qui n'a eu qu'à vouloir pour former l'univers, et qui n'aurait qu'à souffler sur lui pour l'anéantir? Mais aussi, qui pourrait ne pas trembler à la simple pensée d'outrager tant de grandeur, et de rendre compte de sa vie à une justice si clairvoyante et si équitable?

Cependant, s'il faut à la raison le secours de la révélation pour conduire le cœur humain à la perfection du sentiment religieux, la révélation n'a pas moins besoin, pour produire le même résultat, des progrès de l'intelligence. La révélation a beau enseigner ce qu'est Dieu dans sa substance, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait pour l'homme, si ceux auxquels on la prêche sont plongés dans une ignorance grossière, il leur est impossible de s'élever à la hauteur de ses sublimes doctrines.

Naturellement ils les rétrécissent, les ravalent et n'en reçoivent que ce qui peut pénétrer en leur ame, c'est-à-dire, que ce qui est à leur portée. Examinons avec bonne foi les hommes qui nous entourent; croyons-nous que les masses du peuple, auxquelles cependant la révélation la plus pure est si souvent annoncée, conçoivent Dieu aussi grand, aussi parfait, que cette révélation l'enseigne? Assurément il n'est donné à aucune intelligence créée, quelque vaste qu'elle soit, de comprendre Dieu dans toute son immensité; mais, entre l'idée que s'en forment les esprits développés et celle des hommes grossiers, il y a un abîme de différence que la participation commune au bienfait de la révélation ne saurait combler, précisément parce que ce bienfait est commun aux uns et aux autres. Fénelon et Bossuet, Locke et Newton ne jouissaient pas plus de la révélation que le peuple de leur temps; cependant qui oserait dire qu'ils n'avaient pas de l'Etre suprême une idée mille fois plus haute et plus vaste que le vulgaire des croyans? Et si cette idée se trouvait chez eux plus parfaite, n'est-ce pas à l'élévation de leur génie et à l'étendue de leurs connaissances qu'ils en étaient redevables?

La grossièreté d'esprit n'a pas seulement pour résultat de rapetisser l'idée de Dieu, et, par contrecoup, le sentiment dont on l'honore; elle rabaisse aussi ce sentiment en le réduisant à ses élémens les plus imparfaits, et en y mêlant un élément étranger qui le corrompt. La crainte de Dieu fait bien partie du sentiment religieux, mais elle n'en

est que l'élément le moins noble : « C'est, dit l'Ecriture, seulement le commencement de la sagesse. » Or, la crainte est le sentiment dominant dans le cœur des masses. Si on y ajoute la foi qui, chez elles, n'est guère que de la crédulité, la reconnaissance et l'espérance, on aura, pour ainsi dire, tout ce que leur ame est capable de ressentir pour Dieu. Réduit à de pareils élémens, leur sentiment religieux ne peut être que fort imparfait ; mais il se corrompt encore en s'unissant à l'égoïsme qui se montre toujours si puissant dans le vulgaire. Aussitôt qu'il a pénétré dans la religion, l'égoïsme s'empare de la divinité et la défigure en la revêtant des passions dont il est le principe. Il en fait un être jaloux, partial, avide et changeant ; il la met au service de ses affections et de ses haines ; il ne permet plus qu'on l'honore par les purs élans du cœur ; mais seulement par des offrandes, par de froides cérémonies et des promesses que l'espoir du bien et la crainte du mal peuvent seuls arracher.

Tout le contraire a lieu dans les esprits développés. Le résultat nécessaire des progrès de l'intelligence est d'écarter l'égoïsme, nous ne disons pas de tous les sentimens humains, car ce serait mentir à l'expérience, mais du sentiment religieux. Quand l'homme est parvenu à se faire une idée à peu près juste de ce que sont la puissance, la sagesse, la justice et la bonté infinies; lorsqu'il sait ce que c'est qu'un Dieu créateur et rédempteur, non de tel ou tel peuple, de telle ou telle caste, mais de l'humanité entière, il aurait beau vouloir faire de cet être parfait un juge corruptible, partial, et un

instrument de passion, qu'il ne le pourrait jamais. S'il le craint, c'est parce qu'il se sent coupable; son espérance et sa confiance en lui, sa résignation, sa reconnaissance, son amour et son respect ne connaissent pas de bornes; et quel que soit le traitement qu'il en éprouve ici bas, la raison lui ordonne de recevoir avec la même gratitude le bien et le mal passager qui lui viennent de cette volonté sainte.

Une raison éclairée et les lumières de la révélation ne suffisent cependant pas encore pour éprouver le sentiment religieux; elles sont sans doute les deux conditions sans lesquelles il ne saurait se manifester dans toute sa pureté, dans toute son étendue; mais elles ne le produisent pas d'une manière nécessaire. Pour que le cœur l'éprouve, il faut une autre condition non moins indispensable; c'est que l'esprit s'occupe de Dieu et s'en occupe d'une manière constante. L'homme est fait de telle sorte qu'il ne peut être tout entier qu'à un seul objet; si son activité se jette exclusivement dans les théories de la science ou dans les affaires du monde, son cœur s'y jètera de même, et il n'aura plus de place pour le sentiment religieux. Absorbé par des soins étrangers, il aura beau posséder le génie le plus vaste, si le souvenir de la divinité ne vient occuper son esprit qu'à de rares et rapides instans, le sentiment qu'il éprouvera pour elle ne fera qu'effleurer son ame. Penser à Dieu est la condition nécessaire pour l'aimer, l'adorer et le bénir.

Dans les cultes où domine le dogme des deux

principes, dans ceux surtout où le principe du mal passe pour l'emporter sur celui du bien, tout est sombre et terrible. Une teinte lugubre enveloppe les cérémonies religieuses, le sang humain coule sur les autels, les divinités sont représentées sous des formes hideuses, repoussantes ; les sentimens des sectateurs de ces divinités ne peuvent donc être que la crainte et un respect mêlé de terreur. Comment aimeraient-ils ces puissances toujours en guerre contre le bien et l'ordre, toujours occupées à tourmenter le genre humain? La reconnaissance, l'espérance et la foi doivent leur être également étrangères; des dieux semblables ne sauraient leur inspirer que des sentimens contraires.

Le phénomène dominant dans les peuples fatalistes est la résignation à laquelle, lorsqu'ils ont de la puissance divine une haute idée, se joint l'adoration. Persuadés que Dieu, long-temps avant leur naissance, a fixé leur sort d'une manière immuable, l'espérance leur est aussi interdite que la prière : d'un autre côté, incertains qu'ils sont si ce sort doit être heureux, il leur est impossible d'éprouver de la reconnaissance et de l'amour pour une divinité qui les a peut-être voués au malheur. Leur incertitude ne leur permet que la crainte. Trembler, adorer et se résigner, tels sont les seuls sentimens que leur ame puisse raisonnablement éprouver en pensant à Dieu.

C'est surtout dans les climats chauds que règne le fatalisme; c'est aussi là que dominent la résignation, l'adoration et la crainte. La mollesse, naturelle aux peuples de ces climats, favorise de sem-

blables sentimens ; elle les dispose à la contemplation, et la contemplation n'est guère autre chose que l'adoration immobile et silencieuse, ou qu'une pénitence exagérée imposée par la terreur des châtimens du ciel. D'un autre côté, les peuples de ces climats étant presque toujours despotiquement gouvernés, et s'imaginant que la puissance qui régit le monde ressemble à celle qui les opprime, ne peuvent accorder à l'Être suprême que les sentimens dont ils honorent leurs maîtres sur la terre ; c'est-à-dire, le respect et la crainte.

Dans les climats d'un froid rigoureux, où la vie est si triste, si précaire, et où les choses nécessaires aux besoins coûtent tant de maux à obtenir, le dieu principal est presque toujours méchant. Aussi, la crainte et la haine sont-ils les sentimens les plus ordinaires que lui vouent ses adorateurs. S'ils honorent des divinités bienfaisantes, comme les faveurs qu'ils en obtiennent sont rares et de peu de valeur, ils ne peuvent éprouver pour elles qu'une reconnaissance et un amour bien faibles.

Les climats tempérés, quand des causes contraires ne viennent pas arrêter leur influence, sont les plus propres au développement du sentiment religieux dans tout ce qu'il renferme de pur et d'élevé. Plus douce que sous les climats froids, plus laborieuse et moins molle que dans les pays chauds, la vie des hommes a des jouissances qui leur interdisent le dogme d'un principe essentiellement méchant, et une activité qui leur défend également le fatalisme absolu et l'immobilité de la contemplation. Ils en sont d'ailleurs détournés par la li-

berté politique qui, dans ces climats, s'établit plus facilement que partout ailleurs. C'est pour cela que si l'adoration, la résignation et la crainte y sont moins profondes, le sentiment religieux s'y enrichit d'une douce confiance dans la justice des dieux, de la reconnaissance pour leurs bienfaits, de l'espérance en leur bonté, d'un certain amour et d'une certaine admiration pour leur haute sagesse et leurs perfections.

Le sentiment religieux revêt les mêmes caractères de pureté et d'élévation dans les religions humaines indépendantes de l'autorité sacerdotale et politique, lorsque ces religions ont subi l'action bienfaisante des progrès de la science. Quelque imparfaits qu'aient été, dans le principe, les dieux des peuples parvenus à la civilisation et à la liberté, ces dieux se sont perfectionnés comme toutes les idées de leurs adorateurs : les dieux principaux surtout ont vu augmenter leur puissance en même temps que leur sagesse, leur justice, leur bonté, leur haine pour le crime et leur amour pour la vertu. Or, à mesure que ces dieux se perfectionnaient, ils recevaient l'hommage de sentimens de plus en plus purs, de plus en plus rapprochés du sentiment religieux parfait. Ce n'est pas que les vieilles légendes, les traditions primitives, qui attribuaient aux divinités populaires tant d'actions criminelles et basses, fussent tombées dans l'oubli; les poèmes, les cérémonies et les chants religieux en conservaient et retraçaient perpétuellement le souvenir. Mais ce souvenir dégradant pour les dieux n'était plus interprété à la lettre que par la

partie la plus grossière du peuple. Les hommes sur lesquels la civilisation avait produit ses bienfaisans résultats, n'y voyaient que des allégories scientifiques ou des formes mystérieuses cachant, sous une écorce grossière, des pensées profondément religieuses et morales.

Dans les religions humaines soumises aux prêtres, que la croyance au principe méchant y domine ou non, les divinités suprêmes se présentent principalement comme menaçantes, vengeresses et terribles. D'abord celles qui sont méchantes par leur nature, passent pour être constamment occupées à dresser des embûches à l'homme et à le précipiter dans le malheur; puis, celles qui sont naturellement bonnes ont des décrets tellement impénétrables et une justice si difficile à satisfaire, que leurs adorateurs ne peuvent jamais savoir s'ils ont obtenu grace à leurs yeux jaloux; si leur conduite est assez pure, assez pénitente pour désarmer leur vengeance. Le sentiment religieux doit être empreint, dans ces cultes, du même caractère que l'idée des dieux. Ses élémens dominans y sont donc la crainte, un respect mêlé de terreur, et, dans les ames exaltées, une résignation qui ressemble au désespoir.

Les prêtres ont intérêt à entretenir une telle idée des dieux ainsi que les sentimens qu'elle produit : la souveraineté et la durée de leur puissance en dépendent. Si la crainte est le principe du despotisme politique, elle n'est pas moins celui de toute théocratie absolue. A des prêtres qui veulent régner long-temps et sans partage, il faut des

dieux dont le courroux soit sans cesse menaçant. Du moment que les peuples pourraient se croire parfaitement en paix avec le ciel et sûrs d'en obtenir les récompenses, c'est-à-dire, du moment qu'ils cesseraient de craindre; ceux qui sont chargés d'apaiser la colère des dieux, d'ouvrir et de fermer les portes du ciel, cesseraient aussi d'être nécessaires, et c'en serait fait de leur autorité.

Dans les religions soumises aux prêtres, dans les religions des climats chauds, comme dans celles qui tombent en décadence, le culte extérieur prend ordinairement un développement extraordinaire. Or, autant un culte extérieur modéré est utile pour entretenir et réchauffer le sentiment religieux, autant il lui est nuisible quand il tombe dans l'excès. Des solennités publiques trop pompeuses, trop fréquentes et trop bruyantes; des pratiques corporelles incommodes, pénibles, imposées aux individus plusieurs fois durant le jour; des pénitences extravagantes et des sacrifices trop multipliés ont pour résultat inévitable de matérialiser la religion tout entière : l'ame s'en retire, le sentiment s'en détache; c'est avec les yeux, la bouche, les pieds et les mains qu'on l'observe; elle devient un cadavre sans vie. Ceux-là ne sont pas les plus pieux, dont le cœur est rempli de foi, d'espérance et d'amour; mais les dévots qui chargent les autels de victimes et les idoles de parures; qui comblent le sacerdoce de présens, qui remplissent leur demeure de saintes images, qui en couvrent leur corps, qui prononcent le plus de prières, les plus longues et les plus hautes, et qui mortifient le plus

leur corps. On n'adore plus en s'humiliant au fond de son cœur en présence de la majesté suprême, mais en se jetant à genoux et en baisant le pavé des temples; la prière ne consiste plus dans ces ferventes aspirations d'une ame qui, profondément touchée de sa misère et de sa faiblesse, implore du ciel secours et protection; toutes les oraisons sont des formules froides, souvent inintelligibles et toujours répétées sans que l'esprit y prenne part. Ce n'est plus sur la conscience de ses bonnes œuvres et la croyance à la justice divine que se fonde l'espérance, mais seulement sur la scrupuleuse exactitude avec laquelle on a rempli, en leur temps, en leur lieu, et en leur forme, toutes les pratiques corporelles prescrites. Le pardon de ses fautes ne s'implore plus avec un cœur brisé de douleur, mais avec une poitrine qu'on frappe à coups redoublés, un corps couvert de cilices et de cendres, ou, ce qui est bien plus absurde encore, avec de l'argent qu'on offre à Dieu comme s'il faisait commerce de la rançon des ames. Le culte enfin n'est plus en esprit et en vérité; il a passé tout entier dans de révoltantes ou de puériles simagrées, dont les plus zélés observateurs eux-mêmes ont oublié le sens primitif. Telle était la religion des Perses au temps d'Alexandre; tel le polythéisme s'est montré dans toute l'étendue de l'empire romain pendant les trois siècles de son agonie; tel était le judaïsme que Jésus-Christ reprochait aux pharisiens; telle est encore la religion des Indiens et des mahométans; tel est malheureusement aussi le catholicisme dans les masses grossières de quelques contrées de l'Europe.

Il ne faudrait cependant pas en conclure, comme l'ont fait certains philosophes, que les pratiques extérieures ne sont que nuisibles au sentiment religieux. Excessives, elles le tuent sans doute; mais, modérées, elles le soutiennent et le raniment. Le sentiment et le culte extérieur sont à l'égard l'un de l'autre comme sont réciproquement l'ame et le corps. Si celui-ci n'est plus qu'un cadavre, quand l'ame s'en est retirée, l'ame à son tour ne saurait, sans le ministère des organes, exécuter aucune de ses fonctions.

Quelle n'est pas la puissance des solennités et des symboles de la religion! nous ne disons pas seulement sur l'esprit des masses, mais sur celui des hommes les plus habitués à la vie intellectuelle. Tant profonde soit notre indifférence, pouvons-nous, sans émotion, voir passer une procession grave, recueillie, tantôt marchant dans un majestueux silence, tantôt élevant au ciel un concert sublime d'actions de graces ou de prières? Nos vieilles cathédrales avec leurs vitreaux, leurs ogives, leurs flèches élancées, leur voûte sombre et sonore, l'encens qui les parfume, les chants dont elles résonnent, le peuple qui s'y tient à genoux, courbé sous la main du pontife ou du Dieu qui va le bénir; tout cela ne dit-il rien à notre cœur, et serions-nous aussi bien placés, dans un théâtre ou une place publique, pour nous livrer à l'adoration et à la prière? Quelle que soit son intelligence, l'homme vit toujours trop dans son corps pour n'avoir pas besoin, lorsqu'il veut réchauffer les sentimens de son ame, des choses qui peuvent im-

pressionner son corps. Rousseau, qui fut tour à tour protestant, catholique, renégat, déiste, allait bien au salut pour y verser des larmes religieuses. Épicure lui-même, le prince des athées, n'est-il pas tombé à genoux devant le Jupiter d'Olympie?

CHAPITRE IX.

Lois morales.

L'ordre, en général, résulte de la combinaison des diverses parties d'un tout, conformément à leur nature et aux rapports qu'elles ont les unes avec les autres. Il y a de l'ordre dans le monde physique, parce que chaque corps y occupe la place exigée par sa nature et par ses rapports avec les autres corps; l'ordre existe pour une raison semblable dans le monde moral; il éclate enfin dans l'univers, parce que tous les êtres qui le composent, esprits et corps, y sont disposés d'une manière parfaitement conforme à la nature de chacun d'eux et à leurs rapports mutuels.

Pour conserver l'ordre, il y a des lois, c'est-à-dire des règles d'après lesquelles chaque être est tenu d'agir afin de ne pas violer les exigences de sa nature ni ses rapports avec les autres êtres. Les lois générales, universelles, sont chargées d'entretenir l'ordre dans l'univers entier; les lois physiques, dans le monde des corps, et les lois morales dans celui des intelligences. Aucun être ne peut se trouver en dehors de l'ordre, parce que tous ont leur nature et leurs rapports; par conséquent, tous

les êtres sont soumis à des lois; Dieu lui-même a les siennes.

Les lois physiques ont pour caractère de ne pouvoir pas plus être violées que comprises par les corps qu'elles régissent : ce sont des forces irrésistibles auxquelles ceux-ci obéissent d'une manière aveugle et constante. Les lois morales, au contraire, ayant pour objet des êtres intelligens et libres, ne sont pas nécessairement inviolables, et ne peuvent être observées qu'à la condition que ces êtres les connaissent et veulent s'y soumettre.

Esprit et corps tout ensemble, l'homme se trouve également en rapport avec les corps et les esprits; il doit donc être également soumis, d'une part, aux lois physiques, qu'il n'est pas maître d'enfreindre et qui le régissent à son insu; de l'autre, aux lois morales qu'il est libre de violer, et qu'il n'observe qu'à la condition de les connaître et de vouloir s'y conformer. Nous n'avons à traiter que de celles-ci.

L'homme a des moyens de connaître les lois morales, comme il a des motifs pour se déterminer à s'y soumettre. Ces moyens et ces motifs sont les uns en lui-même, les autres hors de lui.

Le moyen qu'il possède en lui-même de connaître ses lois morales, s'appelle vulgairement conscience. Tant que l'homme est ignorant et grossier, la conscience n'est qu'un sentiment, qu'une sorte d'instinct qui l'avertit, dans certains cas particuliers, de ce qui est bien et de ce qui est mal; c'est-à-dire de ce qui se trouve conforme ou opposé aux exigences de sa nature et aux rapports qui constituent l'ordre moral. Quand l'homme a développé

son intelligence, la conscience, de sentiment instinctif qu'elle était, devient une science plus ou moins distincte des lois qu'il est tenu d'observer.

Le motif qui pousse l'homme à se soumettre aux lois morales se compose de plaisir et de peine. Le plaisir le porte à les observer, la peine le détourne de les enfreindre. En se soumettant à la loi, quelque combat qu'il lui en coûte, il est content de lui-même; en la violant, au contraire, quel que soit le penchant qui l'y excite, il ressent un malaise intérieur: puis, lorsque est terminé l'acte par lequel il a observé ou enfreint la règle, quelque chose au dedans de lui le félicite ou lui fait des reproches; il s'approuve ou se condamne; la joie remplit son ame ou le remords la déchire.

Mais les lois morales se trouveraient réduites à de bien impuissantes garanties, si, pour les connaître, l'homme n'avait que les lumières de sa conscience, et, pour se déterminer à s'y soumettre, que le plaisir et la peine qu'il éprouve intérieurement en les observant ou en les violant. Dans la masse des hommes, rien n'est plus faible, plus vague et souvent plus obscur que la conscience. Il est une foule de rapports, c'est-à-dire de devoirs moraux, sur lesquels elle se tait et dans la plupart des circonstances où l'on croit pouvoir marcher à sa lumière, elle ne présente qu'un flambeau vacillant, que des lueurs incertaines lorsqu'elles ne sont pas fausses. Le plus souvent aussi, le plaisir qui pousse à violer la loi est bien autrement vif que celui qu'on éprouve à l'observer, et beaucoup plus puissant sur l'ame que la crainte du remords. Celui-ci,

d'ailleurs, au lieu d'augmenter, comme l'exigerait la justice, avec le nombre et la gravité des infractions morales, ne fait que diminuer à mesure qu'elles s'aggravent et se multiplient; bien plus, un moyen infaillible de l'étouffer tout-à-fait, c'est d'entasser infractions sur infractions, en s'enfonçant profondément dans l'habitude du mal. Pour connaître et pratiquer ses devoirs, l'homme se verrait donc réduit à de bien faibles ressources, s'il ne pouvait s'adresser qu'à sa conscience et à son cœur. Mais il ne tarde pas à recevoir du dehors des lumières, à la fois plus étendues et moins incertaines, et des motifs bien plus puissans. Les lois politiques, les lois religieuses surtout, en s'unissant à la morale, viennent prêter à la conscience la clarté de leurs décisions, et au remords l'appui de leur sanction pénale.

Par son alliance avec les lois morales, la religion leur procure donc un double avantage: celui de les rendre plus claires, plus précises, plus positives, et celui de garantir leur observation par un motif plus efficace. Dans les préceptes religieux, il n'y a ni incertitude ni obscurité; rien n'est plus distinct que le cercle qu'ils tracent à chaque action, et comme ils sont prêchés à tous, ils éclairent également sur leurs devoirs les ignorans et les savans. D'un autre côté, les récompenses que promet la religion et les châtimens dont elle menace, s'appuyant sur une puissance qui a, non seulement toute la vie présente, mais toute l'éternité pour récompenser et punir, exercent principalement sur les masses une bien autre influence que

les jouissances et les peines si passagères, si vagues de la conscience morale. Qu'est-ce que le remords et la satisfaction intérieure en présence des tourmens épouvantables de l'enfer et des ineffables voluptés du ciel que toutes les religions annoncent?

Les lois morales auxquelles l'homme est soumis ne tombent cependant pas toutes à la fois dans le domaine de la religion; c'est par degrés, c'est successivement, que celle-ci se les incorpore et les fait siennes. Elles peuvent se diviser en trois classes : les unes règlent les exigences de la nature et des facultés de chaque individu, c'est-à-dire les devoirs de l'homme envers lui-même; d'autres expriment ses rapports ou ses devoirs à l'égard de ses semblables, et les troisièmes ses rapports ou ses devoirs à l'égard de Dieu. En d'autres termes, l'homme est soumis à des lois de morale individuelle, de morale sociale et de morale religieuse. C'est sur ces dernières que la religion étend d'abord son empire, pour passer ensuite aux lois de morale sociale, et pour finir par s'attribuer l'autorité sur les devoirs des individus envers eux-mêmes.

L'homme, comme nous l'avons vu précédemment, fit ses dieux semblables à lui; ses idées, ses sentimens, ses penchans furent les leurs. Or, ce qui domine dans les hommes grossiers, c'est l'égoïsme. Les dieux des premières peuplades, ceux des sauvages étaient donc aussi dominés par ce sentiment; par conséquent occupés, avant tout, de ce que leur devaient leurs adorateurs. Les devoirs de ces derniers se réduisaient alors à peu de chose.

Fondés uniquement sur les rapports de la faiblesse vis-à-vis de la force, de l'être protégé vis-à-vis de l'être protecteur, ces devoirs se bornaient à l'obligation de demander aux dieux les faveurs qu'ils pouvaient accorder, et de les remercier pour celles qu'ils avaient faites. La prière et la reconnaissance, tels sont les premiers devoirs auxquels les peuples se sont crus astreints envers les objets de leur culte. Mais comme, d'une part, l'homme imagine ses dieux semblables à lui; que, de l'autre, il sait que, pour l'engager à faire du bien à ses semblables, le plus sûr moyen est qu'ils lui en fassent d'abord, et que, si l'on veut reconnaître efficacement ses bienfaits, il faut lui en accorder en retour; il se croit obligé d'appuyer par des offrandes et les prières et les actions de grace qu'il adresse à ses divinités. Il leur fait du bien pour en obtenir d'eux, il leur en fait encore pour les remercier de celui qu'il en a reçu; et bientôt c'est à des offrandes qu'il réduit tous ses devoirs religieux. Ces offrandes intéressent trop ses dieux pour qu'ils ne les exigent pas: or, du moment que l'homme est convaincu que la volonté divine exige de lui des devoirs, une partie de la morale se trouve placée sous l'autorité de la religion.

Des devoirs de l'homme envers Dieu, la religion passa bientôt à ceux qu'il a relativement à ses semblables. Aussitôt qu'ils sont en société, les individus ont des rapports, c'est-à-dire des devoirs à l'égard les uns des autres. Dans les tribus sauvages ou nomades, ces devoirs sont très simples, très limités; mais ils ne tardent pas à se compliquer et

à s'étendre lorsque les premières peuplades ont changé leur vie errante contre la vie agricole. Le sentiment de la propriété, qui commence alors à se développer en elles, y développe aussi celui de la justice et des obligations qu'elle impose. Les hommes s'empressent de placer ce sentiment sous la protection divine. Deux causes principales les y déterminent : d'abord l'idée qu'ils se sont faite de leurs dieux, ensuite la nécessité de donner une garantie à leurs engagemens réciproques.

Quelque imparfaits que soient les dieux des premiers peuples, ils ont au moins des qualités égales à celles de leurs adorateurs : or, le propre de l'homme, quand son intérêt n'est pas en jeu, est d'aimer la justice, de la vouloir et de la défendre. L'égoïste le plus avide, ayant à décider entre l'équité d'une part et l'iniquité de l'autre, s'il est parfaitement désintéressé dans la question, se prononcera toujours en faveur de l'équité. Quand il s'agit des devoirs des hommes à l'égard les uns des autres, l'intérêt des dieux ne se trouve point en cause ; et comme ils sont, même dans l'enfance des sociétés, au moins aussi parfaits que leurs sectateurs, il est naturel de croire qu'ils se rangeront toujours du parti de la justice contre la spoliation et la violence. Les dieux d'ailleurs, quel que fût leur état inférieur, ont toujours passé pour s'occuper des choses de ce monde, et spécialement des intérêts de l'humanité : la providence fut leur premier attribut. Or, à quoi la providence divine eût-elle servi, si elle n'eût protégé les droits réciproques des divers individus ?

Vinrent ensuite les traités, les alliances, les conventions, les engagemens de toute sorte que les hommes contractèrent ensemble. Ils commencèrent par les appuyer sur des sermens mutuels; mais dans les sociétés naissantes où le pouvoir public se trouvait incapable de protéger les contrats des différens membres, ou bien lorsque ces contrats se passaient entre deux tribus, deux peuples, au-dessus desquels il n'existait aucune puissance, les sermens étaient une bien faible garantie. Qui pouvait répondre que, dans l'occasion favorable, et quand l'intérêt y pousserait, l'une des deux parties ne les violerait pas? Il fallait donc aux sermens eux-mêmes une garantie d'inviolabilité. Les hommes ne la trouvant pas sur la terre allèrent naturellement la chercher dans le ciel; ils prirent les dieux à témoin de la foi jurée, et vouèrent à leur vengeance la tête des parjures. En d'autres termes, ils mirent la justice, c'est-à-dire la morale, sous la protection de leurs croyances religieuses.

Tous les devoirs des hommes à l'égard les uns des autres sont renfermés dans ces deux lois : Ne vous faites pas de mal et faites-vous du bien réciproquement. Sur celle-là repose la conservation des sociétés; leur perfectionnement dépend de celle-ci : la première, comme la plus importante, fut connue bien avant l'autre; elle est encore aujourd'hui la plus universellement répandue : si même on excepte les nations éclairées par le christianisme, la loi qui défend à l'homme de faire du mal à ses semblables, est à peu près la seule que les peuples pratiquent. Elle fut aussi placée la

première sous la protection des dieux. Long-temps ceux-ci défendirent le meurtre, le vol, l'adultère et le parjure, avant de prescrire l'hospitalité, l'aumône et la pitié.

La morale individuelle, c'est-à-dire celle qui règle les devoirs de l'homme envers lui-même, ne tomba sous l'autorité de la religion que bien après la morale sociale. D'abord, elle n'avait pas aussi besoin que celle-ci de la protection divine; l'instinct de conservation et l'égoïsme si puissant sur les individus suffisaient pour les porter aux premiers devoirs qu'ils ont envers eux-mêmes. Ensuite, pour qu'ils regardassent la Divinité comme ayant autorité sur leur personne, il leur fallait un certain développement dans les croyances religieuses, qui ne se rencontre pas au commencement des sociétés. Les dieux, en effet, ne peuvent exercer leur pouvoir sur chaque homme dans ce qui ne concerne que lui, qu'à la condition de passer à la fois pour les auteurs de son existence et ses maîtres absolus. Pour qu'ils aient le droit de lui défendre de se mutiler, de se souiller, de s'avilir, il faut qu'il se regarde comme leur propriété et leur ouvrage.

De même que la morale sociale, celle qui concerne les individus peut se réduire à deux règles dont l'une est négative et l'autre positive. Modérer, détruire ses penchans vicieux ; conserver, développer et perfectionner ses facultés : tel est le sommaire de tous les devoirs de l'homme envers lui-même. Ici encore, comme pour les devoirs sociaux, la règle négative fut la première connue et la plus rigoureusement prescrite. Elle tomba aussi

la première dans le domaine de la religion.

Quels que soient les devoirs qu'elles règlent, les lois morales, pendant l'enfance des sociétés, ne portent que sur les actions ; c'est aussi sur les actions seulement que s'exerce d'abord l'autorité religieuse. Mais, par l'effet naturel du développement de leur intelligence, les hommes finissent par apercevoir la liaison intime qui se trouve entre les actions et ce dont elles découlent, c'est-à-dire les désirs, les sentimens et les pensées de l'ame. L'acte tombant seul sous les sens renferme seul aussi tout le bien ou tout le mal qu'il est possible d'apprécier : voilà pourquoi, tant que l'homme vit de la vie des sens, il concentre sur l'action toute l'autorité des lois morales et religieuses ; mais, malgré les apparences, l'action est cependant produite par des phénomènes intérieurs qui doivent participer à tous ses caractères ; être bons ou mauvais, justes ou injustes comme elle l'est elle-même. Or, une fois que les peuples eurent saisi les rapports qui lient si étroitement les intentions secrètes avec les actes patens, ils firent pour les intentions ce qu'ils avaient fait pour les actes ; ils les placèrent d'abord dans le domaine de la morale, et, bientôt après, sous l'autorité des dieux.

Les hommes ne s'en tinrent pas là : de nouveaux progrès intellectuels leur montrèrent que le mérite et le démérite consistent, non dans les apparences extérieures, dans les actes qui frappent les yeux, mais dans l'intention louable ou perverse qui est leur unique, leur véritable cause ; et comme en tout l'erreur est voisine de la vérité, ils eurent

bientôt dépassé celle-ci pour tomber dans l'erreur. Non contens de placer la vertu et la culpabilité où elles doivent être, c'est-à-dire dans l'intention bonne ou mauvaise, ils attribuèrent à l'intention le pouvoir de changer l'essence même des actions morales; de rendre bon ce qui est mauvais en soi, et mauvais ce qui est essentiellement bon; d'intervertir enfin les devoirs et les rapports naturels de l'homme; puis, pour être conséquens jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde, ils n'hésitèrent pas à mettre cette étrange manière d'entendre la morale sous la garantie de la volonté divine.

La civilisation produit sur la morale deux effets importans : d'abord elle la développe, la purifie et la fait connaître; ensuite elle la place d'une manière de plus en plus immédiate sous la protection de la Divinité. Il est évident que, plus la civilisation marche, plus l'homme étend et perfectionne ses facultés, plus aussi il voit se multiplier ses rapports, c'est-à-dire ses devoirs à l'égard de ses semblables et de Dieu. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les hommes qui nous entourent et de parcourir l'histoire d'un peuple quelconque. D'un autre côté, la civilisation développant et perfectionnant toutes les idées religieuses, épure de jour en jour le caractère des dieux et étend leurs attributs; or, plus les dieux sont puissans, sages et justes, plus ils s'approchent de la perfection suprême, plus aussi ils doivent aimer le bien, haïr le mal, protéger la justice, récompenser la vertu et punir le crime; plus ils sont tenus de prendre la morale sous leur sauve-garde.

Cependant la civilisation ne peut pas exercer sur la morale son action bienfaisante, avec une égale facilité dans toutes les religions. Les cultes indépendans sont les seuls où les progrès de la morale marchent de concert avec le développement des lumières; dans les religions humaines soumises à l'autorité sacerdotale, la civilisation a beau avancer, la morale reste immobile et souvent même se détériore.

Chez les Grecs et les Romains qui secouèrent de bonne heure le despotisme des rois et des prêtres, nous voyons la morale, intimement liée à la civilisation, suivre chaque progrès de celle-ci, et arriver comme elle au plus haut point où l'esprit humain pouvait alors la faire monter. Excepté la charité avec les doctrines morales qui découlent de cette source sublime, et que Jésus-Christ seul pouvait enseigner au monde, les hommes les plus avancés parmi ces peuples connaissaient à peu près toutes les vertus humaines. La masse des individus ne les comprenait sans doute pas aussi clairement, et surtout ne les pratiquait pas; car, pour en venir là, elle aurait eu besoin de mobiles bien autrement puissans que ceux que pouvaient lui présenter les philosophes; mais, pratiquées ou non, comprises ou non comprises par le peuple, ces vertus n'en étaient pas moins enseignées dans des écoles, et leur connaissance ne devait pas moins se rattacher au progrès de la raison humaine.

Dans les religions sacerdotales, la morale ne le cède en rien pour les développemens aux cultes

indépendans; si même on entend par morale toutes les règles de conduite, elle s'y trouve beaucoup plus développée. Les législateurs auxquels ces religions étaient dues, et les prêtres qui les avaient modifiées, s'étaient accordés à faire aux préceptes une large part. Mais, tandis que, dans les cultes libres, la morale ne se développait qu'en s'appuyant sur les rapports naturels de l'homme, et qu'en imposant de véritables devoirs, dans les religions soumises au sacerdoce, les règles obligatoires se multipliaient outre mesure, sans tenir souvent aucun compte des exigences de la nature humaine. Les actes purement physiques, comme ceux où l'ame avait sa part, les plus légers comme les plus graves, les croyances de l'esprit, les désirs, les sentimens, les moindres mouvemens du cœur, tout tombait également dans le domaine des lois religieuses. Étroitement enchaîné par ces liens tombés du ciel, l'homme ne pouvait faire un pas à droite ou à gauche, boire, manger ou dormir, sans que des règles impérieuses ne l'obligeassent à se conduire plutôt de telle façon que de telle autre.

Et ces règles étaient imposées de la manière la plus arbitraire; les actions les plus indifférentes se trouvaient aussi et même plus rigoureusement prescrites ou défendues que les actions essentiellement bonnes ou mauvaises; le bien s'y confondait avec le mal et souvent l'un était substitué à l'autre. Ainsi, telle formule de prière, telle espèce d'offrande, telle cérémonie publique ou privée se trouvaient plus impérieusement ordonnées que l'adoration, l'amour et les véritables hommages du

cœur; les mutilations, les prostitutions, les sacrifices humains passaient pour les choses les plus méritoires aux yeux des dieux. Toucher un individu de la caste proscrite et partager son pain avec lui devenaient des crimes irrémissibles, tandis que souvent on gagnait le ciel en le frappant ou en lui donnant la mort.

De cette confusion entre ce qui est devoir et ce qui ne l'est pas, de cette substitution du bien au mal et du mal au bien, résultait une perturbation complète dans les facultés de l'esprit et du cœur des peuples. Toutes leurs idées étaient faussées, tous leurs sentimens corrompus, et la morale elle-même, la morale véritable, se voyait étouffée sous cet amas de règles arbitraires ou révoltantes.

La principale cause de la corruption de la morale dans les religions sacerdotales, c'est qu'elle dépendait entièrement et du caractère et de la volonté des dieux, c'est-à-dire de ceux qui parlaient en leur nom. Dans les cultes libres de l'autorité des prêtres, les dieux, quoique protecteurs et vengeurs des lois morales, n'en sont cependant pas les auteurs; loin de là elles les régissent aussi bien que les hommes, et leur premier devoir est de s'y conformer. Leurs passions peuvent souvent les pousser à les enfreindre; mais qu'ils les observent ou les violent, elles n'en sont ni plus ni moins obligatoires. Ainsi, parce que leurs divinités se laissaient quelquefois aller à de honteux penchans, les Grecs et les Romains ne pensaient pas que le crime leur fût permis. Il y a plus, lorsque, dans les affaires humaines, la volonté divine prenait parti pour l'in-

justice, ce qui arrivait assez souvent, ils se croyaient encore obligés de se ranger du parti de la justice et de la défendre contre les dieux mêmes. Ceux-ci avaient beau mettre un tyran sous leur protection spéciale, le devoir de tout citoyen n'en était pas moins de s'armer pour renverser la tyrannie. Quand leur vengeance poursuivait un malheureux proscrit, personne ne croyait faire un crime de lui donner asile et de le secourir. A Pharsale, tout l'Olympe s'était rangé du côté du vainqueur ; et pourtant celui des Romains qui comprenait le mieux les devoirs de l'honneur et de la justice se trouvait dans le parti vaincu. *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

Dans les cultes sacerdotaux, au contraire, la morale n'a point une existence à part, une essence indépendante. Emanant tout entière de la volonté divine, elle est ce que cette volonté la fait être; elle consiste dans les choses seules où cette volonté la place. En d'autres termes, le bien et le mal ne sont pas tels par leur nature ; mais cela est bien qui est voulu de Dieu et cela mal qui est défendu par lui. Or, comme d'une part la volonté des dieux doit nécessairement être conforme à leur caractère, et que, de l'autre, elle ne peut être connue que par le ministère de ceux qui passent pour chargés de parler en leur nom, la morale n'a plus, en définitive, d'autre type que le caractère des prêtres, et d'autre base que leur propre volonté.

On comprend aisément combien il importait au sacerdoce que toute la morale dépendît ainsi de la volonté divine. La foi, sans doute, est un

puissant mobile sur l'esprit des peuples; mais quand la foi ne se lie point aux préceptes, lorsque les règles de conduite ne dérivent pas des croyances religieuses, ceux qui sont maîtres des croyances ne peuvent agir que sur la raison, c'est-à-dire sur le côté le plus faible des masses: le cœur, le corps et les actions leur échappent. Tandis que, du moment où les devoirs de l'homme sont unis à ses croyances, et que les règles qui prescrivent ces devoirs passent pour découler immédiatement de la volonté des dieux, ceux qui font parler les dieux à leur gré peuvent multiplier les devoirs et les règles comme bon leur semble, et subjuguer par là toutes les facultés humaines.

Les véritables fondemens de la morale sont aujourd'hui évidens pour tous les hommes éclairés. Ces fondemens consistent, comme nous l'avons exposé en commençant ce chapitre, dans la nature des êtres intelligens et libres, et dans leurs rapports mutuels. En sa qualité d'être infiniment sage, infiniment puissant, Dieu est le premier soumis aux lois morales; il ne peut ni les violer ni les changer, pas plus par rapport à lui-même qu'à l'égard des créatures qu'il a faites semblables à lui; parce qu'il ne peut agir contrairement à son essence et à ses perfections. Il était maître de créer ou non d'autres êtres intelligens et libres; mais du moment qu'il se déterminait à leur donner l'existence, il ne pouvait ni empêcher qu'ils fussent soumis aux lois dérivant de leur nature et de leurs rapports, ni, à plus forte raison, les obliger à des lois contraires. En les faisant semblables à lui,

il devait nécessairement les soumettre aux mêmes lois qui le régissent. Quels que soient les devoirs qu'elle impose, la morale est donc indépendante de la volonté de Dieu.

Ce n'est pas à dire pour cela que la volonté divine diffère de la morale au point de lui être quelquefois opposée ou de pouvoir s'en séparer comme l'entendaient les sages de Rome et d'Athènes. Ces deux choses sont au contraire si étroitement unies et si exactement semblables, que l'homme ne peut concevoir l'une sans penser à l'autre, ni se conformer à celle-ci sans observer ponctuellement celle-là. Entre des dieux vicieux et le bien parfait, il devait y avoir, sans doute, des différences profondes; mais, entre le bien parfait et une volonté parfaite, la conformité est telle qu'on pourrait presque l'appeler de l'identité.

Voilà pourquoi, dans le christianisme où les dogmes et les préceptes sont également parfaits, ceux-ci se trouvent exactement calqués sur les premiers, et qu'on est aussi sûr de se conformer à la volonté de Dieu en pratiquant la morale, que de se conformer à la morale en observant la volonté divine. Dieu étant le bien infini, et ne pouvant vouloir que d'une manière conforme à sa nature, doit toujours vouloir ce que prescrit la morale, c'est-à-dire le bien. On pourrait même confondre, dans cette sublime doctrine, la morale et la volonté de Dieu, sans le moindre danger, si les passions humaines n'étaient exposées à se substituer souvent à la volonté suprême.

CHAPITRE X.

Culte extérieur, cérémonies, temples, idoles, etc.

Le culte extérieur est l'expression des croyances et des sentimens de l'homme à l'égard de la Divinité; c'est le culte intérieur rendu sensible, c'est, en d'autres termes, la religion du corps.

Considéré d'une manière isolée, abstraction faite de l'esprit qui l'anime, le corps, ne pouvant ni comprendre ni même sentir, n'est astreint à aucun devoir; quel que soit l'acte qu'il accomplisse ou qu'il omette, il ne mérite ni ne démérite, et Dieu lui-même, quoique l'ayant créé, quoique le conservant et le développant, ne saurait pas plus lui imposer d'obligations qu'à la pierre insensible. Mais le corps n'est point un être à part : essentiellement uni à l'ame qui le vivifie, on ne peut s'en faire une juste idée qu'à la condition de pas le séparer d'elle. Or, quand on considère l'ame et le corps réunis ; lorsqu'on prend ces deux substances si distinctes dans leur fusion mystérieuse, on n'a plus qu'un seul et même être qu'on appelle homme, qui n'est tout entier ni ame ni corps, mais corps et ame en même temps. Alors ce n'est plus, à proprement parler, ni au corps ni à

l'ame que sont imposés les devoirs religieux, mais à l'être unique résultant de leur réunion.

Les lois de la justice et la nature de l'homme s'accordent à lui prescrire le culte extérieur aussi rigoureusement que le culte intérieur. C'est de la divinité qu'il a reçu ses facultés intellectuelles et ses organes physiques, c'est par elle qu'il les conserve, les développe et les perfectionne; il doit donc faire concourir également les unes et les autres à la prier, à la bénir et à lui rendre hommage. S'il était pur esprit, tous ses devoirs religieux se borneraient au culte intérieur: s'il était tout corps, aucun devoir ne lui serait prescrit; parce que, sans l'intelligence unie à la liberté, nulle obligation ne peut être ni imposée ni remplie : mais, corps et ame tout ensemble, il est astreint également aux hommages de l'ame et du corps. De plus, comme les deux substances qui le composent sont, non pas séparées, mais unies étroitement, il doit mettre la même union dans le double culte qu'il rend à Dieu par chacune d'elles. Séparés des actes du corps, les hommages de l'ame seraient insuffisans, incomplets; ils ne constitueraient plus véritablement un culte humain; séparés des hommages de l'ame, ceux du corps n'auraient plus ni vie ni signification aucune; ils seraient ce qu'est le corps quand l'ame s'en est retirée.

C'est l'union intime entre le culte intérieur et le culte extérieur qui constitue la vie et la force de la religion. Plus celle-là est étroite plus celle-ci a de vigueur : quand l'union commence à se relâcher la religion commence aussi à dépérir; elle tombe

de plus en plus en décadence, à mesure que les deux cultes se séparent davantage; et, quand leur séparation est consommée, la religion meurt. Si le culte extérieur subsiste quelque temps encore dans sa première forme, il ne survit pas; c'est un cadavre qui se dissoudra bientôt de lui-même, ou que les vivans, c'est-à-dire les croyances nouvelles, se hâteront de faire disparaître.

Mais, excepté les époques de décadence et de ruine pour les religions, cette séparation fatale entre les deux cultes n'a pas lieu. Tant que les intelligences ont la foi, tant que le sentiment religieux demeure vivace au fond du cœur, la nature elle-même produit et conserve l'union intime entre le culte extérieur et le culte intérieur, en forçant les organes à exprimer les sentimens et les croyances. Si les impressions du corps ont leur retentissement dans l'ame, celle-ci, à son tour, ne saurait concentrer en elle seule les phénomènes qu'elle éprouve avec quelque vigueur : la foi, l'amour, la crainte, le respect, la reconnaissance, les vœux dès qu'ils sont énergiques sortent spontanément de l'ame humaine et font irruption dans les organes : les accens de la voix, les traits du visage, les mouvemens des yeux, les gestes des bras, les poses, les attitudes de tout le corps s'en emparent et les traduisent nécessairement au dehors, non seulement parce que c'est juste, parce que c'est de devoir, ni par suite d'aucune réflexion, mais en cédant à une impulsion irrésistible.

La nécessité pour les hommes de mettre en commun et d'échanger mutuellement leurs sentimens

et leurs croyances, les législateurs religieux, le pouvoir politique lui-même, qui comprenait toute l'importance de la religion pour les peuples et la nécessité des pratiques matérielles pour conserver la religion, sont venus ensuite se joindre aux exigences de la justice et de la nature, afin d'assurer davantage l'observation du culte extérieur et de le transformer en un culte public.

N'étant que l'expression de la religion de l'ame, le culte sensible doit être ce qu'elle est, soumis aux mêmes conditions, participer aux mêmes caractères, subir les mêmes modifications.

Deux choses principales composent la religion intérieure: les dogmes et les sentimens; le culte extérieur sera donc ce que sont les sentimens et les dogmes; mais comme les sentimens eux-mêmes se trouvent basés sur les dogmes et déterminés par eux, c'est en définitive sur ces derniers que doit se calquer le culte extérieur.

Or, les dogmes varient principalement selon le degré de civilisation des peuples, leur genre de vie, les lieux qu'ils habitent, et la forme particulière de leur religion : telles sont aussi les circonstances qui ont produit les principales différences dans le culte extérieur des peuples divers.

Au berceau des sociétés, c'est-à-dire tant qu'elles sont sauvages ou encore barbares, les dieux se trouvent en petit nombre; chacun d'eux n'a que des attributs fort imparfaits, fort circonscrits, et les sentimens qu'ils obtiennent de leurs adorateurs se réduisent à de rares et grossières affections. Aussi, rien n'est plus simple que le culte extérieur

des sauvages : quelques cérémonies, quelques chants et quelques sacrifices, tels sont à peu près tous ses élémens. Absorbés d'ailleurs par leurs chasses, leurs guerres, et la satisfaction de leurs besoins physiques, ils ont, dans leur genre de vie, une cause suffisante pour restreindre chez eux le culte extérieur dans des limites étroites.

Il en est de même de tous les peuples, à quelque degré de civilisation qu'ils se trouvent, qui sont obligés, soit par le pays qu'ils habitent, soit par les soins de leur commerce ou de leur défense, soit par la forme de leur gouvernement, à jeter leur activité dans une carrière qui n'est pas celle de la religion. Occupant rarement leur esprit et leur cœur des choses religieuses, ils ne peuvent donner beaucoup de temps et d'importance aux pratiques extérieures qui les expriment.

Mais quand la fécondité de la terre et la douceur du climat, en procurant aux hommes une facile abondance, les invitent à cette vie de repos que la paix assure et que le despotisme exige; lorsque, d'un autre côté, les idées religieuses se trouvent chez eux largement développées, soit par l'effet de la civilisation, soit par les enseignemens d'un homme supérieur, les cérémonies du culte ne peuvent manquer d'occuper aussi, parmi ces hommes, une place importante. De là l'extension et la magnificence des cultes de l'Orient.

Cependant la principale cause du développement excessif des cérémonies religieuses doit être placée dans le sacerdoce. Elles sont, à la fois, sa gloire et la plus sûre garantie de sa puissance; c'est

au milieu des pompes et des solennités du culte que le sacerdoce apparaît dans toute son importance et son éclat : c'est alors qu'il participe véritablement à la majesté des dieux et aux respects qu'elle commande. Les actes du corps sont d'ailleurs les seuls que l'autorité des prêtres puisse immédiatement atteindre, c'est pour eux l'unique moyen de parvenir aux phénomènes intérieurs. Leur intérêt le plus pressant exige donc qu'ils les étendent et les multiplient sans cesse.

Le culte extérieur se compose d'une foule d'élémens. Les principaux sont les personnes, les actions, les chants, les prières, les temps, les lieux, et les images.

Deux sortes de personnes, sans compter les simples particuliers ni le peuple en corps, entraient comme élémens dans le culte des religions anciennes, c'étaient les devins et les prêtres. Au commencement, le sacerdoce et la divination se trouvaient confondus. Les mêmes hommes qui conduisaient les solennités, récitaient les prières publiques, bénissaient et purifiaient les assemblées, choisissaient et immolaient les victimes, consultaient aussi leurs entrailles, interrogeaient tous les phénomènes de la terre et du ciel dont ils espéraient tirer des oracles. Plus tard, la divination et le sacerdoce furent séparés ; le prêtre et le prophète assistaient bien tous deux aux solennités du culte ; mais chacun y remplissait des fonctions spéciales. Comme nous avons déjà traité de ces fonctions, nous nous bornons à renvoyer le lecteur aux chapitres qui les concernent.

Les principales actions qui composaient le culte extérieur consistaient dans les sacrifices, les pénitences, les purifications et les cérémonies proprement dites. L'importance religieuse des pratiques expiatoires et des sacrifices exige que nous en traitions spécialement dans les chapitres suivans.

Les cérémonies avaient pour objet les morts ou les dieux. Tous les peuples, sans en excepter les sauvages, ont eu des solennités funèbres pour honorer les morts et leur rendre la Divinité propice. Les unes étaient publiques; elles se célébraient par la société, tantôt à des époques périodiques, tantôt dans des circonstances imprévues; comme à la suite d'un combat meurtrier, des ravages d'une peste, d'une inondation, ou bien de quelque terrible catastrophe qui avait emporté grand nombre d'individus. D'autres étaient privées; elles avaient lieu dans chaque famille après la mort d'un de ses membres. Presque partout ces solennités se distinguaient par un caractère profondément lugubre. Quelques peuples essayèrent de les rendre gaies et bruyantes; mais la plupart, cédant aux inspirations de la nature, s'efforcèrent de les mettre en harmonie avec la tristesse qui devait alors remplir leurs ames. Les chants, la démarche, les costumes, les sacrifices, les dieux mêmes qu'on invoquait, tout y était grave, triste et sombre.

Les cérémonies qui s'adressaient directement aux dieux avaient pour but de les honorer, d'implorer leur assistance, de leur rendre grace des faveurs qu'ils avaient faites, et de retracer, dans une suite d'actions, les diverses circonstances de

leur vie ou leurs principales fonctions. Elles se composaient d'abord de processions et d'assemblées solennelles, de marches, de poses, d'attitudes et de danses, en harmonie avec l'idée que le peuple avait de la Divinité qu'il voulait honorer; puis de courses, de jeux et de combats, particulièrement en usage chez les nations guerrières; puis, enfin, de costumes symboliques dont les assistans, et surtout les prêtres se revêtaient, et qui variaient selon les dieux, objets des cérémonies, selon les temps et les climats.

Dans toutes les religions, les chants ont formé une partie considérable du culte extérieur: cependant, chez les peuples primitifs, ils étaient à la fois plus expressifs, plus naturels, et partant plus nécessaires que chez les nations avancées. Le chant fut le premier langage de l'homme, comme il est encore celui du jeune âge. Expression spontanée des émotions et des sentimens, des plaisirs et des peines, il devait spécialement appartenir aux peuples dont toute la vie se bornait à ces phénomènes. Aussi ces peuples chantaient-ils tout ce qu'ils disaient à la Divinité : leur reconnaissance et leurs vœux, leurs espérances et leurs craintes, leurs joies et leurs douleurs s'exprimaient dans des hymnes admirables de naïveté et d'exaltation. La musique des instrumens et les mouvemens cadencés de la danse venaient ensuite se marier aux accens de la voix, pour leur donner une expression plus vive, pour faire concourir le corps tout entier et les objets inanimés eux-mêmes à rendre hommage aux puissances supérieures.

Le temps produit sur les peuples les mêmes effets que sur chaque individu. En vieillissant et se civilisant, ils deviennent plus calmes, plus réfléchis; l'exaltation du sentiment fait place chez eux au froid examen de la raison, et le langage, chargé de rendre au dehors ce qui se passe dans l'ame, subit un changement analogue. Au lieu d'aller par bonds, par accens enthousiastes, il coule des lèvres, tranquille, monotone, enchaîné. Les peuples ne chantent plus; ils parlent. La poésie ou la langue du cœur se tait; on n'entend plus que la langue prosaïque et régulière de l'esprit. Alors, si le chant fait toujours partie des solennités religieuses, c'est comme prescrit par la règle et l'usage, et non comme exigé par les divins élans d'une piété profonde. Il ne s'échappe plus spontanément du cœur exalté de tout un peuple; ce sont des voix payées qui le font entendre aux instans et aux lieux que le cérémonial ordonne; il est enfin devenu la fonction de quelques hommes qui peuvent s'en acquitter plus ou moins régulièrement, mais sans que l'enthousiasme public y prenne part.

De tous les élémens religieux, celui auquel l'homme attache le plus d'importance, celui qu'il observe avec le plus d'exactitude, c'est la prière. Expression des besoins des individus et des peuples, base de leurs espérances, et seul moyen de calmer leurs craintes en cette vie comme dans l'autre, la prière a pour mobile le sentiment le plus impérieux et le plus constant de la nature humaine, l'égoïsme ou l'intérêt, soit particulier, soit social. C'est pour cela que l'homme se montre partout si

fidèle à la pratiquer, qu'il la répète si fréquemment, qu'il la mêle en quelque sorte à tous ses actes religieux et les ramène tous à elle : car il prie par les cérémonies, les hymnes, les sacrifices, les idoles, les temples ; les actions de graces mêmes sont encore pour lui des moyens de supplier les dieux et de se les rendre propices.

Par la prière, on demande à Dieu deux choses, la possession du bonheur et la cessation du malheur. Or, les hommes, par l'effet d'une foule de causes que nous avons plusieurs fois indiquées, ne placent pas tous leur bonheur ni leur malheur dans des objets semblables. Quand ils sont grossiers, ils ne connaissent que les douleurs et les joies du corps; leurs prières ne peuvent donc avoir pour objet que ces joies et ces douleurs. Le sauvage n'implore de ses fétiches que la victoire sur ses ennemis, des chasses et des pêches abondantes, la force et la santé des organes. Avec la civilisation, les goûts des hommes changent : l'habitude de la vie intellectuelle et morale leur fait connaître des peines et des plaisirs d'un ordre plus relevé que ceux du corps; ils craignent les unes et recherchent les autres plus encore que ce qui peut affecter leur vie matérielle. Puis, par l'effet d'un développement plus grand encore, la vertu se présente à quelques uns d'entre eux, non seulement comme un grand bien et le vice comme un grand mal; mais, la première, comme le plus grand, l'unique bien même; et ce dernier, comme le plus terrible et le seul mal. C'est alors la vertu dont ils implorent le don du ciel, et le vice qu'ils supplient

les dieux d'écarter. Dans les religions dont les divinités ont principalement un caractère formidable; en Orient, chez les peuples esclaves du sacerdoce et des rois, ou qui habitent un sol ingrat et sous un ciel dur, la prière a pour principal objet la cessation du malheur présent, l'éloignement des maux à venir, et pour principal mobile la crainte. Tandis que dans des climats plus doux, sous des gouvernemens et des religions plus libres, l'espérance est le premier mobile des vœux adressés au ciel, et la possession du bonheur leur principal objet.

Comme les cérémonies, comme les fêtes, comme les sacrifices, comme tout ce qui constitue le culte extérieur, la prière ne tarda pas à être soumise à des règles qui prescrivaient son temps, son lieu, ses ministres, et surtout sa forme. Elle eut, dans toutes les religions, ses paroles ou ses formules consacrées, qui furent plus rigoureusement prescrites que le fond, c'est-à-dire que la pensée, que le sentiment du cœur qui devait les animer. On alla jusqu'à n'attacher d'importance et de mérite qu'à la formule. Comprise ou non, elle produisait son effet : effet prodigieux; puisque, selon plusieurs peuples orientaux, elle avait la vertu d'enchaîner la puissance de Dieu même.

Quand on n'admet qu'un Dieu, immense, éternel, présent à tout, l'œil toujours ouvert sur son œuvre, et l'oreille toujours attentive à la voix de ses enfans, n'ayant besoin ni de repos ni de sommeil, les lieux et les temps sont, par rapport à lui, complétement indifférens pour le prier et l'honorer: tous sont également propices; et

si l'on a cru nécessaire de lui consacrer plus particulièrement certains lieux et certains jours, ce fut non à cause de lui, mais à cause de l'homme qui, sans cela, eût bientôt négligé et même abandonné la pratique de tous ses devoirs religieux. Mais, pour les polythéistes qui s'étaient fait des dieux de toutes les forces de la nature, il était indispensable d'assigner au culte de chacune de ces forces les instans et les lieux où elles manifestaient particulièrement leur action, soit avantageuse, soit funeste.

La division du temps en fractions, composées à leur tour d'un nombre plus ou moins considérable d'instans successifs, date de loin : elle se perd dans la nuit primitive. L'histoire nous la montre établie chez les nations les plus anciennes, et les sauvages eux-mêmes ne l'ignorent pas. La Providence a donné à l'homme trop de moyens de compter les momens de sa passagère existence pour qu'il soit long-temps sans en faire usage. La succession des jours et des nuits, celle des saisons, les mouvemens du soleil, les diverses phases de la lune, les éclipses de ces astres, l'apparition dans le ciel des constellations, des planètes, des comètes; l'arrivée et le départ de certains oiseaux, la naissance et la mort des plantes, des animaux et des hommes; les graves événemens publics; toutes ces choses et mille autres encore fournissent incessamment aux peuples les plus grossiers des moyens de diviser et de compter le temps qu'ils traversent, aussi faciles et aussi infaillibles que ceux qu'ils ont dans la variété des sites, des produc-

tions et des climats, pour séparer et reconnaître les lieux qu'ils parcourent.

Une fois qu'il eut divisé les instans de sa vie, l'homme répartit entre eux ses occupations diverses, et il en assigna de spéciaux à ses devoirs religieux. Comme les dieux qu'il adorait étaient les forces de la nature déifiées, et que ces forces manifestaient leur action, les unes dans un temps, les autres dans un temps différent, il dut naturellement consacrer au culte de chacune d'elles les instans pendant lesquels elle se révélait à lui d'une manière spéciale. De là, les heures, les jours, les semaines, les mois, particulièrement destinés à honorer telle ou telle divinité; de là, ces fêtes séculaires, et célébrées même à des époques plus éloignées encore par les Égyptiens, les Indiens, les Perses, et tous les peuples qui, sous l'emblème d'incarnations divines, cachaient leurs traditions et leurs découvertes astronomiques; de là les solennités du jour et les cérémonies nocturnes; de là, les fêtes particulières à chaque saison.

Aux yeux des peuples polythéistes, les lieux ne pouvaient pas plus être indifférens que les temps. Telle puissance naturelle qu'ils avaient divinisée manifestait son action dans un endroit et pas dans un autre; ou bien l'exerçait d'une manière dans un lieu, et d'une autre façon dans un lieu différent. Le Nord ne présente pas les mêmes aspects, les mêmes productions que le Midi : l'Orient diffère de même en cela de l'Occident. Sur les mers, sur les lacs, les fleuves et les rivières; dans les vallées, au sommet des montagnes, au fond des an-

tres, dans les profondeurs des forêts, apparaissent des phénomènes qui ne se montrent pas ailleurs. Les divinités auxquelles on attribuait ces phénomènes divers furent naturellement adorées dans les lieux qui correspondaient à l'exercice de leur puissance. Ainsi l'antre de Trophonius et les vapeurs du gouffre de Delphes convenaient au culte d'Apollon, comme la source et les chênes de Dodone à celui de Jupiter; de même que Neptune, Amphitrite et toutes les divinités marines devaient être particulièrement honorés sur le rivage des mers; comme aussi les Perses et les Chaldéens, qui adoraient les astres et le feu, ont dû célébrer, particulièrement sur les lieux hauts, leurs cérémonies religieuses, afin de se rapprocher des astres, et d'imiter la flamme qui s'élance vers le ciel. Ainsi les régions glacées du Nord s'étaient approprié le culte du dieu des frimas, comme la terre volcanique de Sicile celui du dieu qui forgeait la foudre dans les flancs brûlans de l'Etna.

En quittant la vie nomade pour la vie agricole, l'homme se fixa au sol, s'y bâtit des demeures, et fit pour ses dieux ce qu'il avait fait pour lui. Les premiers temples s'élevèrent sur les montagnes pour rapprocher davantage les adorateurs des objets de leur culte, ou bien dans les lieux que l'on croyait agréables à la divinité et qui se trouvaient déjà sanctifiés par la religion. Plus tard, on les construisit au sein des villes, sans s'inquiéter souvent si la place était ou non consacrée; cependant on leur donnait toujours une forme et une distribution analogues à l'idée qu'on avait de leurs divins habitans. Les tem-

ples étaient destinés aux dieux du peuple entier. Ceux de la famille et de l'individu habitaient avec l'individu et la famille dans une sorte de sanctuaire que chaque demeure leur avait réservé.

La forme, la grandeur et la magnificence des édifices religieux n'ont pas moins varié que les dieux eux-mêmes et leurs adorateurs. Cependant, excepté les époques où la foi a disparu, ils eurent tous pour caractère d'exprimer d'abord une pensée religieuse, ensuite l'immense supériorité des dieux sur les hommes. Quelque petits, quelque informes qu'ils aient été, toujours ils l'emportèrent infiniment sur les demeures qui les entouraient. Partout ils témoignèrent des efforts de l'homme pour mettre, entre les temples et sa propre habitation, la distance qu'il croyait exister entre ses dieux et lui. Les grossières cabanes, que les peuples primitifs destinaient à leurs divinités, n'étaient pas moins supérieures à celles où chaque famille se logeait alors, que le Parthénon à toutes les maisons d'Athènes.

Considérés uniquement comme monumens d'art, abstraction faite de leur destination, presque tous les temples des époques barbares pourront paraître informes et mesquins. Mais, si on les envisage comme il faut le faire, c'est-à-dire dans leur but, et en les comparant à ce qu'étaient les demeures des hommes lorsqu'ils furent construits, les plus mesquins deviendront grandioses, les plus informes paraîtront sublimes. Ce qui fait la beauté essentielle d'un temple et sa véritable magnificence consiste

bien moins dans sa conformité avec règles de l'art, dans son étendue et sa richesse, que dans l'expression de la foi de ceux qui l'élèvent, que dans sa supériorité par rapport aux demeures humaines qui l'entourent. Pris comme édifices en général, les temples des époques de civilisation où il n'y a plus de foi sont infiniment plus beaux que ceux des époques grossières où la foi est vivace : et cependant, comme temples, ils n'ont ni beauté, ni grandeur ; parce qu'ils n'expriment ni une idée religieuse, ni la supériorité infinie de la Divinité sur ses adorateurs. Que signifient ces superbes basiliques que l'on destine au Christ et à la Vierge, et que l'on calque sur les anciens temples de Jupiter et de Vénus? Quelle idée peuvent-elles donner de la puissance de l'Être suprême, quand à côté d'elles s'élèvent des palais non moins grands destinés aux hommes? Le temple d'Olympie, celui d'Ephèse, celui d'Héliopolis, celui que Salomon construisit à Jéhowa étaient d'incomparables merveilles; non tant à cause de leur magnificence intrinsèque, que parce que tout était petit et semblait anéanti devant eux. Quoique produites par des architectes et des ouvriers grossiers, les cathédrales gothiques formaient aussi d'admirables monumens ; parce que tout ce qui les composait, chaque pierre, chaque figure, chaque forme, exprimait un dogme et un sentiment religieux; parce que le voyageur, en apercevant de loin leur masse noirâtre, leurs flèches élancées, bien avant qu'il ne pût distinguer les humbles demeures groupées autour de leurs flancs, devait être profondément pénétré du néant de

l'homme et de la grandeur divine; parce que Dieu lui-même, lorsqu'il abaissait du haut des cieux ses regards sur la terre, pouvait dire en voyant chacun de ces édifices : *hæc est domus mea.*

Bien avant qu'il n'eût des temples, des jours de fêtes, des cérémonies régulières et des formules de prières publiques; aussitôt enfin qu'il eut des dieux, l'homme se les représenta sous des images matérielles. S'il est vrai que rien ne soit plus nécessaire à la religion intérieure que le culte extérieur, rien aussi n'est plus indispensable à ce dernier que les images ou idoles des dieux. Sans elles toute la religion des masses, c'est-à-dire de l'humanité qui se compose des masses, s'évanouirait. Les croyances du peuple sur la Divinité sont bien la base de toute religion; mais comment pénètreront-elles dans sa grossière intelligence, et comment les retiendra-t-il, si elles ne se revêtent de la seule forme qui soit à sa portée, de la forme sensible? Les esprits les plus exercés ne parviennent qu'avec beaucoup de peine à saisir les idées purement intellectuelles, et s'ils se scrutaient à fond, peut-être verraient-ils qu'à toutes leurs conceptions se mêle quelque chose de matériel. Comment donc les masses, dont la vie entière est dans les sens, pourraient-elles se passer des formes sensibles pour leurs idées et leurs croyances religieuses? L'homme d'ailleurs aurait voulu, dans le principe, se faire des dieux purement spirituels qu'il ne l'aurait pas pu. Toutes les puissances que le monde lui révèle s'offrent à lui sous les apparences des êtres divers dans lesquels elles agissent; or, soit qu'il juge

d'elles par ces êtres, soit qu'il se prenne lui-même pour leur modèle, comme ces êtres sont des corps animés ou inanimés, terrestres ou célestes; comme lui-même est pourvu d'un corps, il ne peut s'empêcher de se représenter sous des images corporelles les premiers objets de son culte. La nature et la nécessité s'accordent donc à imposer à l'homme l'obligation de se faire des idoles.

Les formes corporelles données à la Divinité sont innombrables. Chaque peuple, chaque époque, chaque religion eut les siennes, aussi mulipliées et diverses que l'étaient les dieux. Bien plus, il arriva souvent que la même divinité, adorée par des nations différentes, changeait de formes en changeant d'adorateurs. On peut pourtant, malgré leur multitude et leur diversité, les ramener toutes à trois classes : les formes naturelles ou identiques, les formes symboliques et les formes humaines.

Les premières consistent, soit dans l'être divinisé dont le corps est pris pour idole, soit dans des images qui le représentent exactement tel qu'il est, tel que la nature le montre. Les formes symboliques sont des images qui, quoique souvent différentes de l'être adoré, se trouvent composées de parties qui ont une analogie plus ou moins frappante avec ses fonctions et ses attributs. Les formes humaines rentrent presque toutes dans les formes symboliques. Si nous en avons fait une classe à part, c'est à cause du rôle important qu'elles ont joué dans les cultes.

Les premières idoles ont consisté dans des formes naturelles. Nécessairement les hommes durent

adorer d'abord leurs dieux dans les corps où ils les avaient placés : voilà pourquoi, chez les sauvages, nous voyons la Divinité ou le Manitou du serpent, du taureau, du rocher, de l'arbre, du soleil et de la lune, honoré dans ces êtres mêmes ou sous de grossières images, par lesquelles ils ont essayé de les copier fidèlement.

Cependant, comme l'homme a deux modèles pour se représenter les puissances qu'il déifie; d'abord les êtres où ces puissances se manifestent, puis sa propre personne, les sauvages eux-mêmes ne tardent pas à mêler la forme humaine à celle des végétaux, des minéraux et des animaux dont ils ont fait leurs fétiches. Ceux-ci ont les mêmes goûts, les mêmes passions, la même ame que leurs adorateurs; il est donc naturel qu'ils revêtent aussi les mêmes organes : c'est pour cela que, toutes les fois que les sauvages se donnent la peine de se sculpter une idole, on aperçoit dans leur ébauche informe au moins le désir de produire une ressemblance humaine.

Chez les sauvages, les images symboliques sont rares : mais lorsqu'à la grossièreté primitive a succédé un état social moins imparfait; quand le pouvoir politique et l'autorité sacerdotale ont pris quelque consistance, ces formes ne tardent pas à recevoir un développement prodigieux. C'est immédiatement après l'état sauvage, c'est au berceau de la civilisation qu'elles se montrent plus nombreuses, plus expressives, plus pures et plus nobles. Le genre de vie des peuples primitifs, leur imagination, tous leurs besoins et ceux des prêtres

eux-mêmes réclament alors les symboles. Devenus plus parfaits que ceux des sauvages, les dieux de ces peuples ne peuvent plus s'enfermer dans l'étroite et grossière image des corps où ils s'étaient d'abord révélés; ils exigent une forme qui dise davantage, qui dise tout ce qu'ils sont aux yeux de leurs adorateurs; mais comme ceux-ci se trouvent trop grossiers encore pour se passer de la forme corporelle, et même pour comprendre une forme dont le sens serait trop détourné, il leur faut des images matérielles, mais d'une signification si claire qu'il suffise d'un regard pour les comprendre.

Aux époques plus avancées, lorsque la civilisation a fait de nouveaux progrès et que les idées sur la Divinité se sont étendues et compliquées, les formes symboliques se développent et se compliquent aussi; mais en même temps elles s'obscurcissent et se corrompent : leur sens primitif se perd. Pour les comprendre, il ne suffit plus de les voir; des explications sont nécessaires; et comme ces explications se multiplient à leur tour, et diffèrent les unes des autres, elles donnent souvent naissance aux croyances les plus disparates sur la même divinité et aux traditions religieuses les plus inconciliables.

Lorsque les peuples sont arrivés à l'apogée de leurs progrès intellectuels, les formes symboliques n'ont plus pour eux le même attrait, la même nécessité. S'ils conservent celles que l'antiquité leur a transmises; s'ils continuent à les honorer d'un certain respect, ils ne les développent pas; ils ne

s'en créent pas de nouvelles. Autant l'ignorance recherche le mystère et s'y complaît, autant la science est impatiente de toute obscurité, de tout voile; c'est face à face, c'est sans intermédiaire qu'elle veut voir la vérité qu'on lui propose. Symboles, allégories, paraboles, mythes, quelle que soit la voie détournée que prenne une doctrine religieuse ou morale pour arriver à elle, la science aimerait cent fois mieux la route directe.

Cependant, lors même qu'il s'agit des hommes les plus civilisés, il faut encore sur ce point faire la part des mœurs et des climats. Les peuples au caractère positif et calculateur, ceux des pays froids ou tempérés, sont les plus antipathiques aux voiles du symbole; et même, pendant les époques de leur ignorance, jamais cette forme des vérités religieuses ne fut chez eux en honneur comme parmi les Orientaux. Ceux-ci, au contraire, par l'effet du climat qu'ils habitent, de leur caractère exalté, enthousiaste, ont un penchant naturel et si prononcé pour toutes les formes allégoriques qu'ils les recherchent encore lorsqu'ils sont éclairés des plus vives lumières de la science. L'Asie fut de tout temps la terre des mystères. Le voile symbolique que la religion a étendu sur elle depuis les siècles les plus reculés la couvre encore; et si jamais elle le déchire, ce sera sans doute pour le remplacer par un autre qui, quoique moins obscur et plus noble, sera pourtant toujours un voile.

Nous ne pouvons décrire ici toutes les images symboliques par lesquelles les peuples divers ont représenté la Divinité; leur nomenclature seule oc-

cuperait un volume. Bornons-nous à des idées sommaires.

Les minéraux, les plantes, les animaux, les hommes; toutes les formes des êtres visibles furent mises à contribution pour rendre perceptibles aux sens la nature et les attributs des dieux. Quelquefois un seul objet, comme une fleur, un reptile, un oiseau, un bloc de pierre brute ou grossièrement ébauchée, suffisait à composer une idole : cela arrivait quand cet objet avait par ses formes une analogie assez frappante avec telle ou telle divinité, pour la représenter exactement aux yeux. Mais, le plus souvent, les images des dieux consistaient, soit dans un être que l'on avait défiguré en lui ajoutant des parties qui lui étaient étrangères, ou en lui retranchant quelques unes de celles qu'il devait naturellement avoir; soit dans la collection d'un grand nombre d'organes ou de corps, empruntés à l'homme et aux animaux divers, et qui, par leur réunion en un seul et même tout, produisaient les figures les plus bizarres, les plus monstrueuses.

Au premier coup d'œil jeté sur ces images on n'est frappé que de leur hideuse monstruosité. Ces lions et ces taureaux ailés, ces énormes serpens à face humaine, ces corps d'homme surmontés d'une multitude de têtes de singes, d'éléphans, de chiens ou d'oiseaux, et terminés par un tronc d'arbre, une tige de plante, une queue de reptile ou de poisson; ces corps d'animaux bizarres, avec des têtes d'homme; cette innombrable multitude de bras, de bouches, d'yeux et d'oreilles,

placés sur la même idole; ces organes générateurs si impudiquement étalés, n'excitent d'abord que le dégoût, l'horreur ou la pitié pour les grossiers fanatiques qui prostituaient la Divinité dans de telles images, et leur encens devant des divinités pareilles. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, pour peu qu'on prenne la peine d'interroger la pensée qui a présidé à leur formation, on est tout surpris de trouver sous ces hideux emblêmes une signification profonde. La grossièreté des formes s'efface; elles n'apparaissent plus que comme des voiles transparens qui cachent, dans une allégorie admirablement exacte, les plus précieuses traditions et les doctrines les plus hautes de la religion. On s'aperçoit que chaque partie de ces figures monstrueuses, chacun de leurs innombrables organes, sert à exprimer, soit un attribut, soit une fonction, soit un acte de la puissance suprême; une pensée morale, ou bien quelque grave événement historique : alors le monstrueux et le bizarre ne se remarquent plus; ils font place à l'admiration, au respect pour ce génie antique qui, tout grossier qu'il fut dans son langage, savait y renfermer des faits si importans et des conceptions si relevées.

Parmi les images symboliques des dieux, les plus remarquables étaient les figures panthées et celles des organes de la génération.

Les premières furent employées d'abord à représenter, dans une seule et même image, toutes les puissances de la nature déifiées ou les attributs des dieux divers. Telles ces statues de Junon

surchargées des emblêmes caractéristiques de toutes les divinités de l'Olympe; telles les images de la bonne déesse Rhée ou Cybèle, qui marchait entourée des différentes productions de la terre; telle surtout la fameuse Diane d'Éphèse, avec ses innombrables mamelles et la multitude d'animaux qui composaient ou couvraient son corps.

Le nombre prodigieux des anciens dieux et les besoins de la foi avaient rendu ces idoles nécessaires. Voulant honorer les diverses puissances supérieures auxquelles il croyait, et se trouvant dans l'impossibilité de les avoir toutes sous ses yeux en même temps, le peuple fut obligé de les rassembler, de les résumer en quelque sorte dans une seule image, afin de pouvoir leur offrir un hommage collectif dont chacune eut sa part.

Les prêtres des religions orientales qui, par leurs investigations philosophiques, étaient arrivés au panthéisme, employaient aussi ces images à l'expression matérielle de leur doctrine; elles passèrent ensuite dans les mystères avec le panthéisme; enfin elles servirent encore à représenter l'Être suprême, le Dieu primitif, tel qu'il était avant la création, lorsqu'il renfermait dans son essence absolue, non manifestée, le germe de toutes les existences. Ainsi sont figurés dans l'Inde, Brahm, principe de tout, mais n'ayant rien produit encore, et qui, replié sur lui-même, se nourrit de sa substance en suçant son pied; Wichnou, Schiva et Maïa, qui renferment dans leur bouche ou dans leur sein le type et le germe de tous les êtres de la nature.

Nous voudrions jeter un voile sur ces simulacres

obscènes par lesquels les anciens se sont représenté la Divinité; mais ils ont occupé dans les religions polythéistes une place trop importante pour qu'il nous soit permis de les passer sous silence.

Singulière bizarrerie de l'esprit humain! des parties qui, chez tous les peuples, sans en excepter les sauvages, ont été regardées comme secrètes; des organes que, depuis Adam prévaricateur, tous ont cherché à voiler aux regards, se sont vus exposés publiquement dans les temples, promenés dans des processions solennelles, encensés comme les plus parfaites images des dieux, révérés avec une dévotion profonde et, ce qui est plus étonnant encore, servis dans leur culte par tout ce que la jeunesse des deux sexes avait de plus virginal et de plus pur! A Rome, la ville aux matrones si graves et si chastes; dans l'Inde, en Égypte, dans les diverses contrées orientales où la pudeur des femmes a été de tout temps entourée de si minutieuses précautions, le culte des images obscènes fut à la fois un des plus solennels et dévolu spécialement aux vierges.

Pour s'expliquer la conduite des peuples dans cette circonstance, il faut réfléchir à deux choses: d'abord à l'idée qu'ils attachaient à leurs simulacres obscènes, ensuite à la cause qui les porta, dans le principe, à se les fabriquer. A leurs yeux, ces simulacres n'avaient rien d'impur; ils étaient, au contraire, les emblèmes des traditions et des dogmes les plus sacrés de leur religion. Ils signifiaient à la fois l'acte de la création de l'univers, la puissance productrice des êtres et la fécondité de la nature

à chaque printemps; ou bien la destruction finale du monde et la stérilité, la mort périodique de la nature au commencement de tous les hivers. Dominés ici, comme dans leurs autres croyances religieuses, par ce besoin d'analogie qui leur faisait se représenter ce qu'ils ne pouvaient voir d'après ce qu'ils voyaient, ils s'imaginèrent naturellement que les dieux avaient créé les êtres et continuaient leur reproduction de la même manière et par les mêmes moyens que se reproduisent les animaux et les hommes. De là, dans les antiques religions, et surtout dans les mystères, les images de ces organes générateurs mâles et femelles, séparés ou réunis; de là le culte solennel qu'on leur rendait sous des noms consacrés dans la langue religieuse de chaque peuple, et dont les plus connus sont ceux de Priape, de Phallus, d'Youni, de Lingam, de Cteis. Les proportions colossales de ces emblêmes, qu'ils fussent représentés seuls ou réunis au corps d'une idole, et leur état particulièrement obscène, n'avaient encore pas d'autre cause que le désir des anciens peuples d'exprimer, [illegible] exactement que possible, leur haute idée de la puissance créatrice.

Le culte des organes générateurs se liait toujours à celui des divinités qui avaient le plus de rapports avec la production des êtres. Ces divinités étaient principalement le soleil, envisagé partout comme le premier principe de la fécondité; la lune qui, selon plusieurs peuples, recevait du soleil les germes fécondans et les transmettait à la terre sous la forme d'une douce rosée; enfin

la terre elle-même, qui ne pouvait manquer de passer pour la mère, et des animaux qu'elle nourrissait, et des plantes qui s'échappaient de son sein.

Le culte des organes générateurs avait aussi ses saisons fixées. Au printemps on célébrait en eux, par des cérémonies bruyantes, des hymnes de joie, des danses voluptueuses, le retour de la fécondité de la nature et celui de l'astre qui la produit. A l'approche de l'hiver, les images de ces organes étaient voilées et portées processionnellement dans des fêtes lugubres par lesquelles le peuple exprimait sa douleur sur l'épuisement et la mutilation de la force génératrice. C'était principalement dans ces solennités qu'éclatait toute la licence des anciens cultes : prêtres et peuple, hommes et femmes se ruaient dans une débauche universelle. Toute pudeur, toute retenue disparaissait; les paroles, les attitudes et les actions les plus obscènes devenaient méritoires et sacrées : comme dans toutes les autres cérémonies religieuses, on croyait ne pouvoir mieux honorer la Divinité qu'en retraçant ses fonctions et ses actes.

Presque toutes les figures symboliques, un peu compliquées, renferment quelques traces de la forme humaine, et dans la plupart c'est elle qui domine. Les progrès de la civilisation, en perfectionnant les croyances sur les dieux, perfectionnent aussi leurs images, et celles-ci ne peuvent se perfectionner qu'en se rapprochant de plus en plus de la forme humaine, sans contredit la plus parfaite des formes visibles. Cependant, le progrès

des lumières seul ne suffit pas pour substituer aux idoles monstrueuses l'image de l'homme parfaitement pure. La civilisation la plus avancée ne manqua pas à l'Égypte, ni à l'Inde, ni à la Chine; et pourtant, même à l'époque de leurs lumières, ces fameuses contrées continuèrent d'honorer leurs dieux sous les formes les plus bizarres et les plus hideuses. Pour qu'un peuple revête ses divinités de la forme humaine dégagée de tout élément étranger, il faut nécessairement qu'il joigne au progrès des lumières, d'abord un développement considérable du sentiment du beau, de l'art; ensuite la liberté politique et religieuse.

Plus l'art se développe et se perfectionne, plus il est porté à placer le vrai beau dans les proportions, dans l'harmonie des diverses parties d'un tout; par conséquent, dans la simplicité. Ce qui caractérise l'enfance ou la grossièreté de l'art, c'est la disproportion, la complication, l'assemblage de parties hétérogènes; au contraire, son caractère de vigueur et de perfection consiste dans l'homogénéité et la combinaison harmonieuse de tous les élémens de ses œuvres. Appliqué aux images des dieux, l'art tend donc incessamment à mettre des proportions dans leurs divers élémens et à les simplifier; c'est-à-dire à n'y conserver que les parties qui s'accordent ensemble, et à en retrancher toutes celles qui se repoussent naturellement. Par là, il parvient à composer une idole, non plus avec des organes d'animaux divers mêlés à des plantes et des minéraux, mais avec la représentation d'une seule plante ou plutôt d'un ani-

mal unique. Pour arriver ensuite de cette simplification à la forme humaine, il n'a qu'un pas à faire. En effet, parmi les minéraux, les plantes, les animaux; parmi tous les êtres enfin dont les peuples ont fait concourir les formes à représenter la Divinité, celui dont la forme est à la fois la plus simple et la mieux proportionnée, c'est-à-dire la plus belle, sans contredit c'est l'homme; il est par son corps, non moins que par son ame, le roi des créatures visibles. En cherchant les plus belles formes, l'art dut donc rencontrer la sienne et s'en emparer. La forme humaine ne serait pas réellement la plus belle, que l'artiste le croirait toujours; car l'artiste est homme, et sa vanité naturelle ne permet pas à l'homme de se placer ailleurs qu'au premier rang des créatures. D'un autre côté, la Divinité étant douée des attributs humains, l'art, en lui donnant le corps de l'homme, suit encore une de ses règles les plus impérieuses, celle qui l'oblige à mettre de l'harmonie entre la chose qu'il veut exprimer et l'image sensible par laquelle il l'exprime.

Toutefois, pour que l'art comprenne toute la beauté, toute la dignité de la forme humaine, et surtout pour qu'il puisse la donner aux dieux, d'autres conditions sont encore nécessaires. D'abord il faut qu'une autorité absolue, comme celle du sacerdoce, en retenant les dogmes immobiles, ne conserve pas immuables aussi les formes matérielles qui les représentent, ne défende point à l'art d'y commettre la moindre altération, ne le force pas enfin à ne faire que des statues et des tableaux de commande. Il faut ensuite que l'esclavage politi-

que ne dégrade pas les hommes au point de leur faire perdre tout sentiment de leur valeur morale. L'homme n'est vraiment beau, vraiment grand à ses yeux, que quand il est libre. Quelle estime peut faire de lui-même l'esclave qui n'est qu'un jouet pour les caprices de son maître? Dans un état indépendant, au contraire, chaque citoyen pouvant se mouvoir librement dans le cercle des lois qu'il s'est tracé lui-même, n'étant soumis à la volonté de personne, membre actif et puissant d'une société puissante, maître absolu de ses biens, chef de sa famille, et pouvant par ses efforts devenir le chef de ses concitoyens; dans un état semblable où chaque individu a une si grande valeur, comment l'homme n'attacherait-il pas à toute sa personne la plus haute idée? quel être sur la terre serait comparable à l'homme? quelle forme aurait autant de prix et de beauté que la sienne? Comment enfin l'art, qui veut représenter Dieu dans l'image la plus belle, la plus digne, pourrait-il ne pas choisir la forme humaine?

Aussi, tandis que les peuples esclaves de l'Orient ont conservé, même au milieu des plus étonnans progrès des lumières, les formes monstrueuses de leurs dieux, les Grecs et les Romains ensuite, auxquels la liberté politique avait révélé toute la dignité de l'homme, n'ont pas tardé à donner aux objets de leur culte la forme humaine la plus pure. Assurément, ce ne fut pas tout d'abord qu'ils s'élevèrent à ces statues sublimes dont la vue nous transporte encore aujourd'hui d'admiration. Pour arriver aux chefs-d'œuvre de l'art, il faut bien des

tâtonnemens et du temps; mais de bonne heure, dès l'origine de leur république, tous leurs efforts tendirent à ramener les images des dieux à celle de l'homme.

Les formes humaines, même les plus pures, sont pourtant encore des symboles; elles en sont par leur attitude, leurs traits, leur stature, leurs vêtemens, les matériaux qui les composent, et par les quelques emblèmes qui les accompagnent. De tous les symboles, ce sont même les plus accomplis. La perfection du symbole, consistant dans le sens à la fois le plus expressif et le plus direct, doit se retrouver au plus haut degré dans la forme humaine appliquée à la Divinité. Puisque celle-ci est semblable à l'homme, quel objet de la nature pourrait la représenter avec autant d'exactitude et de clarté que les organes et les attributs extérieurs de l'être dont elle est la copie? Dominé, d'ailleurs, par le désir de la représenter dignement, l'art, tout en conservant aux dieux la forme humaine dans sa pureté naturelle, s'efforce d'élever cette forme au dessus de la beauté réelle, de la beauté humaine, en la revêtant de beautés idéales qui n'ont de type que dans l'union des conceptions du génie avec la foi religieuse. Par là les images des dieux, sans mêler à la forme humaine des élémens étrangers, sans la défigurer ni la mutiler, prennent cependant une expression qui n'est plus de l'homme : sans devenir gigantesques, elles sont grandioses; sans être souvent composées que des matériaux les plus grossiers, elles semblent si légères, si pures, qu'on les croirait descendues du

ciel et prêtes à y remonter. Une essence divine les pénètre, une auréole céleste les rehausse, une majesté surhumaine les entoure. En les contemplant, les yeux du corps ne sont frappés que d'objets matériels, froids, immobiles, et pourtant ce sont des dieux vivans qui se révèlent à l'ame.

Nul peuple n'a poussé la perfection des formes divines aussi loin que les Grecs. Les rares chefs-d'œuvre qui nous restent de ces inimitables artistes confondent d'étonnement et portent l'enthousiasme jusqu'au délire. En voyant une de leurs sublimes statues, on ne sait lequel on doit le plus admirer du chef-d'œuvre lui-même, du dieu qui l'inspira ou de l'artiste dont le génie put concevoir et tirer d'un bloc de pierre une pareille image.

CHAPITRE XI.

Sacrifices.

Quand l'homme offre à la Divinité, afin de se la rendre propice, une chose qu'il regarde comme précieuse et dont il peut disposer, il fait un sacrifice. Il y a donc dans le sacrifice quatre élémens nécessaires : la chose offerte, l'homme qui l'offre, la Divinité à qui elle s'adresse, et le but pour lequel elle lui est adressée. Nous considérerons le sacrifice dans ses quatre points de vue : et comme le but de cet acte religieux est en même temps la cause qui a produit tous les sacrifices, nous commencerons par ce dernier élément.

Le but du sacrifice est double : intéressé ou désintéressé. Il y a des sacrifices dans lesquels l'homme ne pense nullement à sa personne; qui sont destinés uniquement à honorer Dieu, à reconnaître sa puissance absolue sur toutes ses créatures; mais ces sacrifices sont rares et ne peuvent presque jamais avoir lieu qu'aux époques où l'intelligence humaine, éclairée par les progrès de la civilisation, s'est formée sur la Divinité des idées grandes et rapprochées du vrai. Dans les temps primitifs, aux époques barbares, des offrandes aussi désin-

téressées sont à peu près inconnues, et même lorsque les croyances se sont développées et épurées sous l'influence des lumières, l'égoïsme, toujours si puissant sur les hommes, leur fait donner encore à la plupart des sacrifices leur propre intérêt pour but.

L'intérêt des hommes, tel fut le premier et le principal but du sacrifice. Or, leur intérêt consiste en deux choses : la possession du bien et l'éloignement du mal. Par les sacrifices, ils demandèrent donc à la Divinité d'écarter d'eux le malheur, la peine, et de leur donner le plaisir, le bonheur. Mais, comme dans la vie humaine le bonheur entre pour la plus petite part, comme c'est le malheur qui y domine, et que d'ailleurs l'homme redoute beaucoup plus vivement les peines qu'il ne recherche les jouissances, les sacrifices qui avaient pour objet de désarmer la colère divine et d'écarter le malheur, se sont trouvés partout bien plus fréquens, bien plus précieux, que ceux dont le but était d'obtenir la possession du bonheur.

Dès que la morale et la religion furent réunies, c'est-à-dire aussitôt que les peuples eurent placé les devoirs de l'homme sous la protection divine, presque tous les maux qui leur arrivaient passèrent à leurs yeux pour l'effet du courroux du ciel excité par la transgression des lois de la morale, par leurs propres fautes ou par celles de leurs pères. Le péché originel auquel ils croyaient tous; les crimes des générations précédentes, ceux qu'ils avaient eux-mêmes commis; tout cela formait pour les peuples comme une masse de dettes dont

ils se croyaient chargés vis-à-vis de la justice divine, ou de souillures qui les rendaient l'objet de la haine céleste et qui, par conséquent, attiraient sur eux les châtimens et le malheur. Pour détourner ces peines, il fallait, avant tout, faire disparaître les causes, c'est-à-dire les dettes et les souillures qui les produisaient: or, les peuples attribuèrent aux sacrifices ce double résultat. Ils crurent pouvoir, par l'offrande d'objets précieux, payer leurs dettes à la justice suprême et se laver de leurs souillures dans leur propre sang ou dans celui des animaux égorgés sur les autels. De cette manière, la plupart des sacrifices destinés à détourner le malheur avaient encore un objet plus immédiat, celui de désarmer le courroux des dieux en effaçant les fautes qui l'avaient excité.

Du moment que les hommes eurent attribué au sacrifice la vertu d'éloigner d'eux le malheur et de leur obtenir le bonheur, ils dûrent nécessairement s'empresser de l'offrir. Or, ils lui attribuèrent cette vertu, dès qu'ils eurent des dieux, c'est-à-dire à l'origine même des sociétés.

En effet, aussitôt qu'il eut des dieux, l'homme leur prêta ses goûts, ses sentimens, ses passions, ses facultés; il les supposa mus par les mêmes motifs que lui, agissant comme il agissait; il les fit enfin semblables à lui. Cette assimilation de la Divinité avec l'homme devait conduire nécessairement celui-ci, d'abord à la vertu du sacrifice, ensuite à la nécessité d'en faire, puis aux divers objets qu'il sacrifia.

L'homme sait que, pour calmer sa colère et l'en-

gager à faire du bien, le plus sûr moyen est de lui en faire. Quelque grossier qu'il soit, un bienfait désarme sa haine, excite sa reconnaissance, c'est-à-dire le pousse à faire du bien en retour. Puisque ses dieux lui ressemblent, les bienfaits doivent donc aussi apaiser leur courroux et exciter leur bienveillance, attirer leurs faveurs sur ceux qui leur font du bien et en détourner leur vengeance. Cette conséquence qui renferme, et la vertu du sacrifice et la nécessité de l'offrir, est si naturelle, si évidente, qu'elle dut être tirée par l'homme en même temps qu'il crut à des puissances supérieures.

L'homme sait encore que pour lui faire du bien, il faut lui donner des objets qui lui soient agréables : or, ces objets lui sont d'autant plus agréables qu'il sont plus de prix en eux-mêmes, et surtout aux yeux de celui qui les offre; car l'homme ne juge pas seulement d'un bienfait par la valeur intrinsèque de la chose en laquelle il consiste, mais surtout d'après la valeur qu'elle doit avoir aux yeux de celui qui la donne. Cette idée l'a conduit aux différens objets qu'il a sacrifiés.

Les objets du sacrifice peuvent se réduire à quatre sortes : les choses inanimées, les animaux, les hommes, corps et ame; enfin la Divinité. Tout cela fut offert sur les autels des dieux.

Ce n'est cependant pas de prime abord, d'un seul bond, que l'homme s'éleva aux sacrifices les plus précieux et les plus difficiles. Entre la croyance que pour obtenir du bien de la Divinité il faut lui en faire, et l'immolation de la Divinité même;

entre les simples offrandes d'Abel et le sacrifice d'Abraham; entre le don d'une chèvre, d'un agneau et les horribles holocaustes en l'honneur de Teutatès et de Chronos; entre les animaux égorgés dans le temple de Salomon et la sublime victime du calvaire, il y a une distance immense et des degrés infinis. La logique rigoureuse et terrible du sentiment religieux les parcourt tous, il est vrai; mais successivement, d'époques en époques.

L'homme offrit d'abord à ses dieux les êtres inanimés; ses premiers sacrifices étaient des fleurs, des fruits, du blé, du pain, du vin et du lait; c'est-à-dire les premiers objets qui lui parurent précieux, agréables ou nécessaires. Bientôt il passa de ces offrandes si simples aux animaux pris à la chasse ou choisis dans ses troupeaux : il les immolait d'abord rarement, en petit nombre, et son choix ne tombait pas sur les plus considérables; mais peu à peu il s'habitua au sang versé, multiplia les victimes, prit de préférence les animaux les plus rares, les plus énormes, et ne se borna plus à en immoler un seul à la fois; souvent c'était par masses qu'il les égorgeait; les hécatombes succédèrent alors aux victimes isolées.

Une fois lancé dans la voie du sacrifice, l'homme ne s'y arrêta pas. Quelque précieux que fussent pour lui les animaux et les êtres divers qui servaient à ses besoins, il ne tarda pas à voir qu'il y avait au-dessus des animaux et des objets insensibles un être bien plus précieux; et, persuadé comme il l'était que le sacrifice est d'autant plus agréable à la Divinité qu'il se compose d'objets d'un plus

haut prix, il se résolut à sacrifier l'homme même. Toutefois, dans cette nouvelle classe de victimes, le sacrifice suivit encore une marche progressive. L'homme n'immola, dans le principe, que des prisonniers de guerre, des ennemis ou des étrangers; ses compatriotes et ses proches, il n'y toucha pas d'abord; mais ce ne fut pas pour les épargner longtemps. La logique implacable du sentiment religieux lui fit bientôt préférer, parmi ses semblables, les victimes qui lui paraissaient les plus précieuses; c'est-à-dire tout ce qu'il avait de plus cher. Ses compatriotes et ses enfans, et parmi eux, les citoyens les plus éminens, les premiers nés de chaque famille ne tardèrent pas à prendre sur les autels des dieux la place des bêtes fauves et des fruits de la terre.

D'abord les victimes humaines furent rares. Malgré sa barbarie primitive, malgré le but sacré qu'il se proposait, ce ne fut pas sans un certain frissonnement d'horreur qu'il plongea le couteau dans des poitrines d'hommes inoffensifs et surtout dans celles de ses propres enfans : il fallut du temps pour l'habituer au sang humain, comme il en avait fallu pour l'habituer à voir couler celui des animaux; mais enfin l'habitude se forma. Peu à peu les victimes se multiplièrent, et il finit par faire avec des hommes ce qu'il avait fait avec les brutes, c'est-à-dire d'effroyables hécatombes : ce fut par centaines que les statues de Chronos, de Beel et de Teutatès reçurent dans leurs flancs embrasés les prisonniers de guerre et les enfans mêmes de leurs fanatiques adorateurs. Puisqu'il fallait des

sacrifices, et que leur mérite devait se mesurer sur le prix de l'objet sacrifié, quelle limite était possible ; quel être pouvait espérer de se voir épargner?

Dieu même ne résista pas aux conséquences rigoureuses de ce terrible principe. Après avoir immolé successivement tous les objets qui l'entouraient, tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre, voyant que cela ne suffisait pas à détourner les maux de sa tête et à lui attirer les faveurs divines, l'homme s'élança dans le ciel pour y chercher un objet plus précieux et dont le sacrifice fût plus efficace. Comme il n'y rencontra rien de plus précieux que la Divinité, il alla jusqu'à l'immoler à elle-même ; ou plutôt il crut qu'elle était descendue de ses demeures supérieures pour venir, sur les autels élevés par les hommes, prendre la place des victimes souillées, imparfaites, et fournir un holocauste dont le mérite infini fût capable en même temps d'effacer toutes les fautes de l'humanité et de lui ouvrir les portes du bonheur suprême.

Et qu'on ne croie pas, comme nous l'avons dit en traitant du médiateur religieux, que le sacrifice divin appartienne exclusivement au christianisme! toutes les grandes religions l'ont eu. L'Osiris des Égyptiens s'était immolé pour le salut de son peuple ; les nombreuses incarnations de Wichnou, ses pénitences inouïes et sa mort avaient pour principal but de racheter les crimes des Indiens et de les réconcilier avec le ciel ; Mithras chez les anciens Perses et Balder chez les Scandinaves étaient morts aussi pour la rédemption de leurs adorateurs.

Dieu, ses semblables, les animaux et les êtres

inanimés, ne sont pas encore tous les objets que l'homme offre en sacrifice. Sans sortir de la classe des victimes humaines, il s'aperçoit bientôt que son ame a des sentimens, des facultés, des lois ; son corps des appétits et des organes qui tous peuvent lui fournir matière à des oblations sacrées; l'homme comprend enfin qu'outre la faculté de se donner à ses dieux tout entier, d'un seul coup, il a aussi le privilége de s'offrir à eux en détail, et de mourir petit à petit en leur honneur : sa propre personne devient alors pour lui comme une source intarissable de victimes, et d'autant plus précieuse qu'il peut y puiser sans cesse, puisqu'il l'a constamment sous sa main.

Il se met donc à faire sur lui-même ce qu'il a fait sur ses semblables et sur les êtres extérieurs; c'est-à-dire à immoler successivement à ses dieux les facultés de son esprit, de son cœur, et les instincts de son corps. Son intelligence est faite pour connaître, pour examiner; le principe de curiosité et le besoin de voir la vérité clairement sont pour elle des lois impérieuses. Il sacrifie ces lois, et par là son intelligence, en s'interdisant tout examen dans les choses qu'il désire le plus examiner, dans les choses religieuses; il les admet sans les comprendre. Les mystères les plus obscurs, les dogmes les plus absurdes ont beau le révolter, il fait taire la lumière naturelle, il croit en dépit de tout; il sacrifie enfin son intelligence à la foi, c'est-à-dire à la Divinité.

L'amour pour une femme, pour ses parens, pour ses enfans ; l'attrait si puissant de la société de ses

semblables, sont l'aliment nécessaire, et comme la seconde vie de son cœur; il immole cette seconde vie à ses dieux, en se séparant pour toujours de sa famille et de ses semblables. Boire, manger et dormir sont pour lui des besoins irrésistibles qu'il lui est facile aussi de tourner en plaisirs : il se laisse tourmenter par ces besoins, il refuse de les tourner en plaisirs, et cela dans un but de sacrifice. Un autre appétit non moins animal que les précédens, mais souvent aussi non moins impérieux, l'excite, le domine; il sait lui résister; il va même quelquefois plus loin. Comme ses appétits sont excités et satisfaits par les organes de son corps, il en vient jusqu'à les immoler dans leur principe et leurs instrumens, jusqu'à sacrifier ses organes mêmes. Étrange aberration du fanatisme! Pour plaire à la Divinité qui l'a formé tel qu'il est et qui, par conséquent, a voulu qu'il fût ainsi, l'homme se mutile, se défigure, se fait une hideuse monstruosité dans son espèce.

Arrivé à ce point, on croirait qu'il a parcouru tous les degrés de l'échelle du sacrifice; et pourtant il en parcourt encore, ou plutôt, dans le délire de son imagination, il s'en crée d'autres pour s'élever plus haut. Non content de pouvoir immoler ses appétits avec leurs organes, il croit se préparer un sacrifice plus méritoire en les rendant plus difficiles à immoler. En conséquence, il excite leur ardeur; il les échauffe et les irrite par tous les objets et toutes les circonstances les plus propres à les enflammer; il engraisse en quelque sorte sa victime pour la rendre plus agréable à Dieu. Bourreau de lui-même, il se sert de ses propres mains

le repas de Tantale et n'immole ses appétits qu'après les avoir poussés au plus haut point d'exaltation.

Outre ces sacrifices, il en est un plus horrible encore, et qui ne serait qu'une incompréhensible monstruosité, si on ne savait que la logique implacable du fanatisme rend possible toutes les extravagances. Dans ce dernier, les objets immolés ne sont plus les appétits ni leurs organes; ce sont les lois mêmes chargées de réprimer et de régler ces appétits, la pudeur et la tempérance. Dans des saturnales religieuses, la virginité des filles, la chasteté des femmes et la raison des hommes se sont vues prostituées en l'honneur des dieux. A des jours fixés et dans des temples spéciaux, la volupté, déchirant tous les voiles, étalait publiquement ses impudiques solennités; une fièvre de débauche semblait s'être emparée des assistans et les faisait se ruer dans une fange immonde, non seulement sans honte et sans remords, mais avec un saint orgueil et la satisfaction d'une conscience qui remplit un devoir sacré.

Ces excès, ainsi que les mutilations et les sacrifices humains, ont souillé toutes les religions non révélées, sans en excepter quelques sectes grossières séparées du christianisme. Quant aux autres genres de sacrifices on les retrouve, quoique à des degrés divers, dans tous les cultes, sous tous les climats, et aux époques les plus reculées. Les cilices, les fouets, la solitude, les privations, les macérations, le célibat perpétuel, se sont montrés aussi bien sous Rome païenne que sous Rome

chrétienne ; à Constantinople comme à Madrid ; sur les bords du Nil et du Gange, comme au milieu des glaces de la Scandinavie et des forêts de la Gaule.

Cette unanimité des peuples est une preuve de la valeur et de la nécessité du sacrifice : aussi Jésus-Christ quand il est venu sur la terre fonder une religion de vérité sur les débris de l'idolâtrie, s'est-il bien gardé d'abolir cet acte religieux. A l'offrande des fruits de la terre, aux animaux égorgés, au sang humain répandu, il a substitué, dans sa bonté infinie, l'unique et sublime hostie du calvaire ; mais en s'immolant lui-même, et en se mettant à la disposition de l'homme pour être chaque jour immolé, il n'a changé dans le sacrifice que la victime.

Quoique universellement pratiqués, les sacrifices ne se présentent cependant pas avec les mêmes caractères à toutes les époques, sous tous les climats, chez tous les peuples et dans toutes les religions. C'est principalement chez les nations barbares, guerrières ou esclaves et efféminées, que les sacrifices se montrent plus sombres, que les victimes sont plus nombreuses, que le sang humain coule plus abondamment sur les autels des dieux : il en est de même parmi les peuples malheureux et dans les religions desquels domine le culte des divinités malfaisantes. Les sacrifices personnels, c'est-à-dire exécutés par les individus sur leur propre personne, comme les pénitences, les privations les mutilations, les pratiques obscènes, appartiennent spécialement aux religions développées, sou-

mises au pouvoir des prêtres et établies sur les Orientaux.

Habitués à verser le sang dans leurs chasses et leurs guerres, les peuples aux mœurs grossières et barbares doivent facilement le répandre en l'honneur de leurs dieux. Exposés d'ailleurs, comme ils le sont sans cesse, à recevoir la mort ainsi qu'à la donner; ne se procurant qu'avec peine les choses nécessaires à leurs premiers besoins; continuellement sujets à la faim, à la soif, aux maladies, à toute la rigueur des saisons et des climats, le caractère précaire et la dureté de leur vie ne leur permettent pas de l'estimer à un haut prix : ils se jouent de celle des autres hommes d'autant plus facilement qu'ils font moins de cas de la leur.

Dans les cultes où domine le dogme d'un mauvais principe, les sacrifices, pour être en harmonie avec le caractère du Dieu qui les reçoit, doivent se montrer barbares et sanguinaires. A ce Dieu, toujours courroucé, toujours destructeur, il faut, pour qu'il s'apaise momentanément, du sang en abondance, et le sang le plus précieux. Il ne consent à épargner une partie des hommes qu'à la condition que l'autre lui sera sacrifiée. C'est de lui, d'ailleurs, que tombent sur la terre toutes les calamités; c'est lui qui fait trembler les peuples : or, la crainte fut non seulement la principale cause des sacrifices, c'est elle surtout qui les poussa jusqu'aux derniers degrés de l'extravagance et de l'horreur; ce fut dans les circonstances où elle dominait le plus les hommes que ceux-ci répandirent leur propre sang et celui des animaux en plus grande abondance :

Les pays fertiles, les gouvernemens modérés, mais principalement les progrès de la civilisation, en donnant à l'homme une existence plus heureuse, en perfectionnant le caractère de ses dieux, en diminuant aussi sa foi aux divinités malfaisantes, le portent naturellement à faire plus de cas de sa propre vie, et à respecter davantage celle de ses semblables. Il est moins subjugué par la terreur, et s'il croit encore que la Divinité peut se courroucer contre lui, les lumières de sa raison lui font insensiblement comprendre que le plus sûr moyen de l'apaiser ne peut consister dans des sacrifices atroces. D'un autre côté, en développant ses connaissances morales, en comprenant de plus en plus ses devoirs envers ses semblables et ses dieux, il arrive enfin à se convaincre que c'est mal pratiquer ses devoirs envers ses semblables que de les égorger, et que Dieu même ne peut vouloir être honoré par la destruction de son plus bel ouvrage.

Toutes les influences physiques et morales; la douce chaleur de la température, la fécondité du sol, l'exaltation de l'imagination, les mœurs efféminées et l'ardeur des appétits sensuels, tout se réunit pour placer spécialement en Orient les sacrifices fréquens, pompeux, obscènes, et tous les actes rigoureux pratiqués par les individus contre leur propre personne dans un but d'expiation. A tant de causes puissantes viennent encore se joindre l'influence des castes sacerdotales, dont l'intérêt exige des dieux avides d'offrandes et de victimes, et qui trouvent, dans chaque pratique rigoureuse, un moyen puissant d'étendre leur autorité sur les peuples.

Comme tous les autres actes religieux, le sacrifice fut de bonne heure soumis à des règles que le temps ne fit qu'affermir, et auxquelles on attacha insensiblement une telle importance, que l'efficacité même du sacrifice en dépendait. Ces règles étaient innombrables : non seulement chaque religion avait les siennes qui ne ressemblaient pas à celles des autres cultes ; mais, dans chaque religion, elles se trouvaient aussi multipliées que les dieux et les sacrifices. Il y en avait de spéciales sur le choix et la préparation des offrandes et des victimes ; d'autres concernaient les lieux et les temps propices ; celles-ci s'adressaient aux sacrificateurs et statuaient sur les rites qu'ils devaient observer ; celles-là enfin étaient prescrites à ceux qui présentaient la victime aux autels, à ceux en faveur desquels elle était immolée. Ne pouvant seulement indiquer ces règles si variées, si nombreuses, nous nous bornerons aux généralités suivantes :

Dans toutes les religions, des circonstances locales, des analogies particulières ou des causes astronomiques avaient fait consacrer différentes plantes, différens animaux aux dieux divers. C'étaient ces animaux et ces plantes qu'on offrait spécialement en sacrifice à chacun d'eux. Quelques divinités, mais fort rares, passaient pour avoir horreur du sang ; leurs autels n'étaient point ensanglantés ; on ne les chargeait que des fruits de la terre. Lorsqu'on s'adressait aux dieux subalternes, qu'on ne demandait que des faveurs légères, ou que le postulant était pauvre ; le sacrifice se composait d'une seule victime d'un prix inférieur. Les

hécatombes étaient réservées, dans les grandes circonstances, pour les dieux suprêmes, et les victimes humaines pour les puissances malignes. La forme, la couleur, l'espèce de chaque animal sacrifié devait s'harmoniser avec le caractère et les fonctions du Dieu qui recevait le sacrifice; il en était de même des lieux et des instans où s'immolaient les victimes. Pour sacrifier aux astres, on choisissait particulièrement les montagnes; aux génies du mal, les antres et le bord des précipices; aux divinités des eaux, les rivages de la mer, des fleuves, des lacs au milieu desquels les victimes étaient souvent précipitées. Les divers instans du jour se trouvaient réservés aux sacrifices en l'honneur des dieux bienfaisans; on profitait au contraire des ténèbres de la nuit pour immoler des victimes aux puissances infernales et pour évoquer les ombres.

De même encore que pour tous les autres actes religieux, les règles du sacrifice remontent particulièrement à quatre causes : d'abord à l'usage. Parce que leurs pères avaient offert à la Divinité tel objet, telle victime, et les lui avaient offerts en tel temps, tel lieu et de telle manière, les hommes crurent ne pouvoir mieux faire que d'imiter leurs pères : leurs propres enfans les imitant à leur tour, il en résulta l'usage qui, s'affermissant de plus en plus avec le temps, se changea en une loi que personne n'osa se permettre d'enfreindre. Vinrent ensuite les prêtres dont l'autorité s'exerça premièrement sur le culte extérieur, par conséquent sur les sacrifices, et qui, dans l'intérêt de cette même autorité, dûrent s'empresser de soumettre à des

règles inviolables tous les actes religieux. En troisième lieu, les différentes idées que les peuples s'étaient formées des attributs, des fonctions et des goûts de leurs dieux divers; puis enfin la diversité des faveurs qu'ils en imploraient, les conduisirent nécessairement à croire qu'on ne devait pas les supplier tous, sacrifier à tous de la même manière.

CHAPITRE XII.

Pénitences, ablutions.

Quelque imparfaitement qu'il connaisse la loi morale, tout homme se croit, non seulement tenu de l'observer, mais encore digne de châtiment s'il la viole. En même temps qu'elle lui présente la règle à suivre et l'obligation pour lui de s'y conformer, la conscience dit à l'homme que s'il a le malheur de l'enfreindre, il mérite d'être puni.

De plus, aussitôt qu'elle s'unit à la religion, la morale est placée sous la protection, souvent même sous la dépendance de la volonté divine; Dieu devient le régulateur et le vengeur des devoirs de l'homme. Alors quand celui-ci viole ses devoirs, ce n'est plus uniquement à la justice, à sa conscience qu'il manque; c'est à Dieu même, et les peines qu'il encourt ne lui sont plus seulement annoncées par la conscience au nom de la justice, mais par la religion au nom de la puissance divine. Subir une peine, être châtié; telle est l'obligation rigoureuse imposée au coupable et par sa conscience, et par la religion : telle est la dette imprescriptible qu'il a contractée envers les droits de la stricte justice, envers la Divinité même chargée de les venger.

Cette dette, l'homme a deux moyens de s'en acquitter : ou d'attendre tranquillement les châtimens que sa conscience lui annonce de la part de la justice, et ceux bien plus terribles dont la religion le menace pour cette vie et pour l'autre, au nom d'un Dieu courroucé; ou bien, prévenant ces châtimens inévitables, de se soumettre volontairement à des peines qui, parce qu'elles seront plus rapprochées de ses fautes, témoigneront davantage de son repentir, et deviendront d'autant plus méritoires qu'elles paraîtront plus volontaires. Ce sont ces peines volontaires seules qui constituent la pénitence.

Elles peuvent se réduire à trois classes : les unes sont absolument libres ; l'homme se les inflige parce qu'il le veut, quand et comme il le veut ; il en est à la fois l'inventeur et la victime; les autres sont réglées et prescrites par la religion même; l'homme a le pouvoir de s'y soumettre ou de les refuser; mais il ne peut les modifier à son gré. D'autres enfin consistent dans des revers, des malheurs, des souffrances que les circonstances apportent à l'homme sans qu'il les ait souvent ni désirés ni cherchés, mais qu'il a la faculté de convertir en pénitences méritoires par la résignation religieuse avec laquelle il les reçoit, par le but d'expiation vers lequel il les tourne. Ces trois sortes de peines peuvent encore se subdiviser en deux classes : les unes concernant l'ame, les autres le corps; c'est-à-dire les peines morales et les peines physiques.

Les peines morales consistent d'abord dans le remords et le repentir, ou dans le tourment qui suit la

faute et dans le regret de l'avoir commise. Le remords n'étant pas essentiellement volontaire, puisqu'il entre nécessairement dans tout cœur coupable, ne devient pénitence, comme le repentir, qu'à la condition que l'homme fasse des efforts pour l'entretenir, le réveiller et en augmenter l'intensité. On peut s'imposer d'autres peines morales soit en se privant des choses vers lesquelles tendent les sympathies, les désirs et les passions de son cœur, soit en se soumettant à ce que ces divers penchans repoussent. Les peines morales consistent encore dans ces sacrifices impurs dont nous avons parlé, qui, tout en ayant pour but de réparer les infractions aux lois du devoir, les violent dans ce qu'elles ont de plus pur et de plus sacré; dans la pudeur, la chasteté et la tempérance.

Les pénitences physiques peuvent se réduire à la privation des objets vers lesquels aspirent les appétits et les besoins du corps; à l'obligation imposée à ces penchans de se soumettre aux choses qui leur répugnent; enfin au sacrifice des organes mêmes par lesquels les besoins et les appétits du corps sont excités et satisfaits.

Les pénitences physiques font seules partie du culte extérieur, et, comme tous les autres élémens de ce culte, elles n'ont de sens et de valeur qu'à la condition de s'unir à l'élément intérieur qui leur correspond, c'est-à-dire au repentir de l'ame et à l'intention de les rendre expiatoires. C'est ainsi seulement que le christianisme les entend; et c'était sans doute aussi de cette manière que les entendaient les fondateurs des principales religions

humaines. Mais, dans ces dernières, le sens véritable des pénitences corporelles ne tarda pas à s'altérer. La condition indispensable de leur efficacité s'oubliant insensiblement, on finit par les regarder comme produisant d'elles-mêmes, c'est-à-dire sans que l'ame y entrât pour rien, l'expiation des fautes commises, l'acquittement des dettes du coupable envers la justice divine. C'est ce qui explique la prédominance qu'elles ont acquise dans toutes les religions humaines sur les peines morales, ou plutôt l'oubli presque absolu de celles-ci et la pratique exclusive des pénitences du corps.

L'homme a mille moyens de tourmenter son corps. Par chacun de ses organes il reçoit à tout instant des sensations qu'il peut tourner en souffrances. Boire et manger, propager son espèce, agir et se reposer; tous ces appétits, tous ces besoins naturels auxquels viennent se joindre, par l'effet de la civilisation et de la corruption combinées, l'innombrable multitude des besoins et des appétits factices, peuvent devenir dans sa main comme autant d'instrumens de tortures sans cesse renaissantes et de sources intarissables de douleurs.

Mutiler ses organes, les détériorer à la longue ou les rendre inutiles, en les chargeant de chaînes, en les emprisonnant dans des anneaux qu'on ne quitte plus, en les accablant de privations et leur interdisant tout excercice; se refuser les sensations agréables et rechercher les sensations douloureuses, en s'exposant tantôt au froid rigourenx, tantôt à la chaleur excessive; en couvrant son corps de cilices et le déchirant à coups de fouet; en tenant les mains

toujours jointes, les poings toujours fermés, les bras toujours levés ; en ne s'appuyant que sur un pied, en se couchant sur des pointes de fer, en marchant sur des brasiers, en s'enterrant vivant, en s'attachant à des arbres dont on ne peut plus se séparer ; en recherchant enfin toutes ces postures anti-naturelles et pénibles dont l'Inde et les déserts de la Thébaïde ont offert de si épouvantables exemples ; refuser à ses appétits ce qu'ils réclament et les obliger à tout ce qu'ils repoussent, comme se nourrir d'alimens dégoûtans, s'imposer des jeûnes de plusieurs jours, et une continence perpétuelle ; s'interdire tout repos, tout sommeil jusqu'à ce qu'on tombe épuisé ; ou garder pendant des mois et des années entières la même posture, la même immobilité, l'inaction la plus complète : toutes ces tortures physiques et mille autres encore peuvent être et furent employées par l'homme, comme autant de moyens infaillibles d'acquitter ses dettes envers la justice éternelle.

Ainsi que les sacrifices, les pénitences ont varié selon les climats, les religions, les peuples. Plus une nation fut barbare, guerrière, active, libre ; plus son climat était dur et son sol stérile ; plus sa religion se trouvait indépendante de l'autorité des prêtres, moins les pénitences physiques y étaient fréquentes et rigoureuses. N'éprouvant que faiblement les passions les plus contraires à la loi morale, les peines expiatoires devaient aussi lui paraître peu nécessaires. Occupée constamment, d'ailleurs, aux soins de sa nourriture, de sa défense, de ses affaires politiques ou commerciales, elle ne

pouvait tourner son activité vers ces pénitences excessives, auxquelles l'inaction de l'esprit et du corps peut seule donner naissance. D'un autre côté, la difficulté, la dureté de la vie permettent aux hommes trop peu de jouissances et les accablent de trop de peines pour qu'ils soient portés à s'interdire les premières et à multiplier les autres en en inventant de nouvelles.

Les peuples, au contraire, auxquels la nature prodiguait tous les moyens de plaisir, dont mille circonstances excitaient les passions immorales; que l'adondance et le despotisme politique retenaient également dans l'inaction, et que l'intérêt des castes sacerdotales devait pousser dans toutes sorte de pratiques extérieures, ont dû se jeter au milieu des pénitences les plus exagérées. Aussi, tandis que dans les climats froids, que dans la Grèce et Rome antiques on ne rencontre que de rares et légères pratiques expiatoires, les Orientaux les ont multipliées et aggravées sans fin ni mesure. C'est au Thibet, en Chine, dans l'Inde surtout, qu'il faut aller contempler le spectacle de toutes les tortures qu'il est donné à l'homme de s'infliger et que peut imaginer le fanatisme le plus extravagant.

Ici encore, comme dans la plupart des pratiques religieuses, ce qu'il faut condamner, c'est l'excès. En soi, la pénitence, même physique, dès qu'elle est unie à l'intention et au repentir du cœur, non seulement est bonne, mais elle est encore rigoureusement prescrite. La conscience du genre humain et celle des individus, la raison et la reli-

gion révélée; tout ce qui peut éclairer l'homme sur ses véritables obligations s'accorde à lui présenter la pénitence du corps jointe à celle de l'ame comme un devoir impérieux. Malheureusement, quand il n'a pour se guider dans cette voie que ses propres lumières et celles de ses semblables, il lui est impossible de ne pas se jeter dans l'excès. Comment distinguerait-il de lui-même le point où il doit s'arrêter, le degré où la pénitence est encore une justice et une expiation, de celui où elle commence à devenir une injustice contre lui-même, contre la société dont il est membre, et un outrage au Dieu dont il est l'œuvre? Le jeûne et l'abstinence sont sans doute d'utiles moyens de punir les intempérances des passions; mais de quoi l'homme doit-il s'abstenir, et combien de temps peut-il jeûner sans violer les devoirs que la nature, la société et la religion même lui imposent? N'est-il pas fréquemment exposé, en voulant expier une première intempérance, à se laisser tomber dans une intempérance contraire non moins immorale et non moins funeste? Partant de ce principe : la souffrance est méritoire; l'homme abandonné à sa raison en tire, pour première conséquence, que plus la souffrance sera grande, plus elle aura d'efficacité : et le voilà irrésistiblement lancé dans la voie des plus effroyables, des plus révoltantes tortures. Pour le guider et l'arrêter à temps, il lui faudrait un fanal et une autorité qu'il ne saurait rencontrer dans aucune religion humaine.

Les individus n'ont pas été les seuls à pratiquer la pénitence; il y eut, dans tous les cultes, des pé-

nitences générales, solennelles, auxquelles le peuple entier prenait part, et qui avaient la même cause, le même but que les pénitences particulières. Les sociétés, en effet, peuvent devenir coupables comme les individus. Il se commet dans leur sein des crimes dont aucun de leurs membres n'est entièrement cause, mais auxquels tous ont pris part, et dont les conséquences ne doivent retomber exclusivement sur personne, mais indifféremment sur tous. D'un autre côté, les crimes de certains hommes, particulièrement de ceux qui sont haut placés, et les iniquités des générations précédentes, ont toujours passé pour autant de dettes de culpabilité dont se trouvaient responsables la société entière et les générations suivantes. Or, afin d'écarter de la tête des enfans les châtimens mérités par les péchés des pères, afin de détourner du peuple ceux que les crimes du peuple entier ou de ses chefs devaient provoquer, toutes les religions instituèrent ces expiations solennelles par lesquelles la société, en se punissant elle-même, croyait pouvoir épargner au courroux céleste le soin de la punir.

Les fautes ne furent pas seulement regardées comme des dettes contractées envers la justice divine, et que les pénitences pouvaient seules acquitter; elles se présentèrent encore sous un autre point de vue. Toutes les sociétés, toutes les religions les ont aussi considérées comme des souillures de l'ame, comme autant de taches que les ablutions pouvaient seules effacer. La langue de chaque peuple renferme un grand nombre de termes et de

locutions qui prouvent qu'on entendait ainsi les péchés dont l'homme se rendait coupable ; d'ailleurs, l'usage universel des ablutions religieuses le démontre avec la dernière évidence.

Du moment qu'on eut considéré les fautes comme de souillures, l'analogie la plus naturelle conduisit à choisir l'élément propre à les effacer : l'eau ne pouvait manquer d'être consacrée pour cet usage dans les religions de tous les peuples.

Cependant il est probable que cet élément n'eut pas, dès le principe, toute la vertu qu'on lui attribua plus tard. On ne dut l'employer d'abord, ainsi qu'il l'est encore dans la religion révélée, que comme signe sensible de l'ablution morale qui le précédait ou l'accompagnait. Des prières, des pénitences, des sacrifices expiatoires étaient sans doute pratiqués par le coupable, pour effacer de son ame les taches de ses fautes ; et quand on la croyait suffisamment purifiée, l'ablution matérielle, l'eau répandue sur le corps, venait témoigner extérieurement que toutes les souillures intérieures avaient disparu. Tels furent probablement la vertu et le sens attachés aux premières ablutions.

Mais il arriva dans ce cas ce qui est arrivé dans mille circonstances analogues. Une chose, qui n'était d'abord que le signe sensible d'une opération morale, se vit insensiblement dénaturée par le temps, l'ignorance et la superstition, au point de passer pour la cause même de l'ablution intérieure; c'est-à-dire que, au lieu de se borner à signifier aux yeux que l'ame s'était, par ses prières et son repentir, purifiée de ses souillures, l'ablution ma-

térielle fut regardée comme produisant cette purification morale par sa propre vertu. La tendance naturelle des hommes grossiers à tout matérialiser ne contribua pas peu à fausser ainsi le véritable sens de cette cérémonie symbolique; mais l'importance que lui donnèrent les religions diverses y concourut peut-être davantage encore.

Partout la religion regarda les ablutions comme faisant partie de son domaine; elle les prescrivit, régla leur nombre, leur forme, le temps et le lieu pour les faire, l'eau qu'il y fallait employer, les paroles qui devaient les accompagner; elle réserva même pour ses ministres seuls le pouvoir de pratiquer les ablutions les plus importantes, et celui de rendre, par leur bénédiction, toutes les autres efficaces. Or, lorsque des hommes grossiers, comme l'étaient ceux des époques primitives, voyaient la religion s'occuper des ablutions avec tant de sollicitude, les consacrer par des cérémonies si saintes et les ordonner d'une manière si pressante, pouvaient-ils les regarder comme de purs symboles et ne pas leur attribuer la plus grande efficacité morale?

Cependant, chez certains peuples, les eaux destinées aux ablutions n'avaient pas toujours besoin de la bénédiction religieuse pour laver les souillures de l'ame. Saintes par leur nature, quelques unes étaient aussi naturellement efficaces. Telles les eaux de ces fleuves qui, par leurs bienfaisantes inondations, avaient mérité, de la reconnaissance des peuples, les honneurs divins et dont l'ignorance avait transporté la source dans le ciel; telles

les eaux du Nil, que les Égyptiens honoraient comme une divinité spéciale et auquel ils attribuaient une origine céleste; telles les ondes sacrées du Gange, que les Indiens adorent et qu'ils font en même temps jaillir de la tête de Schiva, leur dieu suprême, et de la bouche divine de leur vache Iswara.

Les ablutions se retrouvent à toutes les époques et sous tous les climats; cependant c'est en Orient qu'elles se montrent le plus multipliées, le plus rigoureusement prescrites et le plus solennelles. Les Indiens n'ont pas de pratique religieuse plus sacrée, plus méritoire, que les immersions ou lotions partielles dans les eaux du Gange. Les bords de ce fleuve céleste sont couverts d'édifices destinés aux fidèles qui vont s'acquitter des ablutions. Aux jours fixés, des troupes de pèlerins, des rois avec leur cour s'y rendent processionnellement de toutes les parties de l'empire. Après avoir accompli les prières et les cérémonies préparatoires, ils se plongent dans les saintes eaux, tenant à la main quelques brins de paille auxquels la bénédiction d'un brahme a donné la vertu de rendre l'ablution plus efficace. Les individus de ce peuple, qui ne peuvent se transporter jusqu'au fleuve, y suppléent en se procurant de ces eaux qu'ils répandent sur un espace grand comme leurs corps, et où ils se couchent en récitant les prières consacrées à cette cérémonie. On sait que le plus grand bonheur pour l'Indien qui va mourir, et le gage le plus certain qu'il puisse avoir de paraître sans tache devant le juge des morts, c'est de rendre le dernier soupir

dans les ondes du fleuve divin, en recevant la bénédiction d'un prêtre et en tenant à la main la queue d'une vache, l'animal le plus sacré du pays. Chez les Chinois, dont la religion est une ramification de celle de l'Inde, les ablutions ne sont ni moins recommandées ni moins fréquentes. Au Tunquin, le dernier jour de l'année est consacré à une ablution générale; les rois eux-mêmes, suivis de toute leur cour, vont se plonger dans les saintes eaux. La même cérémonie religieuse se pratique chez les Siamois. A certaines époques de l'année, les idoles sont lavées par le prêtres, les prêtres par les hommes du peuple, et chacun de ceux-ci reçoit à son tour l'ablution de ses inférieurs, en suivant l'ordre des dignités et de l'âge. Personne n'ignore avec quels soins les pontifes de l'Étrurie, de Rome et de la Grèce se lavaient avant les sacrifices; combien étaient fréquentes les ablutions prescrites par l'ancienne loi des Juifs, et quelle importance y attachent encore les rabbins modernes. On sait aussi que, pour les mahométans, rien n'est plus méritoire et plus fréquemment répété que cette pratique religieuse; la loi du Prophète la leur prescrit plusieurs fois le jour, avant et après tous leurs actes importans et la satisfaction de leurs divers besoins physiques.

Bien plus, comme pour prouver que cette pratique universelle des peuples renferme une tradition pleine de vérité, la religion vraie par excellence l'a sanctifiée de son assentiment. Après avoir envoyé son précurseur baptiser, dans les eaux du Jourdain, les Juifs qui voulaient participer à la

régénération prochaine; après s'être soumis lui-même au précepte qu'il allait donner, Jésus-Christ voulut attacher à une ablution spéciale la première et la plus importante de toutes ses graces, celle de compter au nombre de ses enfans. Gardienne fidèle de ses divins enseignemens, l'Église a perpétué l'usage du baptême et la foi à sa vertu régénératrice. Puis, à côté de cette ineffable et primitive ablution, elle en a institué plusieurs autres, mais inférieures en efficacité; plutôt utiles que nécessaires, symboliques et non sacramentelles ; comme sont les aspersions pratiquées pendant les saints offices par les fidèles et les prêtres. Enfin, sur le cercueil des morts, sur leur fosse, l'eau bénite qui tombe avec les prières et les larmes des parens, des amis, s'adresse encore aux souillures de l'ame pour les effacer.

Les ablutions n'ont cependant pas eu pour causes des motifs purement religieux. Si nous les voyons plus rigoureuses et plus fréquentes en Orient que partout ailleurs, c'est que la santé des hommes les y rend aussi beaucoup plus nécessaires ; et si cette raison, toute physique, ne fut jamais alléguée par les législateurs, c'est qu'ils voulaient conserver à leurs prescriptions ce caractère religieux sans lequel les peuples grossiers n'obéissent presque jamais. Dites à ces derniers : Lavez votre corps parce que Dieu l'ordonne, tous se soumettront : appuyez au contraire votre précepte de l'intérêt de leur santé, personne n'obéira.

La crainte de n'être pas obéi fut sans doute aussi la principale cause pour laquelle les fondateurs

des cultes divers ont fixé avec tant de précision les instans, les parties du corps, et les eaux destinées aux ablutions. Des préceptes vagues sont pour les hommes des préceptes nuls; il leur faut des ordres précis, déterminés, non seulement quant à la chose prescrite, mais encore relativement aux circonstances, au temps, au lieu et à la manière de la faire. Voilà pourquoi il fut ordonné, par les diverses religions de l'Orient, de se laver avant et après le sacrifice, la prière, le repas, le sommeil, et la satifaction des autres besoins physiques; à la suite des maladies, avec certaines eaux et sur les parties du corps les plus sujettes à se souiller, ou qu'il importe le plus de tenir nettes.

L'eau ne fut pas le seul élément consacré aux ablutions religieuses. A son défaut, quelquefois, on y employa des substances qui présentaient avec elle certaines analogies; comme chez les mahométans, qui, lorsqu'ils manquent d'eau dans leurs déserts brûlans, la remplacent par du sable. Mais, quand l'eau même abondait, les anciens peuples, surtout les plus barbares, ont fait fréquemment usage à sa place d'une substance à laquelle ils attribuaient une efficacité bien supérieure : nous voulons parler du sang des victimes, et particulièrement de celui de victimes humaines. Ce fluide qui fait circuler la vie dans les organes, et que plusieurs peuples regardaient comme étant l'ame elle-même, devait avoir à leurs yeux, lorsqu'il ruisselait des victimes immolées aux dieux, une vertu toute particulière; et, comme cette vertu augmentait en proportion de la valeur de ces mêmes victimes, le sang le

plus précieux, le sang humain, ne pouvait manquer de passer pour le plus efficace. De là, chez les Grecs, les Indiens, les Égyptiens et les Juifs, l'usage scrupuleusement suivi par le pontife de tremper dans le sang des animaux égorgés son rameau béni pour en asperger les assistans; de là, pendant l'agonie du polythéisme romain, ces affreux tauroboles où les sectateurs des mystères recevaient, sur tout leur corps, le sang qui s'échappait fumant des victimes; de là, enfin, parmi toutes les nations qui se livraient aux sacrifices humains, l'aspersion faite sur la foule barbare avec le sang répandu, ainsi qu'on le pratiquait au Mexique, après avoir égorgé les prisonniers sur l'autel de Vitzli-Putzli, comme le faisaient aussi les druides dans les forêts de la Gaule et de la Germanie, lorsqu'ils abreuvaient de sang humain les féroces divinités de nos ancêtres.

LIVRE TROISIÈME.

DES CULTES DIVERS.

CHAPITRE PREMIER.

Polythéisme.

Sous quelque point de vue qu'on envisage l'humanité; dans ses mœurs, ses lois, ses sciences ou ses arts, on n'y rencontre qu'une prodigieuse diversité; et si on la considère sous le point de vue religieux, cette diversité se présente plus frappante encore. Non seulement chaque nation eut son culte spécial; mais le même culte a souvent varié selon les climats, les époques, les caractères et le degré d'intelligence de ses divers sectateurs. Soit qu'il s'étendît de l'intérieur d'un pays aux frontières, du nord au sud; soit qu'il passât d'un siècle à l'autre, des classes supérieures aux masses, des prêtres au peuple, chaque mouvement qu'il faisait, chaque in-

telligence qui le recevait, lui imprimait des modifications différentes.

Quand on veut diviser les religions, si l'on était obligé de tenir compte de toutes ces différences, aucune classification ne serait possible; au lieu de former des groupes, des catégories, on ne parviendrait jamais qu'à une innombrable multitude d'individualités.

Heureusement, la science et l'histoire ne sont point astreintes, dans les divisions qu'elles établissent, à tenir compte des modifications de détail; leur manière est plus large et plus haute : c'est par masses qu'elles procèdent; c'est seulement aux généralités qu'elles s'attachent, laissant de côté tous les caractères accessoires, toutes les diversités qui ne sont pas fondamentales.

La classification implique trois opérations distinctes. Classer, c'est comparer, séparer et réunir. On compare les objets à classer pour saisir leurs principaux rapports de ressemblance ou de différence; ceux qui diffèrent les uns des autres sous des rapports essentiels on les sépare, ceux qui se ressemblent on les réunit : la réunion des objets semblables forme une classe, la séparation des objets différens établit des classes diverses.

Pour trouver entre les cultes des différences ou des ressemblances vraiment essentielles; c'est-à-dire, qui permettent de constituer avec eux de légitimes catégories, il faut les considérer sous les quatre points de vue suivans : dans leur origine, dans leurs élémens, dans les hommes qui les pratiquent et dans ceux qui les dirigent.

Envisagés par rapport à leur origine, les cultes

peuvent se diviser en deux classes. Dans l'une seront toutes les religions qui ont l'homme ou la raison humaine pour principe. L'autre renfermera les deux cultes, ou plutôt le culte unique, qui remonte à Dieu par la révélation : nous aurons ainsi les religions humaines ou naturelles, et la religion révélée ou divine.

Le principal élément religieux, celui qui sert de base et de règle à tous les autres, consiste dans les dogmes; et les dogmes sont les croyances admises par les peuples divers touchant le nombre, la nature et les attributs des dieux.

Par rapport au nombre des dieux qu'elles ont reconnus, les religions peuvent encore se diviser en deux classes. La première comprenant celles qui en ont admis plusieurs, et la deuxième celles qui n'en ont reconnu qu'un seul ; ou les religions polythéistes et les religions monothéistes.

A part le culte mahométan, qui d'ailleurs a emprunté son dogme fondamental aux cultes juif et chrétien, le monothéisme ne se trouve que dans la religion révélée. En sorte que ces mots : religions humaines, naturelles, polythéistes, peuvent être indifféremment employés à désigner la même classe de religions, comme ceux-ci : religion divine, révélée, monothéiste, désignent également un seul et même culte.

Le polythéisme se subdivise à son tour en différentes catégories. Pour les établir de la manière la plus légitime, il faut encore s'appuyer sur les dogmes, c'est-à-dire sur les croyances, sur les idées des divers peuples polythéistes touchant leurs divinités.

Mais, comme ces idées ont elles-mêmes dépendu de l'état où se trouvaient ces peuples et de celui où étaient leurs prêtres par rapport à leur religion, c'est, en définitive, d'après la situation particulière des peuples et du sacerdoce qu'il faut se guider pour classer les cultes polythéistes.

La situation des peuples se compose d'une foule de circonstances, dont les principales sont leur civilisation, le climat qu'ils habitent, leur caractère, leur genre de vie et la forme de leur gouvernement.

Par rapport à la civilisation, les peuples peuvent se distinguer en trois classes : ceux qui n'en ont aucune, les sauvages ; ceux qui sont moitié barbares et moitié policés, les peuples mixtes; enfin les nations vraiment civilisées. Leur polythéisme doit se diviser d'une manière analogue. La première classe comprend celui des sauvages qui n'ont de la Divinité qu'une idée grossière, et qui l'adorent sous des formes et par des hommages non moins grossiers, en d'autres termes, le fétichisme; la deuxième celui des peuples mixtes qui, mêlant à un commencement de civilisation beaucoup d'élémens de leur barbarie primitive, portent ce même mélange de barbarie et de civilisation dans leurs croyances sur la Divinité, dans les hommages qu'ils lui rendent, et dans les idoles ou formes monstrueuses par lesquelles ils la représentent. A ce polythéisme appartient spécialement le nom d'idolâtrie; la troisième enfin renferme celui des peuples vraiment policés qui, par le progrès des lumières, par l'influence de la liberté politique et religieuse, ont perfectionné leurs idées

sur la nature et les attributs des dieux, et qui les adorent sous la forme la plus pure, la forme humaine. Ce polythéisme mérite particulièrement le nom d'anthropomorphisme.

Par l'effet de leur genre de vie et des lieux qu'ils habitaient, quelques peuples se sont trouvés plus portés que d'autres à placer les puissances divines dans les élémens et les astres; et quoiqu'ils reconnussent encore d'autres divinités, comme les astres et les élémens recevaient spécialement leurs hommages, leur polythéisme a pris le nom de culte des élémens et celui d'astrolâtrie ou de sabéisme.

Une vie dure et pénible, un caractère cruel, un climat rigoureux, le malheur et l'esclavage; toutes ces causes réunies ou séparées ont contribué à établir parmi certains peuples la croyance que les dieux méchans l'emportaient sur les divinités bienfaisantes ou qu'ils partageaient avec elles le gouvernement du monde. C'est cette croyance que l'on désigne par le nom de dualisme et, plus communément, par celui de manichéisme que lui ont donné des auteurs chrétiens.

Considérées par rapport aux prêtres chargés de les diriger, les religions polythéistes peuvent se diviser en deux nouvelles catégories : les unes, qui se sont trouvées sous la domination absolue du sacerdoce, et les autres sur lesquelles il n'exerça que peu ou point d'autorité; c'est-à-dire les cultes sacerdotaux et les cultes indépendans.

Ainsi, fétichisme, idolâtrie, anthropomorphisme;
Culte des élémens astrolâtrie, dualisme;
Religions sacerdotales et religions indépendantes :

Telles sont les principales classes auxquelles peuvent se réduire tous les cultes polythéistes.

Nous n'avons pas fait une catégorie spéciale ni du fatalisme ni du panthéisme; du premier, parce qu'il ne fut jamais une religion particulière, mais seulement un dogme qui peut se trouver aussi bien dans le monothéisme que dans toutes les branches du polythéisme; du dernier, parce qu'il n'a jamais été une religion populaire, mais simplement une doctrine particulière à des prêtres et à des philosophes.

Ne pouvant exposer tout ce qui entrait dans la composition des divers cultes polythéistes, nous nous bornerons à rappeler succinctement les élémens essentiels, les caractères principaux de chacun d'eux. Ce sera une sorte de résumé des chapitres qui précèdent.

Les divers élémens religieux consistent dans les dogmes, les sentimens, les préceptes et le culte extérieur. Ils se retrouvent dans toutes les formes du polythéisme; mais aussi variés que l'étaient ces formes mêmes.

Tous les autres élémens reposent sur les dogmes; ceux-ci les font être, les règlent et leur communiquent leurs propres caractères. Or, dans chaque religion humaine, les dogmes dépendent à leur tour des dispositions de ceux qui les admettent et des hommes qui les enseignent. Par conséquent, pour connaître, nous ne disons pas en détail, mais d'une manière sommaire, ce qu'étaient dans les peuples divers les dogmes et tous les autres élémens religieux dont les dogmes sont la base, il

suffit de savoir, d'une part, la situation physique, intellectuelle et morale de chaque peuple, de l'autre, l'état de son sacerdoce.

Chez les sauvages où l'autorité des prêtres se trouve si faible, la religion est ce que les sauvages la font être. Puisqu'ils sont hommes, ils croient à la Divinité; mais avec une intelligence grossière et bornée comme la leur, la divinité ne peut être que très grossière dans sa nature et fort bornée quant à ses attributs. Dans tout ce qui les frappe d'étonnement ou de frayeur; dans tout ce qui peut leur servir ou leur nuire, ils supposent des forces secrètes qu'ils personnifient et dont ils se font des dieux. Ils s'en font avec les élémens, mais surtout avec les animaux, les minéraux, les plantes, et les adorent presque toujours sous la forme naturelle à ces êtres; ils en font enfin des fétiches. Comme ils ne leur accordent que des perfections fort limitées, et qu'ils leur ont donné leurs propres besoins, leurs propres penchans, ils n'éprouvent pour eux ni amour pur, ni respect profond, ni véritable confiance. Quelques mouvemens de reconnaissance, la crainte et souvent la haine, tels sont les principaux sentimens des sauvages envers leurs dieux. Des offrandes pour les remercier, les prier ou les apaiser; des sacrifices sanglans que le caractère et les mœurs de ces hommes rendent souvent atroces; quelques fêtes, quelques solennités publiques qui, à cause du genre de vie des sauvages, sont aussi rares que grossières, constituent à peu près tout leur culte extérieur. Ajoutons à ces élémens la connaissance très imparfaite des pre-

miers devoirs de la morale; une vague et stérile croyance à un grand esprit répandu dans l'espace; la foi fort obscure, mais souvent aussi très énergique, à une autre vie; un respect profond pour les morts, et nous aurons une idée exacte, quoique très générale, de la religion des sauvages.

Assurément, les divers élémens de ce culte ne se présentent pas avec les mêmes apparences dans toutes les tribus; ils ont, au contraire, revêtu les formes les plus variées. Chaque peuplade possédait ses fétiches particuliers qu'elle honorait aussi par des offrandes, des sacrifices, des rites que les autres peuplades n'avaient pas exactement semblables; mais, quoique la horde du nord n'adorât pas les mêmes objets que celle des climats tempérés, et celle-ci pas les mêmes que celle des pays chauds; quoique le culte offert à ces êtres se modifiât selon les lieux divers, toutes les hordes sauvages n'en avaient pas moins pour dieux des animaux, des minéraux et des plantes, et ne leur adressaient pas moins les hommages les plus grossiers. La forme du culte variait sans doute, mais le fond était le même partout.

Dans les religions des peuples mixtes, les diversités d'apparence, de formes, sont encore beaucoup plus sensibles et plus nombreuses. Excepté les lieux et les climats, tout est homogène pour tous les sauvages. La civilisation, le genre de vie, l'espèce de gouvernement, sont pour tous les individus d'une tribu et pour toutes les tribus, exactement les mêmes. Il n'en est pas ainsi des peuples travaillés par un commencement de civilisation : l'éducation, la

fortune, les dignités, le genre de vie et les mœurs, sans compter les distinctions de castes qui s'établissent presque toujours chez eux, tout y est divers ; et chacune de ces diversités produit à son tour d'innombrables différences dans les idées et les croyances religieuses. Cependant, malgré tant de différences, quand on veut, non pas s'arrêter à la surface, aux formes extérieures de leurs religions, mais en examiner les caractères fondamentaux, on s'aperçoit que ces caractères sont essentiellement semblables dans toutes.

Ce qui caractérise tous les peuples mixtes, c'est un monstrueux mélange de barbarie et de civilisation. On peut l'attribuer à plusieurs causes. La civilisation n'agit jamais sur une société que lentement, que d'une manière insensible. Elle répand d'abord ses lumières sur un très petit nombre d'individus ; elle les étend ensuite peu à peu ; mais il faut bien des années, ou plutôt bien des siècles pour qu'elle y fasse participer les masses. Celles-ci restent grossières et barbares, long-temps encore après que des hommes d'élite, sortis de leur sein et vivant au milieu d'elles, se sont policés ; et ces derniers mêmes, n'ont participé au perfectionnement que par un côté, que sous un point de vue, tandis qu'ils sont demeurés barbares en tout le reste. Comme le soleil, la civilisation n'illumine pas tous les hommes à la fois. Tandis que les uns la reçoivent dans tout l'éclat de ses rayons, d'autres voient à peine l'aube blanchir, et d'autres encore restent plongés dans une nuit profonde.

Mais ce qui contribue le plus à mélanger, parmi

ces peuples, la civilisation avec la barbarie, c'est la division par castes qui s'y établit presque toujours. La conquête, la force, l'adresse, des circonstances souvent fortuites, et surtout l'influence de la religion placent un certain nombre d'individus au-dessus de leurs semblables. Pour peu que ces individus aient acquis de supériorité dans le principe, ils ne tardent pas à l'étendre en tous sens et par tous les moyens. Insensiblement leurs priviléges s'accroissent; les richesses, le pouvoir, la science, la vertu même et la religion passent dans leurs mains; et, au bout d'un temps plus ou moins long, il ne reste au peuple, placé sous eux, que la misère, l'esclavage et l'abrutissement. De là résultent, dans la même société, deux sociétés distinctes: l'une qui possède tous les élémens de progrès et qui marche sans cesse dans la voie de la civilisation; l'autre que mille entraves retiennent dans la barbarie; qui, non seulement ne dispose d'aucun moyen pour en sortir, mais qui se voit forcée, par l'intérêt de celle qui lui est supérieure, à y croupir indéfiniment. De là, dans le même peuple, le perfectionnement et la grossièreté réunies.

Tel est l'état où se trouvent, depuis un temps immémorial, l'Inde, la Chine, le Japon, le Thibet, enfin presque toute l'Asie; telle était jadis la situation de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Grèce aux temps héroïques, de l'Étrurie et de la Gaule; c'est-à-dire de toutes les contrées où une caste, et principalement la caste sacerdotale, avait la domination.

Si plusieurs de ces peuples passèrent et passent

encore pour civilisés, c'est qu'on ne les a considérés que sous un point de vue, que dans une partie des hommes qui les composent. La classe ou les classes supérieures y ont sans doute poussé la civilisation fort loin; mais les masses, qui constituent véritablement le peuple, s'y trouvaient et s'y trouvent encore dans un profond état d'ignorance et de dégradation.

Comme les religions humaines sont nécessairement forcées de s'harmoniser avec l'état de ceux qui les pratiquent, de se teindre de toutes les couleurs, et de prendre tous les caractères de leur intelligence, il dut résulter du mélange de barbarie et de civilisation qui caractérisait ces peuples un mélange semblable dans leurs religions. Si nous consultons l'histoire, nous verrons qu'en effet c'est ce qui arriva. Dogmes, sentimens, préceptes, cérémonies, tous les élémens de leur culte renferment pêle-mêle les caractères opposés de la grossièreté et du perfectionnement. Ils ont des dieux d'un pouvoir aussi borné, de goûts aussi bas, et mus par un égoïsme aussi étroit que les fétiches des sauvages; ils les représentent sous des formes aussi grossières et leur offrent souvent des sacrifices plus atroces encore : puis, à côté de ces divinités dégradées et quelquefois dans les mêmes temples, ils placent des dieux infiniment supérieurs, d'une puissance si étendue, d'une sagesse et d'une justice si parfaites, qu'on les confondrait avec ceux des peuples les plus avancés. Il arrive même assez fréquemment que, pour consommer l'alliance ou plutôt le mélange de ces croyances si diverses, ils réunissent dans une

seule et même divinité les penchans, les vices les plus bas aux attributs les plus parfaits, et dans une seule idole monstrueuse des images d'animaux hideux avec la plus pure de toutes les formes, la forme humaine.

Les sentimens que leur inspirent des divinités semblables correspondent exactement à l'idée qu'ils en ont. A quelques élans d'amour pur, de respect, d'adoration, de reconnaissance et de confiance, ces peuples mêlent une terreur profonde, très souvent la haine, et quelquefois même les outrages envers leurs dieux qu'ils maudissent, qu'ils bravent, qu'ils frappent dans leurs idoles ou qu'ils chassent pour en prendre d'autres, absolument comme font les sauvages avec leurs fétiches.

Le culte extérieur est à son tour l'exacte expression des sentimens et des dogmes religieux de ces peuples. Des cérémonies graves, solennelles, touchantes; des processions pleines d'un saint recueillement; des offrandes aussi simples que pures et des prières sublimes s'unissent souvent à des danses lascives, à des rites obscènes, à de hideuses saturnales et à d'horribles sacrifices. Après avoir cueilli le gui sacré dans une fête à la fois naïve et joyeuse, le druïde allumait le feu sous l'idole de Teutatès pleine de victimes humaines. Après avoir béni solennellement les eaux de la mer, le prêtre de Carthage allait jeter les premiers nés des familles dans les bras enflammés de son dieu d'airain.

La morale, placée sous la tutelle des divinités, retrace aussi dans tous ses préceptes ce caractère

moitié pur, moitié barbare. Quelquefois un désintéressement sublime, l'équité la plus sévère et les plus nobles vertus sont ordonnés et pratiqués au nom de la puissance divine ; mais souvent les peuples, poussés par l'ordre de leurs dieux, se précipitent dans des guerres injustes, égorgent sans pitié des prisonniers désarmés, foulent aux pieds les devoirs les plus saints de la nature et même les sentimens les plus sacrés.

C'est principalement sur les religions des peuples moitié barbares et moitié policés que le pouvoir des prêtres s'exerça d'une manière absolue ; ce sont ces religions qui méritent particulièrement le nom de sacerdotales. Or, l'autorité absolue des prêtres, en s'emparant d'un culte quelconque, y produit d'abord une division qui le sépare en deux religions distinctes, dont l'une est destinée au peuple et l'autre aux prêtres eux-mêmes qui la travaillent, la développent, la perfectionnent avec leur intelligence, jusqu'à transformer quelquefois ses croyances grossières en croyances sublimes ; jusqu'à faire de toutes ses divinités bornées et vicieuses un seul dieu infini, parfait. Malheureusement, ne sachant pas s'arrêter où finit le perfectionnement et la vérité, très souvent les prêtres dépassent l'unité divine pour confondre Dieu avec le monde; c'est-à-dire pour tomber dans le panthéisme d'où ils n'ont plus qu'un pas à faire pour arriver à la négation de toute divinité, à l'athéisme ; comme il est arrivé à plusieurs en Égypte, dans l'Inde et dans la Chine.

Quant à la partie du culte réservée au peuple, et qui devient alors véritablement la religion po-

pulaire, l'autorité du sacerdoce, en s'en emparant, ne fait qu'y augmenter ce monstrueux mélange de civilisation et de barbarie dont la situation particulière du peuple a été la première cause: de plus, elle imprime à cette religion l'organisation et la forme les plus convenables à l'intérêt personnel des prêtres. Sous l'influence de l'autorité sacerdotale, les dieux ont plus de puissance et de grandeur; mais ils se montrent aussi plus redoutables, plus jaloux, plus impénétrables dans leurs desseins et plus avides; leurs idoles sont plus compliquées dans les élémens qui les composent, plus hideuses, plus terribles; ils exigent plus d'offrandes, de plus précieuses, et des sacrifices plus sanglans. Les cérémonies de leur culte prennent un développement si excessif qu'elles absorbent en quelque sorte la religion tout entière; les rites y sont particulièrement obscènes, les pénitences prescrites extrêmement rigoureuses, bizarres, extravagantes. La morale devient de jour en jour plus incertaine en devenant plus arbitraire; ses préceptes ne sont que l'expression de la volonté des dieux qui, ne pouvant la manifester que par la bouche des prêtres, permettent, défendent, ordonnent seulement ce qu'il convient au sacerdoce d'ordonner, de défendre ou de permettre. Les châtimens qui attendent dans l'autre vie ceux qui auront violé les règles établies sont plus redoutables, et les récompenses futures destinées aux hommes fidèles, bien plus magnifiques; en d'autres termes, l'enfer est plus terrible et le paradis plus attrayant dans les religions sacerdotales que dans les cultes indépendans; mais il est

aussi plus difficile d'éviter l'un et de mériter l'autre. Pour que les portes du paradis s'ouvrent, pour que celles de l'enfer se ferment, il faut de toute nécessité mériter la faveur de ceux qui peuvent les ouvrir et les fermer à leur gré; et cette faveur ne s'obtient qu'à force de docilité, de soumission, de pénitences et d'offrandes.

Le culte des astres et celui des élémens se retrouvent particulièrement dans les religions sacerdotales et parmi les peuples à demi civilisés, que leur situation physique et leur genre de vie prédisposent à honorer de semblables divinités : ces deux cultes tirent donc leurs principaux caractères et de l'autorité sacerdotale qui les dirige et de l'état moitié barbare et moitié policé de ceux qui les pratiquent. Comme nous venons d'indiquer ces caractères, nous ne les répéterons pas.

La croyance aux puissances malfaisantes a joué un grand rôle dans toutes les religions sacerdotales et dans celles des peuples semi-barbares. Le dualisme pourrait même s'envisager plutôt comme un dogme propre à ces religions que comme une religion spéciale. Aussi, les cultes où il était dominant possédaient-ils des caractères semblables à ceux des religions précédentes. Le seul effet particulier au dualisme consistait à rendre ces caractères plus sensibles, à jeter une teinte plus sombre et plus sanguinaire sur tous les élémens religieux. Avec lui, les dieux et leurs idoles se montraient plus monstrueux et plus redoutables, les sacrifices plus inhumains, les pénitences plus barbares ; la haine et la terreur composaient à peu

près seules le sentiment religieux ; les préceptes de morale étaient plus arbitraires, plus confus et plus opposés à la morale véritable; la crainte des châtimens de ce monde et de l'autre dominait aussi plus fortement les ames.

D'après le principe que nous avons posé, toute religion humaine étant obligée de se mettre en harmonie avec l'état où se trouvent les hommes qui la pratiquent, elle devra, si une cause puissante ne l'en empêche, passer par toutes leurs phases, et suivre tous leurs mouvemens. De même qu'elle fut sauvage, barbare et monstrueusement mélangée, lorsqu'ils étaient barbares et sauvages, elle sera nécessairement perfectionnée, quand ils auront eux-mêmes mérité ce caractère.

Les seuls peuples de l'antiquité qui puissent passer pour vraiment civilisés, sont ceux où la liberté religieuse et l'égalité politique s'alliaient à un développement considérable des arts et des sciences. Nous n'en connaissons que deux : les Grecs d'abord; ensuite, quoique à un degré inférieur, les Romains.

L'effet général de la civilisation sur l'intelligence et le cœur humain est de développer et de perfectionner toutes les idées vraies de l'une et tous les nobles sentimens de l'autre; par conséquent, son effet particulier sur les religions est d'agrandir et de purifier les divers élémens dont elles se composent. Sous la bienfaisante influence de ses lumières, les dieux augmentent chaque jour le nombre et l'étendue de leurs véritables perfections, en même temps qu'ils se séparent de plus en plus de leurs faiblesses et de leurs vices; et, lorsque la civilisation

est parvenue à son apogée, les hommes qu'elle a spécialement favorisés se font de la divinité une idée aussi parfaite qu'il est possible à la raison de la concevoir. Les formes sensibles, sous lesquelles les dieux sont adorés, marchent incessamment aussi de progrès en progrès jusqu'à ce qu'elles aient atteint la forme la plus noble et la plus pure, la forme humaine dans toute sa beauté idéale. Les sentimens éprouvés pour les dieux, participant aux caractères de l'idée qu'on s'en est formée, ne peuvent manquer de s'agrandir et de se purifier à mesure que cette idée se développe et se perfectionne : envisagés comme plus puissans, plus sages, plus justes, plus bienfaisans, ces dieux excitent moins de terreur ; mais ils obtiennent en revanche plus de respects, de confiance, de reconnaissance et d'amour. Le culte extérieur dont on les honore profite aussi pour sa part du progrès des lumières. Peu à peu les rites licencieux, les sacrifices atroces, les solennités révoltantes diminuent et finissent par disparaître presque entièrement du culte public.

Mais ce qui participe le plus aux bienfaits de la civilisation, c'est la morale. Les dieux demeurent long-temps encore bornés et vicieux, que les règles des devoirs de l'homme ont pris une extension et un perfectionnement extraordinaires. Indépendante de la volonté divine, par conséquent de l'arbitraire des hommes par lesquels cette volonté s'exprime, la morale, dans la religion des peuples civilisés et libres, ne rencontre aucun obstacle à ses progrès ; aucun intérêt ne s'en empare pour la corrompre : tous les intérêts, au contraire, se réunis-

sent au progrès des lumières pour l'étendre et la purifier. Où domine le despotisme des castes, le peuple et les privilégiés ne peuvent avoir les mêmes obligations à remplir; et il importe à ces derniers, qui règlent à leur gré celles du peuple, de les conformer, non pas aux lois éternelles du juste, mais aux exigences de leurs propres intérêts. Où règnent au contraire la liberté et l'égalité, tous les citoyens, ayant les mêmes devoirs à remplir à l'égard les uns des autres, sont également intéressés à ne pas les multiplier au delà de ce que veut la justice, et de les harmoniser avec l'utilité de chacun, c'est-à-dire avec la morale éternelle qui s'accorde toujours avec l'utilité générale.

Ce n'est pas que, dans les peuples éclairés par la civilisation, tous les individus participent également à ses bienfaits; la différence du genre de vie, des facultés, de la position de chacun de ces individus établit une différence analogue dans toutes leurs conceptions, par conséquent dans leurs idées religieuses; et, lorsque les hommes supérieurs ont largement développé les leurs, la masse proprement dite mêle encore aux siennes bien des traces de grossièreté et d'imperfection. Mais ce qui distingue essentiellement le culte de ces peuples de ceux des nations divisées en castes, c'est que, dans celles-ci, les masses ont une religion destinée pour elles seules; qu'elles ne sauraient la perfectionner jamais, puisqu'elles demeurent toujours grossières, et que d'ailleurs elle dépend entièrement des privilégiés qui la leur imposent; tandis que dans les peuples libres le progrès et le perfectionnement n'étant

point la propriété exclusive de quelques-uns, tous peuvent également y participer. Les croyances des hommes supérieurs, quoique plus nobles que celles du vulgaire, sont au fond les mêmes, et contribuent à les perfectionner sans cesse par le moyen dn mélange continuel des citoyens les uns avec les autres, et de cette fusion complète qu'établit en eux l'égalité des droits et des devoirs. Le peuple enfin n'a pas une religion destinée pour lui seul, ni les hommes d'élite une qui leur appartienne spécialement; seulement ceux-ci entendent d'une manière et plus pure et plus large les doctrines que le vulgaire, à cause de son peu d'intelligence, rétrécit et rabaisse, tout en profitant cependant des lumières de ses chefs intellectuels pour sortir de plus en plus de sa grossièreté religieuse.

Ainsi, des dieux plus parfaits, adorés sous des formes plus pures, honorés par des sentimens plus nobles; des solennités moins grossières et des sacrifices moins atroces; une morale mieux comprise et plus vraie que dans toutes les autres religions humaines: tel est le sommaire des élémens et des caractères du polythéisme indépendant et civilisé, c'est-à-dire, de l'anthropomorphisme.

CHAPITRE II.

Monothéisme; religion juive et chrétienne.

Tout partage dans l'Etre et ses attributs en exclut nécessairement l'infini et la perfection. Le polythéisme, qui divise la nature divine, a donc pour résultat de la rapetisser et de la corrompre. En quelque petit nombre que soient les dieux, ne fussent-ils que deux comme dans le dualisme de certains philosophes, ce que l'un possède, l'autre ne peut l'avoir; ou bien, s'ils participent aux mêmes qualités, ils se limitent et se rendent imparfaits réciproquement. Or, des dieux défectueux et bornés ne sauraient mériter de la part de l'homme des sentimens parfaits, un culte pur, ni lui commander une morale pure et parfaite. Tous les élémens religieux reposent sur l'idée de la Divinité et empruntent d'elle leurs caractères divers. En rapetissant, en corrompant l'idée de Dieu, le polythéisme doit donc corrompre et rétrécir, non seulement les dogmes, mais les sentimens, le culte extérieur et la morale elle-même.

Par la raison contraire, le monothéisme ne peut qu'engendrer la perfection dans les divers élémens religieux. Sa base est l'unité de Dieu : or un Dieu

unique doit être un dieu parfait, infini. De son côté, la perfection infinie exige l'hommage des plus nobles sentimens du cœur; et le culte extérieur, expression de sentimens et de dogmes parfaits, se voit forcé de participer à la même perfection. Enfin, la morale, qu'elle émane directement de la volonté de Dieu, ou qu'elle soit seulement placée sous la protection de sa justice, ne peut manquer d'être aussi parfaite, aussi pure, que le Dieu qui l'impose ou la protége. Dans une religion, tous les élémens se tiennent et doivent reposer sur les dogmes; tels se présenteront ceux-ci, tels seront donc nécessairement tous les autres.

Non que, partout où fut établi le monothéisme, la morale, le culte et les sentimens religieux se soient vus pratiqués dans la perfection, ni que tous les élémens du polythéisme aient été partout corrompus : le contraire arriva souvent; seulement, lorsque la perfection et la pureté se mêlaient aux élémens du polythéisme, celui-ci le devait, non à son principe, mais aux développemens de l'intelligence humaine qui épurait et développait naturellement la morale et les dogmes; tandis que, si la corruption prenait place à côté du monothéisme, elle avait sa cause première dans les passions humaines qui, malgré la pureté essentielle du principe religieux, parvenaient souvent à l'obscurcir de leurs ténèbres et à le souiller de leurs imperfections. La conséquence nécessaire du monothéisme est la pureté de tous les élémens religieux comme leur imperfection découle essentiellement du polythéisme, quoique souvent, dans la pratique, les hommes aient tiré de chacun de ces deux

principes des conséquences toutes différentes.

On compte communément trois grandes religions monothéistes : celle des Mahométans, celle des Juifs et la religion chrétienne. Pour être rigoureusement dans le vrai, il faudrait n'en compter qu'une. Les deux dernières sont une seule et même religion prise seulement à des phases diverses de son existence, comme un homme quelconque forme un seul et même individu aux différens âges de sa vie. L'autre, la religion de Mahomet, n'a de titres au monothéisme que par des élémens empruntés à la révélation juive et chrétienne. Si on lui retranche son dogme fondamental et quelques règles de morale pure, qui sont évidemment des vols faits à la religion révélée, il ne lui restera que des élémens analogues à ceux du polythéisme de tous les peuples de l'Orient. Le fatalisme, qui forme une de ses principales croyances ; le dogme d'un paradis de voluptés charnelles ; la tolérance et l'élasticité de ses règles morales pour les puissans et les forts ; la sévérité de ces mêmes règles pour les faibles ; le développement excessif, et souvent le ridicule des cérémonies de son culte ; l'importance et l'efficacité des pratiques purement corporelles ; enfin les aventures, la naissance, la vie et la mort de son fondateur, tout, dans le mahométisme, se rattache par des analogies frappantes à ce qui constitue les autres cultes des climats d'où il est sorti.

Cependant, tout empruntés qu'ils étaient, tout viciés même par leur contact et leur mélange avec des élémens étrangers, ceux que le mahométisme puisa dans la révélation, n'en furent pas moins la

cause principale de son immense supériorité sur l'idolâtrie qu'il remplaça, de la rapidité de ses premières conquêtes, et de la force momentanée de son empire. Le fétichisme des tribus arabes, le dualisme des Perses et les grossières divinités de plusieurs autres nations de l'Asie, ne pouvaient tenir devant le Dieu suprême que prêchait le prophète.

Outre la supériorité intrinsèque que lui donnait, sur les autres religions humaines, la doctrine de l'unité de Dieu, une foule de causes contribuèrent à l'établissement du mahométisme : d'abord l'habileté ou plutôt le génie de son fondateur, qui sut comprendre, mieux qu'aucun autre législateur religieux ne l'avait fait avant lui, les besoins, le caractère, les sympathies des hommes qui l'entouraient, et y accommoder les principaux élémens de sa doctrine ; puis, l'état de décadence et de faiblesse où se trouvaient les cultes et les peuples voisins ; puis, enfin, l'action puissante du christianisme, qui, quoique peu répandu dans ces contrées, n'y était cependant pas inconnu, et y avait préparé les esprits au dogme de l'unité de Dieu. Une fois fondé, grace à ces circonstances si favorables, on sait comment le mahométisme se propagea. La terreur des armes, l'ambition des uns et le fanatisme de tous, se réunirent pour l'étendre rapidement au loin : quelques siècles s'étaient à peine écoulés depuis son établissement, qu'une grande partie de l'Asie, toutes les côtes habitées de l'Afrique et plusieurs contrées de l'Europe se trouvaient sous sa redoutable domination. N'ayant pour apôtres que des guerriers, et ceux-ci ne connaissant, pour le

répandre, d'autres moyens que le fer et la flamme; marchant les pieds dans le sang, précédé par la terreur et la désolation ; d'un autre côté, renfermant dans son sein le premier élément de puissance, l'enthousiasme de la foi, et les principaux instrumens de civilisation, les sciences et les arts, il semblait posséder une force irrésistible : tout cédait à son approche; et il eût envahi le monde, si le monde eût pu l'être par aucune religion humaine.

Malheureusement pour le mahométisme, et heureusement pour l'humanité, à force de s'étendre il parvint jusqu'au christianisme. Tant qu'il n'avait eu devant lui que la vieille et grossière idolâtrie orientale, jeune comme il l'était, fort par les élémens de vérité qu'il tenait de la révélation, il ne devait rencontrer que de faciles triomphes ; mais, une fois en présence de la religion chrétienne, de ce mur d'airain construit par la main de Dieu même, le torrent impétueux du mahométisme vit se briser son impétuosité. Il bouillonna bien quelque temps furieux devant la digue indestructible; mais peu à peu il s'apaisa, et fut forcé de rebrousser chemin. Depuis lors, il alla s'affaiblissant chaque jour, et bientôt on le verra se perdre dans les sables brûlans d'où il s'est élancé.

Que pouvait, en effet, le mahométisme avec les quelques vérités d'emprunt qui faisaient toute sa force, contre la religion même qui les lui avait fournies, qui ne se composait que de vérités, qui avait été fondée et qui se voyait défendue par un bras invincible? Sa lutte contre le christianisme

était la lutte de l'homme contre Dieu, de la faiblesse extrême contre la force immense, d'un pouvoir de circonstances changeant et transitoire comme elles, contre la puissance immuable d'une religion qui a commencé avec l'humanité, et qui ne doit finir qu'avec elle.

Car, la religion chrétienne ne remonte pas seulement à l'époque où le Christ lui donna son nom. Elle existait au fond, quoique sous une autre forme, dans la religion de Moïse, et sous une autre forme encore dans celle des patriarches; elle est aussi vieille que le monde. Le même culte qui, depuis la venue du Messie, s'est appelé christianisme, portait auparavant le nom de judaïsme, et constituait précédemment encore le culte des patriarches. C'est la révélation ou manifestation de Dieu, toujours la même quant à son essence, changeant seulement de formes et se développant d'âge en âge, selon les besoins de l'humanité; commençant avec Adam, se perpétuant par quelques hommes privilégiés jusqu'à Noé, et se sauvant avec lui dans l'arche diluvienne; préservée ensuite de la corruption et de la barbarie dans les familles d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de ses descendans; développée et écrite par Moïse, conservée depuis par le sacerdoce hébreux et étendue par les prophètes; atteignant enfin son dernier degré de développement et de perfection dans les sublimes enseignemens du Christ. C'est une seule et même plante dont les racines plongent en Dieu dans la source même de vérité et de la vie; dont la tige forme la religion patriarcale, qui s'épanouit ensuite par la religion

de Moïse, et qui étale enfin toute sa vigueur, toute sa fécondité et sa magnificence dans le christianisme.

Trois choses caractérisent donc d'abord la religion révélée: l'unité ou l'identité de son fond, de son essence, depuis Adam jusqu'à nous; puis, la variété de ses formes; puis, enfin le développement successif de ses élémens divers. Tant qu'elle fut la religion patriarcale, tout en elle était simple comme ceux qui la pratiquaient. A Moïse elle prit plus d'extension, et se revêtit de nouvelles apparences. Le Christ lui fit subir des modifications plus considérables encore; mais, à aucune de ses phases, elle ne fut ni changée ni altérée dans sa substance. Jésus-Christ nous apprend lui-même qu'il n'est point venu pour détruire, mais pour édifier. Il n'a pas dit aux Juifs: Ne faites pas ce que la loi prescrit; il leur a dit au contraire : Faites-le; dans certains cas : Faites-le d'une autre manière, et presque toujours : Faites plus. Moïse ne respecta pas moins le culte des patriarches : tout ce qu'avaient cru et pratiqué Abraham, Isaac et Jacob, il le conserva scrupuleusement, se contentant de développer les principes et d'ajouter de nouvelles formes.

Il n'en pouvait être autrement. C'était le même Dieu qui s'était manifesté d'abord au premier homme, qui avait appelé à lui le père des croyans, qui était descendu au milieu des éclairs du Sinaï, et qui enfin s'était incarné pour rappeler l'humanité dans la voie du ciel. Quelles que fussent ses phases, la révélation, remontant toujours à la même source, ne pouvait être en opposition avec elle-même. Son

auteur pouvait bien en proportionner les vérités aux besoins et à la situation de ceux qui les recevaient; en donner peu d'abord, davantage ensuite, et ne les répandre dans tout leur éclat, toute leur profusion, qu'au moment propice: sa sagesse exigeait même qu'il en agît ainsi; mais sa perfection suprême lui défendait de révéler jamais autre chose que la vérité; et, puisqu'il n'avait jamais révélé que la vérité, il ne pouvait détruire une révélation par une autre.

Toutefois, pour comprendre que la révélation fût une, et toujours la même dans ses diverses phases; pour saisir l'identité qu'elle conserva, surtout en passant du judaïsme au christianisme, il est indispensable de ne considérer la religion de Moïse que dans les élémens qui lui étaient propres; c'est-à-dire, de la séparer avec soin de tous ceux qui s'unissaient à elle, qui s'y mêlaient même, sans cependant lui appartenir. Le judaïsme, tel qu'il fut fondé par Moïse et conservé jusqu'au Christ, n'était pas seulement une religion; c'était encore une constitution sociale, une législation politique et civile, un code pénal, un ensemble de pratiques d'hygiène; c'était enfin la réunion de tous les élémens nécessaires pour constituer et gouverner un peuple. Moïse, quoique chargé avant tout de fonder une religion, avait en même temps une nation à former. Législateur religieux d'abord, il était aussi législateur politique, général d'armée, roi, magistrat, et même pontife. Réunissant dans sa personne toutes les principales fonctions socia-

les, il parla, il agit, il commanda par toutes ces fonctions à la fois; et, comme il a consigné dans ses livres tout ce qu'il fit et tout ce qu'il prescrivit selon ses fonctions diverses, on doit nécessairement y trouver confondus les élémens les plus différens. La même confusion se rencontre dans les autres livres de l'Ancien-Testament : l'histoire et la politique s'y mêlent sans cesse aux lois morales et religieuses. Or, tout ce que Moïse et les chefs ses successeurs ont fait ou commandé dans le gouvernement politique des Juifs, est étranger à leur religion. On peut le critiquer ou le justifier sans qu'elle en reçoive ni détriment ni profit.

Il n'est assurément pas difficile d'expliquer, d'une manière satisfaisante, même la partie purement politique du judaïsme; mais c'est à la condition indispensable qu'on abandonnera le point de vue religieux et moral, où la justice et la vérité immuables sont les seules règles, pour s'attacher exclusivement au point de vue politique, où les jugemens portés doivent tenir compte des exigences et de la mobilité des circonstances; où ce qui est nécessaire, et par conséquent excusable à une époque et dans une nation données, devient un crime pour des époques et des nations différentes.

D'un autre côté, le peuple juif avait une destination spéciale qu'il n'est pas permis d'oublier quand on veut apprécier exactement la conduite de ses chefs. Dieu l'ayant choisi pour être le dépositaire et le gardien de la doctrine qui devait un jour régénérer l'humanité, fut souvent obligé, pour lui faire garder fidèlement ce dépôt sacré, d'employer

à son égard des moyens d'autant plus extraordinaires, terribles même, que, par sa position et son état intellectuel, ce peuple était plus porté à se précipiter dans les doctrines étrangères, et à corrompre la précieuse révélation qui lui était confiée.

C'est pour n'avoir pas assez tenu compte de ce but spécial des Hébreux, et avoir confondu leur point de vue religieux avec leur point de vue politique, que les adversaires de la révélation juive ont pu trouver des armes si faciles pour l'attaquer, et que ses partisans eux-mêmes l'ont quelquefois si maladroitement défendue. C'est pour cela encore que l'ignorance et l'ambition, s'autorisant des exemples renfermés dans les livres de l'Ancien-Testament, ont quelquefois ordonné la spoliation et l'extermination au nom d'une doctrine purement religieuse et dont le divin fondateur avait expressément défendu de semblables moyens.

Comme pour tous les cultes, les élémens vraiment religieux du judaïsme consistent dans les dogmes, les sentimens, le culte extérieur et les préceptes de morale. C'est donc à ces élémens qu'il faut s'attacher; ce sont eux seulement qu'il faut chercher dans les livres saints, quand on veut se faire de la religion juive une juste idée. Le Décalogue en renferme le résumé fidèle.

«Tu ne reconnaîtras et n'adoreras qu'un Dieu, celui qui t'a tiré de la servitude; tu le remercieras de ses bienfaits et l'aimeras de toutes les forces de ton ame; tu consacreras le septième jour de chaque semaine à l'honorer; tu craindras sa justice qui poursuit les iniquités des pères sur

eux et sur leurs enfans; tu espèreras en sa bonté qui comble de faveurs ceux qui gardent ses préceptes. »

Toute la religion proprement dite, dogmes, sentimens et culte extérieur, est contenue dans ces sublimes paroles. Elles impliquent, en effet, d'abord la croyance à l'existence de Dieu, à un Dieu unique, puissant, bon, juste, vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu; c'est-à-dire les dogmes fondamentaux d'une religion parfaite; ensuite les principaux élémens du sentiment religieux, l'adoration, la reconnaissance, l'amour, l'espérance et la crainte; puis, enfin, l'obligation d'un culte extérieur, dont les rites divers sont ensuite longuement développés.

Les préceptes suivans renferment la morale, non pas séparée de la religion, mais étroitement unie avec elle, puisqu'elle s'y trouve tout entière commandée de la part de Dieu et mise sous la garantie spéciale de sa justice.

« Honore ton père et ta mère, afin de vivre longuement dans la terre promise. » Voilà la morale de la famille; et, si ces paroles ne prescrivent que les devoirs des enfans, c'est sans doute parce que la nature était alors assez puissante pour empêcher les parens de violer les leurs.

« Tu ne tueras point; tu ne te livreras pas à des actes impurs. » Ces deux préceptes concernent les devoirs des individus envers eux-mêmes aussi bien qu'envers leurs semblables. Ils ne défendent pas moins l'homicide et la mutilation sur soi que contre les autres; les honteux abus de son propre

corps que les promiscuités dans un but de débauche.

« Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain ; » c'est-à-dire tu ne le blasphèmeras point ; tu ne l'invoqueras pas légèrement, ni surtout pour appuyer des promesses que tu ne voudrais pas tenir. Ce précepte est à la fois religieux et moral.

« Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain ; tu ne le calomnieras point ; tu ne le voleras pas. Tu ne désireras pas de t'approprier ni sa femme, ni ses serviteurs, ni ses animaux domestiques, ni rien de ce qui est à lui. » Voilà la règle de la stricte justice entre les divers membres de la société ; c'est la morale sociale dans ce qu'elle a de plus rigoureux.

Tel est le sommaire de la religion juive.

A la prendre en elle-même, abstraction faite de l'époque et de la nation auxquelles Dieu l'avait destinée, elle paraîtra sans doute incomplète : tous les dogmes, tous les sentimens et tous les préceptes de la religion parfaite n'y sont pas d'une manière explicite. Mais on aura beau l'examiner avec la raison la plus sévère, on ne trouvera dans aucun de ses élémens rien que de pur, de juste et de vrai. Si elle ne renferme pas toute vérité, toute justice et toute pureté, elle n'a du moins pas un seul point qui y soit contraire, non seulement dans ces paroles du Décalogue, mais dans tous les passages de l'Ancien-Testament qui se rapportent directement à la religion et à la morale.

Sans altérer jamais la pureté et la vérité des élémens dont Moïse l'avait composée sous la dictée de Dieu même, la religion juive se développa d'âge

en âge, et toujours par le même moyen qui l'avait établie, par la révélation divine. Dieu suscita, aux époques marquées dans sa sagesse, des prophètes, des hommes privilégiés qu'il remplissait de son esprit et qu'il chargeait d'ajouter, selon les besoins divers, des lumières nouvelles à ses révélations antérieures. Quoique destinée à devenir un jour la croyance universelle, la religion des Hébreux fut d'abord exclusivement celle d'un peuple. Or, Dieu, qui la leur avait donnée, ne pouvait manquer de l'approprier aux diverses phases qu'ils avaient à parcourir. La morale surtout, qui règle les devoirs réciproques des individus, devait nécessairement se développer à mesure que ceux-ci multipliaient leurs rapports en étendant leur civilisation : elle ne fut jamais complète comme dans le christianisme; mais, aux époques les plus brillantes de la nation juive, au temps de David et de Salomon, ses préceptes avaient pris une extension prodigieuse.

Cependant, malgré les progrès de sa morale, la pureté et la vérité de tous les élémens qui la constituaient, quand on examine avec impartialité cette religion, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la prédominance qu'elle accorda toujours à la partie extérieure sur la partie intérieure; aux cérémonies et aux pratiques du corps sur les devoirs de l'esprit et du cœur. Ceux-ci n'y sont point oubliés sans doute; mais les premiers s'y trouvent beaucoup plus nombreux et plus rigoureusement prescrits. Pour un précepte qui ordonne le sentiment religieux, il en est une multitude touchant les offrandes, les sacrifices, les purifications et tous les

rites du culte extérieur. Le mal que défendent les règles morales, et le bien qu'elles prescrivent dans les rapports des individus divers sont presque toujours du bien ou du mal physique. Les peines et les récompenses annoncées de la part de Dieu aux hommes vertueux ou méchans n'ont pas un caractère moins matériel A peine trouve-t-on dans les premiers livres de l'Ancien-Testament quelques vagues passages ayant trait à l'autre vie : pour les Juifs, c'est dans les biens et les maux de ce monde que consistent, presque entièrement, le paradis et l'enfer. Leur état exigeait qu'il en fût ainsi; Dieu ne pouvait donner à des hommes grossiers une nourriture intellectuelle; à des enfans, le pain des forts.

Mais précisément à cause que le caractère matériel de l'ancienne loi était en harmonie avec celui des Juifs, ce fut à lui qu'ils s'attachèrent davantage. Par une tendance en quelque sorte irrésistible, sans cesse ils transportaient tous les élémens de leur religion dans les pratiques corporelles; et l'on sait quels terribles moyens Dieu fut souvent obligé d'employer pour les ramener à un culte moins grossier. Durant les trois siècles qui précédèrent le christianisme, cette tendance à matérialiser la religion put agir sur les Juifs sans obstacle. Les prophètes ne se présentaient plus pour corriger ce peuple et le purifier : d'un autre côté, l'arrivée prochaine de celui qui devait compléter la loi et les prophètes rendait les Hébreux bien moins nécessaires aux desseins de la Providence. Aussi, lorsque Jésus-Christ descendit sur la terre, il ne trouva

plus que la partie matérielle de la religion de Moïse comprise et pratiquée, même par les docteurs chargés de la garder et de l'enseigner. Quant à ses élémens intérieurs, depuis long-temps ils étaient comme enfouis dans la lettre morte des Écritures; personne n'en avait plus le sens. Sur le point de revêtir une forme plus large et plus pure, le fond de cette doctrine s'était peu à peu séparé de son enveloppe primitive, et il l'abandonna tout-à-fait pour se transformer dans le christianisme. Depuis lors, cette enveloppe matérielle, conservée, modifiée et étendue par les rabbins des premiers siècles de notre ère, composa le judaïsme moderne. Elle était si fortement constituée que dix-huit cents ans et des persécutions inouïes n'ont pu la briser.

Pour se faire une idée juste du christianisme, il faut savoir, et l'état où il a trouvé l'humanité, et celui où il l'a conduite; ce qu'elle avait, et ce qu'il lui a donné.

Sous le point de vue politique, l'humanité presque tout entière ne formait plus qu'une immense agrégation d'élémens opposés, confondus dans une seule société, gouvernés par un seul maître. Après avoir promené, d'un bout à l'autre du monde connu, son invincible épée, tranché tous les liens qui constituaient les nations diverses, établi ses lois et sa puissance à la place de toutes les puissances et de toutes les lois, Rome se voyait enfin le centre de la première unité des peuples. Pour retenir ensemble tant d'élémens divers; pour empêcher que les membres si disparates et si nombreux de ce gigantesque corps ne vinssent à se

dissoudre, pour leur communiquer le mouvement et la vie, il fallait une force unique, et il la fallait immense, rapide, absolue. Jamais on n'avait vu et on ne vit jamais pareille masse : il n'y eut jamais aussi d'exemple d'un pouvoir terrible, illimité comme celui de l'homme que les circonstances plaçaient alors à la tête de tous. L'innombrable multitude d'individus soumis à cette puissance extrême se divisait ensuite en deux grandes catégories, distinguées l'une de l'autre par des différences si profondes, qu'à la figure près, on n'aurait pu les croire composées d'êtres semblables. L'une renfermait les maîtres, les grands, les riches ; l'autre, les esclaves, la populace et les pauvres. La première avait tout, autorité, fortune, plaisirs, honneurs; la dernière, rien, sinon la servitude, la misère, la souffrance et le mépris. C'était pourtant la plus nombreuse; elle renfermait les neuf dixièmes de l'espèce humaine.

Au milieu de cette informe agrégation d'individus si divers, la morale était ce qu'elle pouvait être ; c'est-à-dire, bouleversée de fond en comble, méconnue ou foulée aux pieds. En spéculation, les hommes d'élite ne l'ignoraient pas. Plusieurs systèmes de philosophie, fort en honneur alors, en avaient largement développé et commenté les règles. Dans les écoles et dans les festins on en discourait souvent avec autant d'éloquence que de justesse : mais pour la foule, qui n'était guidée que par des habitudes barbares, des religions grossières ou corrompues, elle avait perdu jusqu'à l'instinct si naturel du juste et du bien.

Quant à la pratique des devoirs que la morale impose, ni les grands, ni le peuple n'en tenaient compte. Au milieu des guerres civiles et étrangères, des proscriptions et des exterminations qui les suivaient, de l'affluence des richesses, des effrayans développemens du luxe, de la puissance illimitée des uns, de l'horrible misère et de l'esclavage brutal des autres, du mélange de la mollesse orientale avec la sauvage barbarie du nord, de la confusion de tant de mœurs, d'usages et d'hommes si divers, et de la fermentation qui dut s'établir au sein de cette masse d'élémens hétérogènes, quelle place pouvait rester à la pratique de la justice et de la vertu? L'histoire ne nous eût pas conservé le hideux tableau des excès de ce temps, des honteuses débauches de la cour et des grands, de la férocité de la populace, de la profonde dégradation de tous; elle ne nous eût laissé que le récit fidèle des circonstances où se trouvait alors l'espèce humaine, que nous pourrions aisément deviner tout le reste.

Sous le point de vue religieux, l'humanité ne se trouvait pas dans une situation moins déplorable. Nous avons dit ce qu'était alors la religion chez les Juifs; dans le reste de l'empire romain elle était pire encore. Et pourtant les dieux ne manquaient point: sans compter ceux que l'apothéose envoyait chaque jour dans l'Olympe, il en était venu à Rome, avec les peuples vaincus, de tous les coins du monde : la Perse, la Syrie, l'Inde même, l'Egypte et Carthage, la Germanie et la Gaule, l'Orient et l'Occident, toutes les contrées soumises avaient fourni les leurs, comme elles fournissaient au peuple-roi leurs

hommes et leurs trésors. Mais, sous ce déluge de divinités plus bizarres les unes que les autres, au milieu du pêle-mêle de tant de cultes contraires, quelle foi eût été assez robuste pour ne pas succomber? Les prêtres avaient beau multiplier les solennités, faire ruisseler le sang sur les autels, s'agiter en public et hurler comme des frénétiques, ouvrir la porte des mystères, appeler à leur aide la ruse et l'horreur pour frapper les ames; les ames étaient blasées et saturées jusqu'au dégoût. On voyait bien le peuple se mêler tour à tour à toutes les solennités, se faire initier à tous les mystères, remplacer Jupiter par Mithras, celui-ci par Isis, Isis par Teutatès, Chronos ou Moloch; mais il n'y avait ni Dieu, ni culte, ni mystère qui pût soutenir ou ranimer ses croyances perdues. Il n'essayait de tout que pour tout rejeter.

Ainsi, en politique, l'esclavage de tous avec le pouvoir absolu d'un seul; puis, au dessous de cette formidable puissance, des esclaves qui devenaient maîtres à leur tour par leur domination sur la masse des derniers esclaves, des pauvres et du peuple. Sous le rapport moral, les passions les plus viles, les plus féroces et les plus extravagantes. En religion, la confusion de tous les dieux et de tous les cultes; l'absence de toute foi, de tout sentiment; puis la philosophie, jetant au milieu de ce bizarre assemblage ses systèmes non moins bizarres; niant, défendant en même temps les doctrines les plus opposées, et augmentant par ses divisions la confusion universelle : tel est le sommaire de l'état où se trouvait l'humanité quand le christianisme apparut. Chaque jour cet état empirait, parce que ses causes

agissaient incessamment avec plus de force, et il n'y avait sur la terre aucune puissance capable de le faire cesser. L'humanité semblait ne s'être fondue en un seul peuple que pour arriver plus vite à une ruine totale. Déjà elle était tombée dans le chaos; quelques pas encore l'auraient plongée dans le néant.

Heureusement celui qui seul pouvait la sauver vint à son aide. Quand elle eut parcouru le cercle de toutes les erreurs, épuisé jusqu'à la lie la coupe des passions, et subi les fatales conséquences de sa faiblesse et de sa perversité, Dieu commença l'œuvre de la régénération universelle. Sa parole féconde avait tiré le monde matériel du chaos, cette même parole en tira le monde moral.

Tout ce qui avait produit la corruption et le malheur de l'humanité, il le détruisit; tout ce qui pouvait la transformer, la vivifier et la perfectionner, il le lui donna. A l'indifférence, il substitua la foi; au désespoir, la confiance; à la guerre et à la haine, l'amour et la paix; à la multitude des divinités vicieuses, un Dieu parfait, infini, et si bon qu'il daignait s'immoler lui-même pour le salut de l'espèce humaine. Tout sentiment religieux était éteint; il ne restait qu'un culte extérieur, obscène dans ses solennités, extravagant dans ses rites, et atroce dans ses sacrifices. Jésus-Christ rétablit l'adoration en esprit et en vérité, apprit à l'homme à prier, purifia les cérémonies, et remplaça le sang des animaux et des hommes par celui d'une victime inappréciable, par le sang d'un Dieu. En morale, il mit toutes les vertus à la place de tous les vices. Aux puissans

il prêcha le devoir de protéger et de ménager les faibles ; aux riches et aux heureux, l'abnégation, l'aumône et la pitié ; aux pauvres et aux malheureux, la résignation et l'espérance ; aux maîtres, la modération ; aux esclaves, la soumission ; aux vindicatifs, le pardon des injures ; aux voluptueux, la chasteté ; aux orgueilleux, l'humilité ; aux égoïstes, le dévoûment ; à tous enfin, la justice, la pureté et la charité, promettant des jouissances ineffables à ceux qui seraient fidèles à sa loi, et menaçant les hommes pervers de châtimens éternels.

Il ne fallait pas moins qu'une doctrine aussi parfaite pour régénérer l'espèce humaine : mais quel mal n'eût pas cédé à la vertu d'un tel remède ; quelles ténèbres, quelles erreurs tant de lumière et de vérité n'eût pas dissipées ; quelle puissance de dissolution et de mort ne se fût pas arrêtée devant de pareils principes d'organisation et de vie ? Ce n'était plus, comme au temps de Moïse, une doctrine incomplète, enveloppée d'une forme grossière et réservée pour une seule nation ; ce n'était plus un de ces systèmes philosophiques où quelques vérités se noyaient dans une masse d'erreurs, et qui ne s'enseignaient qu'à des disciples choisis ; ce n'était plus surtout un de ces cultes bizarres où l'horrible le disputait à l'extravagant et à l'absurde ; c'était toute vérité, toute vertu, toute perfection, destinée, non pas seulement aux riches et aux savans du siècle, à telle société et à telle époque, mais à tous, pour tous les lieux et tous les temps.

Il ne faut donc pas nous étonner de l'empresse-

ment universel avec lequel les peuples se précipitaient dans le christianisme. Leur instinct de conservation, leurs besoins les plus pressans devaient les y pousser, comme une soif ardente pousse le cerf à la source d'eau vive, comme le naufragé s'attache à l'unique planche de salut. Mourir ou se faire chrétienne, telle était alors la seule alternative de l'humanité. Aussi, quoiqu'il soit incontestable que les miracles des apôtres, le sang et les vertus sublimes des premiers chrétiens, n'ont pas peu contribué à la propagation de cette religion divine, il ne l'est pas moins que la perfection de sa doctrine et l'impérieuse nécessité des circonstances devaient suffire pour assurer son triomphe.

Le christianisme n'a pas seulement sauvé l'humanité de la dissolution qui la travaillait alors; c'est encore lui qui, depuis cette époque, l'a empêchée d'y retomber; qui lui a donné la force, la lumière, en un mot, la civilisation qu'elle possède aujourd'hui. Qu'on examine l'un après l'autre tous les élémens du perfectionnement actuel, on n'en trouvera pas un qui ne remonte au christianisme; de même qu'il sera aisé de se convaincre, en recherchant les causes de la corruption moderne, qu'elles consistent toutes dans l'absence des vertus que le christianisme a prêchées. L'égoïsme et l'amour des plaisirs sensuels, qui sont maintenant les deux grandes plaies du corps social, sont aussi les deux vices contre lesquels le Christ a tonné davantage. Ces plaies funestes ne se sont formées que par l'oubli de sa doctrine; elles ne se fermeront qu'en y appliquant les remèdes qu'il a le plus ex-

pressément recommandés, la charité, la pureté, l'abnégation de soi-même.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'apporter aux hommes le remède à leurs maux; il voulut encore leur enseigner, par son exemple, comment ils devaient le prendre: il se fit malade, afin de montrer aux malades véritables à se guérir. S'il nous a dit de nous aimer les uns les autres, il s'est immolé pour le salut de tous. S'il a prêché le pardon des injures, il a prié pour ses bourreaux. S'il a recommandé l'humilité, la pureté et la résignation, il est né au milieu des pauvres; il a passé sa vie à soulager la souffrance; il est mort du supplice des infâmes. Qu'on mette en regard sa vie et sa doctrine, on ne trouvera pas un seul point de celle-ci qui ne soit exactement répété dans celle-là. L'Evangile n'est pas seulement un code de morale sublime; c'est la morale personnifiée, vivante; c'est l'histoire même de la vertu incarnée.

Après avoir fait présent à l'humanité d'une religion parfaite, et lui avoir enseigné comment elle devait la mettre en pratique, Jésus-Christ lui donna le moyen de la conserver toujours telle. C'était ajouter à un présent inestimable un bienfait peut-être plus grand encore: car, sans le tribunal infaillible qu'il institua gardien de sa doctrine, elle n'eût pu, malgré sa pureté intrinsèque, résister aux passions et à l'ignorance conjurées contre elle; elle se fût dissoute, faussée, corrompue, et, quelques années après sa fondation, il n'en serait resté que d'informes lambeaux. Grace à l'infaillible vigilance de l'Église catholique, le christianisme a pu traverser

dix-huit siècles pour arriver à nous, sans que ni la ruine immense de l'empire romain, ni les inondations des barbares, ni la grossièreté et les ténèbres du moyen-âge, ni les terribles révolutions politiques opérées dans son sein, ni les vices, ni les excès de ses propres enfans et de quelques-uns de ses ministres, ni les douloureux déchiremens des sectaires et des novateurs, ni les violentes attaques de la philosophie, sans que rien enfin ait pu l'entamer. Parce qu'il est la source de la vie, du bien et de la vérité, toutes les puissances du mal, de l'erreur et de la mort se sont conjurées contre lui; mais, défendu par un bras invincible, il les a toutes écrasées. On eût dit même que chaque combat augmentait sa force: il n'en sortait, comme le soleil sort d'un orage, que plus brillant, plus radieux.

Destiné à l'empire du monde, le christianisme a sans cesse multiplié ses conquêtes; les peuples qui dorment encore d'un sommeil de mort commencent à sentir son approche, et ne tarderont pas à se réveiller à sa lumière. Le fétichisme de quelques tribus sauvages éparses à travers le globe, le mahométisme et l'idolâtrie orientale sont aujourd'hui les seules ténèbres qui lui restent à dissiper. Déjà il a fait plonger au milieu d'elles quelques-uns de ses rayons vivifians; quelque temps encore, ces ténèbres auront disparu et, d'un bout du monde à l'autre, il règnera sans rival. Tout lui promet l'empire universel, et la parole infaillible de son fondateur, et la marche des événemens humains. Il n'est aujourd'hui douteux pour personne que la domination et l'avenir appartiennent aux peuples

qu'il a tirés de la confusion et de la barbarie : la civilisation européenne a pour destinée certaine d'envahir et de transformer le monde entier. Or, la civilisation européenne est l'œuvre du christianisme; c'est, dans tout ce qu'elle a de vivace, le christianisme lui-même, ce sont ses propres élémens incarnés dans les peuples. Voilà pourquoi chaque conquête qu'elle fait est une conquête pour lui; que partout où elle plante son drapeau, il plante aussi son signe régénérateur ; ou plutôt, le véritable drapeau de la civilisation moderne et celui du christianisme sont un seul et même signe; celui de la rédemption, de l'amour, de l'espérance et de la liberté; la croix de Jésus-Christ.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS


LIBRARY OF CONGRESS
0 013 502 203 2